Digitized by Google

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.ª SALA O-S
SCAFFALE 12
PLUTEO III
N.° CATENA 27

Gr. Pala Orig. B-4

Digitized by Google

37538

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES BATAILLES.

TOME QUATRIÈME.

SÉ—Z

236.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez les Libraires suivans,

A PARIS,

MAGIMEL, ANSELIN, et POCHARD, rue Dauphine, n° 9;
LADVOCAT, Palais-Royal, galerie de bois, n° 197;
LEDENTU, quai des Augustins, n° 33.
FANTIN et Compagnie, quai Malaquais, n° 3;
REY et GRAVIER, quai des Augustins, n° 55.

Dans les Départemens et chez l'Etranger,

Agen, *Noubel.*
Aix, (Bouches-du-Rhône), *Terris, Lebouteux, Mourret.*
Ambert, *Seguin.*
Amiens, *Allo, Caron.*
Angers, *Pavie, Fourier-Mame, Mame.*
Angoulême, *veuve Bargeas.*
Arras, *Topino.*
Aurillac, *Vallet fils, Pélisson.*
Avignon, *Aubanel, Bonnet fils, Mouriès.*
Bayonne, *Gosse, Bonzom.*
Besançon, *Girard, Gauthier, Déis.*
Beziers, *Pageot, Bousquet.*
Bordeaux, *veuve Bergeret, Melon.*
Bourg, *Bottier.*
Bourges, *Gille, Debrie.*
Brest, *Lefournier et Deperier, Égasse, Freund.*
Bruxelles, *Lecharlier, Demat.*
Caen, *Poisson, Blin.*
Calais, *Leleux.*
Cambrai, *Hurez, Hurez Champion, Giard.*
Carpentras, *Oddou.*
Chartres, *Hervé, Labalte fils.*
Cherbourg, *Boulanger.*
Clermont-Ferrand, *Thibaud-Landriot.*
Clermont-Oise, *Danicourt.*
Colmar, *Pannetier, Petit.*
Dax, *Baillau fils.*
Dijon, *Noellat, Lagier.*
Douai, *Villette, Tarlier, Carpentier.*
Dunkerque, *Letendard, Bronner.*
Épinal, *Jouve.*
Evreux, *Ancelle, Despierres-Lalonde.*
Falaise, *Dufour.*
Gand, *Houdin, H. Dujardin.*
Grasse, *Gaillard.*
Grenoble, *Falcon, Durand père et fils.*
Havre, *mesdemoiselles Patry, Faure.*
Hesdin, *Thulliez.*
Lachatre, *Arnault.*
Laigle, *Claçon.*
Laon, *Courtois.*
Lille, *Castiaux, Malo, Leleux, Vanukere.*
Limoges, *Bargeas.*
Lons-le-Saulnier, *Gauthier frères.*
Lorient, *Lecoat Saint-Haouen.*
Lyon, *Cabin, Maire, Chambet.*
Mâcon, *Angoyat.*
Mans, *Pesche, Belon.*
Marseille, *Mossy, Masvert, Chardon.*
Meaux, *Dubois-Berthault.*
Metz, *veuve Véronnais, Devilly.*
Montauban, *Rethoré l'aîné, Laforgue.*
Montpellier, *Séguin.*
Moulins, *Place et Bujon.*
Nancy, *veuve Bontoux, Senef, Vincenot.*
Nantes, *Busseuil jeune, Baudin aîné.*
Narbonne, *Caillard.*
Niort, *madame Orillat.*
Nismes, *Pouchon, Melquiond.*
Noyon, *Amoudry.*
Orléans, *Ratoré, Darnault-Morand.*
Périgueux, *Jardin et veuve Daluy.*
Perpignan, *Alzine, Ay, Tastu.*
Pézénas, *Robert.*
Poitiers, *Catineau.*
Puy (le), *Lacombe.*
Rennes, *Duchesne.*
Riom, *Salles, Thibaut.*
Rochelle (la), *Funoleau, Pavie.*
Rodez, *Carrere.*
Rouen, *Frère aîné, Renault.*
Saint-Brieux, *Lemonnier.*
Saint-Malo, *Rottier.*
Semur, *Bordot, Berry.*
Strasbourg, *Levrault, Treuttell et Wurtz.*
Toulon, *Madelain, Aurel.*
Toulouse, *Gallon, Vieusseux.*
Tours, *Mame.*
Troyes, *Sainton fils.*
Turin, *Pierre Giraud.*
Valenciennes, *Giard, Wiart.*
Verdun-sur-Meuse, *Benit jeune.*
Villefranche (Aveyron), *Vedheillié.*
Vouziers, *Grandremy.*

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES BATAILLES,

SIÉGES, ET COMBATS DE TERRE ET DE MER,

QUI ONT EU LIEU

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ;

Avec une table chronologique des évènemens, et une table alphabétique des noms des Militaires et des Marins français et étrangers qui sont cités dans cet ouvrage.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE MARINS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Ici tout est merveille et tout est vérité.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE ET DU CODE GÉNÉRAL FRANÇAIS,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

1818.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES BATAILLES.

SÉBASTIEN (SAINT-).

4 août 1794. Les Français, après avoir vaincu les Espagnols à Fontarabie et à Irun, marchèrent sur Saint-Sébastien. Cette petite ville renfermait d'immenses magasins d'artillerie, de vivres et de munitions, et n'était défendue que par une garnison de dix-huit cents hommes. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence que les Espagnols fissent une longue résistance, les Français firent leurs dispositions, comme pour en faire le siége en règle. Ils s'emparèrent d'abord d'Ernani, où se réunissent les chemins de Madrid et de Fontarabie, pendant que le général Moncey se rendait maître de Renteria, de Lezo, du Port-du-Passage, et occupait toutes les hauteurs qui dominent Saint-Sébastien. La vue des préparatifs, jointe à la terreur qui avait précédé les armées républicaines, n'encourageait pas les Espagnols à la défense de leur ville. Les habitans et la garnison étaient divisés d'opinion. Les soldats ne demandaient pas mieux que de se battre; mais les citoyens tremblaient au seul nom de siége. Pour profiter de cette disposition des esprits, dont les Français étaient informés par leurs émissaires, Latour-d'Auvergne fut envoyé dans la ville comme parlementaire. C'était un officier instruit qui joignait, à un grand usage de la langue espagnole, une éloquence naturelle et un ton persuasif très-propre à lui concilier les esprits. Il se présente au peuple assemblé, le harangue; il prend les alcades à part, confère avec eux; il leur fait entendre que le sort de leur ville est entre leurs mains; que tous les maux et les dangers d'un siége sont pour les habitans; que les sol-

dats s'en moquent; que le pis qui puisse leur arriver est de se rendre, et d'attraper, avec l'ennemi, leur part du pillage. De là, Latour-d'Auvergne se rend auprès du gouverneur; il lui fait un étalage pompeux des moyens d'attaque des Fraançais, de l'avantage de leur position, du nombre de leurs troupes et de la quantité de leur artillerie, qui n'attendait que le signal pour foudroyer la ville. Le commandant, que le ton décidé de l'officier français ne mettait pas à son aise, lui dit : « Mais, capitaine, vous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur ma citadelle; faites-moi du moins l'honneur de la saluer; sans cela, vous sentez bien que je ne puis vous la rendre. » Latour-d'Auvergne retourne au camp, et fait jouer la seule pièce de huit que les Français eussent en leur possession. Les forts répondent par une grêle de boulets. Après cette espèce de parade, l'intrépide négociateur rentre dans la ville, et employa si bien de rhétorique, qu'il détermina le gouverneur à se rendre. La capitulation fut signée le 4 août. La garnison fut faite prisonnière de guerre, et défila devant l'armée française pour se rendre à Oyarsum. L'occupation de Saint-Sébastien valut aux Français un butin plus considérable que n'en aurait produit la défaite d'une armée de cent mille hommes. Ils trouvèrent dans la place quarante-neuf canons de bronze, quatre-vingt-dix pièces de fer, quatre cent milliers de poudre, deux cent cinquante milliers de plomb, et douze cent milliers de fer, sans compter d'immenses magasins de toile, de chanvre, de cuivre, trente-cinq mille sacs de froment, et dix à douze mille sacs de riz.

SÉDIMAN.

30 *mars* 1798. — La conquête du Caire n'était pas suffisante pour assurer la tranquillité de l'Egypte, il fallait encore anéantir les Mamelloucks et leurs beys. Ibrahim bey se tenait dans la basse Egypte, et y soufflait l'insurrection contre les Français; Mourad bey était en forces à Sédiman, dans la haute Egypte, où il il attendait l'occasion de faire agir ses Mamelloucks. Buonaparte se réserva de vaincre Ibrahim bey, et chargea Desaix de poursuivre Mourad bey, et de le repousser dans les déserts de l'Ethiopie; il n'avait que six bataillons et l'artillerie de sa division. Il s'embarqua sur le Nil le 25 août, et sa flottille arriva le 30 à Bené. A peine débarqué, il dirige sa marche le long du Nil, en faisant suivre

tous ses movemens par la flottille, afin d'en être protégé. Après avoir poursuivi Mourad bey pendant un mois sans pouvoir l'atteindre, il parvint au canal de Joseph, et, laissant sur le fleuve six bâtimens de guerre pour en défendre l'entrée, il se disposa à attaquer les Mameloucks; mais sitôt qu'il paraissait vouloir livrer bataille, Mourad bey précipitait sa fuite. Enfin, le 7 octobre, les espions de Desaix lui rapportèrent que le bey s'était arrêté à Sédiman. Au point du jour, les Français se formèrent en bataillon carré, flanqué de deux pelotons. A huit heures, on aperçut vis-à-vis des Français l'ennemi, dont l'armée couvrait une étendue de plus d'une lieue, et Mourad, à la tête de trois mille Mameloucks et de dix mille Arabes. Les deux armées se trouvaient séparées par une vallée. Les Français s'avançèrent les premiers pour la franchir; mais à peine furent-ils engagés dans ce terrain, qui n'était point du tout commode, que les Mameloucks fondent sur eux et les attaquent sur toutes les faces; cependant leurs efforts sont inutiles, le feu bien soutenu de la mousqueterie et de l'artillerie les foudroie, et les empêche d'entamer le bataillon carré. On vit dans cette affaire un corps de Mameloucks intrépides reculer comme pour prendre leur secousse, et se précipiter sur un des pelotons de flanc, commandé par le capitaine Lavalette; ils eussent exterminé tout le peloton, si tout ce qui n'était pas tué ne se fût jeté par terre. L'ennemi se trouvant démasqué par ce mouvement, notre grand carré en profite, et le foudroie. Les Mameloucks, furieux de ne pouvoir entamer notre phalange, se battent en désespérés; ils fondent à l'arme blanche, précipitent leurs chevaux dans nos files, les poussent en arrière pour forcer nos rangs; mais rien ne peut ébranler les Français, qui, sachant que leur salut dépend de l'unité de leurs efforts, opposent leur masse inébranlable aux tentatives impuissantes des Mameloucks; enfin, dans un accès de désespoir, ils lancent contre nous les armes avec lesquelles ils ne peuvent nous atteindre, et jettent dans nos rangs leurs sabres, leurs pistolets, leurs haches d'armes. Ce dernier trait semblait annoncer la victoire. En effet l'ennemi s'était replié; mais nous n'en étions pas quittes, car leur retraite nous laissant à découvert, ils dirigèrent contre notre bataillon carré le feu de huit pièces d'artillerie, dont chaque décharge coûte la vie à sept ou huit des nôtres. Cette manœuvre déconcerta un peu les Français; les généraux ne savaient quel parti prendre : se replier c'était encourager l'ennemi et perdre le

fruit de la belle résistance que nous avions faite ; marcher en avant, c'était sacrifier les braves que leurs blessures avaient mis hors de combat ; il ne restait qu'un parti à prendre : c'était de marcher sur la batterie et de l'emporter. L'ordre est donné, et le brave Latournerie, qui commandait l'artillerie légère, fait des prodiges de bravoure et de précision ; il démonte quelques canons des Mameloucks, tandis que les grenadiers emportent le reste à la baïonnette : cette manœuvre hardie décide la victoire. Mourad bey prend la fuite avec tout ce qui peut échapper au feu de notre artillerie, laissant sur le champ de bataille trois beys, beaucoup de kiachefs et une grande quantité de Mameloucks.

SELVA.

Novembre 1808. — Le septième corps de l'armée d'Espagne, que commandait le général Gouvion-Saint-Cyr, se signalait devant la place de Roses, qui avait été investie par les généraux Reille et Pino. Un grand nombre de miquelets et de soldats anglais descendent au port de Selva, et s'en emparent. Le général Fontana, à la tête de trois bataillons d'infanterie légère italienne et des grenadiers et voltigeurs du septième régiment français, se porte sur Selva, charge l'ennemi, qui avait le double de forces, le culbute dans la mer, et s'empare de vingt-quatre pièces d'artillerie, des bagages et des munitions.

SÉMILLANTE (LA).

Du 25 *février* 1803 *au* 15 *mars* 1808. — Nous avons puisé cet article dans les archives de la marine, du 25 février 1809.

Partie de Brest au mois de ventose an 9, avec l'expédition du contre-amiral Linois, la frégate de sa majesté *la Sémillante*, qui vient de rentrer dans nos ports, après une navigation de six ans, avait pris part, jusqu'au mois de nivose an 13, à toutes les opérations de cette division, dont elle fut séparée à cette époque.

La division se trouvant à Bancool sur la côte de Sumatra, *la Sémillante*, commandée par le capitaine de vaisseau Motard, fut détachée à Pulo-Bay, et réunie à la corvette *le Berceau*. Elle brûla, ou emmena sous le feu des batteries ennemies, sept bâ-

timens anglais richement chargés, et incendia les magasins de la compagnie anglaise dans la rade de Sillabar. Cette expédition ne coûta à *la Sémillante* que la perte de deux hommes, et causa à l'ennemi une perte évaluée à 20,000,000 francs.

La guerre venait d'éclater entre l'Angleterre et l'Espagne. *La Semillante* fut chargée de porter la nouvelle de cette rupture aux Philippines. Le capitaine Motard, parti le 17 ventose an 13, fut assez heureux pour arriver à temps, et prévenir toute surprise de la part des Anglais.

Depuis deux ans, les galions, qui avaient jusqu'alors apporté périodiquement l'argent d'Acapulco aux Philippines, avaient cessé leurs voyages. Le capitaine-général d'Aquilar se trouvait par-là dépourvu des sommes nécessaires à la mise en état de défense des îles; le capitaine Motard entreprit le voyage du Mexique dans l'intention d'en rapporter les fonds qui manquaient au général espagnol. Il partit en conséquence de Manille, et dirigea sa route vers le détroit de Saint-Bernardin; mais l'ennemi, instruit de ce voyage, envoya deux frégates et une forte corvette à la recherche de *la Sémillante*. Le 15 brumaire an 14, elle fut attaquée dans la baie de Sainte-Jacinthe, par la frégate *le Phaëton*, de quarante-quatre canons, et par la corvette *le Harrier*, de vingt-deux. *La Semillante* soutint avec audace une lutte aussi inégale, combattit près de trois heures contre des forces plus que doubles, et parvint à forcer l'ennemi de l'abandonner.

La Semillante avait été très-maltraitée dans ce combat; elle fut forcée de renoncer au voyage du Mexique. La mousson de sud-ouest soufflait dans toute sa force; il fallut lutter constamment contre des vents et des courans contraires dans une mer offrant de toutes parts des écueils dangereux. Cependant le capitaine Motard surmonta toutes les difficultés, et, sortant de la mer des Célèbes par le détroit d'Aloo, par lequel, depuis Dampier, aucun navigateur n'avait passé, il arriva à l'Ile-de-France, après trois mois de traversée. Il ne tarda pas à y être bloqué par des frégates anglaises, *le Pitt* et *la Therpsicore*, qui, pendant qu'on faisait à *la Sémillante* les réparations dont elle avait besoin, vinrent infester les côtes et incommoder le commerce des deux colonies. *La Therpsicore*, ayant éprouvé un accident qui la força de lever la croisière, ces deux frégates disparurent pendant quelques jours; mais *le Pitt* ne tarda pas à revenir. Aussitôt que le capitaine Motard fut assuré que cette frégate était seule, il

forma le projet d'aller la combattre. *La Sémillante* n'était pas encore entièrement réparée ; mais son armement fut poussé avec une activité telle, qu'en trois jours elle fut prête à mettre à la voile.

La disproportion de force qui existait entre *le Pitt* et *la Sémillante* détermina le capitaine-général Decaen à adjoindre à celle-ci le corsaire *la Bellone*, capitaine Péroud. Elle sortit à la recherche de l'ennemi, qui évita constamment le combat ; la nuit ayant favorisé sa fuite, il disparut.

La mer se trouvant désormais libre, *la Sémillante* fit route pour l'île de la Réunion, et prit sous son escorte un convoi considérable de prises anglaises et de bâtimens de commerce, que la présence de l'ennemi avait tenu jusque-là bloqués dans la rade de la colonie. Tous arrivèrent à leur destination, et l'on s'occupa de faire à la frégate de sa majesté les réparations que sa dernière sortie avait interrompues. Elles furent achevées au mois d'avril, et elle repartit pour une nouvelle croisière dans l'océan indien ; elle prit huit bâtimens, et fit éprouver à l'ennemi des pertes dont la totalité est évaluée a 32,500,000 francs. Le 9 septembre 1806, elle mouilla de nouveau à l'île de la Réunion ; la présence d'une forte croisière anglaise, et l'embarras que mettaient à la marche de *la Sémillante* les prises qu'elle avait sous son escorte, l'avaient empêchée d'aborder à l'Ile-de-France.

Le capitaine Motard fut informé du projet conçu par les Anglais de l'attaquer au mouillage de Saint-Paul. En effet, le 11 octobre, le vaisseau *le Sceptre* de soixante-quatorze canons, et la frégate *la Cornwalis* de quarante-huit, portant du calibre de vingt-quatre en batterie, l'attaquèrent à-la-fois. Le capitaine Motard avait fait ses dispositions, il avait fait mouiller les bâtimens marchands et les prises très-près de terre, et il s'était embossé au large pour les protéger. Dans cette position, il fallait l'aborder pour le vaincre : l'ennemi ne jugea pas à propos de tenter cette manœuvre, et l'artillerie de *la Sémillante* fut si bien servie et si bien dirigée, que les Anglais furent forcés de renoncer à leur entreprise. Ils levèrent la croisière. La frégate de sa majesté et le convoi qu'elle protégeait firent voile pour l'Ile-de-France. La frégate anglaise *la Dédaigneuse*, qu'elle rencontra pendant la traversée, poursuivit quelques bâtimens isolés, mais ne put en prendre aucun.

La Sémillante sortit de nouveau au mois de juin suivant ;

mais sa mâture ayant manqué avant son arrivée au point de croisière, le capitaine fut contraint d'aborder aux îles de Nicobar, pour tirer de leurs forêts un beaupré et des mâts de hune. Après cette réparation, il établit sa croisière dans le golfe du Bengale, où il prit trois bâtimens richement chargés et allant à la Chine; il rentra à l'Ile-de-France au mois de novembre, après avoir soustrait ses prises aux poursuites de l'ennemi. Cette croisière coûta au commerce anglais près de 4,000,000 francs, et rapporta à l'Ile-de-France 2,238,000 francs.

C'est ainsi que le capitaine Motard avec deux bâtimens, dont un d'un très-petit calibre, a tenu en échec pendant deux ans les Anglais, forts de quarante-deux bâtimens de guerre, parmi lesquels on comptait onze vaisseaux de ligne; les a obligés à garder une immense étendue de côtes, à tenir de longues et inutiles croisières devant l'Ile-de-France, à recourir à l'embarrassante méthode des convois qui met toujours tant d'entravers au commerce; enfin à fermer ses ports, et à tenir quelquefois l'embargo pendant trois mois consécutifs. Malgré toutes ces précautions, leurs bâtimens étaient enlevés, et entraient dans nos colonies à la vue même de leurs croiseurs, et ceux-ci, quelque nombreux qu'ils fussent, ne pouvaient empêcher les nôtres de sortir pour aller désoler le commerce anglais.

Au mois de février 1808, le capitaine Motard repartit pour une nouvelle croisière; le 15 mars, il prit près de Ceylan un bâtiment anglais, qu'il expédia aussitôt pour l'Ile-de-France. Le même jour, il attaqua la frégate anglaise *la Therpsicore*; le combat dura une heure trente-cinq minutes vergue à vergue. Ce combat eût été infailliblement terminé par la reddition de l'ennemi, si son feu, principalement dirigé pour dégréer, n'eût mis la frégate de sa majesté dans l'impossibilité de manœuvrer au moment décisif, et si le capitaine, blessé à la tête et à l'épaule, n'eût été mis hors de combat. La nuit sépara les deux combattans, et *la Sémillante*, dont les avaries majeures nécessitaient le retour à l'Ile-de-France, y rentra vers le milieu d'avril.

Après l'avoir fait réparer, le capitaine Motard vient enfin de rentrer avec une cargaison fournie des productions des îles de France et de la Réunion, évaluée à plus de 7,000,000.

C'est ainsi que, durant une navigation de cinq ans, le capitaine Motard a parcouru un espace de trente-deux mille

lieues dans les mers de l'Inde, qu'il a soutenu avec succès cinq combats contre des forces supérieures, et qu'il a fait éprouver au commerce anglais, tant par la destruction de ses magains dans l'Inde, que par les prises qu'il a faites, une perte d'environ 28 millions de francs.

SEMINARA.

28 *mai* 1807. — La reine Caroline, dépouillée du royaume de Naples, s'était retirée en Sicile avec quelques fidèles sujets qui partageaient sa disgrâce, dans l'espoir de partager ses faveurs quand elle remonterait sur le trône de ses pères. Parmi eux se trouvait le prince de Hesse-Philippstadt. Tout dévoué aux intérêts de la reine, il ne négligeait rien pour lui faire des partisans, faire rentrer ses sujets dans le devoir, et soulever les Napolitains contre le gouvernement de Joseph Napoléon. Depuis quelques mois il méditait une expédition en Calabre, lorsqu'à la fin du mois de mai 1807, il parvint à se mettre en mesure. Le projet de ce prince était de débarquer à Reggio avec ce qu'il pourrait réunir de troupes régulières : il espérait que la réputation qu'il s'était acquise, par la défense de Gaëte, lui attirerait des partisans et faciliterait la conquête de la Calabre et de la Basilicate. Il chargea le général Brochard de débarquer à Policastro pour soutenir les partisans que la reine avait dans la Basilicate et à Salerne, de serrer de près le général Régnier, et de lui couper la retraite pendant que le prince de Canosa se présenterait sur Sperlonga et soutiendrait les partisans de l'ancien gouvernement. D'un autre côté, plusieurs navires napolitains et siciliens s'approcheraient du Vésuve et mettraient à terre des troupes pour s'emparer des forts, dont la garnison serait corrompue à l'avance. Enfin on devait diriger sous les murs de la capitale quelques bombardes pour mettre cette ville à la raison, dans le cas où elle refuserait de reconnaître sa légitime souveraine. En conséquence de ces dispositions, le général de Hesse-Philippstadt débarqua à Reggio à la tête de six mille hommes. La police était informée de tous les projets des contre-révolutionnaires, et connaissait tous les points de débarquement. Joseph Napoléon ordonne au général Régnier de laisser tranquillement débarquer les conjurés, d'affecter même de l'épouvante à leur approche, et de se retirer pour leur inspirer de la confiance. En conséquence de cet ordre, le général Régnier

évacue Seminara, Rossano et Mileto. Les troupes royales, croyant que leur présence intimide les troupes de Joseph, donnent dans le piége qu'on leur tend et s'avancent sur Monteleone. Cette ville avait montré beaucoup d'attachement au nouveau gouvernement : Joseph ne voulant point l'abandonner à la vengeance des royalistes, ordonna au général Régnier de marcher en avant et d'attaquer les conjurés. Le 20 mai, les deux armées se rencontrent, le combat s'engage, les troupes du prince de Hesse sont culbutées, détruites ou forcées de se rendre : le général se sauva avec quelques cavaliers et se retira à Reggio. Le général Régnier l'y poursuivit, mais il ne put l'atteindre ; le prince avait dix minutes d'avance sur lui, il en profita pour s'embarquer. Cette expédition paraît téméraire, si l'on fait attention que l'armée qui devait la faire ne consistait qu'en quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chasseurs. Mais les partisans de la reine Caroline ne regardaient cette petite troupe que comme un noyau auquel devaient se rallier tous les fidèles sujets de la reine qui n'avaient cédé qu'à la force des circonstances, et n'attendaient qu'un moment favorable pour se déclarer. Cependant la chose arriva autrement qu'on ne s'y était attendu ; le noyau ne se grossit pas, et les soldats du prince de Hesse furent mis en pleine déroute : tout ce qui échappa aux baïonnettes fut fait prisonnier. La reine Caroline, découragée par ce mauvais succès, se résigna à son sort, et attendit que le temps et les circonstances réalissassent l'espoir qu'elle avait de remonter sur le trône.

SÉNÉJA.

30 *septembre* 1811. — Le général espagnol Blacke avait porté une partie de ses forces sur Liria et Ségorbe, et avait placé la division du général Obispo sur Sénéja. Le maréchal comte Suchet donna ordre au général Palombini d'attaquer cette division. Quatre cents chevaux espagnols défendaient la grande route, tandis que trois mille hommes d'infanterie occupaient les hauteurs à droite et à gauche. Arrivé en présence de l'ennemi, le général Palombini ordonna à un bataillon du cent quatorzième de le charger sur la gauche, et en même temps le général Robert, avec sa brigade, commença l'attaque de droite, tandis que les dragons Napoléon, commandés par le colonel Schiazette, chargèrent avec vigueur

culbutèrent et poursuivirent la cavalerie ennemie jusqu'au pont de Massana près de Ségorbe. Là était réunie toute la division Obispo. Malgré le nombre et le feu terrible des Espagnols, les dragons s'établirent sur le pont et le conservèrent. Cependant ils ne pouvaient tarder à l'abandonner par une manœuvre qui allait les tourner, lorsque l'arrivée des compagnies d'élite du cent quatorzième et du premier de la Vistule arrêta le mouvement du général Obispo. Les Français firent aussitôt une charge générale qui eut le plus grand succès. Les Espagnols rompus se mirent en déroute et s'enfuirent sur Liria. Les dragons Napoléon s'élancèrent en même temps, pénétrèrent dans Ségorbe pêle-mêle avec l'ennemi, sabrant tout ce qui se présentait à eux, et le poursuivirent encore deux lieues au-delà de la ville, tandis que ceux qui fuyaient sur Liria étaient poursuivis avec la même ardeur par les ordres du général Balathier. Tels furent les principaux évènemens de cette affaire, qui fit beaucoup d'honneur au général Palombini et à ses troupes, principalement aux dragons Napoléon.

SÉVILLE.

1er *février* 1810. — En partant de Cordoue, le roi Joseph avait fait diriger les premier et cinquième corps sur Séville. Le 28 janvier, un parti de quatre cents chevaux espagnols fut joint à Exija, culbuté et mis en déroute par l'avant-garde du maréchal duc de Bellune, sous les ordres du général Latour-Maubourg. Ayant appris que la division d'Albuquerque, renforcée de la division du général Sairis et de quelques dépôts, formant ensemble un corps de vingt mille hommes environ, avait passé le Guadalquivir à Binconada, et s'était rapproché de Séville, le maréchal fit accélérer le mouvement du premier corps. Mais le duc d'Albuquerque, qui était en position à Carmona avec la plus grande partie de ses troupes, ne jugea pas à propos d'en venir aux mains : il se retira sur Xerès, et les postes avancés arrivèrent devant Séville, d'où on leur tira quelques coups de canon. Lorsque le premier corps eut investi la place, le duc de Bellune donna ordre de reconnaître les ouvrages construits par les insurgés. Il se préparait à les faire emporter d'assaut ; mais les habitans ne voulurent pas en courir les risques : ils ouvrirent leurs portes, et à trois heures après-midi, le roi fit son entrée dans la ville. On y trouva deux cent soixante-trois pièces de canon,

dont cent quarante en batterie, des munitions, des armes et des approvisionnemens de toute espèce. Là furent aussi remis aux Français les aigles et les drapeaux qu'ils avaient perdus à Baylen. Cette opération força la junte à se dissoudre. Tilly, l'un de ses membres, s'embarqua pour Philadelphie avec trois millions : les autres se sauvèrent, chacun pour leur compte, et bientôt il n'exista d'autre trace du mouvement insurrectionnel, que le souvenir des maux qu'il avait faits.

SEZIA.

30 *avril* 1800. — Après le passage des Alpes en 1800, les armées françaises marchaient de triomphe en triomphe, et s'il ne se passait pas une journée qui ne fût marquée par quelque victoire, il y eut très-peu d'endroits qui ne fussent témoins de leurs succès. Le général Berthier, apprenant que l'ennemi avait pris position à Scapello, à l'extrémité du val de la Sezia, chargea le général Lecchi de marcher contre lui; l'ordre fut exécuté, les Français se portèrent sur Riva, suivirent le val, et ayant rencontré l'ennemi à Scapello, ils culbutèrent ses avant-postes et lui firent quelques prisonniers. De là le général Lecchi poussa jusqu'à Vavello, où la légion de Rohan, forte de six cents hommes, s'était retranchée dans une position très-avantageuse, et y avait même élevé une batterie. Battre la charge, attaquer l'ennemi, forcer ses retranchemens, le culbuter de toutes parts, ce fut l'affaire d'un instant. L'ennemi perdit tous ses magasins, et eut trois cents hommes faits prisonniers.

SIEGBERG.

3 *juin* 1796. — Des victoires signalées, depuis le Rhin jusqu'aux bords de l'Adige, rendirent à jamais mémorables les commencemens de cette campagne, qui s'ouvrit au printemps. L'armée de Sambre-et-Meuse prit position le 2 juin entre Deux-Ponts et le château de Bensberg. Ce même jour le général Lefebvre eut à soutenir deux affaires de peu d'importance, l'une dans les montagnes aux environs de Bensberg, l'autre sur l'Acher, entre Troisdorff et l'Oimar. Le lendemain l'avant-garde se mit en marche sur deux colonnes; elle avait ordre de forcer le passage de l'Acher à l'Oimar

et Lourath, d'enlever Siegberg, ville du duché de Berg, et de remonter ensuite la rive droite de la Sieg, pour prendre position vers Happenchoss, ce qui la mettrait en état de passer le lendemain la Sieg au-dessus de Blackemberg; et si l'ennemi eût voulu tenir, de l'attaquer à revers d'Uckerat. La seconde colonne, aux ordres du général Colaud, devait également forcer le passage de la Sieg sur les deux points de Mendorff et de Minden, remonter la rive gauche de la rivière et prendre position en avant de Bursdorff. L'ennemi s'était fortement retranché sur l'Acher et la Sieg dont il était maître. A neuf heures du matin les troupes françaises commencèrent l'attaque avec cette impétuosité qui les caractérise; elles forcèrent les passages et chassèrent de tous cotés l'ennemi de ses retranchemens. Une partie de l'avant-garde du général Lefebvre repousse et chasse l'ennemi jusqu'aux portes de Siegberg, pénètre dans la ville, dont elle s'empare et se rend maîtresse du pont de la Sieg, quoiqu'il fût défendu par de l'artillerie. Le général Colaud, à la tête de sa division, coupe en deux le corps autrichien qui défendait la Sieg, il en repousse une partie vers le Rhin; mais une vive canonnade qui se fait entendre du côté de Siegberg le force à se diriger de Hute sur Bursdorff, afin de soutenir l'avant-garde du général Lefebvre; il se contente de laisser deux bataillons chargés d'observer un petit corps d'ennemis qui était sur ses derrières, et qui ne tarda pas à se retirer, en quittant le Rhin pour se porter sur l'Intz. Dès que le général Kléber eut connaissance de la marche rapide du général Colaud, il fit ses dispositions pour que la cavalerie de la division Lefebvre, commandée par le général d'Hautpoult, passât la rivière à gué, et poursuivît vivement l'ennemi. Cette cavalerie, voulant opérer sa jonction avec celle de la division Colaud, aux ordres des adjudans-généraux Ney et Ormancey, est obligée de tenir tête à la cavalerie autrichienne, qui s'oppose vainement à leur réunion; bientôt les deux corps s'avancent, et la cavalerie autrichienne, quoique supérieure en nombre, est repoussée et perd du terrain. D'un autre côté, à peine le chef d'escadron Richepanse, à la tête du premier régiment de chasseurs, a-t-il atteint la hauteur d'Heneff, qu'il ordonne de charger l'ennemi. A l'instant ses soldats se précipitent sur les Autrichiens, et, guidés par ce courage qui sait braver tous les dangers, ils ont bientôt fixé la victoire; tout cède à leur valeur, l'ennemi

est défait et laisse le champ de bataille couvert de morts : le carnage fut horrible. Richepanse, dans cette affaire, fit preuve du plus grand sang-froid au milieu du danger. En poursuivant la cavalerie ennemie, il rencontre un poste de fantassins ; sans perdre de temps il fait faire halte à ses chasseurs, ordonne le feu de peloton, et, sans ralentir la rapidité de sa course, il enfonce l'ennemi qui voulait l'arrêter. Les Autrichiens, battus sur tous les points, évitent par une prompte retraite la déroute totale de leurs troupes, et courent se saisir de la position formidable d'Uckerat. Un combat qui avait duré quatre heures, à la suite d'une longue marche, avait épuisé les forces de uos soldats, et les avait mis dans l'impossibilité de poursuivre les débris des troupes vaincues. D'ailleurs la position qu'elles occupaient ne pouvait être attaquée de front ; et il eût fallu faire de grands détours pour tourner le flanc de l'ennemi. L'infanterie de l'avant-garde, s'avançant continuellement sur les bords de la Sieg, passa la nuit dans la position d'Happenschoff, et la division du général Colaud vint se placer sur les hauteurs en avant de Bursdorff.

SIERRA - MORENA (LA).

20 *janvier* 1810. — Divers mouvemens du premier corps de l'armée française sur Almaden et des troupes commandées par le général Sébastiani, en avant de la Villa-Nueva de los-Infantes, attiraient depuis quelques jours l'attention de l'ennemi aux deux extrémités de sa ligne. Il dégarnit son centre pour renforcer sa droite, s'imaginant qu'il ne pouvait être attaqué, tant à cause des retranchemens qu'il avait élevés à l'entrée des défilés que des coupures sur toutes les routes, et des mines qu'il avait pratiquées au bord des précipices ; mais les Français ne tardèrent pas à triompher de tous ces obstacles, que d'autres auraient cru tout-à-fait insurmontables.

Le 19, le roi Joseph porta son quartier-général à Santa-Cruz de Mudela, où s'étaient réunis la veille le cinquième corps d'armée, la garde royale et une brigade espagnole. Le même jour, El-Viso et El-Visillo furent occupés à-la-fois par le maréchal de Trévise et par la division du général Dessolles. Le général Sébastiani, avec la division de dragons du général Milhaud, le cinquante-huitième de ligne et la division du grand-duché de Varsovie, vint prendre position à Villa-

Manrique, d'où il chassa l'ennemi, s'emparant en même temps de la Torre de Juan-Abad et d'Almedina. Les reconnaissances du premier corps, qui, depuis le 15, était à Almaden, passèrent le Guadalmez et poussèrent jusqu'à Santa-Euphemia et Belalcazar.

Le roi Joseph, ayant pris la résolution d'attaquer dans la journée du 20, donna ordre au général Dessoles de quitter El-Viso avec sa division et le vingt-unième de chasseurs à cheval, pour se diriger sur Venta-Nueva, à l'endroit où le chemin qui passe à Puerto-del-Rey, sur la Carolina, joint la grande route entre la Carolina et Santa-Helena.

Il fut ordonné au maréchal duc de Trévise de faire attaquer par le cinquième corps une forte position, où l'ennemi avait en plusieurs endroits coupé la route et pratiqué des mines. La garde royale et une brigade espagnole suivirent ce corps dans son mouvement. Le général Sébastiani reçut des ordres semblables, et devait attaquer dans d'autres directions.

Le maréchal duc de Bellune, qui ne pouvait se porter avec son artillerie d'Almaden sur le Guadalquivir, sans faire un grand détour, laissa ses bagages et se mit en marche avec son infanterie et sa cavalerie seulement, pour se diriger sur Anduyar, où il comptait arriver le 22, et se mettre en communication avec le reste de l'armée.

Toutes ces dispositions étant faites, le 20, au matin, le général Dessolles partit d'El-Viso et se dirigea sur le Puerto-del-Rey, où il attaqua à la baïonnette, jusque dans ses retranchemens, et mit dans une déroute complète une division insurgée qui défendait ce passage. L'ennemi s'étant sauvé à travers les précipices et les montagnes, abandonnant ses armes, son camp et ses provisions, le général Dessoles continua son mouvement sans rencontrer de nouveaux obstacles.

La division du général Gazan, du cinquième corps, qui était sortie en même temps d'El-Viso, détacha la brigade du général Brayer pour forcer le passage par le col de Muladar, que suit un sentier extremement difficile, lequel vient aboutir à la grande ronte, au tournant dit des Corderas, évitant ainsi les retranchemens, coupures et mines de l'ennemi; l'autre brigade de la division gravit la montagne entre ce passage et le Despenna-Perros, pour soutenir l'attaque de la brigade du général Brayer. La division du général Girard, avec la garde royale, la brigade espagnole et la cavalerie,

se tint sur la grande route, et ne se porta en avant qu'à mesure que la division du général Gazan obligeait l'ennemi à évacuer successivement toutes ses positions, et à abandonner ses retranchemens et tout son matériel. Les insurgés, se voyant poussés de la sorte, firent jouer trois mines pratiquées pour enlever des portions de route dans les endroits où elle est resserrée entre des roches à pic et des escarpemens de cinqante pieds de haut; mais elles firent peu d'effet, et ces dégradations ne furent pas assez fortes pour arrêter seulement pendant un quart-d'heure le mouvement de la colonne. Une division placée par l'ennemi sur la hauteur dite *Collado de los Jardinos*, se voyant ainsi parvenue au débouché de la route qui conduit à Santa-Helena, abandonna précipitamment son camp retranché, et se sauva en désordre à travers les montagnes, où elle fut poursuivie par le centième régiment de ligne, qui l'atteignit, lui tua sept à huit cents hommes, et lui fit quatre cents prisonniers, dont un général et un lieutenant-colonel.

Dès ce moment, l'ennemi se trouva sur tous les points dans une déroute complète; la nuit qui survint empêcha de le poursuivre et de lui faire un plus grand nombre de prisonniers. Parvenu à la Carolina, il mit lui-même le feu à un grand magasin où il avait un dépôt considérable d'armes, d'eau-de-vie, liqueurs, etc., et le détruisit entièrement. Le cinquième corps ne put y arriver que fort avant dans la nuit, et, le 21, il se dirigea par Baylen sur Andujar, où le général Marisy arriva aussi dans la nuit, et s'empara du pont sur le Guadalquivir. Le quartier du roi fut établi à Baylen, où restèrent également la garde royale et la brigade espagnole. Là le roi Joseph fut informé qu'après avoir forcé le passage du col de Saint-Estevan, où il prit dix pièces de canon, trois mille hommes, des drapeaux et des équipages, le général Sébastiani s'était dirigé entre Moutizon et Arquillos, où le général Castejon, marquis del Vadillo, se trouvait en position avec la division sous ses ordres, et que, sans lui donner le temps de se reconnaître, il avait chargé aussitôt la ligne ennemie avec le cinquième de dragons et les lanciers, forçant ainsi les insurgés à mettre bas les armes et à lui abandonner deux mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels, outre deux régimens entiers, se trouvaient le général Castejon lui-même, des colonels et beaucoup d'officiers.

C'est ainsi qu'après avoir perdu plus de six mille prison-

niers, deux généraux, vingt-cinq pièces de canon, des munitions, des magasins et des camps tout entiers, l'armée des insurgés, détruite en partie à Occana, vint finir sa destinée au revers sud de la Sierra-Morena, non loin des champs de Baylen.

Dans cette marche victorieuse, les troupes qui gravirent les montagnes de Puerto-del-Rey, du col de Muladar et de Despenna-Perros, se couvrirent de gloire, ainsi que les généraux Milhaud, Peircimont, Gazan et Brayer, et un grand nombre d'officiers d'artillerie et du génie. Le 25 janvier, l'armée française entra triomphante dans Cordoue et dans Jaen.

SION.

15 *mai* 1798. — Rien de plus tyrannique que ce directoire, qui ne parlait que de liberté : il voulut, en 1798, forcer les Suisses à se soumettre à la constitution française; mais ceux-ci, attachés à leurs antiques lois, coururent aux armes pour les défendre et se soustraire à la rapacité des agens directoriaux. Ils se réunirent au nombre de six mille, et, rebelles à toute proposition conciliatoire, ils se placèrent, pour attendre les assaillans, derrière la Merge, dans une excellente position. C'est là que le général Lorge fit leur rencontre. On en vint aux mains, et le combat fut terrible : placés sur des hauteurs escarpées, les Suisses défiaient les Français, qui, pour gravir, enfonçaient leurs baïonnettes dans la fente des rocs, et qui essuyaient non-seulement le feu ennemi, mais encore la chute redoublée des énormes rochers qu'une légitime fureur lançait contre eux. Les Valaisans ne se retirèrent dans Sion qu'après avoir blessé presque tous les soldats du directoire. Cette ville préparait aux Français la plus cruelle perfidie : à leur approche on y avait arboré le drapeau blanc; ce signe de paix attira des hussards jusqu'au pied des murailles, mais à peine furent-ils à la distance convenable qu'une décharge de mitraille et de mousqueterie emporta un officier et plusieurs soldats. Une pareille trahison rendit les Français furieux; en vain le général voulut les contenir; des échelles sont plantées et les portent sur les remparts; tout ce qu'on trouve d'insurgés est tué sans miséricorde; leur courage opiniâtre ni la grêle de balles qu'ils font pleuvoir par toutes les fenêtres ne sauvent pas ces malheu-

reux; le vainqueur irrité n'épargne rien. Les Valaisans eurent à regretter huit cents des leurs; les Français prirent sept drapeaux avec huit pièces de canon, et pillèrent pendant deux heures la ville de Sion; juste châtiment de sa perfidie!

SIOZEN.

Mars 1813.—Guillaume Laguillermie, de Lectoure, chef de bataillon au vingt-deuxième régiment d'infanterie légère, ayant reçu l'ordre, en mars 1813, d'aller cantonner à Siozen, sur la grande route de Wittemberg à Berlin, s'y porta aussitôt à la tête du bataillon qu'il commandait; à peine y est-il arrivé qu'il se trouve de toute part cerné par deux mille cinq cents Cosaques, soutenus de six pièces de canon. Il ne s'est pas plutôt mis en position, qu'un parlementaire vient le sommer de se rendre; mais il répond à coups de fusil. L'action s'engage au même instant, et le brave Laguillermie, après un combat opiniâtre, parvient à s'emparer du village, où l'ennemi laissa cent cinquante hommes et autant de chevaux tués, avec un plus grand nombre de blessés. Sur le rapport du général Simmer, qui commandait la brigade, ce chef de bataillon obtint la croix d'officier de la légion-d'honneur, le 4 mai 1813. Ce même Laguillermie se distingua encore dans un combat qu'il livra aux Russes le 12 août suivant, et enfin mourut au champ d'honneur, le 26 du même mois, à la tête de son bataillon, qu'il commandait en tirailleur.

SIVOCHINA.

31 *juillet* 1812.—L'empereur Alexandre avait perdu Smolensk. Chassée de position en position, son armée se retirait sur Moscou: tout cédait à la valeur des Français. Le duc de Reggio, qui poursuivait les Russes, les atteignit sur le gué de Sivochina, et acheva de les mettre en pleine déroute.

SMOLENSK.

17 *août* 1812. — Napoléon était arrivé à Smolensk, que l'ennemi occupait avec trente mille hommes, tandis que le reste de ses forces se formait sur les belles positions de la rive

droite du fleuve, vis-à-vis la ville, et communiquant par trois ponts. Napoléon fit ses dispositions pour livrer la bataille ; mais les Russes semblaient la refuser et se fortifiaient dans Smolensk. Alors Napoléon se porta sur la droite, ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front la droite en avant, et de placer sa droite au Borystène, pour détruire avec des batteries le pont qui établissait la communication de la ville avec la rive droite. En même temps le prince d'Eckmühl attaqua deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à deux cents toises de la place, et qui étaient défendus chacun par sept ou huit mille hommes d'infanterie, et par du gros canon. Le général comte Friant appuya sa droite au corps du prince Poniatowsky, et sa gauche à l'attaque du prince d'Echmüuhl, et acheva l'investissement. La division de cavalerie du comte Bruyères attaqua et chassa les Cosaques et la cavalerie ennemie du plateau qui se rapproche le plus du pont en avant, et l'occupa jusqu'à ce qu'une batterie de soixante pièces de canon y fût établie. Cette batterie tira à mitraille sur la partie de l'armée russe restée sur la rive droite de la rivière, et la força d'abandonner cette position. A cette batterie, l'ennemi opposa aussitôt une batterie de vingt pièces de canon dans un couvent pour l'inquiéter, et démonter celles qui tiraient sur le pont. La canonnade s'engagea vivement des deux côtés. Les faubourgs retranchés furent enlevés à l'ennemi par les généraux Morand et Gudin avec une froide et rare intrépidité; les Russes furent culbutés dans leurs retranchemens, et poursuivis sur le chemin couvert, qu'ils remplirent de leurs morts. Les troupes que l'ennemi avaient postées hors de la ville furent attaquées et culbutées par le prince d'Elchingen, qui s'empara de leur position, et les poursuivit jusque sur le glacis. Déjà les troupes qui occupaient Smolensk ne communiquaient plus avec celles de la rive droite. Trois batteries de pièces de douze de brèche, placées contre les murailles de la place, chassèrent les Russes des tours qu'ils occupaient : des obus y avaient mis le feu. En même temps des batteries d'enfilade, dirigées par le général d'artillerie comte Sorbier, rendirent impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts. Le combat dura toute la nuit ; et les trois batteries de brèche firent un feu continuel, tandis que les mineurs étaient attachés aux remparts. Le bombardement avait mis tout en feu dans Smolensk, et, pendant l'obscurité de la nuit, l'aspect de cette ville était terrible. L'ennemi, voyant que toute résistance était inutile, abandonna la ville à une heure

après minuit, et les grenadiers français, qui les premiers montèrent à l'assaut, trouvèrent le passage libre. L'armée française entra dans Smolensk en présence de toute l'armée ennemie, qui laissa prendre, sans opposer une résistance proportionnée à ses forces, une ville si importante, armée de deux cents pièces de canon et mortiers de gros calibre. Dans ce combat, des forces immenses, qui montaient à deux cent mille hommes, furent déployées de part et d'autre. Les Russes, qui ne firent pas tout ce qu'ils auraient pu, perdirent un nombre très-considérable de troupes et plusieurs généraux. Jamais les Français ne combattirent avec plus d'intrépidité; chefs et soldats, tous se surpassèrent. On dit que le champ de bataille offrait le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes.

SOISSONS.

Février, mars et avril 1814. — La ville de Soissons, deux fois sommée et attaquée, et deux fois prise par les armées alliées, en moins d'un mois, dans la campagne de 1814, ne paraissait pas susceptible d'une longue résistance. Dominée par les deux rives de l'Aisne qui l'arrose, son enceinte, abandonnée depuis vingt ans, ne présentant que des remparts sans parapet, des brèches praticables sur tous les points du corps de place, un fossé presque effacé, des portes exposées de toutes parts aux coups de l'ennemi, demandait de fortes réparations pour être mise à l'abri d'un coup de main. Cependant sa position, à l'embranchement de plusieurs grandes communications, lui donnait alors une importance majeure. Napoléon, qui y tenait beaucoup, regretta la première perte de cette place, occasionnée par la mort du général de division Rusca, qui la commandait. Mais il fut encore plus frappé de la seconde reddition, sous le commandement du général Moreau. Il écrivit en conséquence, le 6 mars, au duc de Feltre, qu'il allait reprendre Soissons, et il le chargeait expressément, d'envoyer pour y commander, « un jeune officier supérieur, du grade de chef de bataillon ou de colonel, qui eût sa fortune militaire à faire, et de faire un très-bon choix, pour ce poste de la plus haute importance. » Le choix du ministre tomba sur le chef de bataillon Gérard, du trente-deuxième régiment, officier de la légion d'honneur, qui avait donné d'é-

clatantes preuves de valeur à Polotsk, à Nogent, à Mormant et dans diverses occasions.

Le 12 mars, Napoléon, à son passage par Soissons, donna de nouveaux ordres et des instructions au jeune commandant, a qui il accorda, pour la défense de la place, trente-neuf bouches à feu et trente mille hommes de toutes armes, dont dix-huit cents hommes de sa garde.

A peine le corps du duc de Trévise se fut-il éloigné de l'Aisne, que Soissons, réduit à ses propres forces, fut investi et sommé par le général Bulow, commandant un corps de plus de vingt mille hommes. La réponse du commandant, qui devait défendre avec opiniâtreté et jusqu'à la dernière extrémité ce poste d'honneur, où il venait d'être appelé, ne laissant entrevoir la possibilité d'aucune espèce de négociation, l'ennemi démasqua ses batteries en même temps qu'il attaqua la place de vive force par le faubourg de Paris, contre lequel échoua son entreprise.

Cependant Bulow, qui reçut l'ordre positif de l'empereur Alexandre d'attaquer et d'enlever Soissons pour marcher aussitôt sur Paris, fit une seconde attaque plus sérieuse encore que la première. Mais ayant trouvé par-tout chacun à son poste, il éprouva une perte considérable avant de se retirer, et ses plus braves soldats arrivèrent jusqu'au pied des remparts, où ils trouvèrent une mort glorieuse.

Ces nouvelles tentatives étant restés sans succès, Bulow reprit son attaque réglée, dont il honora la ville de Soissons, en continuant avec la plus grande activité tous ses travaux, et principalement la tranchée qu'il avait ouverte le 23 mai, sur le front Saint-Jean. Il parvint néanmoins, malgré le feu le plus vif de la place et les sorties de la garnison, à couronner la contrescarpe dans la nuit du 27. Ce fut alors qu'il se crut maître de la place. Mais les assiégés, entièrement dévoués et pleins de la confiance que leur inspirait leur commandant, qu'ils voyaient par-tout, jurèrent de soutenir l'assaut, de le repousser et de plutôt mourir tous que de laisser pénétrer l'ennemi dans la place confiée à leur bravoure. Les combattans, qui, malgré l'intention formelle de Napoléon, n'avaient jamais excédé le nombre de deux mille cinq cents, reçurent l'ordre pour répondre aux nouvelles sommations du général Bulow, de se disposer à fondre sur ses troupes.

Le 28, une sortie générale est ordonnée : l'ennemi est si

vigoureusement attaquée que ses travailleurs sont tués ou pris dans leurs tranchées, ses gardes et ses réserves culbutées et mises en fuite; tout ce qui se trouve dans les faubourgs est pris ou passé au fil de la baïonnette des deux cents grenadiers et chasseurs de la vieille garde formant la réserve de la garnison. C'est en vain qu'il s'est avancé avec une grande partie de ses forces pour reprendre les faubourgs : la retraite des troupes de la sortie n'avait été ordonnée que pour attirer les masses de l'ennemi jusque sous la mitraille de la place, qui lui fit un mal prodigieux. Cette journée coûta aux Prussiens plus de huit cents hommes, avec la perte de leurs tranchées et batteries, que les assiégés s'empressèrent de détruire.

Ayant réparé, dans la journée du 29, une partie des dégâts de la veille, l'ennemi se disposa dans la nuit suivante à exécuter le passage blindé du fossé; mais un feu très-vif contraria cette opération, ainsi qu'une pluie de fascines goudronnées, lancées du haut du rempart, qui consuma ses travaux et ses approvisionnemens.

Il y avait neuf jours que le siége durait : la garnison, animée par l'exemple de ses chefs, redoublait d'ardeur, d'activité et de confiance, quand les Prussiens, rebutés par les pertes qu'ils venaient d'éprouver devant cette bicoque, suspendirent leurs efforts, et se déterminèrent à convertir le siége en blocus.

Le grand but de la guerre allait être atteint, les alliés étaient devant Paris, et là devaient se décider les destinées du grand empire. Bulow rejoignit le quartier-général des souverains, laissant devant Soissons, pour en continuer le blocus, la cinquième division du Nord, commandée par le général Borstel. La garnison, qui ne voulut recevoir aucun parlementaire, fut très-tard instruite de la réalité des évènemens; elle continua ses travaux de défense et fit ses dernières sorties sur l'ennemi jusques au 15 avril, jour où elle conclut un armistice avec les troupes du blocus. Le 17, elle adressa son adhésion aux actes du gouvernement provisoire; mais elle regarda comme le complément de son devoir de n'ouvrir ses portes à aucune troupe étrangère; et, par sa convention du 22 avril, ayant fait jeter un pont de bateaux à cent cinquante toises au-dessous du pont de la ville, pour le retour des armées alliées, elle eut l'inexprimable satisfaction d'y faire passer l'Aisne, sous son canon, aux nombreuses colonnes qui retournèrent dans leur patrie.

Cette belle défense, si honorable pour les troupes qui en furent chargées, en couvrant de gloire son premier chef, que le roi nomma colonel, sur le rapport qui en fut fait à sa majesté, a fait connaître particulièrement le mérite des commandans d'artillerie et du génie Dubocq et Bergère; leurs importans services sont signalés dans le rapport officiel du commandant supérieur, qui recommande également au ministre de la guerre les militaires de tous grades, et les citoyens de Soissons, qui se sont le plus distingués pendant le siége.

26 *avril* 1815. — Le colonel Gérard, nommé une seconde fois commandant supérieur de Soissons, alla, le 26 avril 1815, en prendre le commandement. Le ministre de la guerre avait mis à sa disposition soixante-quinze pièces de canon et quatre mille hommes de troupes, dont deux régimens de la garde, avec injonction de construire tous les ouvrages nécessaires pour mettre la place dans une situation respectable. Le 17 juillet, après avoir reçu les ordres du général en chef de l'armée française, le commandant supérieur fit reconnaître l'autorité du roi, et conserva intacte son artillerie et ses nombreux magasins jusqu'au 6 août suivant, où le minitre lui prescrivit de remettre son commandement au maréchal-de-camp comte Grundler.

SOLARO.

Octobre 1808. — L'île de Capri, ou Caprée, est située vis-à-vis Sorrento, sur les côtes du royaume de Naples. Rien de plus enchanteur que son aspect et ses vallons ombragés d'orangers et de myrtes; mais rien, non plus, de moins facile que son abord, défendu par l'escarpement des rochers qui l'environnent. Deux lieues de long sur un quart de lieue en largeur forment toute son étendue.

Autrefois théâtre des plaisirs d'Auguste et des débauches de Tibère, cette île était maintenant au pouvoir des Anglais, auxiliaires de Ferdinand, roi dépossédé de Naples. De là, ils portaient aisément le trouble dans la Calabre et tentaient de la soulever. A peine Murat, successeur de Joseph Buonaparte au royaume de Naples, eut-il en main les rênes du gouvernement, qu'il résolut de prendre l'île de Capri.

A cet effet, la nuit du 4 au 5 octobre vit sortir de

Naples et de Salerne une flottille composée de bâtimens légers et de frêles esquifs, ayant à bord seize cents hommes de débarquement, sous les ordres du général Lamarque. Cette expédition étant arrivée, au jour naissant, dans le milieu du golfe, à seize milles de Capri, fut divisée en trois attaques. Le général Montserras longe la pointe de Campanella, pour se porter au sud de Capri, vers le port de Targar; l'adjudant-commandant Charvadès dirige son cours vers la grande marine, afin d'y prendre terre sous la protection des chaloupes canonnières; la partie occidentale de l'île fut le but indiqué au général Détrées.

Tant d'obstacles réunis, pour rendre cette côte presque inabordable, n'effrayèrent pas les Français. La plus petite barque s'approcha du rivage; on dresse contre les rochers trois échelles les unes sur les autres; mais leur longueur ne suffisant pas pour atteindre au sommet, élevé de plus de quatre-vingts pieds, l'intervalle fut franchi par les grenadiers, qui gravirent des pieds et des mains.

Ce pic était à peine occupé par quarante Français, qu'ayant rassemblé ses réserves, l'ennemi accourut défendre ce point. Les embarcations napolitaines se pressaient en même temps d'aborder sous le feu d'une mousqueterie active et de deux pièces chargées à mitraille. La perte des assaillans fut considérable, car il fallait grimper un à un sur ce roc escarpé. A cinq heures du soir, six cent cinquante hommes arrivèrent à la première bande de rochers; mais il y en avait une seconde élevée de cent cinquante pieds au-dessus, où l'on ne pouvait parvenir que par un glacis rapide et découvert. Les ennemis l'occupaient. On essaya trois fois de le gravir; le feu meurtrier de l'ennemi rendit ces tentatives vaines, et mit hors de combat plus du quart des assaillans.

Le général Lamarque, espérant mieux de l'obscurité, résolut d'attendre la nuit, et envoya aux commandans des autres attaques l'ordre de venir le joindre sur-le-champ, si toutefois ils n'avaient pu réussir à aborder. En même temps il fit éloigner toutes les barques, afin d'ôter au soldat l'espoir d'une retraite, et de le mettre ainsi dans la nécessité de vaincre. Sur ces entrefaites, le feu de l'ennemi continuait toujours; toutes ses troupes étaient rassemblées; deux pièces de canon, tout le régiment Royal-Malte, à peu-près trois cents hommes de Royal-Corse et deux cents hommes

de troupes irrégulières, se trouvaient en face des Français et des Napolitains, à une demi-portée de fusil.

A peine les troupes des assaillans se furent-elles réunies, favorisées par les ombres de la nuit, que la garde du roi de Naples prit la droite de l'attaque avec une compagnie de grenadiers du cinquante-deuxième; à sa gauche marchaient, avec les voltigeurs d'Isembourg, quatre cents hommes du dixième régiment. Le capitaine Pompéi, commandant les carabiniers, reçut ordre de monter droit à la redoute en faisant grand feu: le reste de la troupe eut défense de tirer, marcha l'arme au bras et reçut plusieurs décharges à bout portant, auxquels elle ne répondit qu'en fonçant à la baïonnette sur les rangs ennemis. Leur centre ayant été coupé, ils se séparèrent dans tous les sens. Les assaillans hâtèrent leur marche vers le village d'Anna-Capri, afin de s'emparer les premiers d'un escalier fameux qui a environ six cents marches, et fait seul communiquer le village avec le reste de l'île. Cette opération coupa la retraite au régiment Royal-Malte, dont une partie tomba entre les mains des Français, et l'autre se renferma dans le fort Sainte-Marie, situé sur le mont Solaro, le point le plus élevé de l'île. Le lendemain, le fort se rendit.

Durant la nuit, Lamarque fut rejoint par le reste de l'expédition, qui venait de débarquer. Le général Montserras occupa la grande marine de Capri, qui était battue par les trois forts de Capri et par des batteries de côtes dont le feu balayait le rivage. Il fallait le courage de ces troupes pour se maintenir dans cette position; mais non contentes de cela, elles poussèrent des postes très-près de la ville. On découvrit dans les thermes de Tibère une petite anse à l'abri du canon ennemi. Des ouvriers, ayant renversé par leurs efforts des masses de maçonnerie, parvinrent à rendre praticable ce salutaire endroit.

Cependant Murat ne perdait pas de vue son expédition et ne négligeait rien pour en assurer le succès; dès le 6 au matin, la mer parut couverte de bateaux qu'il envoyait, les uns chargés de vivres et de munitions, les autres d'artillerie et de renforts; en même temps, on aperçut cinq ou six gros vaisseaux anglais que les vents repoussaient de Capri, malgré leurs efforts. La contrariété qu'ils éprouvaient fut mise à profit, et l'on exécuta promptement le débarquement de

tous les objets arrivant de Naples. Les postes établis pour contenir la garnison descendirent le long des rochers et reçurent le biscuit, les farines, les poudres, les boulets. Quoiqu'on n'eût ni chèvre, ni cabestan, deux pièces de neuf, deux de douze, deux de vingt-quatre et un obusier furent montés à Anna-Capri, où tous les efforts des Anglais n'avaient jamais pu faire parvenir que des pièces de quatre. Cette artillerie tonnait le lendemain sur le mont Solaro, à plus de sept milles du point de l'embarquement, et à une élévation de plus de sept cents toises au-dessus du niveau de la mer. Les plus vieux officiers regardaient pourtant comme impraticables les chemins par où l'on avait traîné ce canon; mais les élans du courage démentent quelquefois les calculs de l'expérience.

Le général Lamarque fit descendre par le grand escalier la majeure partie de ses troupes, afin d'intimider les Anglais et de rejeter leurs postes dans la ville. Il fut accueilli par un feu très-vif, mais qui heureusement n'eut aucun effet. A la nuit tombante, les Napolitains, divisés en trois colonnes, s'avancèrent vers la ville par de mauvais sentiers qui y conduisent. Arrivés à cent pas de la porte, à la Maison-Blanche, ils rencontrèrent cinq ou six ressauts de terrain de quinze à vingt pieds de hauteur. Il fallut successivement les franchir par escalade pour arriver au pied des murailles. Celles-ci ne craignaient aucune insulte; elles étaient armées de feux qui croisaient sur tous les points; les batteries du plateau flanquaient cette partie des approches de Capri, et celles de la marine la battaient à revers. Les Anglais furent repoussés malgré un feu très-vif de mousqueterie; ils cédèrent leurs postes aux assaillans, qui s'établirent à une demi-portée de pistolet des murailles.

Pendant les deux jours qui suivirent, quatre corvettes et seize chaloupes canonnières anglaises vinrent se mettre entre Capri et Naples, et, s'étant appochées du rivage de l'île, elles ne cessèrent, durant plus de deux heures, de lancer une grêle de mitraille sur les troupes napolitaines et contre le port où elles avaient pris terre. La place et tous les forts y répondirent par le feu le mieux nourri; mais ces terribles décharges n'aboutirent à rien. Loin de perdre leurs positions, les Napolitains repoussèrent les embarcations ennemies, et se mirent à continuer le port qu'ils avaient découvert;

en outre, des batteries y furent élevées, et l'on y établit des grils à boulets rouges.

Cependant le général Lamarque n'était pas tranquille : ses vivres pouvaient durer deux mois, son artillerie et ses munitions étaient nombreuses; mais il se voyait bloqué, et tout ensemble assiégeant et assiégé, position qui pouvait devenir critique. Le roi de Naples avait prévu ce danger, quoique lointain. Il fit partir de Massa trente chaloupes canonnières pour Capri. Le vent était favorable; elles s'approchent, chassent les escadres ennemies et abordent dans le port construit par les Français et les Napolitains.

A cet évènement inattendu, on juge de quelle ardeur et de quelle confiance furent remplies les troupes assiégeantes; une heure ne s'écoule pas, et toutes ces munitions sont à terre; les soldats se précipitent dans l'eau jusqu'au cou pour atteindre plutôt ces barques : cependant les Anglais les regardent, et le découragement entre dans leur cœur. Rien n'égalait la constance des Napolitains enhardis par ce secours : on les vit, au milieu de la mitraille, traîner à découvert des pièces de canon que trente hommes pouvaient à peine ébranler. Les batteries élevées sur le mont Solaro étaient à-peu-près nulles; mais il n'en était pas de même de celles de brèche, où deux pièces de douze firent si bien leur devoir, que la muraille qui liait la ville au château commença à s'écrouler. Il n'y avait véritablement que ce seul point d'attaque; et le général d'Haupoult, commandant les travaux du génie, l'avait très-habilement choisi, quoiqu'on n'y parvînt que par une pente fort escarpée, sous le feu de trois pièces de canon postées sur le plateau du fort.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, quatre cents Anglais, venant de Messine, débarquèrent dans la marine de Targar. On apprit l'arrivée de ce renfort ennemi le 17, et les vigies annoncèrent aussi que les frégates qui cernaient l'île, portaient huit à neuf cents hommes de débarquement. Tout présageait la résistance la plus opiniâtre. Il était impossible au général Lamarque de couper la retraite à l'ennemi; la marine de Targar, que l'on ne pouvait d'aucun côté, ni battre, ni voir, restait toujours ouverte aux Anglais, qui pouvaient s'y embarquer sans obstacle. Les troupes du siége étaient moins nombreuses que celle de la ville; le feu de la place était dans toute sa vigueur et son intégrité; d'ailleurs

il importait au roi de Naples de conserver intact un fort et des batteries dont la construction avait coûté plusieurs millions aux Anglais.

Lamarque fut frappé de ces considérations, et lorsque le colonel Lewe proposa d'évacuer Capri, en abandonnant tous les magasins, l'artillerie, les munitions et les caisses appartenant au gouvernement, ce général s'empressa d'y souscrire. En effet, le but de sa missiou était rempli. En vertu de cette convention, les troupes françaises et napolitaines prirent, le 18 octobre, possession du château et de tous les forts de Capri. Quand on songe aux dangers et surtout aux fatigues de cette expédition, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage et la noble patience des braves qui la poussèrent si glorieusement à son terme. Si l'on voulait les désigner tous, il suffirait de nommer chacun des soldats qui coopérèrent au succès.

SOLDAU.

26 *décembre* 1806. — Tandis que Buonaparte, au commencement de 1806, faisait l'examen des fortifications de Varsovie, et s'occupait à organiser un gouvernement provisoire dans la Pologne, les Russes opérèrent un mouvement qui l'obligea à se remettre en campagne. Il chargea le maréchal Ney de détacher le général prussien Lestocq de l'Wckra, de le déborder et de couper toutes ses communications avec les Russes. Ney mit dans l'exécution de cet ordre la plus grande habileté. Le 23 décembre, une de ses divisions occupa Gurzno, village du palatinat prussien de Culm; le jour suivant, elle poursuivit l'ennemi dans la direction de Kunsbroeck, et le 25 elle attaqua son arrière-garde. Le terrain entre Soldau, ville du comté de Nydembourg, et Mlawa en Mazovie, parut convenable aux Prussiens, qui, le 26, y concentrèrent leurs forces. Aussitôt le maréchal Ney fit ses dispositions pour marcher à eux et les combattre. Ils avaient à Soldau six mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie qui, environnés de marais et de canaux, se croyaient en sûreté contre une attaque; mais toutes les barrières, toutes les difficultés furent vaines: deux régimens français suffirent seuls pour les renverser, et se montrèrent bientôt dans Soldau. L'ennemi ne fléchit qu'après une opiniâtre résistance dans les rues; mais le général Lestocq,

s'étant aperçu du petit nombre des assaillans, résolut de reprendre la ville dont il avait été débusqué : il fit pour cela quatre tentatives inutiles, et, découragé par une résistance imprévue, il se replia sur Nydembourg. La constante valeur des Français ne demeura point sans récompense : un grand nombre de prisonniers, plusieurs pièces de canon et quelques drapeaux tombèrent entre leurs mains.

SOMO-SIERRA.

30 *novembre* 1808. — Buonaparte, étant parvenu avec rapidité à quelque distance de Madrid, avait porté son quartier-général au village de Boseguillas. Le lendemain, 30 novembre, à la pointe du jour, le duc de Bellune se présenta au pied du Somo-Sierra. Une division de treize mille hommes, de l'armée de réserve espagnole, défendait le passage de cette montagne. L'ennemi se croyait inexpugnable dans cette position ; il avait retranché le col que les Espagnols appellent Puerto, et y avait placé seize pièces de canon. Le neuvième d'infanterie légère couronna la droite ; le quatre-vingt-seizième marcha sur la chaussée, et le vingt-cinquième suivit à mi-cote les hauteurs de gauche ; le général Senarmont, avec six pièces d'artillerie, avança par la chaussée.

La fusillade et la canonnade s'engagèrent ; une charge que fit le général Montbrun, à la tête des chevaux-légers polonais, décida aussitôt l'affaire : charge brillante, s'il en fut, où ce régiment se couvrit de gloire et montra qu'il était digne de faire partie de la garde.

Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris. Huit chevau-légers polonais furent tués sur les pièces, et seize furent blessés. Parmi ces derniers, le capitaine Dzievanoski le fut très-dangereusement ; le major de Ségur, maréchal-des-logis de la maison de Buonaparte, chargeant parmi les Polonais, reçut plusieurs blessures, dont une fort grave. Les seize pièces de canon, dix drapeaux, trente caissons, deux cents chariots de toute espèce de bagages, les caisses des régimens furent les fruits de cette brillante affaire. Parmi les nombreux prisonniers, se trouvaient tous les colonels et lieutenans-colonels des corps de la division espagnole. Tous les soldats eussent été pris s'ils n'avaient pas jeté leurs armes et ne s'étaient éparpillés dans les montagnes.

SORA.

1807. — Parmi les chefs de partisans qui voulaient insurger les Calabrois contre Joseph Buonaparte, leur nouveau souverain, on remarqua Fra-Diavolo, moine apostat, audacieux, féroce, et fécond en ressources. Après avoir désolé les environs d'Arpino, il se réfugia à Sora, petite ville de la terre de Labour. Il parvint à s'y fortifier sur tous les points qui pouvaient seconder ses vues, en mura les portes, détruisit les ponts établis sur le Garigliano, et, pour en rendre le passage plus difficile, il établit une batterie sur le seul point qui fût guéable. Malgré la justesse des mesures auxquelles on ne devait pas s'attendre dans Fra-Diavolo, les troupes françaises, chargées de le réduire, firent tous les préparatifs pour prendre Sora d'assaut. Le colonel Cavaignac dirigea son attaque sur la porte de Saint-Laurent; le chef d'escadron Forestier, commandant la gauche, devait, avec sa colonne, cerner la place du côté de la vallée de Roveto. Le général Despagne, avec le centre, s'était réservé la principale attaque, qui avait pour but de forcer le passage du fleuve et la porte de Naples. Ce plan, sagement combiné, fut exécuté avec exactitude et célérité. Dès que les troupes furent arrivées à leur destination, le feu de l'artillerie et de la mousqueterie commença sur tous les points. Au même instant, les soldats du dixième régiment se précipitent dans la rivière et s'emparent de la batterie. Les ponts se rétablissent, le reste des troupes effectue son passage, les portes sont enfoncées, la ville est prise d'assaut. Il serait difficile de peindre l'horreur de cette mêlée; de toutes parts, la terre était jonchée de cadavres, le nombre des blessés était immense; de tous côtés on entendait les cris du désespoir, les accens de la douleur, et les gémissemens des femmes, des enfans, des vieillards, voyant égorger leurs parens, leurs frères, leurs époux, et redoutant le même sort. Un grand nombre de partisans furent taillés en pièces dans leur fuite par la cavalerie du chef d'escadron Forestier, et l'infanterie du colonel Cavaignac.

Le général Despagne se fit beaucoup d'honneur dans la direction de cette attaque, et eut infiniment de peine à sauver Sora de la fureur du soldat, qui voulait l'incendier; mais il ne put la préserver d'un pillage de deux heures. Fra-Dia-

volo disparut dans la mêlée, erra encore quelque temps dans les montagnes, mourant de faim et de misère, et n'osant approcher d'aucun lieu habité; mais enfin, abandonné des siens, il fut pris et subit une sentence de mort. Les habitans des campagnes, qui ne craignaient plus les vengeances de ses cruels compagnons, devinrent leurs ennemis les plus acharnés : on les vit, conjointement avec les Français, leur faire une chasse continuelle, les poursuivre sans relâche dans les lieux les plus inaccessibles, en fouiller tous les antres, découvrir toutes leurs retraites, enlever toutes leurs munitions, et massacrer impitoyablement tous ceux qui tombaient dans leurs mains. Ils périrent jusqu'au dernier, et l'on vit la tranquillité renaître dans les Abruzzes.

SOTTO.

22 *décembre* 1809.—Après diverses rencontres entre les Français et les insurgés espagnols, où ceux-ci furent constamment défaits et repoussés, le 17, à la Guardia, par le général Loison qui tailla en pièces leur arrière-garde; le 19, à Estella, par le général Simon qui, après avoir parcouru les montagnes de la Navarre, fit attaquer cette ville occupée par la bande que commandait le général Mina, renversa tous les obstacles entassés sur le pont, y pénétra de vive force, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra; le lendemain, par le même général qui atteignit l'ennemi à Puenta de la Reyna, emporta le passage du pont qu'on lui disputait, et força à se précipiter dans la rivière une grande partie de ce qui échappa à la baïonnette.

Le 22, à quatre heures du matin, le général Loison partit pour Sotto, chef-lieu de la junte principale et des insurgés de toute la province. Sa marche fut considérablement retardée par les neiges amoncelées sur les chemins pratiqués à travers les montagnes, et il ne put y arriver qu'à six heures du soir. Dans cette ville se trouvaient réunies les bandes de Marquizitto et Barolucio. Il les attaqua aussitôt, entra dans la ville au pas de charge, et tua un grand nombre d'insurgés. Les autres ne durent leur salut qu'à la nuit qui protégea leur fuite. Le reste de ces bandes fut taillé en pièce la nuit suivante par la troupe sous les les ordres du général Digeon, qui poursuivit les fuyards jusqu'à Munilla.

Le résultat de toutes ces affaires fut le rétablissement de la

tranquillité dans les provinces d'Alava, de Guipuscoa, de Biscaye, de Navarre et dans une partie de l'Aragon, ainsi que la destruction du corps de Marquizitto et des bandes de Barolucio, Ecouvillas, Mina et Constantin. Elles procurèrent en outre la rentrée de 1,800,000 francs de contributions, et la prise de 700 marcs d'argenterie, et de tous les magasins d'armes, d'habillement et de munitions des insurgés.

SOUAQUI.

3 *janvier* 1799. — Informé qu'un rassemblement considérable d'Egyptiens se formait près de Souaqui, à quelques lieues de Girgé, et voulant, par un exemple terrible, assurer la sécurité des Français en Egypte, et rendre dociles ces peuples rebelles à ses ordres, et sur-tout aux contributions alors nécessaires, le général Desaix ordonna au général Davoust de partir sur-le-champ avec toute sa cavalerie, et de dissiper ce rassemblement. Le général Davoust partit aussitôt, et ayant rencontré, le 3 janvier, une multitude d'hommes armés près du village de Souaqui, il rangea à l'instant son corps de bataille par échelons, et donna ordre à son avant-garde de se précipiter sur l'ennemi. Ce choc renversa les insurgés, qui s'enfuirent plus vite encore qu'ils n'étaient poursuivis. On leur tua plus de huit cents hommes. Mais un tel châtiment ne produisit pas l'effet qu'on en attendait, et fut loin de contenir ces peuples exaspérés. Ils donnaient chaque jour les plus vives inquiétudes aux Français, et un nouveau rassemblement, formé à quelques lieues de Siout, succéda, après un court intervalle, à celui de Souaqui.

SOUHAMA.

1799. — Les Français avaient beau vaincre dans la haute Egypte, ils y trouvaient toujours de nouveaux ennemis : les déserts servaient de retraite aux Mameloucks et aux Arabes, qui de là menaçaient les possessions françaises, et ne manquaient jamais l'occasion de les envahir. Desaix, secondé par la valeur de ses généraux, et se multipliant par son activité, se trouvait toujours à tous les points menacés. Il marchait vers Siout quand le général Friant rencontra les ennemis près de Souhama. A leur aspect, ce général forma trois gros corps de troupes, dans le dessein de leur interdire le désert en les enveloppant. Cette manœuvre eut le plus heureux succès; mille Egyptiens

restèrent sur la place, tués ou blessés; les autres ne se dérobèrent qu'à travers une grêle de balles : du côté des Français, on ne perdit pas un seul homme. Poursuivi trop vivement, Mourad bey ne put emmener avec lui, à Elouah, que cent cinquante hommes; le reste de sa troupe se jeta dans les solitudes du désert. Sur ces entrefaites, le chérif Hassan avait vu ses forces grossies de quinze cents hommes, par l'arrivée d'un second convoi; les débris du premier le rejoignirent aussi. Il vint à savoir que le général Desaix avait laissé quelques barques en arrière sur le Nil, et qu'elles ne pouvaient descendre, arrêtées par des vents contraires. Aussitôt il envoya cette nouvelle à Osman bey Hassan, près de la Kuita, et, s'étant mis en route, il arriva par une marche de deux heures au village de Bernout, où il trouva la djerme l'*Italie*, chargée de blessés, de malades, et portant les munitions de la soixante-unième demi-brigade, avec quelques hommes armés. Elle accompagnait des barques pleines de munitions et d'un grand nombre d'objets d'artillerie. Les Arabes les attaquèrent sur-le-champ par une vive fusillade, à laquelle l'*Italie* répondit par des coups de canon redoublés et si bien dirigés qu'ils couchèrent sur le rivage plus de cent Arabes d'Yambo; mais les ennemis, s'étant saisis des petites barques, les vidèrent de tous les objets embarrassans, et coururent à l'abordage sur la djerme l'*Italie*. Elle était sous les ordres du courageux Morandi : à leur approche, il précipita ses décharges à mitraille, et ce ne fut que lorsqu'il vit son bord rempli de blessés, qu'il songea à se dérober par la fuite au sort qui l'attendait. Il ordonna de mettre à la voile; mais, comme il n'avait pas assez de monde, les manœuvres s'exécutèrent mal, et sa djerme échoua. Aussitôt les ennemis, l'ayant abordé de toutes parts, lui fermèrent tout espoir de retraite; mais Morandi refusa de se rendre, et se jeta dans le fleuve après avoir mis le feu aux poudres de son bâtiment. Il fut reconnu par les Arabes, qui l'assaillirent d'une grêle de pierres et de balles, et le firent expirer dans les tourmens. Tous les Français qui eurent le malheur d'éviter les flammes de l'*Italie* trouvèrent une fin aussi horrible que leur chef.

SPALATRO.

5 *mars* 1813. — Le 4 mars 1813, André Sponza de Rovigno, montant avec sept autres matelots le trabaque illyrien *il leggiero*, fut pris, dans la traversée de Venise à Spalatro,

par le corsaire anglais la *Reine-Charlotte*, fort de vingt-cinq hommes, et conduit à Premuda. Le lendemain, ayant obtenu la permission de descendre à terre avec son père et ses deux frères, tous quatre forment le projet hardi de se délivrer, en s'emparant du corsaire, concertent entre eux les moyens, et se hâtent de le mettre à exécution : ils n'avaient d'autres armes que leurs bras et leur courage. Fermant les yeux sur les dangers de l'entreprise, ils ne voient que la possibilité du succès, et se décident sur-le-champ. Ils arrivent avec une chaloupe sur le corsaire; dans ce moment le pont était occupé par vingt hommes; ils en jettent une partie à la mer, se saisissent des premières armes qu'ils trouvent, frappent à mort le capitaine, renversent tout ce qui leur résiste, précipitent dans la cale leurs ennemis; en font sortir des prisonniers qui se joignent à eux, et, maîtres du bâtiment, ils font voile avec le trabaque et le corsaire pour Ancône, où ils arrivent après avoir foudroyé deux chaloupes armées qui tentèrent vainement de les arrêter dans leur marche.

Le gouvernement apprécia cette action éclatante, et, voulant la récompenser, adjugea à ces intrépides marins la propriété du corsaire et le tiers de la valeur du bâtiment illyrien.

SPANDAU.

24 *octobre* 1806. — Les résultats de la victoire remportée à Jéna furent considérables; l'armée française poursuivit avec vigueur les Prussiens échappés au carnage, et les forteresses de la Prusse l'aperçurent devant leurs murailles avant qu'elles eussent songé à la bien recevoir. Aucune n'avait eu le temps de se mettre en un état de défense respectable. Les unes manquaient de provisions; les autres n'avaient pas des boulets adaptés à leurs canons. Celles où les vivres se trouvaient en plus grande abondance furent tellement encombrées de fuyards, qu'ils devaient les consommer bientôt. Une citadelle était-elle bien approvisionnée? les troupes chargées de sa défense n'étaient pas en assez grand nombre. Voilà dans quelle situation était la Prusse lorsque les Français y apparurent tout-à-coup. Pour comble de désordre, aucune place n'avait reçu les ordres, ni les instructions relatives à la conduite à tenir en cas de siége. La citadelle de Spandau était confiée à douze cents hommes seulement : située sur le Havel, vis-à-vis l'embouchure de la Sprée, non loin d'un étang, elle pouvait, par

la réunion de ces eaux, former autour de ses murailles une inondation complète. Le général Bertrand, aide-de-camp de l'empereur, en fit l'investissement, et la cerna dans la nuit du 24 octobre 1806. Les assiégés étaient en nombre trop inférieur pour pouvoir faire une longue résistance; convaincus de leur impuissance, ils se rendirent dès que les batteries françaises furent élevées. Ces circonstances fournissent une leçon; c'est qu'un général d'armée doit agir dans la prévoyance des revers autant que des succès, et se préparer à la défaite ainsi qu'à la victoire. Si la Prusse eût été moins présomptueuse, les Français n'auraient pas trouvé toutes les places ouvertes dans ce royaume comme en temps de paix, et eussent acheté plus cher tant de triomphes. La citadelle de Spandau fut restaurée : cette place était importante par sa situation, et les magasins dont elle abondaient la rendaient capable de soutenir deux mois de tranchée ouverte, si toutefois elle était défendue par des Français.

SPANDEN.

4, 5 *et* 6 *juin* 1807. — Depuis la fin de l'hiver de 1807, la France et la Russie avaient entamé des négociations, et peut-être ces deux puissances allaient se rapprocher, si l'Angleterre ne se fût mise entre elles et ne fut parvenue à les éloigner encore. Poussé par des instigations secrètes, l'empereur de Russie se retira à Tilsitt avec le roi de Prusse, et ne s'aperçut pas qu'en l'éloignant, sous un prétexte de prudence, du centre des affaires, on voulait l'empêcher de les voir par ses propres yeux. La moindre attaque devait amener une entière rupture, ou du moins détourner pour long-temps le cours des négociations. Tel était le calcul des amis de l'Angleterre, à qui le sacrifice de deux armées paraissait peu de chose en comparaison de leurs intérêts, et ils ne négligèrent aucune démarche pour parvenir à leurs fins. Cette attaque tant désirée commença le 4 juin, à trois heures du matin, par des mouvemens dirigés contre les postes de Petelkau et de Zagern, voisins de Braunsberg, ville de la Prusse royale, sur la Passarge. Le quatre-vingt-seizieme régiment s'étant porté dans l'endroit où les Russes voulaient s'ouvrir un passage, il les obligea seul à opérer une prompte retraite. Alors, entre les deux rives de la Passarge, s'établit une canonnade qui ne produisit aucun effet. A onze heures on aperçut,

de la redoute de Spanden, deux colonnes qui se dirigeaient contre la tête du pont, en s'avançant par les routes de Melsaq et de Worenditt. Ces colonnes, composées de trois mille hommes chacune, et soutenues par une nombreuse cavalerie, ne tardèrent pas à s'étendre devant la tête du pont, et à démasquer dix pièces de canon et deux obus, dont les décharges saluèrent les retranchemens; cette politesse fut rendue avec vigueur. Pendant deux heures on se traita ainsi; mais les Russes, voyant que la partie n'était pas favorable, disparurent par deux chemins, et le plus grand repos régna sur toute la ligne dès trois heures. Les quatrième et sixième corps de la grande armée eurent, le lendemain, à soutenir une vive attaque. Aussitôt le premier corps, ayant pris les armes, se disposa à marcher. Le maréchal prince de Ponte-Corvo prenait ses mesures pour attaquer, lorsque le feu cessa tout-à-coup à sa droite. Sur les neuf heures, le général Frère, commandant à Spanden, vit les deux têtes de colonnes de la veille marchant par les mêmes routes, mais cette fois bien plus considérables en nombre, car, outre trois mille cavaliers, elles avaient dix à douze mille hommes d'infanterie avec plus de vingt pièces de canon. Dès qu'elles furent arrivées, elles placèrent quelques bataillons sur la rive droite de la Passarge, et mirent leurs tirailleurs à l'abri des bois qui ombragent le cours de cette rivière. Le maréchal prince de Ponte-Corvo ordonna au général de division Lapisse de marcher avec six bataillons de Neumarck à Deutchendorff, tandis que la brigade du général Girard s'avançait sur les hauteurs de Schlodien, où le soixantième régiment devait la soutenir. On répartit sur cette ligne quatre régimens de dragons; le dix-septième fut placé de manière à pouvoir s'élancer sur la rive droite au premier mouvement que feraient les Russes pour se retirer. Cependant le maréchal parcourait la ligne afin de sonder les véritables dispositions des ennemis. S'étant aperçu que l'on ne pouvait aller de Spanden à Schlodien sans courir les plus grands dangers, à cause des tirailleurs établis dans les bois, le long de la Passarge, qu'ils paraissaient vouloir franchir, il ordonna de les débusquer par des décharges de mitraille et par le feu de quelques obus; mais le malheur voulut que les pièces nécessaires à cet effet arrivassent beaucoup trop tard. Après avoir donné ses ordres au général Frère, pour la défense de la tête du pont, le maréchal, voyant le dix-septième régiment exposé au feu de la mousqueterie des

Russes, voulut lui-même le poster dans un endroit moins périlleux. Il était près du régiment, lorsqu'une balle le frappa à la gorge. Abattu par la force du coup, sa tête fléchit sur l'arçon. On le crut mort ; mais cet état ne dura que quelques secondes. « Vengeons notre général ! » s'écrièrent les soldats. Avec d'aussi bonnes dispositions, il eût été facile de passer le fleuve pour voir l'ennemi de plus près ; le maréchal voulait les mettre à profit ; mais le sang que sa blessure répandait en abondance, et l'extrême faiblesse où elle le réduisait, le forcèrent à abandonner le champ de bataille pour se faire panser : son absence ne fut pas longue, et dura tout au plus une demi-heure. Comme on l'informa des tentatives que faisaient les Russes en avant de Boarden, ils se rendit, sans tarder davantage, sur les hauteurs de Deutchendorff, avec un régiment de dragons ; le général Lapisse en conduisait sur ce point un second, qui, réuni à un bataillon de chasseurs, suffisait pour repousser au-delà de la rivière les troupes qui l'auraient passée. Mais ce n'était qu'une fausse attaque, tendant à favoriser la véritable, qui avait lieu sur le pont de Spanden. Cinq régimens russes essayèrent de l'emporter par escalade : le vingt-septième d'infanterie légère les repoussa vivement, après les avoir laissés approcher jusque sous le mousquet ; quelques décharges de mitraille et le feu des petites armes achevèrent de les mettre en déroute. On trouva, dans les abattis qui protégeaient cette tête de pont, trois cents de leurs morts et deux cents blessés ; ils en transportèrent sept cents dans les villages circonvoisins. A cinq heures du soir, les Russes avaient été poussés jusqu'au-delà de Wuchen ; le désordre et la confusion présidaient à leur retraite. Bientot on cessa de les poursuivre par ordre du maréchal, qui rentra avec ses troupes dans son camp ; de là il fut transporté au château d'Hohendorff, afin d'y rétablir ses forces et sa santé. L'affaire de Spanden eut les plus heureux résultats.

SPIKEROOGE.

28 *juillet* 1812. — Les Anglais débarquèrent plus de trois cents hommes dans l'île de Spikerooge, sur les côtes de l'Ems oriental, et firent leurs dispositions pour enlever la redoute où s'était retranchée la garnison, et qui formait l'unique défense de l'île. Cette garnison se composait d'un détache-

ment du sixième régiment de la confédération, commandé par un lieutenant, et de huit canonniers français, sous les ordres d'un sergent. L'ennemi, qui avait attaqué à neuf heures du soir, se présenta sur trois points différens, protégeant son attaque par un feu vif et bien nourri, auquel il fut répondu avec plus de vivacité de la part des Français. Cependant le combat durait avec un grand acharnement pendant toute la nuit, et le jour ne pouvait tarder à paraître, lorsque les Anglais tentèrent une nouvelle attaque, et revinrent à la charge avec plus d'ardeur; mais, repoussés avec une ardeur plus vive, ils furent obligés de se retirer avec précipitation, laissant sur le champ de bataille des morts et des blessés, parce que la marée, près de descendre, ne leur laissa pas le temps de les enlever. Dans cette affaire, où le nombre céda au courage et à la fermeté, le brave lieutenant Sader, du sixième régiment de la confédération, donna les preuves du plus grand dévouement, et fut nommé, pour prix de sa belle défense, membre de la légion d'honneur. Les canonniers, et sur-tout le sergent qui les commandait, méritèrent aussi de grands éloges. Cette garnison combattit avec tant de bravoure et de bonheur, qu'elle n'eut pas un seul homme blessé.

SPIRE.

Septembre 1792. — L'entrée des ennemis sur le territoire de la patrie sembla redoubler l'audace des Français. Une entreprise hardie fut suggérée par le général Custine, qui l'exécuta avec bonheur. Tandis que les coalisés, répandus dans les plaines de la Champagne, menaçaient la capitale, il proposa au général Biron, qui commandait l'armée du Nord, d'enlever des magasins considérables que les Allemands avaient laissés à Spire, avec une imprudente sécurité, sous la garde de douze cents hommes de leurs troupes et de trois mille soldats de l'électeur de Mayence. Le gouvernement ayant approuvé cette expédition, aussitôt que Custine en eut avis il se hâta d'exécuter son plan, parce qu'il craignait des obstacles de la part de son général en chef Biron, dont il contrariait les vues. Dès le 29 septembre il traversa la Queich: arrivé à l'abbaye de Heinebach, il partagea son armée en trois corps: il donna l'un au général Neuwinger, l'autre au général Meunier, et se réserva le troisième. Dès le 30, ses trois colonnes furent à la vue de Spire, à différentes heures.

Informé de l'arrivée des Français, Winckelmann, colonel qui commandait la ville, vint en masquer les portes, après avoir fait passer sa caisse militaire et ses équipages sur la rive droite du Rhin. Voici son ordre de bataille : il appuya sa droite à un escarpement voisin de la porte de Worms ; sa gauche se prolongeait vers des jardins entourés de haies, tandis que des marais couvraient une partie de son front ; mais, voulant s'étendre sur un plus grand espace, il mit ses troupes sur deux lignes, et leur ôta ainsi la profondeur nécessaire.

A peine le général Neuwinger aperçut-il l'ennemi, qu'il se prépara au combat : il mit promptement son canon en batterie et ses troupes en bataille, vis-à-vis de la ville, vers le village de Berghausen. Alors il commença son feu : d'abord les Autrichiens le reçurent avec courage, et le rendirent avec vivacité ; mais il fallut céder au nombre. Quatre bataillons de l'armée de Custine étaient sur le point de les tourner : à cet aspect ils se précipitèrent dans Spire et en fermèrent les portes. Ce fut une faible barrière ; Neuwinger les fit enfoncer, et ses troupes pénétrèrent dans la ville ; elles éprouvèrent une courageuse résistance de la part d'une arrière-garde chargée de protéger la retraite des Allemands, qui voulaient repasser le Rhin ; après s'être battue dans les rues, dans les maisons crénelées, elle plia enfin sous les décharges continuelles des obusiers, et s'alla réunir au gros de l'armée. La poursuite des Français fut opiniâtre. Le colonel Winckelmann n'avait pas encore passé le Rhin, faute de bateliers, tous ayant fui sur la rive droite, à Rhinhausen ; il fut obligé de capituler, et devint prisonnier de guerre. On juge de la joie que ce succès jeta en France, dans un moment où tous ses habitans s'armaient pour la défense de la patrie. L'année suivante, les Français évacuèrent cette ville.

3 janvier 1794. — Après avoir délivré Landau, que l'ennemi bloquait, et s'être signalé par la brillante expédition de Weissembourg, le général Hoche, non content de chasser l'ennemi du territoire français, fit une irruption dans le bas Palatinat, et entra dans Spire. Les magasins considérables que l'on y trouva furent envoyés en France, car ils n'étaient pas en sûreté dans un lieu ou les Autrichiens, revenant en forces supérieures, pouvaient s'en rendre maîtres une seconde fois.

10 *mai* 1796. — A cette époque, l'armée de Rhin-et-Moselle s'empara de Spire; elle avait été abandonnée par les Autrichiens, qui étaient obligés de s'affaiblir sur le Rhin pour se fortifier dans le Milanais, où le général Buonaparte leur portait des coups terribles. Ce fut le 10 mai qu'ils sortirent de Spire.

SPLUGEN (LE).

1800. — Après le passage des Alpes, celui du Splugen est une des opérations les plus gigantesques qui aient été mises à fin depuis bien des siècles. C'est là que l'on vit sur-tout la constance triompher des obstacles, et la bravoure paralyser le danger. Il est vrai que l'on venait de gagner la bataille de Marengo, et que l'esprit des soldats était monté au niveau des plus grandes choses.

La rigueur excessive de la température, jointe à celle du climat, n'empêcha pas les troupes, en novembre 1800, de défiler dans la vallée des Grisons, et de s'approcher des immenses et éternels glaciers qui la terminent. Précédé par des compagnies de sapeurs, le général Verrières, commandant l'artillerie d'avant-garde, ouvrit la marche de cette colonne, plus redoutable par le courage opiniâtre des soldats que par leur nombre. Les premières pièces arrivèrent à Tusis, le 24 novembre; mais les traîneaux de l'armée s'étant trouvés trop pesans pour des neiges si molles, on fut contraint d'avoir recours à ceux du pays, que l'on dirigeait plus facilement, il est vrai, mais qui ne laissaient sur leur passage qu'une légère impression, bientôt effacée par la neige que le ciel et les rochers envoyaient continuellement en abondance. Le secret de ce mouvement, la disette des provisions, les hostilités renaissantes, tout exigeait de la promptitude dans l'exécution. Le dixième de dragons et une partie du premier de hussards, sous les ordres du général Laboissière, qui laissait le douzième de chasseurs à quelques jours derrière lui, suivirent, à une marche près, le général Verrières: ils traversèrent Coire, remontèrent le Rhin, et, bravant les rochers et les précipices, ils furent, le 24 novembre, au pied du Splugen, où se trouvait encore une partie de l'artillerie, enchaînée par le mauvais temps et le manque de traîneaux. Le 27, cette tête de colonne se mit en chemin pour gravir la montagne; mais un accident affreux l'attendait.

Elle s'avançait avec lenteur, et ses efforts pénibles ne l'avaient encore portée qu'à la moitié du penchant, quand tout-à-coup une avalanche, suspendue au sommet, se détache et roule avec un bruit épouvantable. Cette masse engloutit trente dragons; les autres s'arrêtèrent pour chercher leurs infortunés camarades. Bientôt la sombre nuit de ces climats vint ajouter à toutes ces horreurs l'obscurité de ses froides ténèbres, et la colonne fut obligée de revenir sur ses pas pour se dérober au naufrage certain que lui préparaient ces vastes mers de neige. Cependant le général Laboissière, suivi de quelques hommes, avait gravi jusqu'au sommet, et serait peut-être mort de fatigue et de froid, si deux paysans ne l'eussent porté jusqu'à l'hospice. Cette première tentative n'eut pas d'autres résultats, et le général, isolé, sans vivres, sans espérance, était dans une funeste position.

On fit les plus grands efforts pour le dégager, mais on resta quatre jours sans pouvoir y réussir. Enfin, le général Dumas étant arrivé à Splugen, les obstacles ne résistèrent pas à son activité. Le chemin fut ouvert par quarante paysans; des bœufs foulèrent les neiges pour leur donner de la consistance. Le 1er décembre et les jours suivans, la colonne, suivie d'un convoi d'artillerie et d'une partie de la division Pully, entreprit et effectua le passage, sous les ordres du général Dumas. L'adjudant-commandant Stabenrath contribua beaucoup au succès par son intelligence et son intrépidité. Le général de brigade d'artillerie Verrières fit aussi ses preuves dans cette expédition; l'âge avait vieilli son corps, mais son âme était dans toute sa jeunesse. Tous ses officiers se distinguèrent aussi, et transmirent à leurs subalternes ce courage si nécessaire dans l'arme la plus exposée en ce moment périlleux. A la demande des dragons, on leur accorda l'honneur de former l'avant-garde; ils avaient en tête le général Cavaignac, digne de servir d'exemple.

En même temps passèrent soixante traîneaux et cent mulets, chargés de l'artillerie et des munitions; il y en eut quelques-uns qui périrent. Des traîneaux s'étant brisés, une pièce de quatre et vingt-une roues allaient être abandonnées; mais, animés par le commandant Couthard, les soldats de la soixante-treizième se disputèrent cette glorieuse charge, et trouvèrent de dignes émules dans ceux de la deuxième de ligne. On laissa à l'hospice quarante-cinq hommes gelés. Voilà quels obstacles ces braves eurent à vaincre; mais les

troupes qui accompagnaient le général en chef, devaient en éprouver encore de plus grands. A peine cette tête de colonne était-elle passée, qu'un vent violent combla tous les sentiers, et la sépara du reste de l'armée.

Le général Macdonald s'avançait, sur ces entrefaites, dans la vallée du haut Rhin. Le chemin ne fut pas absolument mauvais jusqu'à Bonadutz; mais les difficultés commencèrent dans le trajet de ce village à Tusis. Ce bourg atteint avec peine, on se trouva au bas d'une seconde montagne. Alors on gravit avec d'incroyables efforts pendant plus de deux heures, et le général arriva sur les bords d'un précipice dont les profondeurs échappaient à l'œil. Il s'en élevait sans cesse un sourd mugissement, causé par la fuite du Rhin à travers les rochers, qui semblaient vouloir l'emprisonner. Plus on s'avançait, et plus la vallée se resserrait, on entra bientôt dans la Via-Mala. Cette gorge, de vingt toises environ de largeur, est formée par deux énormes rochers que la nature a entr'ouverts. Pendant trois lieues, un chemin étroit, taillé dans le roc, abîmé par les neiges et les torrens, borde ce gouffre qui exhale une épaisse vapeur produite par le courroux des flots contre les rochers. A chaque pas, on rencontrait des obstacles; tantôt on était arrêté par les pins et les quartiers de roc qui tombaient, détachés de la cime des montagnes; tantôt par les cruels accidens dont ces routes de glaces menaçaient toujours les hommes et les chevaux. Mais le spectacle le plus triste et le plus capable de faire reculer, c'était de voir les malheureux gelés que l'on rapportait lentement à Splugen.

On avait dépassé Tusis de trois lieues, et déjà le général, descendu à Anders, se trouvait au niveau du Rhin. L'ouverture de la gorge était plus considérable; mais il fallait encore faire trois lieues pour atteindre Splugen. On prit quelques heures d'un repos nécessaire, et l'on se remit en marche. Bientôt une troisième montagne se présenta; elle était plus horrible que les autres. Les rochers arrondis en voûte menaçaient de leur chute; ils étaient hérissés d'énormes cristaux, formés par la glace, et paraissaient vouloir se détacher. Cette fois encore on parvint au sommet, et l'on gagna enfin Splugen.

C'était là que commençaient les difficultés. A l'aspect de cette masse de neige qu'il fallait avoir franchie le lendemain, Macdonald s'étonna; mais, ce chemin étant le plus propice à ses vues, il oublia tous les obstacles qui le rendaient impra-

ticable. Les élémens vinrent encore ajouter leurs ravages à ceux des siècles. Avec le jour naissant s'éleva une tempête affreuse, dont la violence, précipitant les neiges fixées au sommet, combla les précipices et nivela tout le penchant de la montagne. Le vent fut si impétueux, que des arbres arrachés de leurs racines, s'égarèrent au loin. On avait rassemblé des paysans pour ouvrir le chemin. Ils déclarèrent au général que le passage n'était pas possible, et que le risquer, c'était se perdre lui et son armée. « Mais, dit un historien, malgré tous les moyens rassemblés, il n'avait pas été possible de faire parvenir à Splugen une assez grande quantité de vivres, pour que la colonne y pût séjourner; on n'en pouvait trouver qu'à Coire et à Chiavenna. Ainsi, de quelque côté que le général tournât ses regards, la tempête ou la faim lui présentait la mort; elle était trop probable si l'on avançait; certaine si l'on demeurait. Il fallait, ou l'aller chercher effrayante au milieu des précipices, ou l'attendre lente et cruelle au pied de la montagne : sa résolution fut bientôt prise. Déjà les troupes sont en mouvement; les mulets manquent pour le transport des munitions; il propose une prime à ceux qui voudront s'en charger; tous se présentèrent pour rendre ce service, et tous en refusèrent la récompense. »

Chaque soldat se chargea d'une centaine de cartouches, et se mit à gravir. Le terrain était sondé par une compagnie de sapeurs qui précédait; mais les paysans, qui seuls eussent une connaissance exacte des lieux, s'étaient échappés durant la nuit, craignant de partager la mort que cette colonne allait chercher. La nature semblait irritée contre les audacieux Français, et avait armé contre eux tous les élémens. Un homme arriva tout-à-coup, et la colonne s'arrêta pour l'écouter; il annonçait que les jalons, leurs seuls guides dans ces lieux affreux, avaient été dispersés par les vents, et que le gouffre caché sous la neige avait dévoré tous leurs camarades qui avaient osé s'aventurer; Non, disait-il, d'un air effrayé, il n'est pas au pouvoir des hommes d'aller plus loin. Ce rapport produisant un mauvais effet, le général en chef, suivi des généraux Pully, Sorbier, Duperreux, Dampierre et de son état-major, se porta à la tête et s'exposa le premier au péril. Il marchait lentement, cherchant du pied l'étroit chemin, et s'avançait souvent sans savoir s'il n'était pas suspendu sur l'abime. Des sons plaintifs vinrent tout-à-coup frapper son oreille; il aperçut la malheureuse femme d'un soldat,

engourdie par le froid, étendue sur la neige, qui cédait insensiblement, et la descendait peu-à-peu dans le fond du gouffre. Chacun était attentif à ses propres dangers, et ne s'intéressait guère à celui des autres; Macdonald s'arrêta, et sentant que le cœur de cette infortunée palpitait encore; il la fit emporter par deux grenadiers, et lui donna des soins qui retinrent son âme prête à s'enfuir.

Le froid devenait à chaque pas plus terrible dans ce lieu, absolument exposé aux vents; plusieurs soldats tombaient gelés, et la crainte du même sort empêchait qu'on ne les secourût, car il fallait s'arrêter, et l'inaction était fatale. Les tourbillons de neige que le ciel vomissait avec fureur venaient frapper et couvrir le visage des soldats, qui ne voyaient plus ni ceux qui les précédaient, ni les traces de leurs pieds, sans cesse recouverts par la neige. Dans ce moment critique, où un seul homme pouvait par son découragement arrêter toute la colonne; les travailleurs, abattus par la fatigue, refusèrent d'aller outre. Mais il était alors plus dangereux de reculer que d'avancer. Tout était perdu, si Macdonald, saisissant les outils, et s'ouvrant lui-même un passage, n'eût ranimé les courages. Son exemple eut des imitateurs dans tous les généraux et tous les officiers : pas un ne crut la pioche indigne de ses mains. De cette manière, après des efforts presque surhumains, on atteignit l'hospice, et l'on traversa la plaine où il est situé. Bientôt on arriva au revers, et l'on descendit la rampe étroite et rapide du Cardinel, qui treize fois se replie sur elle-même. Ainsi le courage et l'opiniâtreté dans ses résolutions viennent à bout de tout; ainsi les obstacles disparaissent, et la nature, armée de tous les élémens, cède devant une volonté ferme, persévérante, inflexible.

La colonne aperçut enfin Campo-Dolcino, et elle respira. Ce passage coûta cent hommes et quelques chevaux. Tandis qu'il s'effectuait, la division de cavalerie, qui n'avait laissé aux autres divisions que des détachemens indispensables, descendit le lac de Côme, et s'établit sur sa rive gauche. Chiavenna fut le lieu où l'artillerie se remonta. Cependant le général Rey suivit avec sa division les traces encore récentes du général en chef; mais le passage avait été fermé par de nouvelles tourmentes lorsque le général Vandamme se présenta pour le franchir. Il ne se laissa pas intimider par le nombre et la grandeur des obstacles : il mit en œuvre tout ce courage tant de fois éprouvé, et les élémens furent de

nouveau vaincus. L'adjudant-commandant Lacroix contribua beaucoup au succès par son intelligente activité ; cet officier supérieur avait déjà, dans une foule d'occasions, signalé ses talens militaires.

Le général en chef Macdonald ne tarda pas à déboucher par le Val-Commine ; il attira adroitement les troupes ennemies sur les trois passages, et porta la terreur dans les Engadines. Il livra une bataille sur les bords de l'Inn, à la même époque où Moreau gagnait celle de Hohenlinden. Le corps autrichien, sous les ordres du général Davidowich, fut surpris à Storn par son avant-garde. Tous ses soldats, après avoir débouché sur la même ligne, de Trente à Botzen, et forcé l'arrière-garde ennemie, se rendirent maîtres de la Brenta, d'où ils purent aisement opérer leur jonction avec l'armée du général Brune.

Tel fut ce passage à jamais mémorable, et que l'équitable histoire placera à coté de celui d'Annibal à travers les Alpes, lorsque cet éternel ennemi des Romains alla les surprendre dans leurs foyers, après avoir franchi, avec des éléphans, ces monts escarpés que des pâtres exercés ne gravissent, ni sans peine, ni sans effroi ; il n'appartenait qu'à des Français d'y porter de l'artillerie.

STETTIN.

28 *octobre* 1806. — Tandis que le grand-duc de Berg, ayant sous ses ordres l'avant-garde de la grande armée, poursuivait, en 1806, les colonnes fugitives des Prussiens, et forçait, à Passewalck, six mille hommes de se livrer à sa discrétion, le général Lasalle, avec la droite, sommait la garnison de Stettin de se rendre prisonniere de guerre. Le commandant de la place, dans l'effroi où le jetaient la fuite et l'abandon de l'armée prussienne, n'osa pas fermer l'oreille à des propositions honteuses, et souscrivit à tout ce que l'on voulut. Six mille Prussiens renouvelèrent l'exemple d'une reddition déshonorante ; ils mirent bas les armes sans en avoir fait usage, sur les glacis d'une ville riche, populeuse, bien fortifiée, livrant à leurs ennemis plus de cent soixante pièces de canon et des magasins abondans en toutes choses. Stettin est avantageusement situé aux bords de l'Oder : c'est une des plus fortes places que les Prussiens aient sur cette rivière.

STOCKACH.

25 *mars* 1799. — La cession du Milanais et de la Belgique à la France, par l'empereur d'Autriche, à la paix de Campo-Formio, fut l'effet de la nécessité où se trouvait ce monarque d'éloigner un ennemi qu'il voyait aux portes de sa capitale; mais ce ne fut pas sans un secret dépit qu'on le vit renoncer à la possession de ces deux riches états. Dans ce moment de crise, un armistice était absolument nécessaire, et pour l'obtenir les plus grands sacrifices étaient commandés: aussi n'hésita-t-il pas à se les imposer dans ces fâcheuses circonstances. Mais à peine se vit-il hors du danger dont il avait été menacé, qu'il regretta ce qu'il avait cédé, et regarda cette pacification comme une suspension d'armes dont il profita pour mettre ses troupes en état de se préparer à de nouveaux combats. Le congrès de Rastadt ne servit qu'à démontrer que l'Allemagne ne se croyait pas mûre pour la paix; la défiance mutuelle que montrèrent les uns pour les autres tous les négociateurs, fut la preuve la plus convaincante de cette vérité. La cour de Vienne pensa qu'elle ne pouvait garantir l'ancien état de Venise de l'épidémie révolutionnaire que par la présence d'une armée, et le directoire français ne se crut sur de son existence qu'autant qu'il pourrait s'environner de nouvelles républiques, qui adopteraient et partageraient ses principes. Ce système le porta à établir une nouvelle république romaine, et à donner à main armée à la Suisse une constitution calquée sur le plan de la constitution française. Il détrona le faible monarque qui régnait en Sardaigne, et envoya Championnet contre le roi de Naples, qu'il fallait chasser de ses états pour fonder la république Parthénopéenne. Cet accroissement de puissance détermina l'empereur d'Autriche à reprendre les armes, parce que la base de son existence politique était ébranlée par ces derniers évènemens, que le centre de son empire était ouvert, et que ses états héréditaires avaient perdu tous les avantages de leurs positions géographiques. Ce qui le détermina encore à recommencer les hostilités fut l'absence du général qui lui avait enlevé l'Italie Il se crut capable de lutter avec avantage contre les autres chefs qu'on lui opposerait, et dont il avait souvent triomphé, tandis que celui-là seul avait toujours été invincible. La France, pour se trouver en état de

faire face aux armées autrichiennes, leva des troupes par le nouveau mode de la conscription militaire. Les gouvernans voulurent rétablir des magasins et recréer des approvisionnemens qu'un esprit de rapine avait vendus à vil prix, ou même dilapidés. L'exécution de ces mesures fut lente, et ne put même avoir lieu entièrement : le découragement avait remplacé l'enthousiasme. On fut étonné de la faiblesse des moyens que l'on pouvait employer contre les ennemis de la France, quand on avait tout fait pour y paralyser l'esprit militaire, en refusant aux généraux et aux soldats les récompenses que leurs services avaient méritées. On opposa des moyens mesquins à un développement de forces considérables. Les militaires instruits demandaient trois cent mille hommes sous les armes, pour repousser les armées coalisées de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie. On créa quatre armées sous les dénominations d'armées d'Italie, de Suisse, du Danube et d'observation ; mais on n'envoya réellement que soixante-dix mille hommes à l'armée du Danube, et un pareil nombre à celle de l'Helvétie pour ouvrir la campagne, et l'armée d'observation fut très-faible. De tous côtés on voyait des cadres vides et des officiers sans troupes. Schérer seul osa prendre le commandement de l'armée d'Italie. L'armée du Danube ne comptait que trente-sept mille combattans, lorsque le directoire français ordonna au général Jourdan d'attaquer le prince Charles, qui, s'étendant depuis le nord jusqu'au pays des Grisons, réunissait sous ses drapeaux cent vingt mille soldats, animés par leurs derniers revers ; et qui brûlaient de combattre et de vaincre pour recouvrer leurs anciennes possessions et leur première gloire. L'occupation de la Suisse par les troupes françaises présentait un avantage de position qui ne pouvait manquer de déterminer le directoire à prendre l'offensive. Le seul moyen de prévenir la jonction de l'armée russe à l'armée autrichienne sur l'Adige, était de lui faire quitter la forte position qu'elle occupait sur cette rivière. Mais ce succès dépendait de celui qu'on obtiendrait dans les attaques sur le Tyrol, et pour l'obtenir il fallait s'emparer des passages par les montagnes, et distraire l'attention des impériaux, en attirant sur le Danube leurs principales forces. La Suisse, couvrant cette attaque centrale, devait aussi soutenir l'armée du général Jourdan, dont la dénomination indiquait la destination. Ce plan, très-vaste et très-bien lié, se développa avec une rapidité et une

précision admirables. Il ne lui manqua, pour être couronné du plus heureux succès, qu'une quantité de troupes suffisantes. Les généraux français avaient beau exagérer au gouvernement les dangers auxquels ils se trouvaient exposés, tant par le défaut de forces que par la nullité de leurs approvisionnemens, ils ne furent jamais écoutés. Le directoire, séduit par la beauté du plan qui lui était soumis, s'occupa trop peu des moyens qui pouvaient en assurer l'exécution. Le point important était de s'emparer de la vallée du Rhin et du pays des Grisons, afin de pouvoir pénétrer sur les rives de l'Inn. Comme le principal effort des armées françaises devait être sur leur centre, leurs mouvemens commencèrent par la gauche la plus éloignée du théâtre de la guerre. Au moment où l'armée de Jourdan passait le Rhin, une armée d'observation, aux ordres de Bernadotte, s'avança dans le Palatinat. Les Français s'emparèrent de Manheim : Philisbourg fut sommée et ne se rendit pas. Dès le 14 mars, le général Bernadotte avait pris poste à Heidelberg, et s'était avancé jusqu'à Heilbron. Le même jour, l'avant-garde du général Jourdan, ayant passé le Rhin à Kelh et à Bâle, avait déjà dépassé Willingen, sous les ordres du général Vandamme; sa gauche, commandée par Saint-Cyr, était à Freudenstadt; et sa droite, ayant à sa tête le général Férino, marchait par les villes frontières de Rheinfeld et de Waldshut. On avait franchi tous les défilés, et les colonnes de Jourdan se dirigeaient vers le Danube, quand l'archiduc, qui avait rassemblé la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Lech, et pris son quartier-général à Friedberg, passa cette rivière les 4 et 5 mars. Il s'occupa d'abord du soin de jeter un corps de troupes et des approvisionnemens dans Ulm, qui paraissait menacé, et qui devait appuyer sa droite; il fit défiler par Donawerth et Guntzbourg la partie de son armée cantonnée sur la rive gauche du Danube, et marcha par Mindelheim sur Memmingen, où le général Schmidt, chef de son état-major, établit le quartier-général le 9 mars.

En même temps les Français avaient à profiter de leur position avancée en Suisse, pour franchir rapidement les montagnes Noires, et dépasser le lac de Constance, afin de pouvoir lier et soutenir leurs attaques.

L'intérêt des impériaux exigeait aussi qu'ils rendissent leur ligne contiguë. L'archiduc prit sur l'Inn une position parallèle à la ligne des opérations des Français. Il avait sa gauche à

Kempten, son centre à Memmingen, et sa droite s'étendait jusqu'à Ulm. Cette position avait l'avantage d'être à-la-fois offensive et défensive. Elle le mettait à portée de soutenir le pivot de la gauche dans le Voralberg, et à mesure qu'il se portait en avant, les marches et contre-marches qu'il était obligé de faire étaient couvertes par le lac, principal obstacle à l'ensemble des opérations des Français, et qui, au contraire, doublait par ce moyen la force de son aile.

Jourdan s'aperçut bientot que l'armée autrichienne, au lieu de se porter sur la rive droite du Danube, tenait une ligne moyenne entre le fleuve et la rive orientale du lac. Dès ce moment il se hâta d'occuper lui-même l'intervalle le plus resserré qui lui offrait des positions avantageuses, et assurait sa communication, par Schaffouse, avec l'armée d'Helvétie. Il fit approcher son aile gauche : le général Saint-Cyr, qui la commandait, après avoir fait retrancher le défilé de Freudenstadt, marcha par Rothweil et Dutlingen, et s'avança jusqu'à Moëskirch.

Ce fut à la droite des armées françaises, opposées à la grande armée, et aux corps détachés qui étaient sous les ordres de l'archiduc, que commencèrent les premières hostilités. Le général Masséna chassa les Autrichiens du pays des Grisons, et fit attaquer Feldkirck, position importante qui devait assurer la communicatiou entre les armées du Danube et d Helvétie par Bregentz, Lindau et la rive orientale du lac de Constance. Jusque-là Jourdan n'eût osé se compromettre ; il devait se contenter d'épier le moment favorable qui pourrait le mettre en état d'écarter la gauche de l'archiduc, pour tourner lui-même le lac, et faciliter une attaque décisive sur Feldkirck : dans cette vue, sans doute, ce général manœuvra par son aile gauche, qu'il porta en avant jusqu'à Sigmaringen sur le Danube : son centre était le 10 à Moëskirck, et sa droite s'étendait jusqu'à Neberlingen, sur le bord du lac.

L'archiduc, pour s'opposer à ce mouvement, porta son corps d'avant-garde, commandé par le général Nauendorf, en avant de sa gauche ; il passa l'Iller à Aidrach, et marcha par Leutkirch. Le 11, il porta son quartier-général à Wurzach : la ligne de ses postes avancés s'étendait de Lindau jusqu'à Ulm, en passant par Ravensbourg et Biberach.

Ces positions, entre le lac de Constance et le Federzée, mettaient les deux armées à une marche de distance l'une de l'autre. Elles s'observaient avec beaucoup de précaution et

de réserve. Les patrouilles des petits corps détachés de l'une et l'autre armées au-delà du Danube, dans le pays de Wirtemberg, pour veiller sur leurs flancs, s'étaient rencontrées sans s'attaquer.

Le poste important de Feldkirck était l'objet qui, de part et d'autre, tenait en observation les chefs des deux armées. L'Autriche voulait le fortifier complètement pour le mettre tout-à-fait hors d'atteinte; et Jourdan, avant que de rien entreprendre, eût désiré le voir succomber. Il avait d'ailleurs reconnu la supériorité des forces de l'archiduc, et ce prince, voyant les efforts réitérés de Masséna sur Feldkirck toujours plus inutiles, prit une plus grande confiance dans la force de sa ligne défensive, qui, de Felkirck à Lindau, couvrait obliquement sa gauche, et il poussa plus avant dans la direction de Stockach les avant-postes du général Nauendorf. Le 16, il porta son quartier-général un peu plus vers sa droite à Ochsenhausen, et rassembla son corps d'armée. Jourdan, qui attendait des renforts, et qui avait encore l'espoir que les attaques de Masséna sur Feldkirck ne seraient pas sans succès, se replia sur Engen, concentra ses forces, rappela tout ce qu'il avait laissé en arrière de sa gauche, et feignit d'attendre dans une position plus resserrée, entre Hohentwiel et Dutlingen, l'attaque de l'armée autrichienne.

Il était plus que probable qu'on en viendrait à une action générale. Les armées s'observaient et se mesuraient de si près, qu'il restait à peine entre elles assez de terrain pour les mouvemens de leurs avant-gardes.

Jourdan, ne voulant pas perdre l'avantage de l'aggression, soutint effectivement le système général d'offensive auquel ses opérations étaient liées. Il fit donc avancer son avant-garde jusqu'à Pfullendorff, où il porta son quartier-général le 18. Sa gauche était formée par les divisions de Saint-Cyr et de Vandamme réunies, et se tenait encore au-delà du Danube. Le terrain compris entre la rive droite de ce fleuve et Moëskirck était occupé par son centre, et la droite, commandée par le général Férino, s'étendait vers le lac de Constance, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à Mersbourg et Buchorn.

L'archiduc s'établit, le 20 mars, sur les hauteurs de Salgau et d'Altschausen; il fit marquer un camp derrière son avant-garde, et plaça son quartier-général près de Schussenried : le gros de l'armée autrichienne était encore à une petite

marche en arrière : cette position se trouvait à la vue des Français. Le vallon et la petite rivière d'Ostrach se trouvaient entre les deux armées.

Un adjudant du général Jourdan se présenta au camp de l'avant-garde autrichienne, où commandait le prince de Schwartzemberg. Il demanda si la dépêche de la cour de Vienne, attendue par le directoire français, était arrivée ; et sur la réponse négative du prince, il déclara la rupture de l'armistice.

Une attaque très-vive suivit de près cette formalité. L'avant-garde autrichienne, contre qui elle fut dirigée, se trouva repoussée à Hotzkirchen et Klostersussen, jusqu'au moment où le gros de l'armée arriva pour la soutenir. Ce premier engagement donna aux Français la facilité de prendre une bonne position sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen. Le 21, l'archiduc attaqua à son tour, et, pour parvenir à enlever à Jourdan sa position en avant de Pfullendorff, il forma trois colonnes d'attaque : celle de droite fut commandée par le prince de Furstemberg, et passa très-près de Mengen sur le Danube ; la colonne de gauche suivit le chemin d'Altschausen à Pfullendorff ; et lui-meme se mit à la tête de la colonne du centre, et la conduisit à travers le vallon marécageux de l'Ostrach, par la chaussée de Salgau.

Forcé d'abandonner sa position sur l'Ostrach, puis celle de Pfullendorff, Jourdan ne céda qu'après la plus vive résistance, et se retira dans la nuit du 22 au 23 mars sur Stockach. Le premier effort du général Jourdan, contre la droite de l'archiduc, avait évidemment pour objet de l'éloigner de la rive du lac de Constance, afin de faciliter le mouvement qu'il avait combiné avec le général Masséna, pour prendre en revers et attaquer de front les retranchemens de Feldkirk. Le général Hotze, voulant prévenir l'exécution de ce projet, laissa dès le 21, au moment même de la première attaque de Jourdan, le soin de défendre Feldkirck aux généraux Laudon, Bellegarde et Jellachich, qui s'y étaient réunis, tandis que lui-même, à la tête d'un corps de dix mille hommes, marcha par Bregentz sur Lindaw, pour s'opposer aux mouvemens de la droite de l'armée de Jourdan.

L'archiduc, profitant de son avantage, resserrait de plus en plus les postes du général français. Celui-ci, ayant repris

sa forte position en arrière de Stockach, sûr de sa retraite par Schaffouse et par les défilés des montagnes, tenta un dernier effort pour écarter l'armée de l'archiduc du lac de Constance. Cette entreprise pouvait assurer la réussite de l'ensemble du plan de campagne. Il résolut donc de risquer une bataille pour obtenir un succès que n'avaient pu lui procurer, ni la rapidité de ses marches, ni l'avantage remporté par Masséna dans le pays des Grisons et dans l'Engadine, ni les attaques réitérées de ce général contre Feldkirck.

Il y eu le 24 mars quelques affaires de postes entre les deux armées; les Autrichiens poussèrent leurs escarmouches jusqu'à Engen, et les Français se maintinrent sur les hauteurs de Tuttlingen. Le même jour, l'archiduc partit de Pfullendorff, et prit une position devant Stockach; sa droite placée sur les hauteurs de Malsbirn, vis-à-vis de Nellembourg, et sa gauche s'étendant de Zollbruch à Wallenwirh.

Le 25 mars, le général Jourdan, ne pouvant se résoudre à se retirer sans combattre, voulut prévenir et attaquer l'archiduc; il espérait battre le corps qui avait combattu la veille avec sa troisième division. D'ailleurs, s'il ne réussissait pas, l'armée du Danube ne pouvait être entièrement battue, ses retraites étaient assurées sur la rive gauche du Danube et sur les montagnes Noires. Il lui était d'autant plus facile de les effectuer surement, que le pays était entièrement coupé de bois, de ravins et de montagnes, au moyen desquelles une armée peut arrêter à chaque instant celle qui la poursuit. Jourdan, repoussé, pouvait se retirer sans danger; victorieux, il fixait pour cette campagne la victoire sous les drapeaux français. Ces considérations le déterminèrent : il était dangereux dans sa position d'oser; mais le succès qui pouvait résulter de sa hardiesse lui présentait de si grands avantages qu'il se décida pour l'attaque.

En conséquence il donna ordre au général Férino, commandant la division de droite, de se porter sur Stockach, en passant par Streislingen. Le général Souham, commandant la deuxième division, devait marcher sur Stockach par la route d'Engen. Ces deux divisions, après leur jonction, devaient passer sous le commandement du général Férino.

Le général Soult se dirigea sur Emingen, et de là sur Liebtingen; le général d'Haupoult, commandant la réserve

de la cavalerie, suivit le mouvement de la division d'avant-garde.

La troisième division, réunie aux flanqueurs de gauche, sous le commandement du général Saint-Cyr, se porta sur Liebtingen, en débouchant par Tuttlingen, Mablen et Fridningen.

L'avant-garde arrivée à Emingen y trouva les avant-postes ennemis; le corps principal des Autrichiens était placé en avant de Liebtingen, et son front se trouvait couvert par le village d'Emingen, et par un bois en partie marécageux qui longe le front de cette position. Trois mille hommes d'infanterie, soutenus par douze pièces d'artillerie, défendaient ce bois. Le général Soult fit attaquer Emingen, tandis que le chef de brigade Sahuc marcha sur la droite avec trois escadrons, et chargea, avec une intrépidité peu commune, quatre cents hulans qui protégeaient l'infanterie qu'on avait chargée de la défense du village. Les hulans, mis en déroute, furent contraints de prendre la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Dans cette action le chef de brigade Sahuc fut blessé d'un coup de lance. Entouré d'une vingtaine d'ennemis, il ne se laissa point effrayer par le nombre; mais faisant tête à tous ces assaillans, il parvint par son courage à les dissiper. Le village une fois emporté, toute la division déboucha, et le général Soult fit ses dispositions pour attaquer le bois. Le général Mortier, à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade d'infanterie légère, se porta à la droite de ce bois, pour tourner la gauche de l'ennemi; il l'attaqua avec tant d'impétuosité, qu'il eut bientôt pénétré jusqu'à Liebtingen.

La cinquante-troisième et la soixante-dix-septième, conduites par le général Leval, débouchèrent alors sur quatre colonnes, et s'avancèrent à droite et à gauche de Liebtingen: là l'infanterie fut obligée de s'arrêter pour attendre la cavalerie et l'artillerie. Ce mouvement, exécuté avec la plus grande rapidité, rompit la ligne de l'ennemi, qui fut mis en déroute, et chercha son salut dans la fuite, en s'enfonçant dans les bois situés entre Liebtingen et Stockach.

La division du général Saint-Cyr et les flanqueurs de gauche secondaient puissamment l'avant-garde qui combattait avec autant d'activité que de succès; Saint-Cyr avait réuni sous le commandement du général Vandamme la brigade du

général Walther, et le corps des flanqueurs. Le général Vandamme devait faire déboucher ces troupes par Mablen et Fridningen, en même temps que le général Legrand, à la tête de la huitième et de la cinquantième demi-brigades et le huitième et dixième régimens de chasseurs, devait déboucher sur Liebtingen, par la grande route de Tuttlingen à Stockach. La colonne du général Walther eut beaucoup à souffrir, et éprouva de grandes difficultés sur Mablen; son artillerie fut en un instant démontée par celle de l'ennemi; mais le général Vandamme, s'avançant par Fridningen avec la première demi-brigade d'infanterie légère et quelques escadrons, tourna les ennemis et protégea le mouvement du général Walther. Les dragons du deuxième régiment chargèrent vivement les cuirassiers et les hulans ennemis. Le général Vandamme fut vaillamment soutenu par les généraux de brigade Jourdan et Walther, qui, constamment attachés sur les flancs de l'ennemi, complétèrent sa déroute, et le suivirent jusqu'aux bois qui sont entre Liebtingen et Stockach. La brigade du général Legrand ne put s'avancer que lorsque la division d'avant-garde et le corps du général Vandamme eurent forcé l'ennemi à la retraite.

Vingt-cinq mille hommes, que l'archiduc avait portés aux environs de Liebtingen, furent complètement mis en déroute, et obligés de se sauver dans les bois, en laissant au pouvoir des Français trois mille prisonniers et deux pièces de canon.

Jourdan, présumant que l'archiduc, pressé par la première et la deuxième divisions, qui devaient être arrivées près de Stockach, se déciderait à effectuer sa retraite, ordonna au général Soult de pénétrer dans les bois de Stockach, et de suivre vigoureusement l'ennemi qui était en pleine déroute. Il laissa la réserve de cavalerie dans la plaine de Liebtingen, et ordonna au général Saint-Cyr de se porter sur Moëskirch, pour tourner l'armée ennemie au moment où elle se retirerait sur Pfullendorff. Ce mouvement était plein de hardiesse; mais il devait fortement contribuer à forcer l'ennemi à la retraite. D'ailleurs, le général Saint-Cyr pouvait enlever ses équipages, et harceler le flanc de l'armée autrichienne que Jourdan aurait vigoureusement poussée en queue. Ce général espérait donc compléter la défaite des Autrichiens, et enlever une grande partie de leur armée, ce qui aurait assuré les succès pour toute la campagne.

Le général Soult fit d'abord suivre l'ennemi par un bataillon et

un régiment de chasseurs, qui poursuivirent les fuyards jusque vers la moitié du bois; mais là ils trouvèrent une colonne qui les arrêta, et engagea de nouveau l'affaire que la déroute n'avait fait que suspendre.

Pendant ce temps, l'archiduc Charles, à la tête d'une colonne de huit bataillons de grenadiers hongrois, d'un pareil nombre de bataillons, de six mille chevaux, et d'un train nombreux d'artillerie, s'avançait sur Liebtingen : il avait déjà dépassé Molsperen quand il apprit la déroute de ses troupes. Il ordonne au même instant que les fuyards soient ralliés sur les derrières, et, avec les troupes fraîches qu'il amenait, il marche vers la forêt dans l'intention d'attaquer.

La vingt-cinquième demi-brigade, ignorant ce mouvement de l'archiduc, engagea la fusillade, pensant n'avoir à combattre que les troupes qu'elle avait déjà battues. Elle tombait sur l'ennemi avec une nouvelle ardeur, lorsqu'elle se vit arrêtée par quinze mille hommes d'infanterie placés sur plusieurs lignes. Le général Soult se hâta d'envoyer à son secours deux bataillons; mais bientôt deux autres bataillons, jaloux de partager la gloire et les dangers de leurs camarades, demandèrent à se joindre à eux dans le combat. Et, impatiens de terminer une fusillade longue et meurtrière, trois demi-brigades, marchant au pas de charge, s'avancèrent avec intrépidité, et forcèrent la première ligne ennemie; mais elles eurent bientôt en tête une seconde ligne de bataillons frais, ce qui les obligea de venir se rallier à quelques compagnies qui avaient été laissées en réserve auprès de l'artillerie.

Ce mouvement donna à l'ennemi la facilité de déborder les ailes de l'armée française; mais il fut arrêté par quelques compagnies détachées. Le général Soult ordonna une nouvelle attaque. Le pas de charge fut battu sur toute la ligne. Cependant l'ennemi, qui avait concentré ses forces sur ce point, et qui, à chaque instant recevait de nouvelles troupes de Stockach, rendit inutiles tous les efforts du général Leval, qui à la tête de la cinquante-troisième, et de la soixante-septième demi-brigade, fit en cette occasion des prodiges de valeur, ainsi que ceux que fit le général Mortier, commandant la vingt-cinquième demi-brigade, pour triompher des troupes qui lui étaient opposées.

Cependant, les Français, peu effrayés de la supériorité du nombre des Autrichiens, tous également animés du même esprit, officiers et soldats, avaient la volonté de vaincre, et n'as-

piraient qu'à faire une nouvelle tentative pour ressaisir leurs avantages. La charge fut donc battue pour la troisième fois, et exécutée avec la même intrépidité que les précédentes, mais avec aussi peu de succès. L'ennemi revenu de son étonnement, fit ployer son centre, tandis qu'il faisait avancer ses ailes, dans l'intention, sans doute, d'envelopper cette poignée de héros qui s'obstinaient à lui disputer la victoire avec tant d'acharnement. Jourdan vit bien que l'armée française, épuisée de fatigue et de besoin, ne pouvant en outre faire usage d'une partie de ses armes, par le mauvais état où elles se trouvaient, ferait de vains efforts pour empêcher cette manœuvre : il ne songea donc qu'à la préserver du danger imminent auquel elle était exposée. En conséquence, il ordonna au général Soult de retirer ses troupes hors du bois, et de les diriger sur la cavalerie de réserve restée dans la plaine en avant de Liebtingen.

Pendant l'action soutenue avec tant de gloire et de bravoure par l'infanterie de l'avant-garde, le général Saint-Cyr, par ordre du général Jourdan, pressa sa marche sur Moëskirck, poussa un corps de troupes par les bois, sur les derrières de l'ennemi, et lui renvoya sur Neuhausen une demi-brigade d'infanterie.

La division de l'avant-garde exécuta son mouvement rétrograde dans le plus grand ordre. L'infanterie fut établie dans le bois à droite et à gauche de la plaine de Liebtingen. La cavalerie fut déployée dans cette plaine, et l'artillerie disposée de manière à foudroyer tout ce qui déboucherait du bois que les Français venaient d'abandonner.

Le général Klein fut détaché avec deux régimens de cavalerie pour se porter sur Emingen, afin d'observer les débouchés par lesquels l'ennemi pouvait se porter sur les derrières, sans être aperçu de la position dans laquelle se trouvait le général.

Jourdan conservait encore l'espoir d'empêcher l'ennemi de déboucher du bois, et croyait pouvoir conserver ses communications avec le général Saint-Cyr; mais il fut trompé dans son attente; car, malgré le feu le plus vif et le plus meurtrier, la cavalerie ennemie, soutenue par une nombreuse infanterie, sortit du bois par un défilé, et vint s'établir avec quelques pièces d'artillerie en avant de ce bois, ayant derrière elle un ravin.

Au même instant, on vint annoncer que la huitième demi-brigade demandée au général Saint-Cyr arrivait à la gauche

de la position. Jourdan, voulant alors faire usage de tous ses moyens, ordonna une attaque générale.

Il fut ordonné à la huitième demi-brigade de pénétrer dans le ravin qui tournait le plateau sur lequel l'ennemi portait sa cavalerie. Le général Leval, avec la soixante-septième, étant à la tête du bois situé à la gauche de la plaine, devait charger sur l'infanterie qui commençait à déboucher, et la jeter sur la huitième demi-brigade, qui en aurait enlevé une grande partie. La cinquante-troisième et la vingt-cinquième demi-brigades, qui étaient dans le bois à droite de la plaine, devaient aussi charger l'infanterie, qui débouchait devant elles : le mouvement de l'infanterie, excepté celui de la huitième demi-brigade, ne devait être exécuté qu'après la charge de la cavalerie.

Jourdan ordonna au général d'Hautpoult, qui commandait la réserve de cavalerie, de charger la cavalerie ennemie. Deux régimens de carabiniers et deux régimens de cavalerie formaient seuls cette réserve, et la charge qu'ils exécutèrent ne produisit aucun effet : ils furent repoussés et se retirèrent en désordre. Si la cavalerie ennemie n'eût pas été arrêtée par le feu de l'infanterie et de l'artillerie, placées à la tête des bois, l'armée française eût essuyé une perte considérable. Dans cet état des choses, Jourdan ne balança pas à se précipiter au milieu des carabiniers, leur ordonnant de s'arrêter et de se réunir autour de lui ; mais, parmi tout le désordre, sa voix ne put se faire entendre, et il fut entraîné dans la retraite. Cependant ces braves troupes, qui avaient un instant été insensibles à la voix de leur général, prouvèrent, le moment d'après, qu'elles étaient aussi courageuses que l'infanterie, et soutinrent vigoureusement la retraite, sous le feu terrible des Autrichiens, qui tiraient continuellement sur elles à mitraille. La huitième demi-brigade, suivant les ordres qu'elle avait reçus, commençait à tourner la position des Autrichiens, lorsque ceux-ci, mettant à profit l'avantage que leur donnait la charge de cavalerie qu'on venait d'exécuter, se portèrent au nombre de quatre ou cinq mille hommes d'infanterie sur cette demi-brigade, qui n'était composée que de douze cents combattans.

Les braves soldats de cette demi-brigade, animés par l'exemple du chef de bataillon Marion qui les commandait, et qui joignait le courage à l'intrépidité, tinrent ferme et résistèrent au nombre; mais un coup de feu frappa ce valeureux

commandant, et le fit tomber au pouvoir de l'ennemi. Dès ce moment, la huitième demi-brigade commença sa retraite, et se dirigea vers Neuhausen, d'où elle vint se réunir à la division du général Soult.

En ce moment commença un des plus furieux combats d'infanterie qui jamais aient été livrés. L'archiduc mit pied à terre et chargea à la tête des grenadiers. Le prince d'Anhalt et le général prince de Furstemberg, qui y fut tué, conduisirent de même leurs colonnes. Cependant ce ne fut qu'après la résistance la plus soutenue que les Français furent repoussés hors du bois. Le corps des carabiniers français couvrit la retraite, et fut chargé à-la-fois par les grenadiers et les cuirassiers impériaux. Le général Saint-Cyr, obligé de céder à ce dernier et terrible effort, se replia sur Lipptingen.

La canonnade dura, de part et d'autre, jusqu'à la nuit; elle fut toujours très-vigoureuse et très-soutenue. Le combat le plus opiniâtre et le carnage ne finirent qu'avec le jour. Le champ de bataille fut couvert de dix mille hommes tués ou blessés. La division d'avant-garde et celle de cavalerie vinrent s'établir à la tête du bois en avant de Tuttlingen, et en arrière de Liebtingen.

Jourdan, convaincu que, malgré ses efforts réitérés, la division d'avant-garde ne viendrait jamais à bout d'empêcher l'ennemi de déboucher des bois de Stockach, et voyant que celui ci portait ses forces sur Neuhausen, sentit qu'il était indispensable de faire rétrograder le général Saint-Cyr, qui s'était dirigé sur Moëskirch; sans cela, il eût été totalement enveloppé. Il lui fit porter l'ordre d'effectuer sa retraite sur la rive gauche du Danube, en passant ce fleuve à Sigmaringen. Ce général exécuta son mouvement dans la nuit du 25 au 26 mars en bon ordre, et sans essuyer la perte la plus légère.

Le général Souham, commandant la deuxième division, se dirigea d'abord sur Ach, pour s'emparer de ce poste, et s'avancer ensuite sur Stockach. Il fit attaquer à l'instant l'ennemi par sa brigade de droite, aux ordres du général Decaen. Cette attaque fut faite à la baïonnette avec la plus grande intrépidité. Après un combat très-vif, les troupes françaises parvinrent enfin à s'emparer des hauteurs du village d'Ach; mais, l'ennemi ayant tourné la position, et s'étant porté en force sur elles, il fallut qu'elles prissent le parti de se reployer jusqu'au débouché du bois en arrière d'Ach. A dix heures, Souham, comptant sur les succès que les divisions de droite et de gauche devaient avoir obtenus, ordonna de renouveler l'attaque. Alors toute

sa division se porta en avant, et chassa l'ennemi jusque au-delà d'Aigellingen, où le général lui fit prendre position. Cette division fit éprouver une perte considérable à l'ennemi, lui tua beaucoup de monde, et lui fit neuf cents prisonniers.

Le général Férino, commandant la première division, attaqua vigoureusement les Autrichiens, les repoussa jusqu'à Steislingen, et força ce village en le tournant sur les deux flancs. Le général Jacopin, commandant la brigade de gauche de cette division, se porta aussi avec le plus grand courage sur l'ennemi, qu'il trouva dans les marais à la gauche de Steislingen. Les ennemis, forcés de se retirer dans un bois situé près d'un village à gauche de Steislingen, furent repoussés avec perte considérable, et laissèrent cinq cent quatre-vingt-dix-huit prisonniers au pouvoir de la division du général Férino.

Le général Tharreau, repoussant toujours les Autrichiens, s'avança par la chaussée de Stockach sur Orsingen. Les impériaux réunirent leurs forces en arrière de ce village, et firent tête à toute la division du général Férino, qui occupait le plateau en avant, et à celle du général Souham, qui cherchait à déboucher par Aigeltingen. Le général Férino engagea d'abord une vive canonnade avec l'ennemi; mais, voyant que ce moyen était insuffisant pour le contraindre à la retraite, il se déoida à faire attaquer les bois qui couvrent la route de Stockach à Ach.

Le combat devint terrible et sanglant : deux fois l'attaque avait été renouvelée avec des troupes fraîches, sans pouvoir enlever le bois. Enfin, on fait marcher sur l'ennemi une troisième colonne, qui le culbute, le poursuit jusque au-delà de Leutzingen, et s'empare des hauteurs qui dominent ce village. Alors les impériaux se retirent avec précipitation, et vont prendre position en formant un fer-à-cheval en arrière, à la droite de Stockach, et établissent sur leur front une batterie de vingt pièces de canon, au feu de laquelle le général Férino ne pût répondre, faute de munitions.

L'archiduc se voyant, dans sa position, hors des atteintes de la division du général Férino, qui ne pouvait, dans le mauvais état où elle se trouvait, rien entreprendre contre lui, fit prendre l'offensive sur cette division, et se porta sur Walvis, dans l'intention de la tourner par sa droite. Le général Férino détacha le général Jacopin, qui attaqua les Allemands à la baïonnette dans Walvis même, les battit et emporta ce village, malgré la résistance que lui opposèrent les troupes de l'archiduc; mais les Autrichiens, ayant réuni des forces considérables en

arrière de Walvis, se mirent en marche pour surprendre les Français : le général Férino, ne voulant point exposer la division à être accablée par un nombre de troupes infiniment supérieur à celles qu'il commandait, crut devoir faire évacuer Walvis à la nuit. Telle fut la bataille de Stockach, où l'armée du Danube, qui ne comptait sous ses drapeaux que trente-quatre mille hommes, ne craignit pas d'attaquer une armée autrichienne de quatre-vingt mille combattans, et prouva, par les différens succès qu'elle obtint dans les différentes affaires qui eurent lieu entre les divisons des deux armées, que la valeur et le courage peuvent aisément suppléer à l'infériorité du nombre. L'archiduc, de son propre aveu, eut, dans cette bataille mémorable, sept mille hommes tués ou blessés, et perdit deux pièces de canon. Si l'armée française ne put contraindre les impériaux à abandonner la position principale qu'ils occupaient près de Stockach, ses troupes couchèrent sur le champ de bataille; elles firent plus encore, elles y passèrent toute la nuit du 26, quoiqu'elles manquassent de toutes les provisions nécessaires, se trouvant sans pain, et n'ayant ni viande, ni eau-de-vie, ni fourrages. Ce n'est donc point la perte de la bataille qui força Jourdan à la retraite; il dut nécessairement céder à des forces supérieures par le nombre, et ne pas exposer son armée à être enveloppée par les troupes impériales, qui, outre les positions avantageuses dont elles étaient maîtresses, comptaient un nombre de combattans une fois plus considérable que ceux qu'il pouvait leur opposer.

STRALSUND.

Du 13 février au 27 août 1807. — Le roi de Suède, qui, jusqu'en 1806, avait gardé la neutralité dans la guerre qui embrasait l'Europe, se départit, à cette époque, du système qu'il avait adopté, et s'unit avec les Anglais dans le moment où Napoléon s'avançait dans le nord de l'Allemagne, pour se venger de la conduite perfide de la Prusse. Malgré les succès qui suivirent la marche triomphante des Français, le roi de Suède ne changea rien à ses dispositions; il fallut se résoudre à combattre une puissance que l'on avait peine à regarder comme ennemie. D'abord la Poméranie suédoise fut occupée par le maréchal Mortier, commandant le huitième corps de la grande armée, qui formait l'extrémité de sa gauche. Ce général, après avoir chassé successivement les troupes sué-

doises de Gripswaldt et de Grimm, bloqua Stralsund du côté de la terre. Des difficultés sans nombre lui avaient été opposées pour l'empêcher d'approcher de cette place. A Gripswaldt, l'ennemi ayant osé résister, on fut obligé de jeter quelques bombes dans la place; le douzième régiment d'infanterie légère passa les fossés sur la glace, et emporta les remparts d'assaut. Il y eut aussi près de Grimm une escarmouche qui fut toute à l'avantage des troupes françaises. Les Suédois, voulant réparer ces deux échecs, attendirent les Français sur les hauteurs de Lechenhagen. Cette position, quoique très-avantageuse, ne les servit point selon leurs espérances; ils en furent promptement délogés par la division du général Grandjean, dont le feu de toute l'artillerie suédoise ne put arrêter l'attaque. Malgré toutes ces contrariétés, qui ne produisirent qu'un léger effet, les avant-postes français parvinrent bientôt à s'établir sous le canon de la place; ils s'empressèrent d'assurer leurs positions par des retranchemens, et de faire des préparatifs pour le siége.

Stralsund avait une garnison de dix à douze mille hommes; l'île de Rugen était aussi défendue par une autre garnison, dont la force était considérable, et les milices du pays composaient encore un corps qui pouvait augmenter les forces des deux garnisons.

Au mois de février, il n'avait pas encore été tiré un coup de canon de la forteresse suédoise; cependant, en ce moment, les Suédois se trouvaient resserrés. Pour éviter la surprise dont ils étaient menacés, par la facilité que les glaces pouvaient donner pour assaillir la place, ils faisaient courir des patrouilles toutes les nuits pour rompre ces glaces, et, pour empêcher que leurs masses ne s'accumulassent, les soldats, parcourant les fossés dans des bateaux, les écartaient avec des rames. Cette précaution ne leur ayant pas semblé suffisante, ils tiraient le canon du rempart lorsque les patrouilles françaises paraissaient à une distance trop rapprochée. Un renfort très-considérable arriva alors de Suède, et vint augmenter la garnison de Stralsund, qui acquit chaque jour des moyens de défense plus grands et plus avantageux. Le baron d'Essen était général en chef; il avait pour commandant en second le baron d'Armfeldt, et l'adjudant-général Peyron était gouverneur de la ville. Les travaux étaient poussés par les Français avec la plus grande activité; deux mille paysans étaient employés chaque jour à l'établissement des batteries

sur la côte, pour intercepter toute communication entre Stralsund et l'île de Rugen. De gros transports d'artillerie étaient en route du côté de Friedland, et tous les navires des petits ports de la Baltique occupés par les Français étaient occupés à y conduire des munitions et des vivres.

Le 12 février, le lieutenant-général d'Armfeldt fit une sortie à la tête de la garnison, pour enlever une batterie construite par les Français devant Franchenfort. Les Suédois firent, en cette occasion, preuve d'une bravoure extraordinaire; mais, quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent parvenir à enlever la batterie. On employa de nouveaux moyens pour écarter les assiégeans de la place, et pour inquiéter leurs avant-postes.

La lenteur des opérations de l'armée française prouvait assez l'extrême répugnance que Napoléon avait de faire la guerre à une nation qui avait été alliée de la France; mais le monarque suédois, s'obstinant à repousser toute ouverture pacifique, força le général de l'armée française à rompre tous les ménagemens qu'il avait gardés avec lui jusqu'à ce jour. Le bombardement n'était pas encore commencé le 8 février. Cependant les ouvrages des assiégeans s'avançaient de plus en plus, malgré le feu de l'artillerie que les chaloupes suédoises faisaient continuellement pour gêner les travaux, et les fréquentes sorties qui avaient lieu dans le même dessein. Le général d'Armfeldt en fit une assez sérieuse; il avait pour but de contenir les avant-postes français, dont l'activité donnait de fréquentes alarmes, et de les empêcher de battre le bois d'Heidenholtz, qui masquait le front du Kniéper, l'un des faubourgs de la ville. Il y eut à cette occasion un combat très-vif; les Suédois y perdirent le colonel Norbis et quelques soldats; et, malgré tous leurs efforts, le bois fut coupé. Une autre expédition, commandée par le major d'Hemings, partit de Stralsund, se dirigea sur la petite ville de Bardt, sur la côte de la Baltique, où les Français tenaient un détachement en sauve-garde. Deux cents chasseurs et quatre chaloupes canonnières marchaient sous les ordres de ce chef, qui entra dans Bardt, et se rendit sans peine maître de la sauve-garde, qui, malgré sa faiblesse, ayant à lutter contre des forces supérieures et si disproportionnées, fit une défense aussi belle que pouvait le lui permettre le petit nombre d'hommes dont elle était composée; les habitans même secondèrent les Suédois. Cet attentat excita l'indignation du général

Mortier, qui ne tarda pas à en tirer une vengeance signalée : il fit arrêter dans la ville des otages, et lui imposa une forte contribution.

Le 14 mars, à la faveur d'un temps brumeux, la garnison de Stralsund fit une nouvelle sortie; elle déboucha par la porte du Kniéper, avec deux mille hommes d'infanterie, deux escadrons et six pièces de canon, pour attaquer une redoute qui n'était encore ni fermée, ni palissadée, ni garnie de ses canons, et occupée seulement par des voltigeurs; ces braves, sans s'étonner du nombre de leurs assaillans, soutinrent et repoussèrent toutes leurs attaques, et donnèrent le temps à une seconde compagnie d'infanterie légère de venir à leur secours. Quinze Suédois, plus hardis, montèrent sur les parapets, mais la mort qu'ils y trouvèrent fut le prix de leur audace. Toutes les tentatives de leurs compagnons, pour entamer la redoute, furent inutiles; soixante-deux morts et un plus grand nombre de blessés forcèrent les Suédois à se retirer, sans avoir pu réussir dans leur entreprise; on leur fit encore une cinquantaine de prisonniers. Cependant la redoute qu'ils avaient attaquée n'était défendue que par cent cinquante hommes. Cet acte de bravoure et d'intrépidité fut loué par le chef de l'armée française, qui, pour récompenser le courage de ces soldats, accorda trois décorations de la légion-d'honneur aux deux compagnies qui se trouvèrent dans la redoute.

Au commencement d'avril, une partie du quartier du maréchal Mortier, allant prendre la direction du siége de Colberg, se porta sur Grimm. Le corps de siége de Stralsund resta néanmoins en observation devant cette place, sous le commandement du général Grandjean. La garnison de Stralsund, ayant reçu par la voie de la mer quelques régimens de renfort, informée de plus du mouvement du maréchal, déboucha en forces. Le général Grandjean repassa la Péenne, et vint prendre position à Anclam; une nombreuse flottille suédoise opéra des débarquemens sur différens points de la côte, et particulièrement dans les îles d'Usedom et de Wollin. Instruit de tous ces mouvemens, le maréchal Mortier s'empressa de faire une marche rétrograde; il se porta le 13 avril sur Stettin, et manœuvra pour y attirer les Suédois. Le succès répondit à ses desseins. Les ennemis eurent l'imprudence de s'avancer sur Anclam et sur Demmin, et de se porter sur Passewalck; ils y concentrèrent leurs forces, et

marchèrent rapidement sur le centre de l'armée du général Mortier, dont la ligne s'étendait depuis l'Oder jusqu'au pays de Mecklembourg. Le lendemain, avant le jour, cette armée déboucha de Passewalck, sur la route d'Anclam, culbuta les positions des Suédois à Belling et Ferdinanshoff, et, malgré la résistance la plus vive et la plus opiniâtre, malgré la difficulté des chemins et les inondations, elle les chassa de poste en poste jusqu'à Alteosmow, où ils se réunirent à un corps de troupes fraîches qui venaient d'Anclam. Le courage des Suédois se ranima à la vue de ce surcroît de forces, et ils se battirent vigoureusement. Cette nouvelle résistance, et les succès que les Français venaient d'obtenir, enflammèrent leur ardeur, et ils renouvelèrent si vivement l'attaque qu'ils portèrent le désordre dans les rangs des Suédois, qui se retirèrent précipitamment sur Anclam; les Français les y poursuivirent l'épée dans les reins, et y entrèrent pêle-mêle avec eux. Cet avantage, remporté sur le centre de l'armée suédoise, engagea le maréchal Mortier à marcher contre les deux ailes dont il débordait les flancs. Une brigade française se porta sur Ukermonde, et une autre sur Demnin. Les troupes françaises, à leur entrée dans Anclam, coupèrent la colonne du général suédois Cardell; elle fut attaquée, le 17 avril, par le général Veau, qui lui enleva trois pièces de canon et fit cinq cents prisonniers; le reste de la colonne aurait subi le même sort, s'il n'avait cherché une retraite prompte et sûre dans les chaloupes canonnières qu'il se hâta de regagner, en s'embarquant sur *le Hoff*.

Le général suédois baron d'Armfeldt fut tué d'un coup de mitraille; sa mort fit passer le commandement de l'armée entre les mains du baron d'Essen, qui ne put se dissimuler la position critique dans laquelle il se trouvait, ce qui l'engagea à demander instamment un armistice, ajoutant qu'il était sûr d'être autorisé, dans tout ce qu'il ferait, par sa majesté le roi de Suède. Sa demande ne fut point rejetée; l'armistice fut conclu le 18 de ce mois, à des conditions qui paraissaient devoir en assurer la durée, et ménager un prompt rapprochement entre deux puissances qu'une heureuse alliance avait si longtemps unies.

Un prince d'un caractère ferme aurait pu faire concevoir l'espérance d'un accommodement durable, et aurait rendu décisives ses premières dispositions; mais le caractère mobile et irréfléchi du roi de Suède ne permettait guère de compter

sur la stabilité de ses intentions. Ce monarque, toujours déterminé d'après l'impulsion du moment, couvait alors un secret dépit de n'avoir pas été nommé généralissime des troupes que les Anglais promettaient d'envoyer dans la Baltique. Il fit donc séquestrer dans ses états le numéraire que l'Angleterre envoyait en subsides à la Russie, sous prétexte qu'il était créancier de l'une et l'autre de ces puissances. Tout annonçait une rupture entre la cour de Saint-James et la Suède.

Dans ce moment les Suédois sont battus; les autres puissances paraissaient entrer dans des vues conciliatoires. L'Angleterre, toujours prête à exciter des guerres lorsqu'il ne lui en coûte que de l'argent, et qu'elle ne compromet point la vie de ses sujets, oublie l'injure qu'elle a reçu de la Suède, et renouvelle la promesse du départ prochain d'un contingent considérable pour la Baltique. Elle promit d'opérer, pour la cause commune, une diversion où l'on emploierait six mille Prussiens, dix mille Russes et quarante mille Anglais, qui, se réunissant dans la Poméranie à vingt mille Suédois, formeraient une armée de soixante-seize mille hommes, avec laquelle on pourrait reprendre l'offensive et attaquer les derrières de l'armée française, tandis que l'armée russe la tiendrait en échec.

Ce vaste plan, que Buonaparte avait pour ainsi dire soupçonné, et contre lequel il avait pris les précautions nécessaires, en établissant, sous les ordres du maréchal Brune, une réserve de quatre-vingt mille hommes, dont la ligne s'étendait depuis Magdebourg jusqu'à la mer, et qui, se réunissant au corps d'armée du général Mortier, placé devant Stralsund, donnait de proche en proche la main aux autres corps de la grande armée, se réduisit à une simple avant-garde de la légion allemande, qui vint débarquer dans la rade de Stralsund.

Cependant ce fut ce faible commencement des magnifiques promesses de l'Angleterre qui porta le roi Gustave à manifester des sentimens opposés à ceux qu'il avait montrés lors de la conclusion de l'armistice. Toutes les puissances du nord, séduites par ces trompeuses espérances, reprirent simultanément l'offensive; mais tous leurs efforts pour continuer la guerre n'eurent aucun succès. Ce fut alors que Dantzick succomba. L'armée française, en se rendant maîtresse de cette ville importante, acquit un nouvel appui, et trouva un

renfort de trente mille hommes dans les troupes qui y étaient employées.

La victoire signalée qui immortalisa les armes françaises à Friedland força les Russes à demander la paix. Napoléon la leur accorda à Tilsitt, et tourna tout l'effort de ses troupes contre la Suède, demeurée seule et sans secours en butte à la vengeance d'une nation dont elle avait trompé la bonne foi. Le maréchal Brune, dont le corps avait été renforcé d'une partie des troupes de la grande armée, se présenta encore une fois devant Stralsund. La place se rendit le 26 août, après cinq jours de tranchée ouverte. L'attaque avait été poussée avec une telle vigueur, que le roi de Suède, voyant les progrès que les assiégeans faisaient par leurs travaux, et jugeant que son artillerie était inutile contre les tirailleurs français, craignant sur-tout de voir réduire en poussière ses remparts, tant était vif et prompt le service des batteries françaises, prit le parti de s'embarquer avec la plus grande partie de son armée, et se retira à Rugen, laissant à Stralsund l'adjudant-général Peyron, l'un de ses aides-de-camp, pour y commander en son nom. Cet officier se présenta, et offrit de capituler; mais les ridicules propositions qu'il fit au maréchal Brune ne furent point acceptées. Le général français rassura les citoyens, et fit occuper les portes de Stralsund par les grenadiers.

La discipline la plus régulière fut maintenue dans tous les corps; le soldat, accoutumé par l'exemple de ses généraux à la respecter, fit régner le calme et la tranquillité dans la ville, dont les habitans purent jouir d'une sécurité aussi parfaite que s'ils avaient été sous la garde des soldats de leur nation. Telle était la conduite des Français : terribles dans les combats, redoutables aux ennemis seuls, à peine la victoire leur faisait-elle quitter les armes, qu'ils se montraient aussi doux et aussi humains envers les peuples vaincus, qu'ils étaient intrépides et courageux sur le champ de bataille.

1809. — Le prussien Schill, chef de partisans, désavoué par le roi de Prusse, s'était retranché dans Stralsund avec une troupe nombreuse, qui avait porté la terreur sur plusieurs points de l'Allemagne : le général français Gratien s'avança sur Stralsund, et enleva d'assaut tous les retranchemens. Schill avait donné ordre d'incendier la ville; mais sa troupe n'en eut pas le temps. Elle fut sabrée ou prise toute entière;

lui-même, dans l'instant où il fuyait pour s'embarquer, fut tué sur la grande place.

STUBLAU.

12 *janvier* 1813. — Déjà les troupes russes étaient arrivées sur le territoire de Dantzick, qu'occupait le général comte Rapp, commandant le dixième corps de l'armée française. Le général Bachelu, qui commandait l'arrière-garde de ce corps, avait passé la Vistule lorsque les Russes parurent sur l'autre rive, firent passer leur avant-garde, et dirigèrent leur canon contre le village de Stüblau. Aussitôt le général Bachelu jeta quelques compagnies d'infanterie et deux pièces de canon dans une digue qui se trouve près de ce village. Le feu des Français fit reculer l'ennemi, qui se retira à la nuit au village de Palschau. Persuadé que les Russes ne penseraient pas être poursuivis, et voulant les dégoûter de le harceler continuellement, le général français résolut de les surprendre. En conséquence il ordonna au chef de bataillon Krasyn, du dixième régiment d'infanterie polonaise, de remonter la Vistule à la tête de son bataillon, à une lieue au-dessus de Stüblau. Ce brave officier traversa la rivière sur la glace, et marcha sur Palschau. Son avant-garde se précipite sur le premier poste ennemi, l'enlève : il est rejeté par le bataillon polonais dans le village. Au premier bruit de l'arrivée des Français, les Russes s'étaient sauvés dans le plus grand désordre, et leur fuite fut si précipitée, qu'on ne put pas même atteindre leur artillerie. Cette expédition, qui fit beaucoup d'honneur au chef de bataillon Krasyn, fit essuyer à l'ennemi une perte de cinquante hommes tués, trente blessés, vingt-huit prisonniers et soixante chevaux. Le bataillon polonais n'eut que quelques blessés, tant il se conduisit avec prudence et bravoure.

SUEZ.

7 *novembre* 1798. — L'armée française était à peine arrivée en Egypte, que le général Buonaparte, qui commandait les forces qu'on avait envoyées dans cette contrée, donna tous ses soins à l'administration d'un pays jadis si florissant par son commerce et sa fertilité; il s'occupa à rechercher avec soin les antiquités qu'il renfermait, et ne négligea rien de ce qui

pouvait contribuer à rouvrir les sources de son ancienne prospérité. Il ordonna au général Bon de traverser le désert avec quinze cents hommes et de se porter sur Suez, où il entra le 7 novembre. Buonaparte, accompagné de son état-major, des membres de l'institut, Monge et Berthollet, et d'un corps de cavalerie, part du Caire le 24 décembre, arrive le 27 à Suez, reconnaît la côte et la ville, ordonne les ouvrages et les fortifications nécessaires à sa défense. Dès le lendemain, il passe la mer Rouge près de Suez, à un gué qui n'était praticable qu'en basse mer, et se rend aux fontaines de Moise, situées en Asie, à trois lieues et demie. Ces fontaines sont formées de cinq sources : elles s'échappent en bouillonnant du sommet de quelques petites montagnes de sable : l'eau en est douce et un peu saumâtre. Buonaparte retourne le même soir à Suez; mais la mer étant haute, il est forcé de remonter à la pointe de la mer Rouge. Il s'égare dans des marais par la faute de son guide, et n'en peut sortir qu'avec beaucoup de peine, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les magasins qu'on voit à Suez indiquent assez que cette ville a été l'entrepôt d'un commerce considérable. Son port ne peut recevoir que des barques; mais les frégates peuvent mouiller auprès d'une pointe de sable qui s'avance dans la mer de la longueur d'une lieue. Cette pointe est découverte à la marée basse, et il serait possible d'y construire une batterie qui protégerait le mouillage et défendrait la rade. Plusieurs établissemens utiles pour encourager le commerce sont formés dans cette ville par le général de l'armée, qui veut aussi l'affranchir des exactions auxquelles se livraient les pachas et les Mameloucks. Une nouvelle douane, dont les droits ont été considérablement diminués, remplace celle qui existait auparavant. Des mesures sont prises pour assurer et garantir le transport des effets et des marchandises de Suez au Caire et à Belbeys. Enfin, les dispositions sont telles, que bientôt elles doivent rendre à Suez son ancienne splendeur. Quatre bâtimens de Djedda y arrivent pendant le séjour de Buonaparte : les Arabes de Tor viennent de leur côté demander l'amitié des Français. Buonaparte quitte Suez le 30 décembre. A deux lieues et demie de la ville, il trouve les vestiges de l'ancien canal de Suez; il le suit pendant quatre lieues, se porte, le 3 janvier 1799, dans l'Oasis d'Horeb, où il retrouve encore les vestiges de ce canal, à l'entrée des terres cultivées et arrosées d'Egypte. Satisfait de cette double

reconnaissance, il ordonne à M. Peyre, ingénieur des ponts et chaussées, de se rendre à Suez, et d'en partir avec une escorte suffisante pour lever géométriquement et niveler tout le cours du canal; opération destinée à résoudre le problème de l'existance d'un ouvrage qu'on pouvait regarder comme l'un des plus grands et des plus beaux que l'industrie humaine eût exécutés. C'était ainsi que Buonaparte s'efforçant, au milieu des combats, de redonner à l'Egypte un nouvel éclat, préludait au dessein qu'il avait de délivrer la France du chaos où l'avaient plongée dix années de troubles, de dissensions et d'anarchie.

Avril 1800. — Le général Kléber prit le gouvernement de l'Egypte, et le commandement de l'armée, après le départ de Buonaparte. Il se trouva bientôt dans une situation peu avantageuse pour nos troupes; car, pressé vers le désert de Syrie par les Turcs, et sur les bords de la Méditerranée par les Anglais, ne recevant d'ailleurs aucun secours de la France, il craignit de voir son armée se consumer par les maladies, ou de la livrer sans défense au fer des ennemis. Dans ces circonstances critiques, il prit le parti qui convenait pour conserver à la patrie une armée de braves qui lui étaient dévoués. Il voulut par une capitulation honorable sans doute, mais prématurée, prévenir le malheur dont il était menacé. La perfidie anglaise empêcha l'exécution de ce traité. Il fallut donc encore recourir à la voie des armes. Le désespoir et l'amour de la gloire, qui animent les Français, les font triompher aux champs d'Héliopolis; à Saléhié ils défont les Ottomans et forcent le grand-vizir de se retirer en Syrie. Ces succès engagent Kléber à reprendre toutes les places qu'il avait abandonnées : il envoie une seconde fois occuper Suez. Cette ville avait été fortifiée par les Anglais, qui y avaient amené de l'artillerie et des troupes; elle était défendue par six cents Arabes de la Mecque et d'Yambo, et par cinq cents hommes de troupes britanniques. Le lieutenant-colonel Murray, instruit par le commodore Smith des progrès des armes françaises, ne crut pas devoir s'exposer à être attaqué par les troupes de Kléber dans une ville sans murailles. Jaloux de ménager le sang de ses soldats, et de conserver les propriétés de sa nation, il fit embarquer son artillerie et la plus grande partie de ses troupes. Lorsqu'il eut acquis la certitude que les Français n'étaient qu'à la distance d'une lieue de Suez,

il regagna son vaisseau avec presque toute sa troupe de débarquement, et confia la défense de la ville à cinquante Anglais réunis aux Arabes de la Mecque et d'Yambo; et, pour diminuer la crainte qu'auraient pu concevoir ces défenseurs qui se voyaient en si petit nombre, il leur annonça qu'ils n'avaient à combattre que quelques Français, seul et triste débris de leur armée, que le grand-vizir avait presque entièrement détruite; que le peu de soldats qui s'avançaient vers Suez, accablés par la défaite récente de leurs compagnons, ne pourraient tenir devant eux, et qu'ils extermineraient si facilement ces hommes, qu'il regardait la défaite de ces fuyards comme indigne de sa valeur; qu'il leur laissait la gloire de massacrer jusqu'au dernier, et leur abandonnait la dépouille de ces audacieux. Cependant le 21 avril, au point du jour, la colonne française se présente en bon ordre devant Suez, et commence l'attaque de vive force. La montagne fortifiée de Kalsanié répond par quelques coups de canon, mais elle est bientôt emportée par les dromadaires; pendant ce temps les grenadiers et un détachement de fusiliers la tournent du côté de la grande redoute pour lui couper la retraite de la mer, et empêcher que les bâtimens marchands ne sortent du port. L'attaque fut chaude et impétueuse, aussi eut-elle un plein succès; l'ennemi opposa une vaine résistance à la valeur de nos soldats, qui culbutèrent tout ce qui se présenta devant eux, renversèrent tous les obstacles, et entrèrent pèle-mêle avec les Africains dans la ville dont ils se rendirent maîtres. Les Arabes, qui avaient voulu s'opposer trop vivement à l'entrée des Français, et qui avaient défendu leurs postes avec le plus d'opiniâtreté, laissèrent cent de leurs combattans morts sur le champ de bataille. Les Anglais, voulant empêcher les bâtimens de commerce de rentrer dans le port dont le combat les avait éloignés, se hâtèrent de mettre le feu à un de ces vaisseaux, qui, en sortant, avait échoué dans ce canal hors de la portée du canon de la place. Le lendemain ils en brûlèrent encore trente-huit qui cherchaient à rentrer dans le port. Telle était la conduite des Anglais envers les peuples qu'ils appelaient leurs alliés, et qu'ils prétendaient garantir de la domination française dans cette partie de l'Afrique. En détruisant ainsi la fortune et les propriétés de ces hommes que la veille ils engageaient à combattre pour eux, en les abandondant, au moment de la crise, à leurs propres forces, les Anglais aliénaient tous les esprits, et les disposaient à ne voir en eux qu'un peuple uniquement

occupé de ses intérêts, et peu scrupuleux sur les moyens de conserver ses biens. Les habitans de Suez, surpris de trouver dans les Français autant de générosité qu'ils voyaient de perfidie de la part de leurs alliés, rendirent aux soldats de Kléber toute leur estime et leur confiance, et vécurent désormais avec eux comme de vrais amis, et avec autant d'intimité que s'ils eussent été les enfans de la même patrie.

SULZBACH.

19 *août* 1796. — Les armées françaises, brûlant de combattre les impériaux, leur présentaient en Italie et sur le Rhin le front le plus menaçant. L'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Jourdan, comblée de succès, put accélérer sa marche et se trouver vers le milieu de l'été près de Sulzbach, sur les confins de la Franconie et du haut Palatinat. L'avant-garde de cette armée était commandée par le général Colaud; elle marcha le 17 août vers Hersbruch, pour y prendre la route qui conduit à Sulzbach. Ce pays, extrêmement escarpé, tout environné de montagnes, couronnées et couvertes de sapins très-épais, offre non-seulement un aspect sauvage, mais un abord difficile; à peine y trouve-t-on au milieu de toutes ses sinuosités un seul défilé d'environ quatre cents mètres de largeur, qui soit le seul passage praticable pour l'artillerie. Sulzbach est à trois myriamètres d'Hersbruch.. Les postes avancés des impériaux étaient à un myriamètre de Sulzbach; ils s'étaient placés dans un bois qui borde la route.

Les Autrichiens, voyant s'approcher l'instant de se mesurer avec les Français, s'étaient emparés d'une petite plaine pour y faire toutes leurs dispositions militaires, et y attendre l'armée française avec plus de sécurité. Cette plaine est fermée dans le fond par des bois, auprès desquels les impériaux avaient placé çà et là quelques escadrons de cavalerie avec de l'artillerie, afin de garantir et défendre leur flanc droit en cas d'attaque. Leur gauche était formée sur une éminence sur laquelle passe la route; de ce point on domine et l'on peut découvrir à un demi-myriamètre l'ennemi qui s'en approcherait; c'est là que les impériaux avaient également mis de l'artillerie en position. Ils avaient disséminé des tirailleurs sur les endroits du coteau, qui, n'étant point défendus par la nature, laissaient une entrée libre vers la plaine. Il

fallait donc, pour arriver jusqu'à eux, essuyer le feu des tirailleurs, celui de l'artillerie placée sur la route, et de l'infanterie qui occupait le front du bois. Dans cette position formidable, les Autrichiens attendaient les Français.

Le général Ney, commandant l'avant-garde de l'armée française, ayant fait toutes ses observations, et connaissant parfaitement les dispositions de l'ennemi, se met en devoir de l'attaquer; en conséquence, il ordonne d'emporter le bois à la baïonnette, fait gravir au même instant avec impétuosité les flanqueurs de droite pour étonner et détourner tout à-la-fois l'attention de l'ennemi de l'attaque principale. En effet, au même instant, et sur tous les points, les feux de l'attaque la plus vive lançaient la mort sur tous les rangs. En vain le général Hohenlohe soutient la bravoure de ses troupes par son exemple et sa présence; en vain le front et les flancs de son armée vomissent un feu terrible et soutenu. Les Français n'en sont point étonnés, ni arrêtés; ils entrent dans le bois avec intrépidité. Les impériaux ne peuvent résister à la vivacité de ce choc; elle est telle qu'elle répand l'effroi parmi les soldats autrichiens. Ce choc est si terrible, qu'ils se débandent et prennent la fuite. Le prince de Hohenlohe se jette au milieu d'eux pour les rallier; ses soldats n'entendent plus sa voix. La frayeur et le désordre sont au comble: l'épouvante les a saisis.

Le général Ney, ne négligeant aucune des circonstances de cette terreur, qu'a su jeter l'impetuosité française, profite de l'instant pour obtenir une victoire aussi complète que prompte. Le général Ney poursuit si vivement le prince de Hohenlohe, que bientôt le prince ne doit son salut qu'à la fuite. Le champ de bataille reste aux Français; ils occupent entièrement la petite plaine, le bois et une partie de la grande route: la surface de ce terrain peut être évaluée à trois quarts de lieue; mais l'ennemi, conservant toujours une position avantageuse, croit pouvoir disputer encore la victoire, surtout en voyant les difficultés locales se multiplier aux approches de Sulzbach, et, soutenu par de nombreux renforts, il marche au-devant des Français. Cette nouvelle attitude de la part des impériaux force le général Jourdan à changer ses premières dispositions, et, pour soutenir son avant-garde, le général Colaud reçoit l'ordre d'avancer le corps de bataille formé de sa division. Le général Grenier est chargé de tourner la position de l'ennemi en pénétrant dans l'épaisseur des

bois situés au-delà de sa gauche; et, pour cerner entièrement les Autrichiens vers leur droite, le général Lefebvre eut ordre de faire marcher au même instant sa division vers Neukicken. Tandis que les généraux français accéléraient les nouveaux mouvemens de leurs troupes, le général Ney, se trouvant soutenu par ces nouvelles positions, poursuit ses avantages avec une nouvelle ardeur. En avançant vers Sulzbach, le terrain présente des difficultés qui ne font ce semble qu'irriter le courage des deux armées; à chaque pas on rencontre tour-à-tour des bois et des ravins dont le pays est couvert, à peine peut-on tenir de pied ferme sur quelques petits intervalles de terrain plat entrecoupés de bois. C'est sur ce point que l'action continue avec un acharnement égal; ce ne sont point des guerriers qui combattent pour l'occupation d'un pays, ce sont des lions acharnés pour la même proie, et chaqne bois est ainsi disputé pied à pied. Cependant, les Autrichiens durent rendre grâces aux obstacles dont ce terrain est hérissé; les Français ne purent déployer leur vivacité ordinaire, et le corps d'armée autrichienne ne pouvant être tourné assez vite par les Français, il put se dérober dans ce moment à leur poursuite, et venir se concentrer sur sa dernière position, plus forte encore que toutes les précédentes.

Cette position était sur un plateau formé par un rocher élevé très-escarpé, même inaccessible vers son front et en avant de Sulzbach; ce rocher, d'ailleurs couvert de bois, peut recevoir sur son plateau cinq à six cents hommes; des détachemens d'artillerie et de mousqueterie défendaient ses flancs. La grande route qui conduit à Sulzbach est située sur le flanc gauche du rocher; une pente douce et couverte de sapins donne la facilité de monter de ce côté sur le plateau. Tout auprès du rocher à gauche, on voit une petite plaine entourée de bois; un seul défilé très-étroit, auprès duquel étaient les Français, leur donnait l'unique moyen d'aborder ce plateau, au milieu duquel est un hameau entouré d'arbres et de haies. Le général Jourdan remarqua que les Autrichiens négligeaient d'occuper ce hameau, ainsi que la partie du bois sur leur gauche au-delà de la plaine, et, profitant de cette faute, il envoya l'ordre au général Olivier de faire occuper la lisière du bois par sa brigade, et il ordonna aussi au général Ney d'envoyer quelques détachemens d'infanterie dans le hameau. Les impériaux instruits, mais trop tard, de cette dernière manœuvre des Français, se hâtèrent d'envoyer des troupes et

de l'artillerie vers le bois. Les Français y étaient déjà ; on disputa cette lisière du bois : l'attaque fut si vive et le feu de la brigade du général Olivier si bien nourri, que les Autrichiens furent repoussés et forcés de se replier sur le rocher, où ils paraissaient compter sur un point de retraite pour se rallier et continuer le combat : c'était le hameau vers lequel ils couraient s'appuyer ; mais, ô surprise ! les Français s'y étaient jetés. L'ennemi, presque déconcerté par l'activité qu'avaient déployée les Français, par l'occupation précipitée de ces postes, envoie trois escadrons de Latour, pour charger un escadron de chasseurs que le général Ney avait fait marcher vers cet endroit. Les chasseurs français se retirent insensiblement sur le hameau, déjà occupé par l'infanterie légère de ligne. Les trois escadrons de Latour, voyant l'escadron de chasseurs français exécuter une feinte retraite vers le hameau, s'avancent intrépidement pour le charger, et sont reçus à vingt pas par le feu de l'infanterie légère. En un instant les Français ont mis la déroute dans les rangs ennemis, qui sont jonchés de leurs morts, et dont les restes se replient précipitamment.

Le soleil était sur son déclin, et l'acharnement était encore égal des deux parts sur le long du rocher ; mais les Français, maîtres de la plaine, y avaient amené de l'artillerie ; il leur manquait d'en faire autant sur le flanc gauche des impériaux, qui était dominé et défendu par les hauteurs que l'ennemi occupait. Pour obvier à cet inconvénient, les grenadiers français, couverts par le roc qui avance et leur sert de pavois, tentent d'escalader le côté inaccessible. Leurs efforts et leur courage sont vains ; le roc leur refuse son appui, ces braves roulent au pied du rocher avec les parties qui, en se détachant de la masse, restent dans les mains qui s'y étaient cramponnées. Déjà la nuit répandait par-tout son ombre, et l'horreur du combat dans son obscurité semblait irriter davantage les combattans. Chaque parti semblait douter encore auquel des deux le sort des combats réservait la victoire. Cependant le général Lefebvre, arrivé depuis l'entrée de la nuit, décide du sort de cette journée : il avait pénétré sur les hauteurs de la gauche que l'ennemi défend avec opiniâtreté jusqu'au milieu de la nuit ; à onze heures le feu se soutenait avec la même ardeur. Une partie des troupes légères de l'ennemi était restée sur les glacis de Sulzbach, qui sont séparés du rocher par un ravin profond, et semblent présenter une

position inexpugnable. Les troupes autrichiennes qui défendaient le rocher, voulant se rallier aux troupes légères restées sur le glacis de la ville, en bravent les dangers en suivant pour cette jonction la grande route qui conduit à Sulzbach. Mais enfin le sort des armes décide en faveur des Français sur cette grande route même ; une partie des impériaux est taillée en pièces : ceux qui en restent sont faits prisonniers. Les corps dont on avait empêché la jonction font leur retraite à la faveur de la nuit. Le général Lefebvre, s'étant emparé des hauteurs, arrêta sa poursuite, et fit bivouaquer ses troupes sur le champ de bataille.

SYÈNE.

12 *février* 1799. — Après les plus sanglans combats livrés par le général Desaix aux beys de la haute Egypte à Samanouht, ces souverains, tombés du trône, et frappés de terreur, croient n'avoir d'asile assuré que dans les déserts, où ils s'enfoncent. Il leur restait cependant des forces; mais la politique du général français ne permettait point qu'il existât aucune de ces bandes capables de combattre, et l'Egypte ne pouvait obtenir de tranquillité qu'à ce prix. Aux premiers jours de février, Osman bey reparaît sur les bords du Nil, assez près de Syène. Le général Desaix en est informé, et ne voulant point laisser au hasard des combats la destinée des peuples qu'il veut subjuguer et dont il a vaincu les despotes, Desaix, guerrier valeureux, mais non moins prudent, ordonne au général Davoust d'aller combatte cet Osman bey, qui, revenu de son épouvante, se montrait encore à la tête des bandes qu'il avait ralliées.

Le général Davoust, à la tête du vingt-deuxième de chasseurs et du quinzième de dragons, s'enfonce dans les déserts pour y chercher ceux qui ont échappé aux combats précédemment livrés par Desaix. Le 12 février, les chameaux d'Osman bey faisaient de l'eau dans le Nil ; une forte division de ce bey, en station au pied d'une montagne voisine, protégeait ce convoi : ils sont aperçus par les Français, quoiqu'à peine le jour commençât à poindre. Aussitôt le général Davoust fait ses dispositions militaires ; il forme sa cavalerie sur deux lignes, et, dans cet ordre de bataille, il fond sur les Mameloucks avec la rapidité de l'éclair. Les Mameloucks emploient dans ce moment la ruse d'une retraite simulée.

Ils fuient même. Mais tout-à-coup ils s'arrêtent, et développant le front de leur troupe en faisant subitement volte-face, ils chargent vigoureusement les Français sous le feu du quinzième de dragons. Osman bey, dangereusement blessé, voit son cheval tué sous lui; la mort lui enlève plusieurs Mameloucks. La vivacité du combat tourne en fureur. Le vingt-deuxième de chasseurs fait des prodiges de valeur, il se précipite avec tant d'impétuosité sur les musulmans, non moins braves que les Français, que l'on finit par combattre corps à corps. Le carnage est affreux. Mais le climat brûlant des bords du Nil semble encore ajouter à l'ardeur naturelle des Français; et ceux qui sont nés si près de la zone torride ne peuvent résister à des coups si rapidement portés. Les Mameloucks, dont le nombre est supérieur; les Mameloucks, dont les armes sont connues par leur supériorité, embarrassés parmi les morts des leurs, dont la terre est jonchée, s'effraient et abandonnent le champ de bataille.

Cette brillante journée honora singulièrement le sang-froid et la présence d'esprit de l'aide-de-camp Montléger; il eut son cheval tué sous lui: blessé lui-même, il se saisit du cheval d'un Mamelouck et se débarrasse ainsi de la mêlée. Dans l'intérieur des déserts est située la citerne nommée la Kuita; c'est en ce lieu qu'Osman bey, vaincu, fit sa retraite. Les troupes françaises victorieuses allèrent prendre du repos dans Syène, dans ce même village qui offrait un grand souvenir aux Français, celui des bornes que les Romains avaient mis à leurs conquêtes dans cette partie du monde.

A peine établis dans Syène, les Français, même au sein des privations les plus sensibles, donnent des preuves du caractère le plus gai; n'ayant que des dattes pour toute subsistance, loin d'être accablés d'une telle position, ils s'amusent à faire des établissemens d'industrie, d'art et d'agrément. Les soldats français alignent, à l'aspect du nord, une allée d'arbres; ils y placent une colonne milliaire, avec une inscription portant: *Route de Paris*, nos 1, 167, 340. A côté des établissemens utiles, ils en placent d'agréables, même de superflus, à l'exemple des grandes cités que l'opulence finit par amollir. On voit se développer, avec la même activité qu'ils portent aux combats, cette industrie nationale digne d'admiration, et quoique l'occupation de Syène ne puisse être qu'une simple station, on voit spontanément s'ouvrir des maisons de traiteurs et de restaurateurs à prix fixe, on voit s'établir des

tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des barbiers français, avec leur enseigne. Enfin, pour mettre le comble à ces idées vraiment originales et sur-tout gaies, on voit dans Syène des cafés et des jeux publics, dont les cartes à jouer étaient fabriquées dans Syène. Tels étaient, sur cette terre étrangère, les délassemens de ces braves qui, sachant ainsi vaincre toutes les vicissitudes des localités, pouvaient aspirer à la même gloire des héros qui jadis avaient en vainqueurs parcouru ces contrées.

TAGLIAMENTO (LE).

14 *mars* 1797. — La conquête de Mantoue prépara Buonaparte à celle de Rome. N'ayant avec lui que cinq mille hommes, il marche sur Rome : il signait le traité de Tolentino, au moment même où l'Europe entière le croyait au-delà de l'Apennin. Buonaparte, dédaignant le vain triomphe d'entrer au Capitole en vainqueur, se hâte de retourner sur la Piave et commence une nouvelle campagne. Il trouve le prince Charles sur le Tagliamento, il le trouve encore à Tavis et sur l'Isonzo, par-tout il le combat. Déjà ce prince de la maison d'Autriche commence à sentir particulièrement dans le Tyrol combien il doit redouter les armées françaises.

L'armée de Buonaparte se met en mouvement aux premiers jours de mars 1797. Le prince Charles couvrait la rive opposée de la Piave, son centre occupait le derrière de Cordevole, et sa droite s'appuyait près de l'Adige sur Bellurn. Le 16, à Feltri, on voit Masséna prendre position. A cette approche la ligne de Cordevole est abandonnée par les Autrichiens, ils se portent sur Bellurn. Le général Serrurier fait approcher sa division d'Azola. Le 12, sa division passe la Piave au point du jour, vis-à-vis le village de Vidor. Un corps autrichien, voulant s'opposer au passage des Français, est culbuté par le général Leclerc et le chef d'escadron Lasalle, qui commandaient la cavalerie et l'infanterie légère, et vont rapidement occuper Saint-Salvador. Les Autrichiens, sans cesse débusqués, dans la crainte d'être cernés évacuent Campana où ils campaient. Les marches se succèdent avec rapidité, les impériaux en sont déconcertés. Un autre corps d'armée, commandé par le général Guyeux, arrive à l'improviste à Conegliano, après avoir passé la Piave près de l'Ospedaletto : dans ce passage un soldat qui se noie est sauvé par une vivandière. Buo-

naparte, toujours empressé à saisir toutes les occasions de récompenser les talens comme les vertus de tous les genres, fait à la vivandière présent d'un collier portant une couronne civique sur laquelle était inscrit le nom du soldat sauvé par cette femme courageuse, qui s'était jetée à la nage pour retirer ce brave près de périr sous les eaux de la Piave. Cette journée fut remarquable par plusieurs rencontres entre la cavalerie ennemie et la cavalerie française : celle-ci eut partout l'honneur des avantages. Le lendemain on voit arriver à Sacile le général Guyeux, qui poursuivait l'arrière-garde des impériaux, les atteint et leur fait des prisonniers. Un corps de hullans, surpris et cerné, demande aussitôt à capituler. Le général Masséna fait cent prisonniers aux Allemands : ce général, après avoir dépassé Bellurn, avait enveloppé l'arrière-garde de l'ennemi qui s'était jetée auprès de Cador. Le 14 mars, les trois divisions des généraux Guyeux, Bernadotte et Serrurier se mettent en mouvement : elles occupaient Pordenone, Sacile et Paziano, elles marchent sur Valvasone.

A peine arrivé sur les bords du Tagliamento, le général Guyeux aperçoit les Autrichiens retranchés sur l'autre rive; ils prétendent en disputer le passage. La division du général Bernadotte n'était qu'à un demi myriamètre de distance de la division du général Guyeux, lorsque ce général reçoit un ordre précipité de Buonaparte, qui lui prescrit en appuyant vers sa gauche d'attaquer les retranchemens des impériaux. Douze pièces d'artillerie légère protégent son attaque; le général Bernadotte, posté sur la droite, doit agir sur ce côté. Ces dispositions étant faites, les deux divisions forment leur front de bataille, ayant en avant de l'infanterie légère, protégée par des grenadiers et de la cavalerie : l'infanterie légère placée en tirailleurs, le général Lespinassse sur l'aile droite, et le général Dommartin sur l'aile gauche dirigent l'artillerie. La première canonnade est vive ; les premier et troisième bataillons ont ordre de ployer sur leur aile en colonnes serrées. Buonaparte ayant ordonné ces dernières dispositions, une demi-brigade d'infanterie légère, commandée par le général Duphot, se jette dans le Tagliamento ; il reparaît aussitôt sur la rive opposée, soutenu par le général Bon. Le général Murat, soutenu par les grenadiers du général Bernadotte, exécute le même mouvement sur la droite. Déjà toute la ligne est ébranlée, chaque colonne marche par

échelons : les intervalles sont remplis par des escadrons de cavalerie. L'infanterie française, soutenue en arrière par sa propre cavalerie, ainsi que sur ses flancs, marche et se montre inébranlable, malgré les efforts de la cavalerie autrichienne. Les ennemis, par-tout repoussés, harcèlent les Français sur tous les points : mais tout est prévu. Loin de pouvoir s'opposer au passage de la rivière, ils sont obligés d'abandonner une partie de leur artillerie, de leurs bagages, un grand nombre de prisonniers que leur fait la division Serrurier, et la rivière fut passée.

12 *novembre* 1805. — Le prince Charles commandait une armée autrichienne en Italie ; le maréchal Masséna fut chargé de marcher sur elle et de la combattre. Après la défaite du général Mack à Ulm, Napoléon, à la tête de ses troupes victorieuses, marchait sur l'Autriche antérieure ; sur ces entrefaites, les Allemands, poursuivis par Masséna, qui venait de vaincre à Montebello, laissent dix-huit cents prisonniers, depuis les rives de la Piave jusqu'au Tagliamento. Ces défaites partielles n'empêchèrent point les impériaux de faire bonne contenance sur la rive gauche, et de montrer le dessein d'y tenir en y réunissant plusieurs régimens de cavalerie et d'infanterie afin de s'opposer au passage.

Le seul projet du maréchal Masséna était de faire reconnaître cette position par de la cavalerie : il détacha en conséquence un escadron qui, passant sur la rive droite, fut vivement chargé par un régiment autrichien. L'escadron français reçut cette charge avec tant de courage que le général Despagne eut le temps d'envoyer du renfort. Les Allemands ne purent résister, ils abandonnèrent le terrain. Alors l'artillerie française, prenant position, exécuta la canonnade la plus vive de l'une à l'autre rive. Malgré trente pièces de canon placées par les Autrichiens derrière une digue, les artilleurs français, n'en ayant que dix-huit, conservèrent leur supériorité. Vers le déclin du jour l'infanterie arriva : il était trop tard pour tenter le passage à cette heure. Le maréchal fit ses dispositions pour le lendemain. San-Vitto et Valvasone furent les points désignés pour y réunir les divisions de l'armée, d'où elles devaient passer et tourner l'ennemi afin de le couper. Mais le prince Charles, jugeant trop bien des manœuvres du maréchal Masséna, dut en craindre les suites. Il quitta

sa position, et dirigea sa marche versPalma-Nova au milieu de la nuit.

TALAVERA-DE-LA-REYNA.

28 *juillet* 1809. — Après la défaite de Cuesta à Alcabon, l'armée ennemie, au lieu de songer à faire sa retraite, comme quelques personnes le pensaient, prit position, sa droite appuyée à Talavera, sa gauche à la montagne qui forme le contre-fort du bassin de Tietar. Cette position est formée d'un mamelon qui s'elève à l'est par une pente très-rapide, et qui, s'inclinant à l'ouest par un mouvement de terrain beaucoup plus doux, se lie à une continuité de petits mamelons qui se prolongent dans la direction de Talavera. Il existe entre ce principal mamelon et la montagne un vallon d'environ trois cents toises de développement où prend naissance un ravin qui se prolonge du nord au sud, et qui, couvrant la gauche et le centre de l'ennemi, vient se perdre dans la vallée de Talavera, à la naissance des oliviers, où la droite de l'ennemi était adossée; cette droite était défendue par des ouvrages que l'ennemi avait fait élever sur son front pour la rendre d'un plus difficile accès. Deux routes faciles et praticables pour l'artillerie conduisaient de l'Alberche à la position de l'armée ennemie; l'une est la grande route de Talavera, et l'autre se rencontre à la Casa-del-Campo-de-Salinas. L'armée française suivit cette route pendant une demi-lieue dans une forêt de chênes, et pour y arriver, elle fut obligée de passer l'Alberche à gué au-dessous de Casalegas.

Cette disposition s'exécuta le 27 juillet; quelques coups de fusil tirés sur la droite de l'armée, et la poussière que l'on avait vu s'élever à travers de la forêt de chênes, dans la direction de Casa-de-Salinas, firent présumer que l'ennemi y avait un corps d'avant-garde : le duc de Bellune donna sur-le-champ l'ordre à la division du général Lapisse de se diriger sur Casa-de-Salinas. La division du général Ruffin fut chargée d'appuyer par la droite le mouvement de celle du général Lapisse. Le seizième régiment d'infanterie légère, qui était à la tête de la division Lapisse, engagea bientôt une fusillade qui fut très-vive pendant une heure. L'ennemi avait sur ce point six mille hommes, soutenus par quatre bouches à feu. Le général Chaudron-Rousseau, qui com-

mandait le seizième régiment d'infanterie légère, ordonna à ce régiment de charger à la baïonnette, ce qu'il exécuta avec tant de bravoure que l'ennemi fut mis en pleine déroute, et ne songea plus qu'à gagner à la course le gros de ses troupes.

Lorsque l'armée ennemie s'enfuit de Casa-de-Salinas, le premier corps de l'armée française continua à se porter en avant.

Après la défaite de l'ennemi à Casa-de-Salinas, le maréchal duc de Bellune jugea que, si à la faveur de l'obscurité et de la confusion qui régnait dans l'armée ennemie, on pouvait enlever le mamelon sur lequel cette armée appuyait sa gauche, et que l'on devait regarder comme la clef de sa position, l'ennemi ne pourrait plus se soutenir. En conséquence il ordonna au général Ruffin d'emporter le mamelon avec ses trois régimens. Le général Villate fut aussi chargé de soutenir cette attaque : le général Lapisse reçut l'ordre d'opérer une diversion sur le centre de l'armée ennemie. L'obscurité de la nuit fit prendre une fausse direction au vingt-quatrième régiment, et la marche du quatre-vingt-seizième fut retardée par le passage du ravin, ce qui fit échouer l'entreprise. L'armée française se borna à prendre position au pied du mamelon, et le centre de la réserve bivouaqua à portée du canon de Talavera.

Le 28, à la pointe du jour, on s'aperçut que l'ennemi avait garni ce mamelon de plusieurs bataillons qu'il fit soutenir par d'autres troupes et par quatre bouches à feu. Une ligne d'infanterie, ayant sa gauche au mamelon et sa droite à Talavera, était renforcée sur ce mamelon et dans la plaine par une seconde ligne que soutenaient des colonnes serrées en masses; en arrière de l'infanterie, on découvrait des têtes de colonnes de cavalerie à l'extrémité de la gauche de l'armée ennemie, quelques escadrons observaient le vallon entre la montagne et le mamelon. Ces escadrons étaient encore appuyés de plusieurs bataillons.

L'ennemi croyait avoir fait de Talavera un poste inattaquable, il ne comptait pas moins se maintenir sur le mamelon, position qu'il avait fortifiée par d'immenses ouvrages de campagne; mais il fut bientôt trompé dans ses espérances.

Joseph Napoléon, sans s'arrêter aux difficultés que présentait une telle entreprise, ordonna au duc de Bellune de commencer

l'attaque. Le maréchal chargea de cette opération le général Ruffin; ce général plaça le neuvième d'infanterie légère à droite, le vingt-quatrième au centre, et le quatre-vingt-seizième à gauche, en colonnes serrées par divisions et par bataillons : c'est dans cet ordre que cette division s'ébranla. Une vive fusillade s'engagea, et le vingt-quatrième régiment occupa le premier plateau du mamelon : il continua toujours son attaque soutenue des neuvième et quatre-vingt-seizième régimens. Il était près de couronner le mamelon et d'enlever les pièces, lorsque l'ennemi le fit attaquer par des troupes fraîches; l'engagement fut vif et meurtrier, les troupes françaises furent obligées d'abandonner le mamelon, et elles se replièrent.

L'attaque du mamelon n'ayant pas réussi, Joseph Napoléon se rendit auprès du duc de Bellune, et, après avoir reconnu la ligne et les dispositions de l'armée ennemie, il se détermina à diriger une attaque générale sur tout son front : le duc de Bellune reçut ordre de faire attaquer le mamelon par ses trois divisions. Le général Sébastiani fut chargé d'établir la première division sur deux lignes, à la gauche de la division Lapisse, de placer la division Laval à la gauche de la première division, mais un peu en arrière, et de faire porter en seconde ligne de cette division une brigade qui arrivait. La division de dragons du général Milhaud fut placée à la gauche pour observer Talavera, la division du général Latour-Maubourg et la division de cavalerie légère aux ordres du général Merlin reçurent ordre de se porter derrière le premier corps qui occupait un terrain découvert, afin de le soutenir et de pouvoir déboucher dans la plaine lorsque le mamelon serait enlevé. La réserve fut placée en troisième ligne derrière le quatrième corps.

Le mouvement que fit le quatrième corps excita l'attention de l'ennemi, et bientôt il s'engagea une canonnade des plus vives : la division Laval se porta en avant de la ligne. Cette division n'avait pas achevé de se développer que l'ennemi l'attaqua avec plus de quinze mille hommes. Le général Laval, sans se déconcerter, appuya aussitôt sa gauche par un carré, et attaqua lui-même l'ennemi qui, saisi de frayeur, se mit en déroute, laissant le champ de bataille couvert de ses morts. Un régiment anglais mit bas les armes, et se rendit prisonnier, lorsque le colonel du régiment qui l'avait coupé tomba mort.

L'ennemi porta sur la division Laval de nouvelles forces: Joseph Napoléon, s'étant aperçu que cette division s'était trop engagée, ordonna de la faire reployer sur le terrain qu'elle devait occuper. Le général Sébastiani fit exécuter ce mouvement, et le fit appuyer par la seconde brigade de la division. La ligne étant formée, les troupes du quatrième corps attendirent pour agir que le duc de Bellune eût commencé l'attaque du mamelon; bientôt on vit les troupes du premier corps s'ébranler. Le général Lapisse passa le ravin, soutenu de la cavalerie du général Latour-Maubourg, et appuyé de deux batteries de huit bouches à feu chacune. Le général Villate menaça le mamelon et couvrit le vallon. Le général Ruffin, longeant le pied de la grande chaîne de montagnes, cherchait à déborder l'ennemi : ce dernier renouvela son attaque à trois reprises différentes, et fut toujours repoussé avec perte.

La ligne que l'armée ennemie avait occupée au commencement de l'action le fut en grande partie par l'armée française qui avait exécuté plusieurs charges à la baïonnette. Le poste de Talavera se trouva débordé par le quatrième corps, qui fit des prodiges de valeur; le mamelon l'était également par la division Ruffin, qui formait l'extrémité de la droite des troupes françaises. L'ennemi avait retiré son artillerie du mamelon; quelques reconnaissances dirigées sur Talavera annonçaient qu'il se trouvait dans ce poste beaucoup moins de troupes. Enfin tout présageait qu'il ne fallait encore qu'un coup de vigueur pour culbuter l'ennemi. Pendant que le quatrième corps combattait avec valeur, le duc de Bellune lui avait réuni la division Lapisse, et l'avait ramenée jusqu'au pied du mamelon; le bataillon des grenadiers aux ordres du chef de bataillon Bigez était déjà formé en colonne, le général Villate disposait une brigade qui était destinée à couvrir le vallon, le vingt-septième régiment de cavalerie faisait lui-même un mouvement en avant, lorsque l'ennemi détermina encore une charge de cavalerie sur l'infanterie française; elle fut reçue avec le plus grand calme et une rare intrépidité par le bataillon des grenadiers et le vingt-septième léger. Quantité de chevaux et d'hommes vinrent tomber aux pieds des rangs de cette infanterie; le régiment anglais, vingt-troisième de dragons légers, malgré la fusillade du vingt-septième et du bataillon de grenadiers, s'engagea dans le vallon, passant entre la division Villate et la division Ruffin; la brigade du général Stroltz manœuvra avec ses troupes pour

laisser passer les régimens ennemis et les charger en queue; bientôt la mêlée fut complète, le général Merlin, avec les lanciers et chevau-légers, prit l'ennemi en tête et en flanc : tout fut tué ou pris.

La perte de l'armée combinée, dans cette journée mémorable par la résistance opiniâtre des deux partis, fut évaluée à dix mille hommes. Les généraux anglais Mackensie et Langwarth y perdirent la vie; beaucoup d'officiers de distinction y périrent. Après la bataille on trouva à Talavera deux cents officiers et quatre mille blessés que l'ennemi n'avait pas encore pu évacuer. La perte de l'armée française fut presque aussi considérable, elle consistait en six cents hommes tués, et environ quatre mille blessés.

Alfred-Désiré de Lafontaine, officier de la légion d'honneur, et colonel de cavalerie, ayant été blessé dans cette journée, se fit panser sur le champ de bataille, et aussitôt après rallia les grenadiers du soixante-quinzième de ligne, qu'il commandait, et qui s'étaient dispersés depuis sa blessure. Il les ramena à la charge avec une nouvelle ardeur, et fut désigné parmi les braves qui avaient bien mérité de la patrie.

Le chevalier de Lafontaine se distingua encore depuis à à diverses époques, et particulièrement dans les campagnes d'Espagne, de Silésie et de France.

TANN.

19 *avril* 1809. — Parti d'Augsbourg, le général Oudinot arriva le 19 à Pfaffenhoffen, y rencontra quatre mille Autrichiens, les attaqua, les dispersa, et leur fit trois cents prisonniers. Pendant qu'il obtenait un avantage qui signala l'ouverture de la campagne de 1809, le duc d'Auerstaedt sortit de Ratisbonne pour se rapprocher d'Ingolstadt. Il parut alors évident que le projet de Buonaparte était de manœuvrer sur l'ennemi qui était parti de Landshut, et de l'attaquer au moment où il marchait sur Ratisbonne, croyant avoir l'initiative.

Le 19, au lever du jour, le duc d'Auerstaedt se mit en marche sur deux colonnes. Sa droite était formée des divisions Morand et Gudin; celles de Saint-Hilaire et de Friant formaient sa gauche. La division Saint-Hilaire, arrivée à Peissing, y trouva l'ennemi plus fort en nombre; mais le général Saint-Hilaire, que soutenait le général Friant, culbuta les

Autrichiens, enleva leurs positions, leur tua un grand nombre d'hommes, et leur fit sept mille prisonniers. Le soixante-douzième se distingua beaucoup dans cette affaire, et le cinquante-septième, qu'on avait jadis surnommé en Italie *le Terrible*, justifia encore ce surnom dans cette glorieuse journée, où seul il aborda et défit tour-à-tour six régimens autrichiens.

A deux heures après midi, le général Morand rencontra sur la gauche une division ennemie qu'il attaqua en tête, pendant que le duc de Dantzick, avec un corps de Bavarois, arrivant d'Abensberg, vint la surprendre en queue. Cette division fut bientôt débusquée de toutes ses positions, et y laissa quinze cents morts, autant de prisonniers : les chevau-légers bavarois détruisirent le régiment de Levenher, et son colonel fut tué.

Vers la chute du jour, le corps du duc de Dantzick fit sa jonction avec celui du duc d'Auerstaedt.

Dans ces divers combats, les Autrichiens perdirent plusieurs généraux et beaucop d'officiers. Le prince de Lichtenstein, le général de Lusignan et quelques autres, furent grièvement blessés à la journée de Tann.

TARRAGONE.

28 *juin* 1811. — L'armée française du nord, sous les ordres du comte Suchet, poussait avec activité le siége de Tarragone, défendu par une garnison de dix-huit mille hommes, toujours renforcée par les Anglais, qui débarquaient sans cesse dans le port des troupes de Valence, d'Alicante, de Carthagène, avec des armes et des munitions. Dès le 3 mai, les Espagnols avaient été forcés de rentrer dans la place, et le lendemain les Français avaient complété l'investissement jusqu'à la mer. Plusieurs sorties furent faites ensuite avec différens succès. Les batteries françaises s'élevaient cependant contre les principales fortifications de la ville. Le fort d'Oliva, après une attaque vive et sanglante, où les assiégeans se couvrirent de gloire, fut emporté le 28 mai.

Les assiégés tentèrent de le reprendre le lendemain avec trois mille hommes ; mais, culbutés par-tout, ils furent rejetés dans les portes de la ville. Le premier juin la tranchée fut ouverte devant la ville ; le port avait été déjà évacué, inquiété

par les batteries françaises de la mer. Une parallèle fut ouverte à cent toises du bastion des Chanoines, et s'appuyait à droite au Francoli. Ce dernier ouvrage fut bientot emporté, et donna aux Français la facilité de concentrer l'attaque, qui alors fut poussée avec plus de rapidité et de vigueur : les assiégés ne ralentissaient pas non plus la vivacité et l'opiniâtreté de la défense, qui avait l'avantage du port de la ville dont on ne pouvait former entièrement le blocus sans le concours d'une flotte. La basse ville, qui comprend le port et le môle, était hérissée de batteries, qui se renouvelaient tous les jours.

Les Français avaient dirigé tous leurs efforts de ce côté, et la prise de la fortification, *la Lunette du Prince*, leur donnait le moyen de pénétrer plus facilement dans l'enceinte de la ville basse. La batterie de brèche y fut aussitôt transportée et établie ; le magasin à poudre de cette batterie sauta par un obus venu de la place qui y mit le feu ; mais le mal fut réparé en moins d'une heure, et toutes les batteries commençèrent à jouer contre le fort de la ville ; le feu des assiégeans fut éteint, les ouvrages ébranlés, et bientôt trois brèches praticables furent ouverres. L'assaut fut ordonné ; tous les débouchés furent occupés par quinze cents grenadiers et voltigeurs, avec des sapeurs et des échelles, et disposés en colonnes d'attaque et de réserve. Ils étaient suivis par mille travailleurs. Les autres dispositions pour protéger l'attaque furent données et exécutées ; et à sept heures du soir, quatre bombes furent le signal de l'assaut. Aussitôt, sur les differens points d'attaque, s'élancèrent cinq colonnes françaises, remplissant les airs du nom mille fois répété de l'homme qui tenait alors dans ses mains les destinées de la France. Toutes les fortifications qui défendaient la basse ville furent attaquées avec une vigueur admirable. De part et d'autre tonnait, au milieu des décharges de l'infanterie, une artillerie épouvantable. Une manœuvre éxécutée avec beaucoup d'intelligence et de courage, par ordre du général du génie baron Rogniat, et commandée par le capitaine Thiébaud, aide-de-camp de ce général, tournait la demi-lune, et eut beaucoup d'influence sur le succès de l'attaque ; une autre colonne s'élança par la brèche du bastion Saint-Charles, et entra dans le faubourg ; de là elle se porta vers le fort royal pour le tourner par la gorge.

La ville basse et les ouvrages étaient défendus par cinq

mille assiégés qui opposaient une vive résistance; mais les grenadiers et les voltigeurs renversèrent tous ces obstacles: ils les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'au réduit du bastion des Chanoines. Ils s'arrêtent bientot au pont-levis pour disputer le passage aux Français, qui en firent un grand carnage, et comblèrent les fossés de cadavres. Les braves grenadiers et voltigeurs se jettent aussitôt sur la brèche du fort royal, qui, après une lutte sanglante fut emportée et rendit les Français maîtres du point qui devait assurer la conquête de tout le reste.

La colonne du commandant Fondzelski avait pénétré en même temps dans les faubourgs, franchissant les coupures, renversant les barricades, et chassant les ennemis devant elle, tandis que cinquante grenadiers lancés par le bord de la mer s'efforçaient d'arriver à la tête de la jetée. Cependant l'attaque chancela sur ce point, et resta dans un moment d'indécision par une fusillade vive et imprévue d'une réserve espagnole sous les ordres de Sarsfield. Mais aussitôt la réserve fraçaise, sous les ordres du colonel Robert, du cent dix-septième, s'avança par le bord de la mer, et le combat fut rétabli par sa seule présence.

Les Espagnols, dont la retraite était coupée, sont acculés à la mer et au mole: épouvantés, ils fuient de toutes parts, et trouvent par-tout la baïonnette française; par-tout ils succombent; rien n'échappe à la mort dans le faubourg, au port, dans les maisons et les fossés, et jusqu'aux portes de la ville, où ils sont poursuivis, et tombent sous les coups d'une poigée de braves, qui ne leur font point de quartier. Après cette attaque impétueuse et ce succès brillant, le général Palombini, qui commandait l'assaut, et le colonel Robert, ralentissent la fougue de leurs troupes, placent les postes, et font les dispositions nécessaires pour conserver les positions qu'ils viennent de conquérir.

Ainsi fut emportée la basse ville, où l'on trouva des magasins de différens objets, quatre-vingts pièces de canon, et une grande quantité d'armes, provenant des morts et blessés, et des prisonniers au nombre de cent soixante, qui échappèrent, comme par miracle, à la fureur des soldats. Bientôt les troupes françaises prirent leurs positions dans la basse ville et ses dépendances, et continuèrent leurs travaux contre le corps de la place

Le lendemain elles parurent dans le meilleur état et dans

une attitude menaçante pour les Espagnols et la flotte anglaise, qui en furent épouvantés et désespérés. La flotte anglaise, bravant alors l'artillerie française, qui l'avait jusque-là tenue éloignée, prit aussitôt le vent pour prolonger rapidement la côte, depuis la hauteur du fort Francoli jusqu'au-delà du port, et chaque vaisseau, en passant tour-à-tour devant le flanc d'attaque des Français, lâcha toute sa bordée, inondant toutes leurs tranchées, leurs camps et le faubourg d'une pluie de boulets, qui cependant ne fit pas beaucoup de mal. La garnison voulut profiter de ce moment qu'elle crut favorable, et présenta quelques têtes de colonnes, qui se retirèrent précipitamment à la vue des assiégeans, qui s'étaient cachés dans les maisons.

Les ouvrages contre la dernière enceinte s'avancèrent avec vigueur : les batteries furent dressées, et le 28 juin le dernier assaut fut donné. La défense des assiégés, qui espéraient délivrer la ville par une sortie générale, avait porté à son comble la fureur des soldats français; ils montèrent à l'assaut avec une résolution qui annonçait de grands désastres aux Espagnols. Tous les obstacles furent renversés : les assiégés, battus sur tous les points de défense, furent mis en déroute: bientôt ce ne fut plus un combat, mais une boucherie. Quatre mille Espagnols périrent dans la ville; près de douze mille se jetèrent dans la campagne en se précipitant du haut des murs. Mais un grand nombre de malheureux fut sabré ou noyé. Le carnage durait encore; on ne marchait que sur des monceaux de cadavres et de blessés.

Enfin, fatigués de tuer, l'acharnement des soldats français se ralentit, et le massacre cessa dans toute la ville. C'est ainsi qu'après un siége de deux mois, ou plutôt, (comme le disait le général en chef) après trois siéges en un, et cinq assauts successifs, la ville et le port de Tarragone furent au pouvoir des Français, avec cinq mille bouches à feu, quarante mille boulets ou bombes, cinq cents milliers de poudre, grande quantité de plomb, près de dix mille prisonniers, dont cinq cents officiers, trois maréchaux-de-camp et le gouverneur de la place, quinze cents blessés, et vingt drapeaux qui ornèrent la capitale de la France. La garnison espagnole perdit dans ce siége neuf mille sept cent quatre-vingts hommes, au nombre desquels quatre cent quatre-vingt-dix-sept officiers, et quelques maréchaux-de-camp. Tels furent les principaux évènemens du siége de Tarragone,

où l'armée d'Aragon acquit de nouveaux trophées et de grands titres dans les fastes militaires de la France.

15 *août* 1813. — Tarragone avait été pris par l'armée française, et le maréchal duc d'Albufera avait ordonné que cette place fût détruite, suivant les ordres de Napoléon. Les Anglais, voulant s'emparer de cette ville, vinrent l'investir par terre et par mer avec des forces considérables. Le duc d'Albufera, qui s'était établi à Villa-Franca, n'ayant pas assez de troupes avec lui pour faire lever le siège, jugea à propos d'attendre le général Decaen : cependant il ne cessa pas pendant ce temps d'inquiéter l'ennemi par des attaques presque journalières, et le succès était toujours de son côté. Les Anglais et les Espagnols dirigeaient avec la plus grande activité leurs travaux contre la place. La garnison, qui n'était que de deux mille hommes, repoussait avec la plus grande vigueur les attaques des assiégeans, et défendait avec une intrépidité rare les ouvrages à moitié ruinés. Toutes les nuits et tous les jours elle faisait un feu vif et bien nourri sur les travaux des ennemis; mais, depuis le 30 juillet, les aqueducs ayant été coupés, elle supportait la privation de l'eau dans la saison de la canicule. Enfin, vers le 13 août, le général Decaen vint rejoindre le duc d'Albufera à Villa-Franca avec une partie de ses troupes, commandées par les généraux Maurice, Mathieu et Lamarque. Le général en chef partit aussitôt, et poussa deux divisions d'infanterie et toute sa cavalerie sur Vendrell et Nova-Santa-de-Bara, menaçant les postes retranchés d'Altafulla. Les Anglais, trompés par ce mouvement, comme le maréchal l'avait très-bien prévu, firent replier dans la nuit les divisions de Wittingham et de Roche, qui occupaient les cols de Sainte-Christine et de Rocadelleure, et dégarnirent leurs fortes positions de Brafim, persuadés qu'ils étaient que les Français allaient attaquer par la route royale; mais le duc d'Albufera fit quitter cette route à ses troupes, à la faveur de la nuit, et franchit le col de Rocadelleure, tandis que les troupes du général Decaen passaient par Sainte-Christine. Par ces mouvemens les ennemis se trouvèrent débordés et n'opposèrent qu'une faible résistance au passage de la Gaya. L'armée française, malgré une chaleur excessive qu'elle supportait sans se plaindre, s'avançait avec célérité contre les ennemis. Le maréchal duc d'Albufera rencontra neuf cents chevaux anglais en avant de

Nulles, et les fit attaquer par le brave général Mesclop avec deux escadrons du quatrième de hussards, qui faisaient partie de l'avant-garde. Les Anglais furent culbutés, mis en désordre et perdirent près de quarante dragons du vingtième régiment, dont deux officiers. Cependant le général Decaen se portait sur Walls, dont il s'empara, et poussait des reconnaissances au-delà du Francoli. Bientôt l'armée française se trouva en présence de l'armée ennemie, et se disposa à livrer la bataille le lendemain ; mais les Anglais, déjà repoussés sur quelques points, où ils avaient perdu un peu de monde, se mirent en retraite pendant la nuit ; les Espagnols, commandés par le duc del Parque, se retirèrent sur Cambrils, Monbrio et Rindoms, en même temps que les Français entraient dans Tarragone sans tirer un coup de fusil, et firent éclater leur joie avec cette brave garnison, qui, attaquée par une armée nombreuse de terre et de mer, résista à tous les efforts avec un courage et une fermeté admirables. Le 18 du même mois, Tarragone, bombardé et brûlé en 1811 par les Français, et en 1813 par les Anglais, n'offrit aux regards que des monceaux de ruines, calamités attachées à l'état de guerre.

TARREGA.

3 *janvier* 1811. — Le général espagnol Georget, qui était posté dans les gorges du Montblanc, se porta, à la tête de douze cents hommes d'infanterie, et de huit cents chevaux, sur Tarrega, occupé par un détachement de cavalerie française, sous les ordres du colonel Villate. Le commandant français de Lérida, ayant appris la marche des Espagnols, fit partir de cette ville quatre cents hommes du vingt-neuvième de chasseurs, sous les ordres du colonel Maymat, et leur ordonna d'occuper le village d'Anglesola, et de se mettre en communication avec la cavalerie du colonel Villate. Les Espagnols attaquèrent, à la pointe du jour, Tarrega ; mais la garnison monta aussitôt à cheval, se mit en bataille hors de la ville, et, pour donner le temps à la cavalerie venue de Lerida de marcher sur les derrières de l'ennemi, le colonel Villate fit mine d'abandonner son poste, afin d'attirer les Espagnols sur Bellpuig. Cette manœuvre eut le succès le plus heureux ; malgré les attaques successives de leurs ennemis, les troupes de la garnison ne

furent point entamées. Elles allaient être chargées de nouveau lorsque les quatre cents chasseurs enveloppèrent les Espagnols, les chargèrent avec une vivacité étonnante; dans un instant, plus de trois cents furent sabrés sur le champ de bataille. Au milieu du combat, le général Georget fut attaqué, blessé à la tête, et terrassé par le seul chasseur Dautze, qui le fit prisonnier. L'infanterie, ne pouvant résister aux charges de la cavalerie française, qui la pressait des deux côtés, prit la fuite et se retira dans le plus grand désordre sur Monblanc, ainsi que la cavalerie qui fut entièrement dispersée. Les Espagnols, outre trois cents hommes restés sur le champ de bataille, perdirent une centaine de prisonniers. Cette affaire, où la cavalerie française combattit seule contre des troupes de cavalerie et d'infanterie bien supérieures en nombre, fit un grand honneur à la prudence, et à la bravoure des colonels Maymat et Villate, et au courage des soldats.

TARVIS.

25 *mars* 1797. — En 1797, les Autrichiens, harcelés partout par les armées françaises étaient sans cesse battus en tous lieux; les mouvemens des troupes françaises étaient si rapides, et elles tombaient tellement à l'improviste, que les Allemands avaient à peine le temps de se rallier pour décamper avec un certain ordre. Leur désastre s'étendait surtout dans les gorges du Tyrol, où leurs colonnes souvent coupées obligeaient d'envoyer des forces considérables pour les dégager.

Un de ces combats est digne d'être cité. Une division d'Allemands coupée à la Chinse allait être secourue par une de leurs colonnes partie de Clagenfurt pour aller la renforcer, quand Masséna rencontre à Tarvis ces divers corps de troupes ennemies, précisément sur une hauteur dominant la Dalmatie et les Alpes : trois pieds de neige couvraient la terre en plusieurs endroits. La glace n'empêcha point la cavalerie de charger. L'opiniâtreté du combat signala la valeur des combattans. Mais enfin, les Autrichiens, vaincus et mis dans une déroute complète, furent obligés de céder le champ de bataille, en laissant trois de leurs généraux prisonniers.

TATAMAVE.

20 *mai* 1811. — Une division de frégates, composée de *la Renommée*, *la Néréide* et *la Clorinde*, sous les ordres du capitaine de vaisseau Roquebert, était près de l'île de Madagascar. Le capitaine Roquebert avait envoyé, le 19 mai, deux canots armés dans la baie de Tatamave, pour s'emparer de quelques bâtimens anglais qui y étaient mouillés. Cette expédition réussit au-delà des espérances du capitaine; car les Français surprirent également le fort et y firent cent prisonniers. Le lendemain, au jour naissant, les Français étaient sous le vent de l'île aux Prunes, lorsqu'ils aperçurent quatre bâtimens anglais dans le N.-N.-O., qui furent reconnus pour trois frégates et un brick. Les Anglais forcèrent sur-le-champ de voiles pour joindre les bâtimens francais, tandis que le capitaine Roquebert s'entretenait au vent avec petite voilure. Lorsque les deux divisions se trouvèrent assez près, la canonnade commença, mais hors de portée, en courant à bord opposé. Mais bientôt les Anglais virèrent de bord, et les deux divisions furent placées sur le même bord, à telle distance cependant que les caronades ne portaient pas. Le capitaine Lemaresquier de *la Néréide*, qui avait le premier engagé le combat, arriva dans l'intention de combattre vergue à vergue le serre-file de l'ennemi. Mais ni *la Renommée*, montée par le capitaine Roquebert, ni *la Clorinde*, par le capitaine Saint-Cricq, ne purent suivre ce mouvement, elles restèrent ainsi séparées de ce bâtiment. Dans ce moment survint un calme; et aussitôt, pour résister à *la Néréide*, une frégate et le brick se firent remorquer par leurs embarcations, et le capitaine Lemaresquier eut à combattre contre deux frégates et le brick. Cependant *la Renommée* et *la Clorinde* restaient dans l'inaction, et se contentaient d'échanger quelques boulets contre l'autre frégate anglaise. Mais après un engagement d'une heure, *la Néréide*, qui avait combattu seule avec beaucoup de vigueur contre trois bâtimens, fut dégagée quelques momens par les deux autres frégates françaises, qui profitèrent des instans où le calme avait cessé. Le calme toutefois ne tarda pas à revenir; *la Néréide* se trouva encore éloignée des autres frégates, et combattit de nouveau toute seule contre la division anglaise, qui s'était ralliée contre elle. Dans cet engagement, le capitaine Lemaresquier, qui avait montré beaucoup d'intrépidité et de courage, fut tué, et rem-

placé bien dignement par son lieutenant Ponée, qui soutint le combat avec une égale valeur. Après sept heures du soir, *la Renommee* et *la Clorinde*, profitant d'une petite brise, s'avancèrent au secours de *la Nereide*; mais, à l'approche de ces bâtimens, l'ennemi épouvanté se retira, poussa sa bordée à terre, et disparut aux yeux des Français dans l'obscurité de la nuit. Alors les frégates françaises communiquèrent un instant; et, comme *la Nereide* ne pouvait plus manœuvrer, le capitaine Roquebert la héla de courir sa bordée sur la terre, qu'il aurait soin de la conserver, et lui ordonna de se réparer, pendant la nuit, pour recommencer le lendemain. En même temps, *la Clorinde* reçut ordre de suivre de près *la Renommée*. Ces deux frégates coururent ensuite de petits bords, et perdirent bientôt de vue *la Nereide*, qui faisait en vain tous ses efforts pour les suivre. Les deux premières frégates n'avaient pas encore aperçu les Anglais, lorsque, par un virement de bord, un homme de *la Clorinde* tomba à la mer, et tâchait de parvenir au bord en nageant; le capitaine Saint-Cricq, qui voulait le sauver, fit une manœuvre par laquelle il se trouva nécessairement éloigné de *la Renommée*, qui ne tarda pas à apercevoir l'ennemi, et s'engagea aussitôt avec lui, sans rallier *la Clorinde*, avant de combattre. Au premier coup de canon, *la Clorinde* abandonna l'homme qui se noyait, et se porta au feu. Cependant *la Renommée* combattait seule avec toute la division anglaise; le capitaine Roquebert, faisant tous ses efforts pour se soutenir dans ce combat inégal, fut tué par un boulet, et remplacé par son lieutenant, qui ne tarda pas à être blessé. Bientôt la frégate française fut entourée par la division ennemie, et battue de tous côtés par ses canons; cependant elle résista avec une grande opiniâtreté, et ne se rendit qu'après environ une heure de combat. Le capitaine Saint-Cricq n'arriva près de la division anglaise que lorsque le feu eut cessé; et, ignorant ce qu'étaient devenues les deux autres frégates, il fit plusieurs signaux auxquels il ne fut répondu que par une frégate anglaise. Il s'aperçut bientôt qu'il était au milieu des Anglais, à petite portée de pistolet de deux frégates, dont l'une lui tira deux coups de canon auxquels il ne voulut point riposter. Il manœuvra alors pour découvrir les deux frégates françaises; et, malgré la canonnade des frégates ennemies, il parvint à s'éloigner, sa frégate portant plus de voiles que celle des Anglais. Le lendemain matin, il perdit l'ennemi de vue et continua sa route. Cependant *la Nereide* n'avait pas cessé la bordée

à terre, et perdit également de vue les bâtimens anglais. Incapable de faire d'autres monœuvres, et ainsi isolée dans un état d'avaries irréparables à la mer, elle se détermina à entrer dans le port de Tatamave, pour pourvoir à ses réparations, qui exigeaient de grands travaux. Elle n'avait pas encore cessé de travailler, lorsque, le 25 mai, deux frégates et un brick vinrent sommer le commandant de se rendre. Le brave lieutenant Ponée répondit que, pouvant faire une vive résistance, il ne recevrait aucune proposition déshonorante, et, par sa fermeté, obtint une capitulation avantageuse, d'après laquelle il remit aux Anglais le fort et la frégate qu'il lui était impossible de défendre plus long-temps, sous condition que son équipage serait libre et renvoyé en France, et que les officiers et sous-officiers garderaient leurs armes. La perte particulière de chaque frégate française fut, du côté de *la Renommée*, quatre-vingt-treize hommes tués ou blessés; de *la Néréide*, soixante-dix-sept hommes dont vingt-cinq tués; de *la Clorinde*, un homme tué et six blessés. D'après le réglement qui existait alors, les lieutenans Duplanty, de *la Renommee*, et Ponée, de *la Néréide*, malgré leur belle défense, furent traduits pour être jugés par un conseil de guerre, sur la reddition des frégates qu'ils s'étaient trouvés commander; et le capitaine Saint-Cricq encourut également un jugement pour sa conduite dans cette journée, à laquelle il prit peu de part. Si, dans ce combat, le courage et la valeur des soldats et des officiers français méritent des éloges, on ne peut s'empêcher de blâmer les manœuvres de ces derniers, qui, par les combats partiels, se mirent dans le cas d'être réduits les uns après les autres, en faisant combattre ainsi séparément chaque frégate contre la division ennemie tout entière. S'ils avaient su profiter de l'avantage du vent et courir sur les Anglais, prévoir ce qu'ils devaient faire avant de combattre, donner des ordres précis, et mettre de l'ensemble dans les manœuvres et l'attaque, ils auraient remporté une victoire signalée sur les Anglais, dont les forces n'étaient pas beaucoup supérieures.

TERNI.

Décembre 1798. — Les troupes françaises occupant l'Etat romain virent inopinément fondre sur elles une armée ennemie commandée par le général Mack. Une colonne napolitaine de six mille hommes et de six cents chevaux occupait

les environs de Terni. Le général Lemoine, avec une poignée d'hommes consistant dans la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade de bataille, fut envoyé pour s'opposer à la marche de cette petite armée : manquant d'artillerie, de cavalerie et de munitions, chacun de ses soldats n'avait que trois coups à tirer. Ses ordres étaient d'empêcher les Napolitains d'occuper la route de Spolette à Terni.

Le général Championnet, ayant évacué Rome, attachait un grand prix, pour le salut de son armée, à la défense de la route de Spolette à Terni. Le général Lemoine, profondément pénétré de l'importante défense de cette route, à la tête de ses quinze cents hommes, se porte sur la position qu'il avait reconnue. Malgré les périls qu'il dissimule à ses braves, il fait ses dispositions tout en voyant les Napolitains sur la montagne de la Cascade; il attend qu'ils aient descendu la montagne; il les laisse arriver dans un chemin creux, où la petite armée ennemie ne pouvait, par la localité justement appréciée par le général français, faire usage ni de son artillerie, ni de sa cavalerie, ni de tirailleurs sur ses flancs. Le général Lemoine, ayant dès le matin embusqué sa troupe, fond sur elle à l'instant où elle est dans l'embarras du chemin creux. La précipitation des Français fut telle, et l'arme blanche employée avec tant de rapidité, qu'en un instant le carnage fut affreux; les Napolitains furent mis en désordre, et une déroute complète en fut la suite.

Les Français, vainqueurs, se virent maîtres de l'artillerie de l'ennemi, consistant en neuf pièces de canon, deux cents voitures de bagages et six cents prisonniers. Le terrain était couvert de morts et de blessés. La perte en hommes, des Napolitains, était considérable; le roi de Naples en fut effrayé. L'admiration suivit de près, car bientôt après les Français, entrant triomphans dans Naples, eurent la satisfaction de voir les consuls de cette capitale venir complimenter le général Lemoine d'une victoire qui sauvait Rome. Dans cette mémorable affaire, on vit un soldat enlever à lui seul une pièce de canon, après avoir fendu la tête à cinq Napolitains. Le capitaine de ces canonniers se rend, en offrant sa bourse que le Français refuse : « Un soldat français, dit-il, ne se bat point pour de l'argent. » Le capitaine lui offrant son épée : « Gardez-là, dit le soldat, pour l'offrir à mon capitaine; c'est à lui qu'elle apppartient. » Le capitaine napolitain garde son épée, qu'il plonge par derrière dans les flancs du trop

généreux soldat français dont il était devenu le prisonnier, et qui croyait pouvoir marcher près de lui avec sécurité. L'officier napolitain est aussitôt égorgé ; mais la demi-brigade eut à regretter un guerrier aussi brave que généreux.

TERRACINE.

11 *août* 1798. — Le général Macdonald, commandant l'armée française en 1798, occupait le territoire romain lorsque le général Mathieu fut attaqué par huit mille Italiens de la campagne de Rome, ayant avec eux huit pièces de canon. Huit heures du combat le plus acharné, le plus opiniâtre, suffirent à la valeur accoutumée des Français, qui, réunis aux valeureux Polonais, et secondés par eux, parvinrent à vaincre tous les obstacles, et à mettre en fuite ces nouveaux ennemis, qui ne trouvèrent de salut qu'en s'enfonçant dans les marais et dans les roseaux.

Les pièces de canon restèrent toutes les huit au pouvoir des Français. Terracine fut pris d'assaut et entièrement pillé. Tel dut être le sort inévitable d'une ville où un commandant Français avait été assassiné et ses troupes reçues à coups de fusil.

TERRE-NEUVE.

1796. — Le gouvernement français confia, en 1796, au contre-amiral Richery, le commandement d'une petite escadre consistant en six vaisseaux et six frégates. Cette flottille française ne pouvait espérer de se mesurer avec succès contre les flottes anglaises, son dessein étant seulement de tâcher de porter quelque coup sensible au commerce anglais.

Le contre-amiral Richery se dérobe en quelque sorte en quittant les ports de France ; il échappe aux croisières anglaises, et vogue avec les plus grands succès vers les parages de Terre-Neuve, où la marine marchande anglaise s'occupait de la pêche. Cette flottille arrive et surprend, contre le banc de Terre-Neuve, quatre-vingts bâtimens de commerce, enlève tout ce qu'elle y trouve de précieux, brûle après et coule bas les bâtimens ; et, pour ruiner de ce côté le commerce anglais, les Français se hâtent de descendre à terre, et fondent sur les sécheries et habitations des sujets de la Grande-Bretagne ; ils renversent et détruisent tout.

Le contre-amiral Richery, pour achever son ouvrage, expédie une division de trois bâtimens, qui cinglent vers les côtes du Labrador; et, bravant les brumes dont ces parages sont couverts, et les glaces, le chef de division Lallemand, commandant la division, arrive sur les habitations anglaises et les comptoirs des pelleteries, qu'il renverse et détruit de fond en comble, avec les forts et batteries de ces côtes; et, pour compléter la ruine du commerce anglais en pelleterie et en sécheries, il s'empare de la principale partie du convoi de Quebec. Dugué-Trouin et Pointis ne furent pas plus glorieux dans leurs expéditions contre les Anglais que Richery et Lallemand. Mais le gouvernement britannique eût préféré peut-être perdre deux batailles navales, et épargner à ses sujets des pertes aussi considérables. Il est sans doute bien malheureux pour un gouvernement protecteur de ne pouvoir arrêter des désordres qui ruinent les citoyens, et dont les murmures doivent toujours affliger le chef de la nation, qui n'a pu ni prévoir, ni parer des coups aussi hardis et aussi complètement couronnés du succès.

Telles sont les positions respectives du sujet et du monarque; le plus souvent ce qui fait la gloire de l'un et ajoute à sa puissance sape la fortune de l'autre.

TERRES-AUSTRALES (LES).

De 1800 *à* 1804. — Honorable et utile pour la marine française, cette expédition longue, pénible et dangereuse, vaut bien une bataille par ses périls sans nombre, et une victoire par ses glorieux résultats. La relation du voyage de découvertes aux Terres-Australes, exécuté par ordre de Napoléon, fut rédigée par M. F. Péron, naturaliste de l'expédition; et M. Henry Freycinet, qui en faisait partie comme lieutenant de la corvette *le Géographe*, rendit compte de cet ouvrage en 1808. Nous ferons observer que ce marin, aussi instruit que brave, et qui nous a fourni l'article intéressant dont nous enrichissons ces fastes, vient d'être chargé par le roi d'aller reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande, où les forçats doivent être envoyés dans un autre Botany-Bay.

« Vers le milieu du dernier siècle, l'essor que prirent les sciences parmi nous influa éminemment sur les progrès de la navigation; mais le perfectionnement des différentes branches de cet art devait à son tour contribuer à accroître l'étendue

des connaissances humaines. Bougainville et Cook marquèrent cette époque mémorable où les voyages lontains reçurent la noble direction de l'utilité générale; et si, aux immenses travaux de ces deux hommes illustres, on veut réunir ceux de leurs habiles sucesseurs, qui ne serait frappé de la grandeur de l'édifice élevé par l'audace et le génie à la gloire du siècle, à la reconnaissance de la postérité! Ces entreprises considérables ont prodigieusement reculé les bornes de la physique, de l'histoire naturelle, et plus encore peut-être celles de la géographie. Nos vaisseaux, en effet, ont déjà visité toutes les parties du globe, sillonné toutes les mers: et tels sont à cet égard le nombre et la nature des résultats, qu'en exceptant quelques îles ou quelques archipels de peu d'importance, on pourrait assurer qu'il ne reste plus rien à découvrir sur notre planète. Mais si la carrière des découvertes géographiques devient chaque jour plus bornée pour nos navigateurs, il leur reste encore une tâche moins brillante à la vérité, mais réellement plus honorable, puisqu'elle est à-la-fois plus périlleuse et plus difficile. Nous voulons parler ici de la détermination exacte de ces longues portions de côtes que les premiers voyageurs ne firent, pour ainsi dire, qu'entrevoir; nous voulons parler de ce genre de travail auquel la géographie nautique doit en quelque sorte une création nouvelle, et qui a successivement illustré les expéditions de Lapérouse, de Vancouver et de Dentrecasteaux. D'ailleurs, quels qu'aient été les talens et le zèle des navigateurs modernes, quelle qu'ait été pour nous l'heureuse influence de leurs recherches, on ne saurait disconvenir que le domaine des sciences ne puisse s'accroître indéfiniment par leurs soins, et que notre industrie sociale n'y puisse trouver encore de nouveaux sujets d'utilité ou d'agrément.

« Depuis quelques années, ces savans ont avec raison porté leurs regards sur cette île immense, ou plutôt sur cette cinquième partie du monde, découverte depuis environ deux siècles par les Hollandais; sur ce pays où toutes les productions et jusqu'à la nature du sol, présentent autant d'objets que de faits nouveaux, et, pour ainsi dire, autant de paradoxes en physique. On a senti que l'importance de ces contrées sauvages avait été méconnue trop long-temps; car il faut l'avouer, les premiers navigateurs qui parcoururent les côtes du nord et de l'ouest de la Nouvelle-Hollande ne nous en transmirent que des notions confuses, et ce ne fut guère qu'à l'époque où Dampierre parut sur ces rivages, que l'at-

tention de l'Europe commença à se réveiller. Mais il appartenait au capitaine Cook de fixer à cet égard l'opinion du monde : tel fut le résultat de sa reconnaissance à jamais mémorable de la Nouvelle-Galles du sud. Dès-lors l'Angleterre comprit tout ce qu'un établissement sur ces plages lointaines pouvait offrir d'utilité à l'extension de son commerce, et peu d'années lui suffirent pour concevoir et exécuter le plan d'une colonie aussi importante dans son objet, qu'étonnante et recommandable dans les principes qui la régissent.

« Une circonstance si favorable mettait nos rivaux à même de satisfaire l'avide curiosité de l'Europe savante, et cette gloire leur était exclusivement réservée, si, par de puissans efforts, la France ne fût venue la partager avec eux. Deux expéditions célèbres, celle de Lapérouse et celle de Dentrecasteaux, furent chargées de visiter ce pays extraordinaire : la première y périt sans doute; mais les sciences s'enrichirent de tous les travaux de la seconde, et le haut intérêt qu'ils comportent fit désirer plus vivement à l'institut de France une entreprise nouvelle, consacrée tout entière à la reconnaissance du continent austral et des îles nombreuses qui s'y rattachent.

« Napoléon sanctionna ce vaste projet, et, par son ordre, les corvettes *le Geographe* et *le Naturaliste*, que seconda ensuite la goëlette *la Casnarina*, firent voile pour la Nouvelle-Hollande au mois d'octobre 1800.

« Nous nous proposons de rendre compte de l'historique de ce voyage, dont le gouvernement a confié la rédaction générale au naturalise M. Péron, le même qui, par ses travaux, a si puissamment contribué aux succès de cette noble entreprise. Mais la nature de ce travail ne nous permettant pas de suivre l'auteur dans les divers chapitres de son ouvrage, nous nous bornerons ici à donner une idée succincte des objets qui s'y trouvent exposés avec autant d'intérêt que de vérité.

« Nos voyageurs, après avoir touché successivement à Ténériffe et à l'Ile-de-France, vinrent attérir sur le cap Leuwin de la Nouvelle-Hollande, et commencèrent le 27 mai 1801, l'exploration de la partie des côtes inconnues, comprise entre ce dernier point et la rivière des Cygnes de Vlamming. Ils y découvrent la baie du Géographe, dont ils font une reconnaissance complète ; mais les dangers sans cesse renaissans de cette côte sauvage, et la tempête affreuse qu'ils y essuient, pensent entraîner la perte de leurs vaisseaux, et

les obligent de fuir vers le nord. Dans cette circonstance, les deux navires sont séparés. *Le Naturaliste* se rend à la terre d'Edels, et y rectifie les anciennes cartes hollandaises. Ses embarcations visitent l'île Rottnest et les petites îles avoisinantes ; elles remontent enfin la rivière des Cygnes jusqu'à vingt lieues de son embouchure. M. Hamelin, capitaine *du Naturaliste*, après avoir forcément attendu le commandant de l'expédition, se rend dans la baie des Chiens-Marins, qui lui était assignée pour second lieu du rendez-vous : son espoir est encore deçu, il n'y voit point arriver *le Géographe*. Alors il emploie la durée de sa relâche à faire lever un plan détaillé de cette immense baie, si peu connue avant lui ; et l'on y fait d'ailleurs une foule d'observations précieuses pour la marine.

« Cependant *le Géographe* s'était porté rapidement vers les régions équinoxiales, et dans le temps même que sa conserve était à l'attendre sur la terre d'Edels, il jetait l'ancre dans le nord de la baie des Chiens-Marins. Le peu de jours qu'il passe sur cette partie de la terre d'Endracht sont consacrés à la reconnaissance des îles stériles qui bornent dans l'ouest la grande baie dont nous parlons. Les travaux des naturalistes et les observations particulières de M. Péron présentent sur ce point le double intérêt de l'importance et de la nouveauté. Mais il est temps de donner ici une idée de la nature des côtes sur lesquelles nos navigateurs éprouvaient depuis leur approche des périls si imminens. Ecoutons l'auteur de la relation : « Cette partie de la nouvelle Hollande, dit-il, offre à-peu-près le même aspect que la terre de Leuwin, c'est-à-dire, par-tout un prolongement de côtes abaissées, d'un niveau presque uniforme, sablonneuses, stériles, rougeâtres ou grisâtres, sillonnées en différens endroits de ravins superficiels, presque par-tout taillées à pic, défendues souvent par des récifs, inabordables en un mot, et justifiant bien la dénomination de Côtes-de-Fer.

« *Le Géographe*, sans avoir effectué sa réunion avec *le Naturaliste*, commença, le 12 juillet, l'exploration de la terre de Witt, longue et redoutable écharpe de côtes. Qui croirait que les dangers éprouvés déjà par nos voyageurs n'étaient que le prélude de ceux qui les attendaient et qui les assaillirent en ces nouveaux parages? Naviguant sans cesse au milieu de hauts fonds et d'affreux récifs, perdant souvent la terre de vue, lors même qu'ils se trouvaient par les cinq à six brasses d'eau, ayant à lutter

alternativement contre des brises carabinées ou des calmes opiniâtres, et toujours contre l'extrême violence des marées, ils parcoururent ainsi un espace de neuf degrés en latitude, sur treize de longitude. Nous allons indiquer ici les travaux exécutés pendant cette pénible navigation; travaux qui ont acquis plus d'intérêt, et sur-tout beaucoup plus d'extension, par la seconde reconnaissance que *le Géographe* fit quelques mois après de cette côte, accompagné de la goëlette *la Casnarina*.

« L'embouchure de la rivière du roi Guillaume, fixée avec précision; le cap Murat, cette pointe remarquable de la Nouvelle-Hollande, déterminée par des observations nombreuses; la position absolue de la terre de Witt par-tout rectifiée, et des détails de cette côte, tels que la baie Forestier, le cap Borda, la baie Berthoud, le cap Mollien, tracés de distance en distance; la reconnaisance des îles de Rivoli, des îles Lacépède, de l'archipel Champagny, et enfin du grand archipel Buonaparte, tels furent les résultats de cette navigation.

« Sur chaque point de ces côtes effrayantes, M. Péron se voit forcé de reproduire des tableaux de l'uniformité la plus triste, de l'aridité la plus profonde. « De toutes parts, dit-il, s'élèvent, sous mille formes diverses, des îles sablonneuses, stériles et blanchâtres; plusieurs ressemblent à d'immenses tombeaux antiques; quelques-unes paraissent réunies par des traînées de récifs, d'autres sont défendues par de grands bancs de sable; et tout ce qu'on peut distinguer du continent présente, la même stérilité, la même monotonie dans sa couleur et sa constitution. Au milieu de ces îles nombreuses, rien ne sourit à l'imagination; le sol est nu; le ciel, ardent, s'y montre toujours pur et sans nuages; les flots ne sont guère agités que par des orages nocturnes : l'homme semble avoir fui ces rivages ingrats; nulle part du moins on ne distingue aucune trace de son séjour ou de sa présence..... Le navigateur effrayé, pour ainsi dire, de cette hideuse solitude, assailli de dangers sans cesse renaissans, s'étonne, et détourne ses regards fatigués de ces bords malheureux. »

« Après l'exploration de l'archipel Buonaparte, le besoin d'eau douce et le scorbut, qui désolaient déjà l'équipage *du Géographe*, forcèrent le commandant de relâcher à l'île de Timor; il y fut rejoint par sa conserve quelques jours après son arrivée. Nous passons ici sous silence les évènemens funestes qu'entraîna un séjour trop prolongé dans cette île; et pour ne pas intervertir l'ordre que nous nous sommes prescrit,

nous reprendrons l'itinéraire de nos voyageurs, en nous transportant avec eux à l'extrémité méridionale de la terre de Diémen.

« Ils entrèrent dans le canal de Dentrecasteaux, le 13 janvier 1802; et pendant que les naturalistes se livraient avec ardeur à leurs recherches accoutumées et à l'étude de l'homme sauvage, les géographes remontaient la rivière du Nord au-delà de l'endroit où s'étaient arrêtés les canots de l'amiral français, et levaient le plan détaillé du grand port Buache, qui avait été confondu avec la baie Frédéric-Henri.

« Après leur sortie du canal, nos corvettes s'étant portées sur la côte orientale de l'île de Diémen, la relevèrent dans les moindres détails, ainsi que l'île Maria, qui l'avoisine. La baie Frédéric fut retrouvée; mais des îles Schouten, de Tasman, il n'en existe qu'une seule, et les terres qui lui avaient paru comme une chaîne d'îlots ne sont en effet qu'une péninsule, qui, par sa réunion avec la grande île, forme une baie spacieuse, dont la découverte fut consacrée par le nom de *M. de Fleurieu*. En parlant de l'aspect de cette partie de l'île, M. Péron s'exprime ainsi; « Le revers oriental de ces monts sourcilleux est absolument nu, sans aucune trace de verdure : leur crête se distingue sur plusieurs points par des aiguilles granitiques, qu'on serait tenté de prendre pour autant de colonnes élevées par la main des hommes. Une mer profonde baigne cette côte affreuse.

» Nous voilà maintenant arrivés à la seconde époque du voyage, où de nouveaux malheurs entraînèrent la séparation des deux vaisseaux. Cet évènement eut lieu à l'entrée du détroit de Bass, dans lequel nos voyageurs s'engagèrent malgré les approches de l'équinoxe. Obligé par devoir de s'arrêter long-temps dans ces parages, M. le capitaine Hamelin fit reconnaître la plus grande partie des îles et des écueils nombreux qui obstruent le détroit et le rendent si redoutable aux navigateurs. Les canots du naturaliste s'avancerent dans la rivière d'Alrymple de la terre de Diémen, et se portèrent ensuite sur la côte opposée de la Nouvelle-Hollande, pour y visiter le port Western et ses environs. Dans ces entrefaites, *le Géographe*, poussé sur les îles Furneaux par un coup de vent impétueux, échappe comme par miracle à ce nouveau péril, et ralliant les terres méridionales de la Nouvelle-Hollande, il commence, le 27 mars, sa belle reconnaissance de la côte de sud-ouest.

« Pour fixer ici les idées du lecteur, empruntons quelques

phrases à M. Péron : « On comprend généralement sous le nom de côte du sud et du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, toute la portion de ce continent qui, du 33° se prolonge jusqu'au 39° sud, et qui du 112° se développe dans l'est jusqu'au-delà du 144° de longitude orientale, formant ainsi comme une immense écharpe de huit à neuf cents lieues de longueur, dont les deux extrémités viennent se rattacher, d'une part, au cap Leuwin à l'ouest, et de l'autre, au promontoire de Wilson vers le sud. De ce grand espace, la partie seule qui du cap Leuwin s'étend aux îles Saint-Pierre et Saint-François, était comme lors de notre départ de l'Europe. Découverte par les Hollandais, en 1627, elle avait été, dans ces derniers temps, visitée par Vancouver, et sur-tout par Dentrecasteaux; mais ce dernier navigateur n'ayant pu lui-même s'avancer au-delà des îles Saint-Pierre et Saint-François, qui forment la limite orientale de la terre de Nuyts, et les Anglais n'ayant pas porté vers le sud leurs recherches plus loin que le port Western, il en résultait que toute la portion comprise entre ce dernier point et la terre de Nuyts était encore inconnue au moment où nous arrivions sur ces rivages.

« Cette nouvelle et vaste étendue de côtes, consacrée sous le nom de terre Napoléon, devint l'objet de travaux utiles et audacieux : on peut assurer qu'ils distingueront très-particulièrement l'expédition qui nous occupe. Mais ce n'est que dans le récit attachant de M. Péron, qu'on pourra bien juger de leur degré d'importance. Essayons toutefois de le laisser entrevoir ici.

« Qu'on se figure une terre déprimée, aride, sinueuse, presque par-tout taillée à pic, et présentant l'aspect d'une muraille continue; qu'on se la figure, dis-je, défendue par des côtes et des écueils nombreux, sur tous les points hérissée de brisans effroyables, et l'on aura, je pense, quelque idée du prolongement de côtes parcouru par nos voyageurs dans un espace de trois cents lieues. Mais des découvertes plus importantes les attendent encore; ils pénètrent entre la grande île Decrès, et le continent. Ils explorent deux immenses golfes : le premier, qui s'avance de cent milles dans l'intérieur des terres, est appellé golfe Joséphine, et le second, qui comporte plus de six cent milles dans le développement de ses côtes, reçoit le nom de golfe Buonaparte : enfin, un des ports les plus beaux et les plus sûrs de la Nouvelle-Hollande, le port Champagny est découvert.

« Bientôt continuant sa tâche honorable, *le Géographe*,

sans abandonner les terres continentales, reconnaît l'archipel de Léoben, l'archipel Berthier, les îles Jérôme, les îles Cuvier, les îles Joséphine, et arrive aux îles Saint-Pierre et Saint-François, dont les positions et les détails incertains sont définitivement fixés.

« Pour achever ce qui concerne cette exploration remarquable, disons ici que nos navigateurs s'engagèrent derrière les îles Saint-François, qu'ils y reconnurent toute la partie de côte correspondante, et détruisirent ainsi les doutes des physiciens sur l'intégrité du continent austral. Enfin, leurs opérations furent poussées jusqu'au point où l'amiral Dentrecasteaux termina les siennes.

« Tel est l'esquisse légère du travail géographique exécuté sur la terre Napoléon. « Mais, dit l'auteur, de combien de dangers n'est-il pas le fruit! A deux époques différentes, il nous fallut visiter ces bords dangereux, et toujours les ouragans et les tempêtes faillirent causer notre perte : deux fois nous tentâmes de pénétrer dans le golfe Buonaparte, et deux fois nous nous vîmes sur le point d'y périr. *La Casnarina* seule put terminer, huit mois après, cette reconnaissance. »

« En abandonnant la terre Napoléon, *le Géographe* retourna sur l'île de Diémen, d'où le chassèrent bientôt les approches de l'hiver austral; et, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes des navigations les plus longues et les plus cruelles, il se rendit au port Jackson de la Nouvelle-Galles, où se termina, le 20 juin 1802, la première partie de son voyage.

« Nous n'avons parlé jusqu'ici que des résultats obtenus dans ces deux premières campagnes de nos vaisseaux; mais pour que le lecteur puisse saisir, dès à présent, l'ensemble des opérations géographiques, nous allons, en notre qualité de membre de cette expédition, anticiper un peu sur la seconde partie de la relation de l'auteur.

« De nombreuses collections en objets d'histoire naturelle nécessitèrent le retour en France de la corvette *le Naturaliste*; et l'acquisition de la goëlette *la Casnarina* fut faite pour faciliter l'exploration des côtes que nous devions visiter encore. Par le secours de ce petit navire, nos géographes purent achever, jusque dans leurs moindres détails, les travaux que nous venons d'exposer ci-dessus. Jetons un coup-d'œil rapide sur ceux qui appartiennent à la dernière partie de notre navigation.

« Quand nous fîmes voile du port Jackson, la connaissance complète du détroit de Bass dépendait de la détermination précise de la grande île King, située vers le milieu de l'ouver-

ture occidentale de ce détroit; elle dépendait encore de la fixation des îles Hunter, qui se trouvent dans le nord-ouest de la terre de Diémen, et que le M. capitaine Flinders découvrit en 1798, sans que les circonstances lui permissent d'en assigner au juste le nombre ni les configurations particulières. Le premier de ces travaux est dû aux embarcations *du Geographe*; et le second, qui présentait des difficultés nombreuses, fut exécuté tout entier par *la Casnarina*, avec autant d'adresse que de bonheur. Nos vaisseaux, après avoir quitté pour la dernière fois la terre Napoléon, relâchèrent au port du roi Georges, à la terre de Nuyts, et dans cette partie même leur présence n'aura pas été inutile : de là ils allèrent reprendre leur dangereuse exploration de la terre de Witt.

« Ainsi donc, sous le rapport de la géographie, l'expédition qui nous occupe aura détruit les doutes que l'on pouvait conserver encore sur certains points de la partie méridionale de l'île de Diémen; elle aura fait connaître en entier la côte orientale de cette même terre, ainsi que presque toute sa côte du nord; par elle les îles et les rochers du détroit de Bass ont été reconnus, et les îles King et les îles Hunter, pour la première fois, relevées avec exactitude. En travaux absolument neufs, elle nous présente la terre Napoléon, déterminée sur un développement de mille lieues de côtes, en comprenant dans cette supputation, les contours des îles adjacentes. A la terre de Nuyts, elle nous offre d'intéressans détails qui avaient échappé à Vancouver et à Dentrecasteaux; à la terre de Leuwin, une exploration continue de quatre-vingts lieues de côtes; aux terres d'Edels et d'Endracht, on lui doit, entre autres opérations importantes, la reconnaissance de la rivière des Cygnes et celle de la vaste baie des Chiens-Marins. Enfin, à la partie septentrionale du continent austral, elle aura, dans une étendue de quatre cent soixante-dix lieues, rectifié des erreurs considérables, ajouté de nouveaux détails à ce que l'on connaissait déjà de ces parages, et fixé avec certitude les écueils et l'archipel immense qui bordent cette côte inhospitalière.

« La géographie et la navigation formèrent une partie spéciale du voyage, qui fut publiée avec tout le soin et tous les détails qu'elle exigeait. »

TESIN. (LE)

31 *mai* 1800. Le consul Buonaparte, après le passage des Alpes, fit exécuter des manœuvres et des mouvemens qui frap-

pèrent d'étonnement et d'admiration. Jamais l'ennemi ne sut prévoir les attaques qu'on lui porta, puisqu'il fut sans cesse surpris et battu. L'armée de réserve n'eut pas plutôt pris Verceil, sans coup férir, qu'elle fit jeter, par son avant-garde, un pont de bateaux sur la Sezia. L'autre rive du Tesin offrit bientôt aux yeux l'armée autrichienne. Les Français, accoutumés à exercer leur audace en tous genres, ne sont étonnés ni de la rapidité du fleuve, ni du pont détruit, ni du manque de bateaux pour établir un nouveau pont. Tous ces obstacles n'arrêtèrent point les Français; ils ramassèrent quelques frêles nacelles avec lesquelles ils devaient tenter le passage. Les chefs intrépides, électrisant sans cesse les soldats, se portèrent en foule pour faire les dispositions du passage du fleuve, tandis que la division de Boudet se montrait au-devant du pont de Buffarola, où son pont de bateaux avait été retiré; le général Murat, à la tête de sa cavalerie partie de Novare, inquiétait les impériaux sur toute leur ligne, depuis le lac de Côme jusqu'au-delà de Vegerano.

Le général Murat manœuvra de manière à persuader à l'ennemi qu'il allait passer le Tesin près de Volteggio. Informé qu'il existait des bateaux cachés dans un bras du Tesin, il projette à l'instant de surpendre le passage auprès du pont de Galiate; et, pour effectuer ce projet, il fit marcher son artillerie vers le pont, une partie de sa cavalerie, et la soixante-dixième demi-brigade; celle-ci arrive le 31 mai 1800, à la pointe du jour. Ce poste était défendu par les Allemands, qui y servaient deux obusiers et trois pièces de onze. Les batteries jouèrent, et le feu fut très-vif des deux parts; et, tandis que la canonnade vomissait ses feux, les grenadiers de la vingt-sixième et les carabiniers de la sixième légère enlevaient les barques cachées dans le petit bras du Tesin, et les chargeaient sur les épaules des soldats, qui, bravant une guerre de mitraille, parvinrent à les transporter sur l'autre bras de la rivière. Tout près de ce point, une île couverte de bois parut un lieu commode pour faire un feu de mousqueterie avantageux sur les Autrichiens; ausitôt les grenadiers français se jettent dans l'eau jusqu'à l'estomac et gagnent cette île.

En même temps, le général Murat fait prendre en flanc, par son artillerie, l'artillerie des impériaux, et un bataillon, déjà passé sur plusieurs bateaux réunis, charge la cavalerie ennemie qui pour lors est forcée d'abandonner des champs d'osier, des marais et un petit bois qu'elle occupait. Ce passage faillit à coûter la vie au chef de brigade Duroc. Les premières troupes

Digitized by Google

étaient guidées par l'adjudant-général Gerard. L'artillerie autrichienne varie ses positions pour inquiéter, mais en vain, le passage qui s'effectue. L'ennemi se replie ensuite sur le village de Turbigo; là il reçoit le renfort du général Laudon, qui arrive en hâte de Gênes à la tête de deux divisions de cavalerie de la légion de Bussy. Les Français, un moment repoussés par eux, se tiennent ferme à l'entrée du marais, et ripostent d'une manière si vigoureuse, que les efforts des troupes encore fraîches du général Laudon expirent devant les Français qui venaient de reprendre leurs avantages. En avant de Turbigo est un pont dont l'adjudant-général Gerard s'empare : il s'oppose en même temps aux sorties de la cavalerie autrichienne qui inquiétaient l'infanterie française. Le général Murat, sentant aux approches de la nuit combien il était important de faire abandonner leurs positions aux impériaux, ordonne au général Monnier l'attaque de Turbigo; cet ordre doit être exécuté de vive force. En effet le poste est pris à la baïonnette; mais les ennemis, après la plus vive résistance, abandonnèrent ce village et le champ de bataille tout entier, sur lequel on trouva deux cents Autrichiens morts. Les Français leur firent quatre cents prisonniers.

Ainsi finit sur les bords du Tesin la journée du 31 mai 1800.

TEXEL.

Janvier 1794. — Un de ces évènemens extraordinaires qui frappèrent d'étonnement le monde entier, favorisa la conquête de la Hollande par les Français. L'hiver le plus affreux avait totalement gelé les eaux qui servent de rempart naturel à cette république. Les Français, déjà familiarisés avec tous les genres de péril, s'élancent sur les glaces, et se présentent devant les places et les villes hollandaises, qui ne croient point devoir faire une résistance inutile. Amsterdam, Rotterdam, Utrecht ouvrent leurs portes à ces audacieux guerriers, qui savent profiter de toutes les circonstances.

Déjà, de toute l'opulence de la Hollande, il ne restait plus qu'une flotte retenue par les glaces qui entouraient le Texel. Ces républicains, glorieux de leur antique indépendance, n'avaient point, dans une occurrence aussi cruelle, la ressource de fuir sur leurs flottes un joug étranger comme sous Louis XIV. Il ne resta d'autre parti que d'user des vaisseaux arrêtés par les glaces comme d'autant de citadelles, dernière ressource pour défendre leur liberté. Un détachement de cavalerie,

commandé et armé de crampons, s'avance avec intrépidité sur le Texel, aborde les vaisseaux et les attaque. L'escalade de ces citadelles retenues par la glace est facile. Les vaisseaux, autant vaincus par les frimas que par l'audace des assaillans, se rendent à ce détachement de cavalerie, évènement unique sans doute dans les annales du monde. Le pavillon de la maison d'Orange fait place au nouveau pavillon hollandais.

11 *octobre* 1795. — L'amiral de Winther, commandant une flotte hollandaise forte de dix-sept vaisseaux de ligne, de douze frégates et corvettes, sortit du Texel le 7 octobre 1795. Le 11, la flotte hollandaise rencontra une flotte anglaise forte de seize vaisseaux. L'amiral de Winther présente la bataille et fait le signal de serrer sa ligne. Le combat le plus terrible s'engage; mais les Anglais s'attachent particulièrement au vaisseau amiral hollandais. Déjà celui-ci est entouré de quatre vaisseaux anglais dont il soutient long-temps les feux redoublés et l'acharnement particulier. Vainement l'amiral hollandais fit des efforts pour sortir du milieu des quatre vaisseaux anglais. Il ne put s'en dégager : démâté de tous ses mâts, il soutient le combat pendant une heure encore; mais enfin, malgré toute la bravoure du monde, il faut céder à la puissance irrésistible de forces supérieures. Déjà l'équipage diminué de moitié a été obligé de cesser le feu : son pavillon avait été emporté. L'amiral de Winther se rendit, et fut emmené à bord de l'amiral anglais Duncan. *L'Hercule*, vaisseau hollandais, fut embrasé. Cinq autres vaisseaux hollandais combattaient toujours, mais vains efforts! Il fallut succomber et se rendre. De toute cette flotte, les ports de Hollande ne virent rentrer que dix-sept navires. Cette victoire, qui honora sans doute le pavillon anglais, cependant lui coûta cher; et la nation batave eut à déplorer la perte de braves marins de toute classe, et d'excellens officiers, et des vaisseaux d'autant plus précieux alors qu'ils n'en pouvaient de long-temps réparer la perte.

THÈBES (EN ÉGYPTE).

13 *janvier* 1799. — Thèbes, qui n'avait jamais eu rien d'illustre en évènemens remarquables que les titres de superbe et d'antique, après un repos de deux mille ans, se vit tout-à-coup environnée d'une armée de Français. Leurs regards s'attachent

avec avidité sur des restes épars de ces débris de palais et de temples dont l'antique architecture commande toujours le respect et l'admiration. On voit encore par-tout imprimés les traits du génie des arts arrivés, dans ces temps reculés, à un très-haut période de perfection et de gloire. L'aspect de cette fameuse Thèbes présente encore à l'œil étonné l'idée de la puissance de ses rois, de l'industrie de ses premiers habitans, de l'ancienne gloire de l'Egypte.

Si l'imagination ardente des Français est frappée de si grands souvenirs en parcourant ces lieux, qu'y peuvent-ils remarquer aujourd'hui? un pays dont la surface stérile annonce l'inertie de ses habitans, leur barbarie et l'ignorance profonde de leurs souverains.

Tout en parcourant ses monumens et ses murs, le général Davoust, toujours attentif aux mouvemens des Mameloucks, voit les chameaux d'Osman bey Hassan disposés à faire de l'eau pour son armée mourant d'une soif ardente; instruit quelque temps après, par les éclaireurs de l'armée, que les Mameloucks postés au pied d'une montagne par où passaient les chameaux rentrant dans le désert, étaient là pour protéger leur convoi, Davoust se dispose aussitôt à les combattre; en conséquence la cavalerie est à l'instant formée sur deux lignes, et dirige sa marche sur les Mameloucks, qui d'abord paraissent vouloir battre en retraite; mais, faisant subitement volte-face, ils chargent les Français sous le feu du quinzième de dragons dont plusieurs sont restés morts. Le combat est si ardent que Fontenelle, chef d'escadron, a son cheval tué sous lui; l'action est tellement animée que le vingt-deuxième de chasseurs se jette sur les Mameloucks; le carnage est affreux, les troupes se mêlent, l'impétuosité française décide du sort du combat, et les Mameloucks qui s'étaient montrés si terribles, ces Mameloucks supérieurs en nombre, et ayant des armes capables de couper le fer sans s'émousser, abandonnent le champ de bataille couvert de leurs morts et de quelques kiachefs. Ils se retirent dans les déserts de Cosseïr, laissant à regret sans doute leur pouvoir, leurs richesses et les campagnes de l'Egypte.

THÉME.

9 *avril* 1799. — Les Mameloucks opposèrent encore aux Français, dans la haute Egypte, les Arabes d'Yambo; ce qui, faisant une diversion pour eux, pouvait leur procurer

quelques instans de repos, et leur donner aussi l'espérance, avec ce secours sans cesse appelé par les beys, de se débarrasser d'ennemis aussi redoutables que les Français. Les beys, regrettant toujours la perte de leur pouvoir, invitaient toutes les peuplades voisines à venir ravager les pays échappés à leur domination. Dans ces contrées si vastes, et même inconnues, les Français avaient à lutter et contre le climat et contre des hordes qui osaient tomber à l'improviste sur eux pour les combattre.

Les défaites multipliées des Mameloucks ne les dégoûtaient point de se présenter sans cesse au combat. Le système des généraux français était de les détruire; mais ils se reproduisaient par-tout par petites troupes qui harcelaient les Français par-tout où ils se trouvaient à quelque distance du gros de l'armée. Pour en finir, le général Desaix adopte un autre système de guerre; et, pour se délivrer de ces Mameloucks, dont il juge utile à sa politique de voir détruire le dernier, il forme des colonnes successives qui reçoivent l'ordre de repousser les Arabes dans leur désert, et de les tenir au moins à la plus grande distance possible des pays cultivés. Sur ces entrefaites, Tatta est dévasté par les Arabes d'Yambo, venant à peine d'être battus à Djiredjé. Le chef de brigade Lasalle, instruit de ces incursions à Tatta, marche contre eux et les joint près de Thémé, grand village qu'il fait aussitôt cerner par son régiment; il avance en même temps avec son infanterie sur son front.

Une seule décharge de mousqueterie part de la troupe des Arabes d'Yambo, qui vont ensuite se retrancher dans un enclos qu'ils venaient de crèneler; le feu du canon et de la mousqueterie ne les en débusquèrent point. Après plusieurs heures ils sont enfoncés; leur chef étant tué, le reste prit la fuite, vivement poursuivi par les chasseurs; à peine cent de toute leur troupe purent-ils se réfugier dans leurs déserts. Ainsi ces Arabes et Mameloucks se voyaient forcés de renoncer à se mesurer avec des Français; leur bravoure, qui tenait de la témérité, les servit toujours mal tant qu'ils osaient attaquer l'armée française; par-tout ils n'ont essuyé que des défaites et n'ont trouvé que la mort, au lieu de la domination qu'ils voulaient ressaisir.

THIONVILLE.

Août et septembre 1792. — Les puissances coalisées contre la France mirent le siége, en 1792, devant Thionville, une des fortes places du nord de la Lorraine. Les Prussiens l'avaient investie le 24 août; dans cette position, elle fut sommée de se rendre par le duc de Brunswick. Les coalisés occupaient toutes les positions entre Richemont et Castenone. Le duc de Brunswick menaçant la place, M. de Wimphen, qui y commandait, se contenta de répondre au duc : « Vous pouvez tout mettre à feu et à sang dans Thionville; vous pouvez y commettre toutes les horreurs, mais vous ne ferez faire, ni à moi, ni à ceux que je commande, une lâcheté. » Une garnison de cinq mille hommes était tout son appui, et l'esprit de ses habitans, généralement dévoués à la cause d'alors; la place était d'ailleurs assez mal approvisionnée.

Cette réponse, peu satisfaisante, engagea les Prussiens à établir des batteries de mortiers et à dresser des grils. La ville essuya pendant quinze heures un bombardement des plus chauds; mais le feu des remparts répondit à l'ennemi avec plus de chaleur encore, et fit éclipser celui des Prussiens. Les canonniers français luttaient entre eux d'adresse : une masse fut établie par eux pour tirer des primes servant de récompense à celui d'entre eux qui visait plus juste. On couronnait aux acclamations universelles celui qui atteignait une redoute ou qui démontait une pièce; les maladroits payaient une amende. Les habitans étaient du plus grand sang-froid; ils étaient attentifs à prévenir les effets de la pluie de feu qui tombait sur la place; ils éteignaient avec une adresse infinie les mèches des bombes et des obus, et empêchaient par-là les incendies d'éclater.

M. de Wimphen, ayant pris le parti d'une défense active, faisait tous les jours des sorties; il voulait empêcher l'avancement des travaux des assiégeans. Dans une de ces sorties fréquentes, il enleva aux Prussiens quatre cents hommes d'infanterie et cent cavaliers devant le camp de Richemont : c'était le 7 septembre, au point du jour. Le général de Wimphen avait su, par ses dispositions, présenter aux regards de l'ennemi l'idée de forces considérables, parce que, débouchant par des bois, il avait divisé sa troupe en quatre colonnes d'infanterie et deux de cavalerie; les éminences pa-

raissaient garnies de manière à ne pouvoir en calculer la profondeur. Le camp des Prussiens se met en mouvement; des tirailleurs français, se trouvant sur le flanc des Prussiens, les attaquent par une vive fusillade; l'ennemi cherchait à prendre une position, et ne s'aperçoit point que, pendant qu'on exécute d'un côté ce feu de mousqueterie, on lui enlevait un magasin, pour lequel il fallut cent trente chariots pour transporter tout ce qu'il renfermait; en moins de deux heures tout était terminé. A peine l'ennemi venait de s'apercevoir de la ruse; il n'était plus temps, d'après le nouvel ordre de bataille qu'il avait pris, de s'opposer à l'entreprise hardie des Français. Dans la même journée, le général Wimphen enleva, vers le soir, un autre magasin dans le bourg de Rettel. Quatre jours après, ce même général fut informé que quinze mille hommes de plus allaient grossir l'armée des coalisés, et qu'un magasin considérable était à cet effet établi à Gavisse: M. Wimphen résolut de le détruire, ainsi qu'un pont que l'ennemi avait jeté sur Castenom. Le 11 septembre, ce pont fut coupé. Quelques heures après la destruction du pont, le général Wimphen sort de la place; un volontaire va à la nage chercher sur l'autre bord de la Moselle une nacelle; le général passe le premier dans la petite barque avec quatorze hommes qui, en arrivant de l'autre côté, égorgent le poste des coalisés. Un renfort de cent Français leur arrive; ils enfoncent tous les tonneaux renfermant des vivres de toute espèce et boissons, et jettent tout à l'eau; la perte en était très-considérable; à quelques jours de là, la garnison de Thionville reçut un renfort de cavalerie et d'infanterie, formée de volontaires nationaux. Dès le 14, le siége de la place languissait; les coalisés, rebutés, ne soutenaient plus leur feu; leurs travaux près de Gassion étaient abandonnés. Le 17, les coalisés, jugeant leurs attaques vaines, font mine d'abandonner le siége.

N'ayant pu réussir par la force des armes, les coalisés emploient la séduction. On offre un million au général Wimphen, s'il veut livrer Thionville; mais ce général répondit, par une plaisanterie, qu'il accepterait ce million, si l'on consentait à en passer l'acte de donation par-devant notaires. La garnison de Thionville, affaiblie, donna au commandant de la place l'idée d'envoyer un courrier à Metz. Il fallait des hommes bien intrépides, puisque les Autrichiens enveloppaient la place. Le baron de Wimphen demande si

l'on peut trouver quelques soldats déterminés à se faire jour au travers des ennemis : trois hussards se présentent et se chargent du message du commandant de la place, qui demande un renfort à Metz, qu'il juge nécessaire en cas de nouvel assaut. Les trois hussards partent à bride abattue ; deux sont tués par les sentinelles autrichiennes ; le troisième, plus heureux, s'ouvre un passage à travers plusieurs postes ennemis ; il se jette dans une embuscade, dont il se dégage après avoir reçu quelques coups de sabre ; mais enfin rien ne l'arrête désormais, et il arrive à Metz, couvert de blessures et de gloire, porteur des dépêches de son général.

Mais déjà l'ennemi paraissait renoncer à continuer ce siége. Les canons des batteries étaient retirés ; cependant le siége subsistait encore dans son entier, quoique les assiégeans ne fissent d'autres mouvemens autour de la place que pour se défendre ; insensiblement on vit diminuer le nombre de leurs troupes ; enfin le départ des Prussiens, qui allèrent se réunir au duc de Brunswick après la journée de Valmi, annonça la levée entière du siége de Thionville.

THONON.

21 *juin* 1815. — L'ennemi s'était fortifié sur le pont de la Dranse, en avant de Thonon. Le général Desaix envoya un bataillon de la quarante-deuxième pour le tourner, tandis que le colonel Beauchaton du cinquante-troisième, avec un détachement de son régiment, marchait par Thonon. Le 21, à sept heures du matin, le colonel se porta droit au pont, après avoir fait tirer un seul coup de canon. Les voltigeurs s'élancèrent au pas de charge ; le pont fut enlevé, les barricades renversées, et l'ennemi prit la fuite ; le pont fut débarrassé, et cent cinquante hommes déposèrent les armes ; un plus grand nombre fut tué ou blessé.

THOUARS.

5 *mai* 1793. — Les chefs des royalistes, MM. de Bonchamp, Laroche-Jacquelein, Lescure et Bernard de Marigni, au commencement de la guerre de la Vendée, crurent la prise de Thouars utile à leur cause ; ils s'en emparèrent. On regardait autrefois cette ville comme la clef du Poitou et de l'Anjou : bâtie sur une colline, elle présentait une

excellente position militaire ; la rivière nommée le Thoué, guéable en un seul point, arrose les environs de Thouars et forme autour de ses murs extérieurs une ligne courbe qui peut le défendre à l'occident et au midi ; un seul gué, situé au-dessous du village de Vrine, et deux ponts qu'on avait ordonné de couper, en facilitaient la seule entrée. Le 5 mai 1793, on voit les chefs marcher sur Thouars.

Quétineau, général républicain, ayant six mille hommes sous son commandement, voulut aussi se hâter d'occuper Thouars. Le gué de la Vrine fut gardé par quatre cents volontaires de la Vienne. Les troupes de Quétineau présentaient déjà leur front de bataille à une portée de canon des murs de Thouars. Vers les six heures du matin, les royalistes firent leur première attaque sur trois divers points ; Bonchamp, à la tête de sa cavalerie, passa le gué à la nage. Les royalistes écrasèrent les républicains, qu'ils prirent en flanc. Le passage du gué au pouvoir de Bonchamp, ce dernier se porta en forces sur Thouars, tandis que Laroche-Jacquelein, tout en attaquant le Pont-Neuf, tenait l'armée des républicains en échec ; le Pont-Neuf, n'ayant pas été coupé, fut forcé. Quétineau, faisant ses dispositions pour combattre, s'avança. Le feu commence d'abord avec vivacité ; la fortune parut pendant quelques instans fort indécise, tant la valeur des deux partis était égale ; mais les Vendéens, plus animés encore de l'esprit de Bellone, impatiens du résultat, élargissent leur front, déploient leurs ailes, et, se formant en demi-cercle, débordent les républicains, qui s'ébranlent de toutes parts ; ils paraissent vouloir battre en retraite, et bientôt les remparts de Thouars voient ces républicains se débander et fuir dans le plus grand désordre près de leurs murs. Quétineau montra qu'il avait perdu la tête. Il semblait naturel dans sa position d'ordonner la retraite sous Loudun et Poitiers. Il négligea de donner aucun ordre, et se retira tout égaré derrière les murs. Les Marseillais, confus de la conduite du général républicain, n'en voulurent point partager la honte ; ils firent serment de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. En même temps ces Marseillais se forment en bataillon carré ; ils se précipitent dans les rangs des royalistes, la baïonnette en avant. Trois fois le drapeau blanc allait être arboré sur les remparts de Thouars, trois fois ces républicains du midi de la France l'arrachent aux intrépides royalistes qui, redoublant d'ardeur et ayant l'avan-

tage du nombre, obtinrent enfin une victoire complète. Tous les Marseillais périrent dans cette action mémorable, et y périrent glorieusement. Les Vendéens, brûlant du désir de s'emparer de Thouars, ne perdent point de temps; ils montent à l'assaut; ils escaladent les murs avec cette intrépidité que donne le profond sentiment de sa cause, et y arborent le drapeau blanc. Les républicains vaincus mirent bas les armes.

La victoire des royalistes fut complète. Quétineau se rendit à discrétion. Après un combat de dix heures, il resta environ sept à huit cents morts sur le champ de bataille; et dans les mains des vainqueurs, le général, l'armée, les munitions, douze canons et environ six mille fusils: tels furent les trophées de cette journée. Une aussi brillante victoire avait tellement satisfait l'âme des royalistes, qu'on put remarquer leur modération. Dans une ville prise d'assaut, et pour cause d'opinion politique, il n'y eut ni citoyen massacré, ni pillage, ni viol. C'était l'échec le plus funeste porté à la république; elle venait de perdre la meilleure division de son armée, celle de Quétineau. Par le vide que cette perte laissait sur sa ligne, par l'interruption de communications avec Niort, on ne pouvait plus empêcher les royalistes de parcourir librement les districts de Loudun et de Chinon.

Cette affaire de Thouars fit connaître aux républicains toute l'incapacité de Quétineau; aussi fut-il accablé de leur juste indignation. Le courage, la bravoure ne sont pas toujours les compagnes du génie. Mais ici la république, qui ne pardonnait aucune faute, qui n'admettait aucune excuse, vit l'impéritie de Quétineau d'un autre œil; elle crut pouvoir l'accuser de trahison. Peut-être son opinion à cet égard était-elle non-seulement trop sévère, mais même injuste.

Quétineau fut laissé libre, sur sa parole, par les Vendéens: il en profita pour tenter de se justifier en présence de son général en chef. Sa conduite fut examinée avec un soin scrupuleux; ses motifs ne parurent pas suffisans, il ne put être absous; et, sur l'apparence du crime, il fut puni de mort.

THUIN.

10 *mai* 1794. — Une division de l'armée française des Ardennes, commandée par le général Marceau, s'approcha, dans le pays de Liége, de la petite ville de Thuin. Les

Autrichiens occupaient un bois en avant de cette place : après quelque résistance qu'ils opposèrent à la marche des Français, ils furent obligés d'abandonner leurs positions et de se replier sur Thuin. Les chasseurs français les harcelèrent. L'ennemi se voit forcé de se retirer dans cette petite place, dont les ouvrages extérieurs avaient été bien fortifiés. Le général Marceau crut pouvoir juger que les Autrichiens attachaient une grande importance à la possession de cette place, qui, en effet, offrait une position importante sur la Sambre.

Le général Marceau, s'apercevant de tous les efforts que faisait l'ennemi pour garder cette position, se mit en devoir de l'en débusquer. Le général français ordonne en conséquence de charger les Autrichiens la baïonnette en avant : aussitôt les chasseurs se précipitent sur les fortifications ; quelques pièces d'artillerie les soutiennent. Les retranchemens et les remparts de Thuin sont emportés. Les ennemis, après avoir perdu beaucoup de monde, abandonnent la place, laissent quelques prisonniers, et les Français restent entièrement maîtres de Thuin.

THULIN.

3 *novembre* 1792. — Le général Dumouriez, ayant sous son commandement l'infanterie belge, se mit en devoir d'attaquer un détachement de la grande armée autrichienne, qui était stationné auprès du village de Thulin, entre Mons et Quiévrain. Un nombre supérieur d'ennemis allant envelopper les Belges, ceux-ci se virent obligés de se retirer : le général Beurnonvile fut également contraint de replier ses postes sur Quiévrain.

Le général Dumouriez, sentant toute la funeste impression que devait produire un échec pareil, sur-tout au commencement d'une campagne, fit ses dispositions d'attaque pour le lendemain : il en donna l'ordre. Le duc de Chartres, premier aide-de-camp de Dumouriez, commandant l'avant-garde, renforcée de neuf bataillons, passa la Honelle. Ce jeune prince montra dans l'expédition dont il fut chargé, de l'intelligence et de l'intrépidité ; il enleva vivement les postes de Thulin, de Montreuil, et les avenues du bois de Sars. D'après cet avantage, le duc de Saxe-Teschen, posté en avant de Mons, y concentra toutes ses forces.

TILSITT.

1807. — Napoléon, se voyant toujours comblé de succès, poursuivait ses avantages avec ardeur : après la bataille de Friedland, il continua de s'avancer avec sa rapidité ordinaire vers les frontières de la Russie. Le grand-duc de Berg, commandant les divisions de cuirassiers et les troupes légères à cheval, reçut l'ordre de battre tout le pays devant lui. Dans cette vigoureuse poursuite, les hussards du cinquième régiment se distinguèrent. Au bout de trois jours la coalition, après des pertes considérables, abandonna le terrain qu'elle occupait à la cavalerie légère du duc de Berg. Les Cosaques, même plusieurs fois culbutés, eurent beaucoup à souffrir dans les charges vigoureuses qu'on leur fit.

Chaque jour était signalé par des prodiges de valeur et par l'impétuosité française avec laquelle les diverses manœuvres étaient exécutées. Le maréchal Davoust se trouvant près de l'arrière-garde russe fond sur elle, et lui fait deux mille cinq cents prisonniers. Le maréchal Ney entre à Intersburg, y enlève mille Russes et s'empare de magasins considérables. Déjà l'armée française établit son quartier-général à Tilsitt, ville frontière de la Prusse au sud de Mémel, et au nord-est de Kœnigsberg. Peu de jours auparavant, l'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Tilsitt. En approchant de cette ville, une nuée de Kalmoulcks, armés encore de lances et de flèches comme les anciens Scythes, osèrent, ainsi armés, assaillir les troupes françaises. Une quantité innombrable de ces braves, imprudemment jetés dans les rangs des Français, succombèrent sous une grêle de mitraille et de balles. Malgré leur nombre, ces Kalmoucks ne trouvèrent de salut qne dans la fuite. L'infériorité de leurs armes avait déjà été remarquée.

Un Cosaque chargeait un tambour français; celui-ci se jette ventre à terre, au moment où le Cosaque allait le percer de sa lance : le tambour, conservant toute sa présence d'esprit, saisit la lance du Cosaque, le désarme et le renverse à ses pieds. Tilsitt est situé à l'entrée de l'empire moscovite. L'armée française, toujours victorieuse, et ayant partout obtenu les avantages sur les Russes, pouvait prétendre à continuer sa marche triomphante jusque dans le cœur de la Moscovie. Mais Napoléon s'arrêta à Tilsitt. Là il donna

des preuves de modération. Le prince Bagration fit des propositions d'armistice au grand-duc de Berg. Napoléon les accueillit. Cependant il voyait son ennemi dans la détresse; mais il voulut se montrer généreux, et prouver à l'empereur Alexandre que les véritables intérêts de la Russie et de la France étaient de se rapprocher. L'empereur de Russie cédant à ce sentiment, on vit bientôt sur les eaux du Niémen, qui séparaient les deux armées, Alexandre et Napoléon avoir une première conférence; peu après il en succéda une seconde, à la suite de laquelle l'empereur de Russie traversa le fleuve avec Napoléon, et ils vinrent sur la rive occupée par l'armée française. Dès ce moment il s'établit entre la Russie et la France des relations intimes.

L'armée française exécuta sous les yeux de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse des évolutions dont la précision fut admirée par ces deux souverains. Le grand-duc Constantin accompagnait les monarques : un officier de l'état-major demande au grand-duc s'il croyait la paix assurée. « Oui, répondit le prince, les Français et les Russes doivent s'estimer, et ne plus se battre. » Dès ce moment la neutralité fut établie dans la moitié de la ville de Tilsitt. Les souverains y furent réunis au point de n'avoir qu'une cour et une table. Les plus grands intérêts y furent traités ainsi que les intérêts particuliers de la Russie et de la Prusse, qui ne pouvaient être atteints en ce lieu et en ce moment par l'influence de l'Angleterre. Aussi la paix du continent en fut alors le résultat. Les conditions de Napoléon vainqueur furent modérées, il dut prouver que son intention n'était point de dominer sur le nord, mais bien de soustraire le continent de l'Europe à la domination anglaise.

La paix fut signée le 7 juillet 1807 avec l'empereur de Russie, et le 9 du même mois avec la Prusse. Pendant cette paix on put jouir de quelques instans de repos. Napoléon les remplit en récompensant ses soldats; il admit ceux qui s'étaient distingués dans la légion-d'honneur. Il distribua des grades et des décorations de tout genre. Il voulut aussi perpétuer la mémoire des hauts faits qui immortalisaient son armée : il ordonna enfin par le décret suivant d'élever un monument à la gloire de ses troupes.

1° il sera établi, sur l'emplacement de la Madelaine de notre bonne ville de Paris, un monument dédié à la Grande-

Armée, portant sur le frontispice : Napoléon aux soldats de la Grande-Armée.

2° Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, les noms de tous les hommes par corps d'armes et par régimens qui ont été aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et de Jéna ; et sur des tables d'or massif les noms de tous ceux qui sont morts sur le champ de bataille. Sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation, par département, des soldats que chaque département a fournis à la Grande-Armee.

3° Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs où seront représentés les colonels de chacun des régimens de la Grande-Armée, avec leurs noms. Ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps, ou qui ont fait partie de la Grande-Armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

4° Les armures, statues, monumens de toute espèce, enlevés par la Grande-Armée dans ces deux campagnes ; les drapeaux, étendards et timbales conquises par la Grande-Armée, avec les noms des régimens ennemis auxquels ils appartenaient, seront déposés dans l'intérieur du monument.

5° Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et de Jéna, le monument sera illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires aux soldats, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables. Un mois auparavant, un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure pièce de musique analogue aux circonstances. Une médaille d'or de cent cinquante doubles napoléons sera donnée aux auteurs de chacune de ces pièces qui auront remporté le prix. Dans les discours et odes, il est expressément défendu de faire aucune mention de Napoléon.

6° Les travaux commenceront avant le premier mai 1807, et devront être achevés avant l'an 1809.

7° Il sera acheté cent mille francs de rente en inscriptions sur le grand-livre, pour servir à la dotation du monument et à son entretien annuel.

Une fois le monument construit, le grand-conseil de la légion-

d'honneur sera chargé de sa garde, de sa conservation et de tout ce qui est relatif au concours annuel.

TIRLEMONT.

21 *novembre* 1792. — Le général Dumouriez avait depuis long-temps concerté le plan d'invasion de la Belgique. Il choisit le mois de novembre pour réaliser ce projet. Il repoussa d'abord les Autrichens qui occupaient la Champagne : avec une avant-garde d'environ cinq mille hommes. Ce général se porte sur Tirlemont, où étaient les Autrichiens campés sur les hauteurs de Cumptich, en avant de Bœutersem. Les troupes de l'Autriche égalaient à-peu-près en nombre les troupes françaises. Les deux corps s'approchent, une vive canonnade s'engage. Mais les Autrichiens, malgré le renfort de troupes qu'ils venaient de recevoir sur ce point, abandonnèrent ce poste, ainsi que Tirlemont, dont les Français se rendirent maîtres, et où ils entrèrent le 21 novembre 1792 : les Autrichiens se replièrent vers le gros de leur armée.

19 *juillet* 1794. — Tandis que la droite de l'armée du nord faisait des progrès dans la Flandre maritime, les Autrichiens virent une seconde fois s'avancer une armée française sur Tirlemont : le général Jourdan la commandait. Les impériaux étaient cependant en force sur les hauteurs qui environnent la ville. On en vint aux mains. Le combat fut d'autant plus vif que les Français, dans leur ardeur, n'employèrent plus que l'arme blanche, avec laquelle ils étaient déjà si familiarisés. La perte des Autrichiens fut considérable. Les Français entrèrent dans la ville, où ils firent quatre cents prisonniers. Le reste fut mis en fuite.

TIVISA.

15 *juillet* 1810. — Le général Abbé avait tourné la position de Tivisa, où l'ennemi s'était établi ; il l'en avait chassé en lui tuant beaucoup de monde, et s'était emparé du village qu'il livra aux flammes, parce que les habitans s'étaient révoltés contre les troupes françaises. Le 15 juillet, les Espagnols se présentèrent avec une division, et attaquèrent à leur tour les positions de Tivisa. Le général Abbé, qui n'avait que sept cents hommes avec lui, se trouvait extrêmement faible

sur ce point. Cependant quatre cents hommes du cent quinzième régiment marchèrent à l'ennemi, et couvrirent de ses morts le champ de bataille. Il fut poursuivi jusqu'à deux lieues au-delà de Tivisa, et dans cette poursuite, il éprouva une nouvelle perte de deux cents hommes tués, et de deux cent soixante prisonniers.

TOLOSA.

5 *août* 1794. — L'armée française, sous les ordres du général Frégeville, s'empara de Saint-Sébastien, sur les frontières du nord-est de l'Espagne. Cette ville fit si peu de résistance, que les Français, voyant qu'il n'y avait qu'à se présenter devant les places pour les occuper aussitôt, eurent l'idée de faire la conquête de Tolosa, capitale du Guipuscoa.

Le 5 août, le général Frégeville envoya deux bataillons pour reconnaître le pays. Les troupes espagnoles furent rencontrées par les Français auprès de Tolosa. On en vint aux mains, mais les Espagnols, vivement attaqués, opposèrent si peu de résistance, que leurs troupes se débandèrent et rentrèrent dans Tolosa, où les Français les suivirent sans aucune opposition. La cavalerie espagnole les chargea: heureusement pour eux, le général Frégeville avait fait suivre les Français par des hussards qui arrivèrent à temps pour les dégager des mains de cette cavalerie, à laquelle ils auraient eu bien de la peine à résister. En un un instant les affaires changèrent de face; la cavalerie espagnole et l'infanterie, vivement chargées à leur tour, furent contraintes de prendre le chemin de Lecumberi, et d'abandonner aux Français la ville de Tolosa, dont ils restèrent les maîtres.

TORDESILAS.

29 *octobre* 1812. — L'armée de Portugal poursuivait toujours l'armée anglaise sous les ordres de Wellington, qui, de Burgos s'était portée sur Valladolid. Les Anglais avaient fait couper plusieurs ponts pour protéger leur retraite, entre autres celui de Tordésillas, qui avait été rompu de manière que la tour qui le surmonte restait du côté de l'ennemi, qui continua d'y tenir une garnison de trente hommes, soutenue par des postes embusqués derrière des murs, et par un bataillon de Brunswick, formé dans un bois de sapin. L'oc-

cupation de la rive opposée par les Anglais rendait aux Français la réparation du pont impossible, et les retardait dans leur poursuite sur les derrières de l'armée ennemie. Alors le capitaine Gingré, du sixième léger, proposa une entreprise hardie, qui fut adoptée, et dont l'exécution lui fut remise. A la tête de onze officiers et de quarante sous-officiers et soldats, tant de la première division que des sapeurs du génie, qui s'offrirent pour passer le fleuve à la nage, il s'y jeta protégé par l'artillerie. Cette poignée de braves avaient réuni leurs armes et leurs gibernes sur un assemblage de planches, traîné par des nageurs. A travers une longue fusillade, ils arrivèrent à la rive opposée, prirent leurs armes, et attaquèrent nus la garnison qui gardait la tour, la chassèrent et lui firent onze prisonniers. Ce beau fait d'armes, où les officiers et les soldats rivalisèrent de courage et de vitesse, étonna tellement par sa hardiesse le régiment de Brunswick, qu'au lieu de venir attaquer ces braves, il prit la fuite en toute hâte. Outre le capitaine Gingré, qui proposa et dirigea cette expédition, et qu'on était toujours accoutumé de voir par-tout où il y avait de la gloire à acquérir, se signalèrent le lieutenant Rose, du soixantième régiment, qui, suivi du brave Geoffroy, voltigeur au sixième léger, aborda le premier sur la rive, et le capitaine Chastagnac, du soixante-neuvième, ainsi que les nommés Jacquemard, Galo, Molrat, Bisiau, Gabriel, Lagrange. Le fleuve qu'ils traversèrent, dans un temps très-froid, a beaucoup de largeur et de profondeur devant Tordésillas.

TORFOU.

19 *septembre* 1793. — Les Vendéens se montraient si redoutables en 1793, que le gouvernement français crut devoir leur opposer la brave garnison de Mayence : elle leur fut envoyée. Toute la population du bas Poitou recule, épouvantée à l'aspect de ces guerriers, auxquels on avait donné le titre d'invincibles. Les Mayençais, réunis à l'armée du général Canclaux, firent plus en huit jours que n'avaient fait en six mois toutes les armées de l'Ouest. Ces deux nouvelles armées combinées emportèrent de vive force, et successivement, Pornic, Marchecoul, Aigrefeuille, Palluau, Clisson, Montaigu, Légé, Villeneuve, le port Saint-

Père et Bourgneuf. Les républicains, maîtres de Montaigu, se portèrent sur Mortagne.

Près du bourg de Tiffauges, et sous les ordres de Charette, les Vendéens avaient eu le temps de réunir toutes leurs forces : c'est sur ce point qu'ils réparèrent leurs pertes. Charette rangea en bataille toute l'armée royale; elle défila devant lui par divisions, et dans le meilleur ordre. Les Mayençais étaient maîtres de Clisson et suivaient la ligne de la Sèvre, ce qui indiquait qu'ils allaient se rendre maîtres de Tiffauges et de Mortagne : Charette résolut de les attendre. Le 18 septembre l'incendie de Torfou signala la marche des Mayençais. De Tiffauges à Chollet, faisant face à Torfou, était la ligne de bataille de toutes les forces réunies de la basse Vendée.

Après avoir donné le signal du combat, Charette fondit le premier sur l'avant-garde des Mayençais, commandée par Kléber. Ce général avait bien de la peine à réunir ses soldats, qui s'amusaient à piller Torfou, déjà livré aux flammes. Ce village était investi par vingt-cinq mille Vendéens, et les escarmouches commençaient. Kléber étant enfin parvenu à rallier les siens, les deux armées en présence en viennent à une bataille rangée. La cavalerie de Charette plia à la première charge; ce début jeta le trouble et la confusion dans les rangs des royalistes, on en vit qui prirent la fuite. Mortagne était le seul point qui offrît une retraite même incertaine à une armée qui semblait au premier choc avoir pris l'épouvante. Sur ces entrefaites, Bonchamp parut à la tête de cinq mille hommes, qui se hâtent de reprocher leur lâcheté aux fuyards de l'armée royale du bas Poitou; ceux-ci, honteux de leur terreur, reprennent leur attitude, et en poussant des cris affreux ils retournent à l'ennemi. A leur tour les Mayençais paraissent surpris à l'aspect de cette troupe nouvelle, et dont les cris, qui annonçaient l'audace, les étonnent. On s'observe un instant de part et d'autre; mais Charette et Bonchamp ordonnent une nouvelle charge de cavalerie qui fut exécutée avec précision. Kléber était à la tête de ses grenadiers, il en reçut le choc et tomba percé de coups. Il fut retiré et sauvé de la mêlée par ses soldats. Le combat était devenu général, et toute l'infanterie de l'armée vendéenne y avait pris part, lorsqu'on vit Bonchamp mettre pied à terre, s'armer d'une carabine, et, se mettant à la tête des compagnies bretonnes, charger l'ennemi et l'enfoncer.

Un bataillon de la Nièvre, gardant les canons des Mayençais, plia sous le nombre et ne put résister ni s'opposer à l'enlèvement de ses canons. Le bruit en retentit bientôt sur toute la ligne de l'armée royale, qui se précipita avec une nouvelle ardeur sur ses ennemis : cette masse d'hommes, que leur opinion avait rendus valeureux comme de vrais soldats, combattant comme des lions, n'avait plus besoin d'être excitée par ses chefs. Mais les Mayençais, dont la bravoure était au-dessus de tout éloge, reçurent avec constance ce choc épouvantable : ils se laissaient hâcher plutôt que de rendre les armes. Entamés sur quelques points, entourés de tous côtés, ils reculaient sans doute, mais toujours avec ordre, et présentaient par intervalles un front menaçant. Trois fois la cavalerie de l'armée royale chargea dans les rangs ennemis, et trois fois les baïonnettes croisées et un feu meurtrier l'en écartèrent.

Malgré la grande difficulté des chemins, l'embarras du butin dont ils étaient chargés, et le nombre d'ennemis toujours croissant, les Mayençais reculaient trente pas, et, se remettant aussitôt en bataille, faisaient des feux de file semblables au roulement du tambour. Cependant les royalistes les harcelaient sans cesse, et sur leur droite et sur leur gauche, en suivant tout du long des fossés : ils tiraient à vingt pas au travers des haies dans les pelotons ennemis. La fureur du combat porta les Vendéens jusqu'au délire, surtout à la vue d'aussi redoutables ennemis vaincus, et d'un butin immense délaissé par eux. Tout le pays entier debout voulut participer à une telle victoire. Les Mayençais, poursuivis avec le dernier acharnement, eussent tous infailliblement succombé, sans le dévouement héroïque et rare de Schouardin, lieutenant-colonel de Saône-et-Loire, auprès de Gétigné. Arrivé là, Kléber l'appelle : « Prends, lui dit-il, une compagnie de grenadiers, arrête l'ennemi devant ce ravin; tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades. — Oui, mon général, répond ce trop brave officier avec une soumission héroïque. » Aussitôt Schouardin, faisant volte-face, fait placer deux pièces de huit dans le défilé; on les sert avec la plus grande vivacité : elles arrêtent la marche et la poursuite des Vendéens. Schouardin reste long-temps immobile dans ce poste périlleux. Il y trouve la mort avec cent braves de ses compagnons, mais ils meurent avec la gloire d'avoir assuré la retraite de l'armée républicaine.

Pendant que Schouardin servait de rempart aux siens, le général Canclaux, prévenu d'un danger si imminent, se porte en avant, et envoie demander deux brigades à Clisson; elles arrivent commandées par les généraux Dubayet et Vimeux : ce renfort de Mayençais eut un instant l'offensive, mais il lui fut impossible de reprendre les canons et les obusiers perdus au commencement de l'action. Charette et Bonchamp eurent la gloire d'obtenir une victoire complète en déployant encore une fois toutes leurs forces; par ce moyen ils furent entièrement maîtres du champ de bataille. Mille royalistes et deux mille républicains périrent dans ce combat mémorable, auprès de Torfou. Le nombre des blessés surpassa de beaucoup celui des morts : mais telle fut la rage de l'esprit de parti. Les Vendéens ne firent aucun prisonnier; le sang coula pendant sept heures, et les femmes, ce sexe auprès duquel on aime à trouver la sensibilité et la douceur, redoutant à la vérité la fureur des républicains, les femmes vendéennes des environs de Tiffauges ranimaient le courage des fuyards : elles les rallièrent et s'empressèrent de les ramener à de nouveaux combats.

TORRENOVA (LA).

7 *décembre* 1811. — Le maréchal Suchet, commandant l'armée d'Aragon, avait fait ses dispositions pour réunir de grandes forces sous Valence et ouvrir la tranchée. Le capitaine du génie Molina, commandant le fort espagnol de Péniscola, voulant inquiéter la route de Valence, fit une sortie à la tête de quatre-vingts hommes, et s'établit à la Terrenova, pour être à portée d'enlever les convois; le général Suchet fit attaquer ce poste, qui était assez fort, par deux cents hommes d'élite et deux pièces de canon. Le 8, au jour, la batterie établie battit la tour avec le plus grand succès, et la résistance ne pouvait être longue, lorsque six canonnières sortirent de Péniscola, pour donner du secours à l'ennemi, et accélérèrent sa perte. A la vue de ces secours, les voltigeurs du cent quatorzième s'élancent avec la plus grande impétuosité vers la porte de la tour, couverte par un retranchement, et défendue par un feu meurtrier; à travers une grêle de balles et de grenades, d'intrépides canonniers portent un baril de poudre, et vont y mettre le feu. La tour et l'ennemi allaient sauter, lorsque le capitaine Molina fait

cesser le feu de sa troupe et se rend à discrétion. Les canonnières, arrivées trop tard, sont forcées de reprendre le large par quelques boulets; la tour sauta au moyen de la poudre qui y fut trouvée, et elle fut entièrement rasée avant le milieu du jour.

TORTONE.

Août et septembre 1799. — Après la bataille de Mondovi, l'armistice qui suivit eut pour condition principale la remise de la ville et de la citadelle de Tortone entre les mains du général Buonaparte : Tortone fut annexé à la république cisalpine. Lorsque le général Suwarow parut en Italie à la tête d'une armée russe, on lui opposa le général Joubert pour soustraire Tortone aux Russes. La bataille de Novi ayant été malheureuse, toute diversion fut tardive et inutile, malgré les efforts les plus puissans qu'on fit pour le dégager. Cette place fut plus vivement pressée encore après la bataille de la Trebia, la cidatelle la plus forte de l'Italie était défendue avec deux mille hommes par le chef de brigade Gast. La tranchée fut ouverte par le comte d'Alcaïni, chargé de la conduite du siége. Les assiégés firent une sortie, mais ils furent contraits de rentrer dans la place : cette sortie fut sans succès.

Les assiégeans, ayant perfectionné les ouvrages extérieurs des batteries, attaquèrent le corps de la place. C'était le 10 août, la seconde parallèle fut prolongée le 12, et l'on commença le bombardement. La garnison de la citadelle avait l'espérance d'être soutenue, ce qui lui fit prendre la détermination de se défendre avec opiniâtreté. Cinquante pièces de canon battaient le corps de la place; les batteries des assiégés étant endommagées, ils ne pouvaient répondre que faiblement dans ce moment. Mais ils mirent la plus grande activité à les réparer : tout était parfaitement rétabli le 20. Alors la place lança pendant toute cette journée un feu soutenu et terrible de mousqueterie et d'artillerie de gros calibre.

Les secours dont on avait besoin dans la place, et dans l'espoir de l'arrivée desquels on avait été jusqu'à ce moment n'arrivant point, le commandant demande un armistice de trente jours, avec l'offre de la reddition de la place, si alors elle n'a pas été secourue. La proposition, d'abord rejetée, fut ensuite acceptée avec la restriction de vingt jours qu'on ac-

cordait, au lieu de trente; le commandant de la place accéda à cette restriction. Ce terme écoulé, aucun renfort n'ayant paru, les alliés prirent possession de Tortone. La garnison française, ayant fait des pertes considérables, se trouvait réduite à quatorze cents hommes. Après la bataille de Marengo, où les Français furent victorieux, l'Italie étant occupée et au pouvoir des Français, Tortone rentra aussi sous leur domination.

TORTOSE.

12 *juillet* 1810. — Mille hommes de la garnison de Tortose firent, le 6 juillet, une sortie qui fut repoussée par le quatorzième régiment; le 8 à neuf heures du soir, une autre sortie de deux mille hommes eut lieu et fut également rejetée dans la place, par le troisième régiment de la Vistule. Le peu de succès de ces deux sorties ne rebuta pas l'ennemi. Le 12, à quatre heures du matin, quinze cents hommes choisis et un grand nombre de paysans en exécutèrent une troisième, avec tant de vigueur, que les premiers postes français furent obligés de se replier. Mais les généraux Laval et Klopiski, avec le quarante-quatrième régiment et les grenadiers de la Vistule, se précipitèrent sur les Espagnols, qui regagnèrent la place dans le plus grand désordre, après avoir perdu cent cinq prisonniers, près de deux cents blessés, et laissant plus de cent cinquante morts sur le champ de bataille.

2 *janvier* 1811. — Le troisième corps de l'armée d'Epagne, sous les ordres du général en chef, comte Suchet, s'était porté sur Tortose, pour faire le siége de cette place. Cette ville est arrosée par l'Ebre, adossée à une chaîne de montagnes, et enfermée par une enceinte bastionnée, qui s'étend d'une partie dans la plaine, tandis que l'autre partie s'élève sur des plateaux de granit, presque par-tout dépouillés de terre, et d'environ deux cents pieds de haut. Elle est défendue par le bastion Saint-Pie, établi sur un plateau, et renforcé par un excellent retranchement : en avant de ce bastion est bâti le fort d'Orléans, muni d'une bonne lunette, d'un fossé taillé dans des rochers, d'un chemin couvert, et d'un ouvrage irrégulier sur la droite, qui domine toute la plaine du bas Ebre. Les autres plateaux étaient aussi couronnés par deux ouvrages à corne, l'un dit del Astenasas, et l'autre en avant del Cas-

tillo. D'un autre côté, la ville était défendue par le demi-bastion Saint-Pierre, qui s'appuie sur le bas Ebre.

Le 15 décembre, le général en chef Suchet fit attaquer les Espagnols sur tous les points, et les força à rentrer dans la place, qui fut étroitement bloquée le soir du même jour. Comme il était nécessaire de s'emparer des forts avancés pour pouvoir atteindre la double enceinte du corps de la place, il fut résolu dans le conseil, tenu par le général en chef et les généraux d'artillerie et du génie, que l'attaque commencerait par le demi-bastion Saint-Pierre. Mais le fort d'Orléans dominait, et inquiétait cette attaque, étant à cheval sur le fleuve; et, pour remédier à cet inconvénient, les Français résolurent de neutraliser en partie l'action du fort d'Orléans par une fausse attaque dirigée contre cet ouvrage. Cinq cents travailleurs ouvrirent une tranchée sur le plateau en avant de ce fort, pour s'en emparer, afin de faciliter et de couvrir les travaux qu'on devait faire dans la plaine au-dessous. Pendant plusieurs jours la parallèle fut ouverte et continuée devant le fort d'Orléans, dans une longueur de trois cent cinquante toises, malgré le feu terrible des Espagnols, qui lancèrent sur les travailleurs une grêle d'obus, de bombes, de mitraille, de boulets, de grenades, et de pierres poussées par des pierriers. Mais ils parvinrent à renverser une partie des parapets de la parallèle à terres rapportées, qui fut abandonnée. On poursuivait chaque jour les travaux devant le fort d'Orléans, et le demi-bastion Saint-Pierre; presque tous les jours les Espagnols faisaient des sorties toujours repoussées, mais qui enlevaient quelques hommes aux assiégeans. La tête de sape continuait le cheminement sur la place d'armes du bastion Saint-Pierre : les assiégés, après avoir lancé des grenades à main, du saillant de leur place d'armes, franchirent tout-à-coup les palissades du chemin couvert, tombèrent sur la tête de sape, et dispersèrent les travailleurs. Cependant, contenus par la bravoure de Clause, sergent des sapeurs, décoré, et repoussés ensuite par l'intrépide capitaine de génie Foucault, qui les poursuivit jusque sur la place d'armes, les travailleurs purent reprendre leurs ouvrages. Ils furent poussés avec une telle activité, que le chemin couvert du corps de place, sans le secours de l'artillerie, fut couronné la septième nuit de tranchée ouverte. Les Français alors se rendirent maîtres de la place d'armes, et en chassèrent entièrement l'ennemi. Cependant le feu des assiégés était terrible; il redoubla le 27, et à quatre heures du soir les

Espagnols se préparèrent pour une sortie générale. Ils attaquèrent de front les paralleles ; mais après quelques temps de résistance, ils furent vivement repoussés du plateau d'Orléans, tandis que dans la plaine ils combattaient avec succès, et chassaient les Français, malgré tous leurs efforts pour s'y maintenir, du couronnement de la place d'armes, saillante du bastion Saint-Pierre. En même temps, une troisième attaque, plus forte que les deux premières, était dirigée pour prendre de revers les parallèles des assiegeans ; mais aussitôt accourut le général Habert, à la tête du cinquième léger et du cent seizième régiment : il aborda l'ennemi à la baïonnette, le rejeta vivement sur son chemin couvert, après en avoir fait un grand carnage. Alors les Français pensèrent qu'il était inutile de prolonger la fausse attaque du fort d'Orléans. Bientôt toutes leurs batteries furent montées et prêtes à tirer.

Le 29, elles firent un feu général. Le demi-bastion Saint-Pierre, la demi-lune du Temple et le bastion Saint-Jean furent éteints et écrasés, par la batterie n° 2, composée de deux pièces de vingt-quatre, deux de seize et deux obusiers de six pouces : il ne resta qu'une seule pièce au flanc du bastion Saint-Jean. Mais le fort d'Orléans inquiétait beaucoup la batterie n° 1, composée de quatre pièces de vingt-quatre, quoique le feu des Français eût enlevé plusieurs pièces à l'avancée de ce fort. Enfin, après deux ou trois jours de travaux, la descente du fossé fut terminée; le mineur fut attaché au pied de l'escarpe du bastion Saint-Pierre, se garantissant du feu des Espagnols, en recouvrant avec des feuilles de fer-blanc quelques bois en formes d'appeutis; bientôt une brèche assez praticable fut faite à la courtine, près du flanc du demi-bastion Saint-Pierre : ce qui donna aux Français la facilité de se loger dans la place d'armes.

L'eunemi, voyant les travaux avancer avec tant vivacité, la batterie de brèche s'élever, et sur-tout le mineur attaché à l'escarpe, arbora le drapeau blanc le 1er janvier 1811, à dix heures du matin. Le feu fut alors suspendu de part et d'autre, mais non les travaux. Il était déjà nuit, et l'on n'était point d'accord sur la capitulation; on se sépara sans rien résoudre. Le feu recommença et dura toute la nuit : dans cet intervalle les Français armèrent leur batterie de brèche de quatre pièces de vingt-quatre, qui sapèrent les murs, et ouvrirent deux brèches assez praticables. Le général en chef se mit à la tête de ses troupes, fit ordonner l'assaut pour deux heures après midi. Ce-

pendant trois pavillons blancs flottaient dès le matin sur la ville et les forts, mais le feu ne fut point suspendu; les parlementaires sont repoussés dans la place, et l'on exige qu'avant tout, un des forts soit remis entre les mains des Français, qui occupent déjà les ouvrages avancés du château; et le château lui-même est près d'être occupé par le général en chef, qui pénètre jusque-là avec des compagnies d'élite. Déjà les brèches sont garnies de soldats; l'assaut est ordonné, lorsque la garnison se rend à discrétion. Ainsi, après avoir soutenu dix-sept jours d'investissement, dont treize nuits de tranchée ouverte et quatre jours de feu, la place de Tortose tomba au pouvoir des Français, avec cent soixante-dix-sept bouches à feu, trente mille boulets ou bombes, un million quatre cent mille cartouches, neuf mille fusils. Neuf drapeaux, dont un offert par le roi George à la ville de Tortose, furent déposés par la garnison prisonnière de guerre, et forte de près de neuf mille hommes. Les Français perdirent quatre cents hommes pendant le siége, et les Espagnols, douze cents; ce qui paraît d'autant plus étonnant que les assiégeans ne tirèrent que quinze mille coups de canon, et les assiégés vingt-cinq mille. L'artillerie française et le corps du génie se distinguèrent particulièrement dans le siége. En général les assiégeans furent obligés de déployer d'autant plus de valeur et de courage, que les assiégés mettaient d'opiniâtreté dans leur défense.

TOULON.

Du 26 août au 21 décembre 1793. — Le port de Toulon fut livré aux Anglais en 1793. Ils entretenaient des intelligences avec les royalistes de cette ville, depuis quelque temps, lorsqu'on vit tout-à-coup l'amiral Hood, commandant une escadre anglaise dans la Méditerranée, envoyer un parlementaire porteur d'une proclamation aux sections de Toulon, auxquelles on offrait secours et protection, si elles voulaient reconnaître Louis XVII. D'après leurs délibérations, elles acceptèrent. L'amiral anglais envoya une seconde proclamation, portant les conditions auxquelles les Anglais consentaient à recevoir et garantir la ville et le port de Toulon. Louis XVII devait être reconnu roi; la flottille française, forte de dix-huit vaisseaux de ligne, désarmée dans le port, et les batteries de la rade retirées à terre.

L'amiral anglais s'engageait à ce prix, à prendre possession de la ville et du port de Toulon, au nom du roi de France, pour être rendus à la paix. Julien, commandant l'escadre française, qui avait été nommé chef d'escadre par les marins de Toulon, s'opposa à l'entrée de l'escadre anglaise. Les batteries de terre ayant menacé de tirer sur l'escadre, Julien fut abandonné de plusieurs capitaines; il prit dès-lors le parti de se retirer avec l'équipage de sept vaisseaux. Les Anglais, après s'être emparés du reste, établirent une garde sur les postes de terre et de mer, et se rendirent entièrement maîtres de la ville, non-seulement sans opposition, mais même sans désordre. En même temps l'amiral Langara, commandant une escadre espagnole, se réunit aux Anglais, et se mit aux ordres de leur amiral.

Huit mille hommes furent transportés à Toulon par quatre vaisseaux espagnols; ils s'emparent des postes et des forts environnans. Malgré leurs tentatives, les Anglais, dès les premiers jours de leur débarquement, n'avaient pu se rendre maîtres des gorges d'Ollioules; ce sont des défilés resserrés entre des montagnes inaccessibles : ce sont les seuls passages pour aller dans l'intérieur du pays. Le général Carteau, parti de Marseille le 28 septembre, arrive en grande hâte vers Toulon; un combat s'engage sur les gorges d'Ollioules, qui restent au pouvoir du général Carteau. Le pays montagneux, aux environs de Toulon, présentait dans ses diverses positions de grandes difficultés à surmonter. Toulon est adossé à de hautes montagnes, qui, de terrasse en terrasse, sont hérissées de forts qui s'élèvent jusqu'à la plus haute sommité, et qui se défendent réciproquement; ils dominent aussi et protégent puissamment les défilés resserrés et les gorges d'Ollioules. Le gouvernement envoya vers Toulon, pour le réduire, la même armée qui avait servi à soumettre Lyon; on y joignit plusieurs divisions de l'armée d'Italie. Ces troupes étaient commandées par le général Dugommier, homme intrépide, et dont le coup-d'œil militaire était aussi prompt que sûr; il avait de plus un don précieux dans une armée. Aimé du soldat, il savait l'animer dans les occasions importantes : il savait aussi lui faire observer une exacte discipline.

Un plan d'attaque avait été tracé à Paris avec tout le talent que l'on pouvait souhaiter; le général Dugommier l'exécuta avec ponctualité et précision. On lui avait donné pour adjudans les généraux Laharpe, Garnier, Lapoype et

Mouret. Un jeune homme de vingt-trois ans fut jugé capable et digne du commandement de l'artillerie ; on la lui confia. Ce jeune homme avait reçu une éducation toute militaire, et l'on remarquait déjà qu'un amour ardent pour la gloire enflammait le génie de Buonaparte. C'était lui-même. L'habileté et la hardiesse de ses dispositions se font remarquer. A l'attaque du fort Pharon, un commissaire de la convention critique et condamne la position d'une batterie. Buonaparte lui dit avec fierté : « Mêlez-vous de votre métier de représentant ; laissez-moi faire le mien d'artilleur : cette batterie restera là, et je réponds du succès. »

Quelques jours après, le même représentant vit Buonaparte occupé à donner des ordres aux artilleurs de cette redoute. Son activité sans exemple, son intrépidité, et tout-à-la-fois son sang-froid et son calme au milieu des dangers, frappèrent aussi les yeux du conventionnel.

Buonaparte se trouva presque seul un instant, où ses canonniers, hors de combat, nageaient dans leur sang. Il fit seul le service d'une pièce, chargeant, foulant, pointant avec autant de célérité, que s'il y eût été servi par ses artilleurs. Témoins de tant d'audace et de tant de valeur, les représentans-commissaires le nommèrent général de brigade. Deux corps d'armée et deux d'attaque furent formés autour de Toulon. Le général Dugommier se chargea de défendre tout le front extérieur du côté du couchant, depuis le fort Malbousquet jusque sur le promontoire qui domine et ferme la petite rade. Le général Lapoype fut chargé du côté de l'est, de la ligne circulaire qui embrasse depuis la montagne Pharon, dominant la ville au nord, jusqu'au cap Breno et au fort Lamalgue, qui défend l'entrée de la grande rade. Il était essentiel de se rendre maîtres de la campagne et de tous les dehors, et, en resserrant la garnison dans la ville, d'exposer la flotte anglaise aux feux convergens des batteries, ce qui la forcerait d'évacuer la rade. Les Anglais et les Espagnols épuisèrent de leur côté toutes les ressources de l'art militaire pour rendre Toulon imprenable. Les pièces appartenant aux vaisseaux du port garnissaient en entier toutes les batteries de tous les forts ; ils firent plus : pour conserver ce port en leur pouvoir, ils construisirent des redoutes et de nouvelles fortifications. A Malbousquet on en construisit une entourée de murailles et de palissades ; par sa position elle dominait la mer et la plaine où était le camp des républicains. Dugom-

mier, s'étant emparé des hauteurs opposées aux ouvrages des Anglais, y établit un épais retranchement qui porta le nom de *Redoute de la Convention*. La montagne était couverte d'oliviers; ils furent abattus.

Les Anglais furent extrêmement surpris lorsqu'au point du jour ils aperçurent un plateau d'où vingt pièces de canon couvraient de leurs feux le fort de Malbousquet. On enleva le fort des Pomettes, qui domine toutes les hauteurs au nord de la ville, et l'on établit un camp sur la montagne des Arènes. Les eaux de la ville furent coupées, et le pont de la rivière de l'As fermé. Les troupes de la division de gauche s'établirent à la Valette et au-delà; elles y firent des retranchemens et y placèrent des batteries; cette position les rapprocha de la côte méridionale de la grande rade et des forts de Lamalgue et de Sainte-Marguerite. Les renforts arrivaient lentement aux républicains, et le siége languissait. Les Anglais restèrent long-temps maîtres des ouvrages extérieurs qu'ils avaient faits, et des anciennes fortifications auprès desquelles ces ouvrages avaient été établis.

Les assiégés firent une grande sortie le 30 novembre. La rivière de l'As fut passée par six mille hommes : ils étaient formés sur deux colonnes, dont l'une se dirigea vers la hauteur des Arènes, et l'autre marcha sur les batteries opposées au fort Malbousquet; pour cette fois leur colonne de droite, s'étant portée sur les postes et les batteries qui dominaient et défendaient les gorges d'Ollioules, ils s'en rendirent maîtres. Cette colonne ennemie, marchant sur le parc d'artillerie de l'armée républicaine, était près de s'en emparer, lorsque les généraux français, accourus à cette alerte, rallièrent leurs troupes et les ramenèrent au combat. Le général Dugommier harangua d'abord ses soldats, et marcha à leur tête pour attaquer l'ennemi. Les bataillons déjà dispersés sont formés de nouveau, et des renforts sont tirés des postes voisins. Il fallait des soldats, et l'on n'avait que des citoyens zélés pour la cause de la république. Les chefs donnent l'exemple à cette foule, plus animée par la bravoure qu'organisée et disciplinée; on la dirige sur le poste des Arènes; en un instant ce poste est enlevé. L'ennemi est attaqué, pressé de toute part, et même obligé d'abandonner avec précipitation et le terrain et la rivière de l'As; cette foule de citoyens, nous continuerons de l'appeler ainsi, harcèle si vivement l'ennemi, le poursuit tellement dans sa retraite, que les premières

troupes de volontaires sont près d'entrer avec lui dans le fort Malbousquet.

Le général Dugommier fut blessé au genou dans ce combat, et le général anglais fait prisonnier : à peine ce général arrivait à Toulon pour en prendre le commandement. La saison s'avançait, et les assiégés redoublaient leur défense. Déjà toutes les forces destinées à ce siége étaient réunies. Une attaque générale fut résolue dans un conseil de guerre assemblé extraordinairement pour cet effet. La redoute anglaise devait être attaquée sur la droite par Dugommier. La redoute s'élevait devant la petite ville de Seigne, sur une hauteur escarpée ; de ce promontoire, on découvrait les deux rades; et si les Français pouvaient parvenir à occuper ce point, il était facile de battre les deux flottes combinées, et de les empêcher de se maintenir en rade. Les Anglais avaient tellement fortifié l'escarpement de cette montagne, qu'ils l'avaient appelée le *Petit Gibraltar*, en raison de la similitude qu'ils trouvaient avec cette fameuse forteresse.

Plusieurs rangs de palissades défendaient cette montagne depuis le bas jusqu'au sommet, et le sol y était entièrement hérissé de pieux. Toutes les issues étaient protégées par de nombreuses batteries, des arbres épineux entassés, et des fossés profonds. Le général Mouret eut ordre d'attaquer la redoute de Malbousquet; le général Garnier, les forts situés sur les hauteurs qui dominent la rivière de l'As. Le général Lapoype reçut l'ordre de forcer le mont Pharon ; le général Laharpe, les batteries, qui, du cap Brun, s'élèvent au-dessus de l'entrée de la rade; et le chef du génie, Marescot, de concourir, par tous les moyens de son arme, au succès de ces entreprises.

Le général Dugommier fait une nouvelle reconnaissance, et dispose l'armée de manière à faire une attaque générale. Il forme trois colonnes; deux ont ordre de tourner les redoutes afin de couper leurs communications avec le camp anglais. Tout est disposé pour les attaques, et les trois colonnes s'ébranlent, le 14 décembre, sur tous les points. Dugommier se réserve d'attaquer la redoute anglaise avec huit mille hommes qu'il choisit dans ce dessein. Tous briguent l'honneur de marcher à l'avant-garde; le général le réserva pour les grenadiers et les chasseurs, et se plaça à leur tête. C'était au milieu de la nuit que l'armée entière sous les armes attendait l'heure du combat. Un orage affreux, augmentant l'épaisseur des ténèbres, vint

dans cette nuit ajouter aux difficultés de l'entreprise. Cependant, malgré l'obscurité profonde, les colonnes s'avancent à pas lents; elles s'égarent, elles se rencoutrent, enfin elles arrivent au pied de la redoute après des fatigues inouïes.

Le courage des Français n'est point ébranlé à l'aspect d'un mur de six mètres d'élévation, défendu par des feux croisés et nourris par des décharges continuelles. Ce rempart impénétrable offrait aux yeux de tous côtés des obstacles insurmontables. Au bas des embrasures étaient des pièces de canon qui foudroyaient les premiers rangs qui se présentaient, tandis que, par leurs dispositions, d'autres bouches à feu du plus fort calibre portaient la mort sur les derniers. Au pied d'un pareil boulevard, qui dérobait totalement la vue de l'ennemi, le courage des soldats resta long-temps inutile; ils recevaient la mort, ils n'avaient point d'échelles, ils ne pouvaient la donner; mais leur intrépidité tenta un dernier effort qui fut celui, à force de bras, d'élever des soldats les uns sur les autres jusque sur haut des créneaux. Ces braves passent dans les embrasures des canons au moment où la pièce ayant tiré recule par le mouvement ordinaire : leur sabre est entre les dents, leur fusil est en bandoulière; ils se précipitent sur les canonniers anglais, mais ceux-ci les égorgent sur le parapet ou les précipitent. Trois fois les républicains culbutés remontent dans la redoute; trois fois ils y trouvent la mort. La baïonnette est substituée à l'arme à feu. Le carnage est affreux, la confusion extrême, et la pluie, tombant en torrent, augmente encore le désordre. La résistance des Anglais égale le courage opiniâtre des Français, quand ceux-ci, près de céder le fruit de tant de travaux, reçoivent un renfort. Ces nouveaux soldats poussent des cris en arrivant auprès de la redoute; les assaillans, se voyant soutenus, redoublent d'efforts et de courage, et répondent par des cris de victoire. L'escalade déjà éprouvée, en élevant des soldats les uns sur les autres, est répétée avec plus de vivacité encore. Déjà les assaillans sont en nombre dans les embrasures. Les ennemis sont égorgés sur leurs canons; on tourne contre eux ces mêmes bouches à feu, ce qui échappe fuit vers Toulon en se jetant dans des embarcations.

Au même moment, les généraux Mouret et Garnier, à la tête de leurs divisions, s'emparaient l'une des deux forts Saint-Antoine, l'autre du fort Malbousquet; les Anglais, qui occupaient et défendaient ces postes, rentraient en hâte dans Toulon. A un signal convenu, l'armée de gauche s'était mise aussi

en mouvement. D'un autre côté, le général Laharpe arrive à la poudrière du Cap-Brun, la fait sauter; dans cette position, il attaque les ennemis, le combat est acharné et dure cinq heures; au bout de ce temps, ce poste d'Anglais se retire dans le fort Lamalgue.

Le général Lapoype avait agi sur les hauteurs du Pharon, après avoir emporté le fort situé sur les sommités les plus élevées; l'ennemi, ne pouvant plus être protégé par les batteries supérieures, abandonna les postes inférieurs des forts de l'Artigue et de Sainte-Catherine, qui étaient ouverts aux feux plongeans des assaillans et du fort Pharon. On vit se rembarquer une partie des troupes qui défendaient ces différens forts; le surplus rentra dans Toulon, où régnait déjà la plus grande confusion.

Les postes de terre ayant tous été enlevés, les flottes combinées étaient exposées aux feux qu'elles pouvaient recevoir de tous côtés. Les républicains étaient les maîtres de toutes les hauteurs dominant la ville et la rade. Ils pouvaient tout foudroyer et exercer une vengeance que les Toulonnais redoutaient : ils montraient déjà le remords qu'ils éprouvaient d'avoir livré la ville et le port aux Anglais. En effet, la ville fut bombardée pendant deux jours. Dans cette conjoncture, les Anglais se préparent à abandonner Toulon; mais, par un sentiment qui peut justifier les républicains irrités, tout en préparant leur fuite, ne pouvant conserver le port de Toulon, ils le parcourent la torche à la main, et incendient tous les établissemens de la marine; ils portèrent la flamme jusque sur les vaisseaux français restés en rade. Ils lèvent l'ancre, ils partent, ils cinglent en hâte vers leur île; ils repoussent impitoyablement de leurs bords les Toulonnais qui, leur ayant livré la ville, craignent le juste ressentiment des républicains français. Les Napolitains et les Espagnols, plus humains qu'eux, reçurent sur leurs bords ces Toulonnais désolés. Dix à douze mille évitèrent ainsi la vengeance nationale. A la vue des flammes dont la ville est enveloppée, un cri de rage s'élève dans l'armée; tous demandent l'assaut. Aussitôt une colonne est conduite, par le général Dugommier, sous les murs de la place. Quelques républicains, habitans de Toulon, s'emparent d'une porte et l'ouvrent. Les soldats français se précipitent dans la ville.

L'arrière-garde ennemie, taillée en pièces et poursuivie avant d'atteindre ses vaisseaux vers lesquels elle fuyait, tombe et périt dans la mer. L'armée se presse vers les lieux où la flamme commençait à consumer tant d'objets précieux. Les Anglais

avaient jeté dans l'arsenal des mèches souffrées que des forçats, plus humains, plus généreux qu'eux, s'efforçaient d'éteindre. Telle fut l'extraordinaire et l'horrible nécessité où l'ennemi réduisit les républicains français, qu'ils furent obligés d'accepter le honteux secours de galériens déchaînés.

Le rivage de la mer fut l'asile où vinrent se refugier six mille familles en désordre, au milieu des éclats de bombes. Dans ce désastre, une multitude d'hommes et de femmes périrent en emportant leur or. Des mères, arrachant leurs enfans du milieu des flammes, ou s'efforçant de les retirer du fer des baïonnettes, furent englouties dans les flots, ou foudroyées par les feux de l'artillerie : elles recevaient la mort en tenant embrassés ces jeunes êtres innocens qui n'ayant vu le jour qu'un instant, le perdaient à jamais avec leurs malheureuses mères. La ville fut mise au pillage, le désordre fut à son comble; les proconsuls trouvaient à peine un asile contre la fureur de quelques soldats qui, indignement mêlés à huit cents galériens, se partageaient les logemens et les dépouilles de Toulon.

Ainsi les troupes républicaines entrèrent victorieuses dans Toulon le 21 décembre 1793. La mort de tous ses habitans fut ordonnée par le comité de salut public avec la démolition de la ville.

Dugommier, inconsolable au millieu de tant de brigandage, pleurant sur sa victoire, se présente au conseil des proconsuls au moment terrible où ils déployaient l'appareil de la vengeance. « Représentans, leur dit-il, sans doute il y eut dans cette ville des traîtres qui l'ont livrée aux Anglais; mais les plus grands coupables ont fui. S'il est des hommes criminels qui aient osé attendre la vengeance nationale, le temps vous les fera connaître; lui seul peut éclairer votre justice et calmer les haines qu'enfantent les guerres civiles. Si vous punissez aujourd'hui, toutes les passions choisiront leurs victimes. Voyez cette ville déserte et désolée! Qui allez-vous immoler? des vieillards, des femmes et des enfans qui ne portèrent jamais les armes contre nous. »

Les cris des militaires, qui se montraient aussi grands, aussi généreux, aussi humains ne furent point entendus. Ces guerriers, si terribles dans les combats, descendirent jusqu'à la prière auprès de ces proconsuls, ministres rigoureux des arrêts cruels du comité de salut public. Leur cœur fut inaccessible à tant de considérations; et le général Dugommier, dont la

noble conduite fut au-dessus de tout éloge, vit avec une profonde douleur les massacres qui suivirent la prise de Toulon, tandis que sa victoire répandait une alégresse universelle dans toute la république, et portant la terreur chez ses ennemis, imprimait une nouvelle vigueur à son gouvernement.

28 *février* 1809.—D'après un ordre de l'amiral Gantheaume, les frégates *la Penélope* et *la Pauline* avaient appareillé pour éloigner une frégate anglaise qui venait explorer les mouvemens de la rade de Toulon. Les capitaines Dubourdieu et Montfort devaient rentrer dans la soirée; lorsqu'ils exécutèrent cette manœuvre, la frégate anglaise les suivit dans leur retraite, et revint, à la nuit tombante, reconnaître l'escadre française jusqu'à peu de distance du cap Sicié.

L'amiral ordonna alors aux commandans des deux mêmes frégates de réappareiller aussitôt que l'obscurité leur permettrait d'espérer que ce mouvement ne serait pas aperçu des Anglais, et de porter d'abord au large, pour revenir ensuite sur la rade après une courte bordée, de manière à couper toute retraite à la frégate anglaise, et à lui livrer le combat.

A deux heures du matin, ils aperçurent la frégate; à quatre heures ils l'engagèrent, à cinq heures un quart elle amena son pavillon.

Quoiqu'ayant combattu vergue à vergue et de nuit, ils eurent le bonheur de ne pas avoir un seul homme de tué ni de blessé. La frégate ennemie, nommée *la Proserpine*, capitaine Charles Otter, montée d'un équipage de deux cent quatre-vingt-dix hommes, armée de quarante-deux canons, était un bâtiment superbe et neuf, qui put mettre à la voile trois jours après sous le pavillon de la France.

TOULOUSE.

10 *avril* 1814. — Pendant qu'à Paris le sénat décrétait la déchéance de Napoléon et de toute sa famille, le maréchal Soult, qui commandait à Toulouse, ignorant ce qui se passait dans la capitale, prenait toutes les mesures pour défendre la ville menacée par l'armée anglaise, sous les ordres du général Wellington. En effet, le 10 avril, il se livra sous les murs de cette ville, entre les deux armées, une bataille sanglante où l'on fit des prodiges de valeur de part et d'autre. A cette journée de gloire pour l'une et l'autre armée, succéda une

journée d'effroi pour les habitans de Toulouse, lorsque le 11 on vit l'armée combinée, occupant toutes les positions extérieures de la ville, maîtresse de tenter un dernier effort, sûre de réussir et d'emporter la place. Alors on se rappela les désastres d'une ville prise d'assaut, et chacun en redouta les déplorables suites. Le maréchal Soult était décidé à s'ensevelir sous les décombres lui et son armée; mais la voix de l'humanité et de la raison domta cet intrépide guerrier : il céda à des forces supérieures et abandonna la ville, dirigeant sa retraite sur la route du bas Languedoc.

Dans cette journée mémorable, vingt-cinq mille Français, sous les ordres du maréchal Soult, disputèrent la victoire, pendant quatorze heures, à une armée de cent mille hommes anglais, portugais et espagnols, commandés par le duc de Wellington. L'affaire commença à la pointe du jour par l'incendie de quelques maisons éparses dans la campagne, et ne se termina qu'à la nuit. Attaqués successivement dans toutes leurs positions, par des forces infiniment supérieures à celles qu'ils pouvaient opposer, les Français se maintinrent partout, et même prirent l'offensive sur quelques points avec tant de valeur et d'audace, que l'ennemi eût été forcé à la retraite, si quatre régimens de cavalerie que multipliait cependant l'habileté du général Soult, qui les commandait, avaient pu suffire pour déterminer le mouvement rétrograde de l'armée anglaise. On s'étonnera moins des prodiges des soldats français, dans cette grande journée, en se rappelant qu'ils avaient pour chefs le vainqueur d'Oporto, les généraux Drouet, Rey, Soult, Closel, Harispe, Gazan et Berton. Ils y perdirent trois mille hommes, et l'ennemi évalua lui-même sa perte à six mille morts et douze mille blessés. Avant l'action, les étudians en droit et en médecine se distinguèrent par leur zèle à travailler aux redoutes et aux têtes de pont. Plusieurs périrent sur le champ de bataille où ils allaient relever les blessés en partageant leur péril. Des femmes couraient de rang en rang sous la mitraille ennemie, portant des rafraîchissemens et des secours aux soldats, déchirant leurs propres vêtemens pour étancher leur sang et couvrir leurs blessures.

Si le gain d'une bataille doit être assigné à celui qui en retire les avantages, l'armée française, obligée d'évacuer la ville vingt-quatre heures après la bataille de Toulouse, a dû s'avouer vaincue; s'il appartient à celui qui enlève les positions de son ennemi et reste maître du champ de bataille, aucune des deux

armées n'a obtenu cet honneur ; mais si le nombre des blessés et des morts décide de la victoire, si les succès balancés dans une lutte inégale s'estiment en raison des efforts de courage qu'ils ont dû coûter à l'un des deux partis, la bataille de Toulouse doit être inscrite, dans les fastes militaires de la nation française, au nombre des victoires les plus glorieuses.

TOURNAI.

8 *novembre* 1792. — Le général Labourdonnaye entra dans Tournai, par suite de la victoire de Jemmapes qui ouvrait toutes les villes. Celle-ci fit aux Français un accueil qui montrait combien la domination de l'Autriche lui était à charge.

30 *avril* 1793. — Les Autrichiens reprirent Tournai; c'était lors de la déroute de Dumouriez dans la Belgique : l'avant-garde ennemie, suivant le mouvement rétrograde des Français, s'emparait des villes à mesure qu'ils les évacuaient.

3 *juin* 1794. — Cette année les armées françaises furent plus heureuses. Au commencement de la campagne, le général Pichegru fit les plus grands efforts pour s'approcher de Tournai, et en former le siége régulier; il rencontra toujours sous ses murs des armées supérieures en nombre qui firent avorter ce dessein. Ce ne fut qu'après plusieurs victoires gagnées, et lorsque les Autrichiens furent vaincus à Fleurus, que Tournai évacué tomba au pouvoir des Français, sans que sa possession coûtât un seul homme. Jamais aucun peuple de l'Europe n'a envahi autant de villes que les Français dans l'espace de quinze ans, et cependant ils n'assiégèrent dans les règles que celles que leur position rendait absolument nécessaires. Cela prouve la supériorité de la tactique nouvelle sur l'ancienne. Maintenant, au lieu de perdre des hommes devant une place et de faire massacrer tant de gens dans les tranchées, on commence par battre l'ennemi en rase campagne. La ville la plus faible résiste lorsqu'elle se sent soutenue en dehors; la plus forte au contraire chancelle et succombe dès qu'elle se voit abandonnée à elle-même. C'est donc une bonne méthode que de mettre en fuite une armée avant d'attaquer les places qu'elle protége : c'est renverser leurs meilleurs remparts. Le roi de Prusse sentait toute la

supériorité de notre manière de faire la guerre, lorsqu'il écrivait à l'empereur d'Autriche : *Il est impossible de sauver notre territoire de l'invasion; les Français ont des armees toujours renaissantes; et ne vous y trompez pas, leurs généraux ont une bonne tactique qui déconcerte la nôtre, et la met toujours en défaut.* Il est vrai aussi que la bravoure des soldats secondait merveilleusement les plans des généraux.

TRAFALGAR.

21 *octobre* 1805. — Le contre-amiral Dumanoir, commandant une division composée des vaisseaux *le Formidable*, *le Scipion*, *le Mont-Blanc*, *le Duguay-Trouin*, formant l'avant-garde de l'armée navale aux ordres du vice-amiral Villeneuve, ayant signalé une escadre anglaise dans la journée du 21 octobre 1805, reçut les deux signaux faits presque simultanément à son avant-garde, celui de se porter au feu, et celui de virer de bord tout-à-la-fois. Lorsque l'avant-garde exécuta le mouvement ordonné par l'amiral pour se diriger sur le centre, peu après le combat s'engagea entre ces vaisseaux et ceux de l'ennemi; la mer étant houleuse, et la lame jetant les vaisseaux de la division du contre-amiral Dumanoir sous le vent, ils se tenaient difficilement en ligne, et la formation s'effectuait avec beaucoup de peine, n'ayant point assez d'air pour bien gouverner. Plusieurs de ces vaisseaux laissèrent arriver sur les frégates, au lieu d'imiter la manœuvre du contre-amiral, qui s'était porté sur le centre de l'armée ennemie. Le contre-amiral ne fut secondé que par trois vaisseaux de sa division, tandis qu'il aurait pu être soutenu par dix vaisseaux de l'avant-garde qui ne prirent aucune part à sa défense. L'ennemi approchant insensiblement, le contre-amiral fit des dispositions pour combattre à bord opposé un nombre de vaisseaux que les plans portent à onze, et dont une partie se sépara pour aller attaquer ceux de l'avant-garde qui étaient arrivés. Il prolongea tous les vaisseaux ennemis qui le séparaient de deux des siens; l'ennemi fit sur lui un feu très-vif : il fit gouverner pour couper deux vaisseaux de l'arrière-garde de la ligne ennemie qu'il croisait; mais ces deux vaisseaux, qui venaient vent arrière, étant venus sur tribord, lui passèrent de l'avant et lui firent beaucoup de mal dans sa mâture et dans son grément. Le calme empêcha

ce contre-amiral de parvenir par le travers du Bucentaure et de la *Sainte-Anne*, qu'il trouva, avant quatre heures du soir, démâtés complètement, entourés de vaisseaux ennemis et rendus. L'état d'avarie du vaisseau *le Formidable*, que montait le contre-amiral, exigeait de grandes réparations, avant de renouveler le combat; il avait une voie d'eau considérable, produite par l'effet des boulets, et qui exigeait le service constant de ses pompes, ce qui l'obligea à se retirer avec perte. La table de loch du vaisseau *le Formidable*, signée par quatre officiers qui commandèrent successivement le quart, pièce originale et la plus probante qu'on puisse produire, ne laisse pas de doute que le contre-amiral n'ait exécuté pontuellement tous les signaux qui lui ont été faits: les officiers de l'escadre ajoutent que le contre-amiral Dumanoir n'a manqué ni de courage ni de fermeté dans la chaleur du combat.

Après le combat de Trafalgar, la division que commandait le contre-amiral Dumanoir fit route pour l'île de Rhé, signalée comme point de ralliement en cas de séparation. Le 11 brumaire (2 novembre), étant par la latitude du cap Finistère, les vents au nord-ouest, la division faisant route à l'est-nord, elle fut observée toute la journée par trois frégates qui ne répondirent point aux signaux, ce qui donna lieu de soupçonner qu'il y avait dans ces parages une escadre ennemie.

Le lendemain, 12 brumaire (3 novembre), à deux heures du matin, on aperçut quatre vaisseaux et quatre frégates. Le 13 brumaire (4 novembre), dès la pointe du jour, on s'était aperçu que l'ennemi gagnait sensiblement : il était déjà à trois portées de canon tout au plus de la division.

Le contre-amiral fit signal de l'ordre de bataille, avant que toutes les forces de l'ennemi fussent réunies, et à deux heures et demie le contre-amiral qui, déjà avait été blessé par un éclat, ayant reçu une balle dans la jambe gauche, fut porté au poste; une demi-heure après, la barre *du Formidable* se trouva engagée par un boulet resté entre l'étambord et le gouvernail dont il empêchait le jeu; ce vaisseau avait six pieds d'eau dans la cale, la mâture n'était plus tenue par son grément, et se trouva mis hors de combat avec une perte de deux cents hommes: les trois autres vaisseaux du contre-amiral combattaient encore; mais ils furent successivement obligés de succomber par la perte entière

de leur mâture. Dans un conseil d'enquête, ordonné par Napoléon, le contre-amiral fut accusé d'avoir montré beaucoup d'indécision dans cette dernière affaire ; mais ce conseil donna des éloges à la bravoure constante de toute la division.

TRAMIN.

23 *mars* 1797. — A cette époque, les Français et les Autrichiens se livrèrent des combats fréquens sur les bords de l'Adige : ces derniers s'y étaient retirés le 22 mars et parurent vouloir y tenir. Le général Joubert, commandant trois divisions de l'armée de Buonaparte, eut ordre de se porter sur Salurn dans le Tyrol ; le général Vial s'empara du pont de Neumarck, et traversa l'Adige pour empêcher les impériaux de se retirer sur Botzen. Après une vive fusillade, le combat paraissait encore incertain : un trait de bravoure le tourna en faveur des Français. Le général Dumas, commandant la cavalerie, se précipita avec son corps dans le village de Tramin, fit six cents prisonniers, et s'empara de deux pièces de canon. La colonne autrichienne, sous les ordres du général Laudon, ne put, après cet échec, se retirer sur Botzen.

TRENTE.

3 *février* 1797. — La ville de Trente est tombée plusieurs fois au pouvoir des Français ; Masséna y entra d'abord, après le passage de l'Adige et la bataille de Bassano, le 19 août 1796 : mais cette occupation dura peu de temps. Le général Alvinzi l'occupa peu de temps après, lorsqu'il marchait avec une armée considérable pour délivrer Mantoue. Cette espérance fut illusoire ; son armée battue prit la fuite, et sa principale colonne alla se jeter dans les filets des Français, sous les murailles mêmes de la ville qu'il voulait secourir. Un léger combat ouvrit au général Joubert un passage jusqu'à Trente, et le général Béliard, son lieutenant, y fit trois cents prisonniers. Il trouva deux mille malades dans ses hôpitaux, et dans ses magasins toutes sortes d'approvisionnemens.

TRÈVES.

8 *août* 1794. — L'armée de la Moselle reçut du gouvernement français l'ordre d'aller prendre possession de la ville de Trèves. Les troupes destinées à cette conquête se divisèrent en trois colonnes, et se donnèrent rendez-vous au pied de ses murailles pour la même heure. Une de ces colonnes, sous les ordres du général Ambert, côtoya la rive droite de la Moselle, entre Luxembourg et cette rivière; le général Renaud marcha avec la seconde, à la droite de la Sarre, tandis que la dernière s'avançait entre la Sarre et la Moselle. Cette armée était suivie de pontons, pour jeter des ponts sur la rivière. Arrivée en avant de Runich, la colonne de gauche rencontra l'ennemi et essuya plus de cent coups de canon sans perdre un seul homme. Les Français ne répondirent pas à ces nombreuses décharges, et entrèrent au pas de charge, la baïonnette en avant, dans Runich; après une faible résistance, les impériaux allèrent grossir la garnison de Luxembourg. Des bataillons français se placèrent de manière à couper toute communication de cette place avec la route de Trèves et la Moselle. Le pont de Consarbruck s'étant trouvé défendu par un fort détachement autrichien et par plusieurs pièces de canon, une colonne de troupes françaises chargea, le 5 août, à neuf heures du soir, les défenseurs du pont, malgré une pluie continuelle et les chemins les plus pénibles; l'infanterie, la cavalerie, les troupes légères, l'artillerie volante foncèrent dessus avec une telle impétuosité qu'une demi-heure suffit pour emporter cette tête de pont, et rendre libre le passage. Dans le même moment, une victoire importante signalait la colonne gauche de cette armée. Les Français se trouvèrent devant la montagne Verte, à ce lieu se rattachaient des souvenirs lugubres pour la France : Louis XIV y avait perdu quinze mille hommes en un seul jour, et, l'année précédente, une armée française avait échoué dans le projet d'en emporter les retranchemens. Les Autrichiens, la regardant comme le premier rempart de Trèves, l'avaient hérissée de canons et couverte d'artillerie. Les Français ne furent pas ébranlés par tant de souvenirs fâcheux, ni par tant d'obstacles à surmonter : ils oublièrent le péril et ne virent que l'honneur. Dès que la charge sonna, les républicains s'avancèrent au milieu d'une grêle de balles, de

boulets, de mitraille et d'obus; la baïonnette emporta les redoutes, et l'ennemi fuyant abandonna un grand nombre de prisonniers avec près de six cents morts. Le lendemain, les trois colonnes se trouvèrent réunies devant Trèves. Cette ville ayant été cernée de toutes parts, les troupes allemandes l'évacuèrent, et elle ouvrit ses portes aux Français, qui y entrèrent à trois heures, le même soir.

TRIESTE.

24 mars 1797. — Le général Guyeux, à la tête d'une division de l'armée d'Italie, prit possession de Trieste, ville commerçante, riche et bien peuplée. La maison d'Autriche n'avait pas d'autre port : aussi, cette ville était un point où les affaires étaient en grande vigueur. Après tant de victoires, qui auraient pu les enorgueillir, les Français s'y conduisirent avec une retenue qui fait honneur à leur caractère et à celui de leur général, qui, par une sévère discipline, empêcha le soldat de se livrer toujours à ses désirs.

Novembre 1805. — Tandis que Napoléon, maître de Vienne, portait les plus terribles coups à la maison de Lorraine, Trieste tombait pour la seconde fois au pouvoir des Français. Ce fut le maréchal Masséna qui en prit possession.

TRIPSTADT.

14 juillet 1794. — Les drapeaux français, en 1794, étaient victorieux de tous côtés : l'armée de la Moselle fut aussi heureuse et eut une bonne part de lauriers dans une moisson aussi abondante; mais ses triomphes lui coûtèrent cher : elle soutint de rudes combats, supporta de longues fatigues, et donna beaucoup de sang à la patrie. Les Prussiens avaient, dans les retranchemens de Tripstadt, un corps nombreux, défendu par des canons, environné par des abattis, protégé par de fortes redoutes, et soutenu par beaucoup de cavalerie. L'armée de la Moselle résolut de l'attaquer. Les obstacles n'effrayèrent pas le courage, tant de fois éprouvé, des chasseurs et des grenadiers français : ils fondirent sur ces retanchemens, Moreau à leur tête; les tirailleurs, chargés cinq fois par la cavalerie prussienne, se réunirent en bataillon carré, et cinq fois la repoussèrent. Les Français, marchant au pas de charge et

la baïonnette en avant, renversèrent tout sur leur passage. On hacha sur leurs canons un grand nombre d'ennemis, car les généraux prussiens avaient fait jurer aux soldats de périr plutôt que de se rendre. Les redoutes furent enlevées, et la nuit, en arrivant, suspendit l'action. On profita de ses ombres, dans le camp des vaincus, pour se retirer, abandonnant canons, munitions et magasins, dont les vainqueurs firent leur proie.

TROPEZ (SAINT-).

16 *juin* 1812. — Le brick français *le Renard*, commandé par le lieutenant de vaisseau Baudin, et la goëlette *le Goëland*, par le lieutenant Belin, étaient partis de Gênes avec un convoi de 14 bâtimens chargés de munitions navales, et destinés pour Toulon. Ce convoi, harcelé par des croiseurs anglais, se trouvait, le 16 juin, à la hauteur de Saint-Tropez, en présence d'un vaisseau, d'une frégate et d'un brick anglais qui couraient sur lui. Par ordre du lieutenant Baudin, le convoi entra à Saint-Tropez, et, avec *le Renard* et *le Goëland*, il resta dehors pour observer les manœuvres de l'ennemi. Le brick anglais, fort de vingt-deux pièces de canon, s'éloigna de ses conserves, et faisait mine d'avancer sur les Français. Voyant qu'il était assez éloigné pour n'être pas secouru à temps de ses camarades, le lieutenant Baudin arriva sur lui, et le combat s'engagea aussitôt bord à bord. A la première volée de canon du brick anglais, le gouvernail du *Goëland* fut démonté, et il ne put prendre une grande part à l'action, d'autant mieux que cette goëlette ne pouvait prêter le côté à l'ennemi, par l'extrême faiblesse de son échantillon. Le combat fut donc soutenu pendant près d'une heure par *le Renard*, vergue à vergue, avec beaucoup de vivacité et d'opiniâtreté de part et d'autre. Les deux bâtimens étaient hachés et dans en mauvais état; cependant le combat durait encore; mais le brick anglais, ne pouvant supporter le feu vif et bien nourri du *Renard*, qui, à chaque bordée, lui faisait éprouver de grands ravages, fit vent arrière pour chercher protection sous les bâtimens qui l'accompagnaient. La frégate ennemie lui donna la remorque, et fit cesser ce combat également funeste des deux côtés, comme également glorieux par l'intrépidité et la vigueur que montrèrent les deux combattans.

TRUXILLO.

17 *juin* 1810. — Dans la nuit du 17 au 18 juin, Truxillo fut attaqué par un corps ennemi sous les ordres de don Carlos-Espagna. L'adjudant-commandant Desroches repoussa l'ennemi sur tous les points, lui tua beaucoup de monde et lui fit plusieurs prisonniers. Quoique inférieurs en nombre, les Français poursuivirent l'ennemi l'épée dans les reins, jusqu'à la rivière de la Cuenbre.

TUDELA.

23 *novembre* 1808. — Les deux armées d'Estramadure et de Galice avaient été mises en déroute et presque anéanties à Burgos et à Espinosa; restait encore l'armée d'Andalousie, sous les ordres de Castanos. Fière des succès de Baylen, cette armée avait donné une grande impulsion aux esprits; il était nécessaire de faire voir que ses triomphes éphémères n'avaient été dus qu'au peu d'harmonie qui régnait alors parmi les généraux français.

Dans la journée du 19 novembre, Napoléon avait fait partir le maréchal duc de Montébello avec des instructions pour les mouvemens de la gauche, dont il avait le commandement. Le duc de Montebello et le duc de Conegliano se concertèrent le 20, à Lodosa, pour l'exécution de ces ordres. Le 21, la division du général Lagrange, avec la brigade de cavalerie légère du général Colbert et la brigade de dragons du général Dijon, partirent de Logrogno par la droite de l'Ebre. Au même moment les quatre divisions composant le corps d'armée du duc de Conégliano passèrent le fleuve à Lodosa, abandonnant tout le pays entre l'Ebre et Pampelune. Le 22, à la pointe du jour, l'armée française se mit en marche, se dirigea sur Calahora, où était la veille le quartier-général de Castanos, et trouva cette ville évacuée; elle marcha ensuite sur Alfaro, d'où l'ennemi s'était retiré également.

Le 23, au lever du jour, le général de division Lefebvre, à la tête de la cavalerie, et appuyé par la division du général Morlot, faisant l'avant-garde, rencontra l'ennemi. Il en donna sur-le-champ avis au duc de Montebello, qui trouva l'armée ennemie forte de sept divisions, formant quarante-

cinq mille hommes présens, sous les armes, la droite en avant de Tudela, et la gauche occupant une ligne d'une lieue et demie, disposition absolument vicieuse. Les Aragonais étaient à la droite, les troupes de Valence et de la Nouvelle-Castille étaient au centre, et les trois divisions d'Andalousie, que commandait plus spécialement le général Castanos, formaient la gauche. Quarante pièces de canon couvraient la ligne ennemie.

A neuf heures du matin, les colonnes de l'armée française commencèrent à se déployer avec cet ordre, cette régularité, ce sang-froid qui caractérisent de vieilles troupes. On choisissait les emplacemens pour établir en batterie une soixantaine de pièces de canon; mais l'impétuosité des troupes et l'inquiétude de l'ennemi n'en donnèrent pas le temps : l'armée espagnole était déjà vaincue par l'ordre et par les mouvemens de l'armée française.

Le duc de Montebello fit enfoncer le centre par la division du général Maurice Mathieu. Le général de division Lefebvre, avec sa cavalerie, passa aussitôt au trot par cette trouée, et enveloppa, par un quart de conversion à gauche, toute la droite de l'ennemi.

Le moment où la moitié de la ligne ennemie se trouva ainsi tournée et culbutée, fut celui où le général Lagrange attaqua le village de Cascante, où était placée la ligne de Castanos, qui ne fit pas meilleure contenance que la droite, et abandonna le champ de bataille en laissant son artillerie et un grand nombre de prisonniers. La cavalerie poursuivit les débris de l'armée ennemie jusqu'à Mallen, dans la direction de Saragosse, et jusqu'à Tarraçone, dans la direction d'Agreda.

Sept drapeaux, trente pièces de canon avec leurs attelages et leurs caissons, douze colonels, trois cents officiers et trois mille soldats furent pris; quatre mille Espagnols restèrent sur le champ de bataille ou furent jetés dans l'Ebre. Les Français n'eurent que soixante hommes tués et quatre cents blessés. Parmi ces derniers se trouvait le général Lagrange, qui fut atteint d'une balle au bras. Ayant été chargé de l'attaque de Cascante, ce général avait fait marcher sa division par échelons, et s'était mis à la tête du premier échelon, composé du vingt-cinquième régiment d'infanterie légère, qui aborda l'ennemi avec une telle décision, que deux cents Espagnols furent percés dans la première charge par les baïonnettes :

cette intrépidité avait jeté la consternation et le désordre dans les troupes de Castanos.

28 *novembre* 1809. — Le 28, à six heures du matin, Tudela fut attaqué par douze cents Espagnols; cette ville n'était défendue que par deux cents hommes, sous les ordres de l'adjudant-major Berry. Après s'en être rendu maître, l'ennemi voulut forcer le pont où le commandant s'était retranché; on le chargea à la baïonnette, et il s'engagea bientôt dans les rues un combat opiniâtre, à la suite duquel l'ennemi, désespérant de s'emparer de l'hôpital, qui était défendu avec intrépidité, se décida à prendre la fuite, laissant un grand nombre de morts et de blessés.

TURIN.

Décembre 1798. — Les grandes puissances paraissaient n'avoir jamais regardé le traité de Campo-Formio que comme un armistice qui leur avait laissé le temps de rétablir leurs forces épuisées; ces puissances pouvaient prendre du repos avec d'autant plus de sécurité que Buonaparte, dont le génie militaire semblait alors faire ombrage au directoire, avait accepté la mission d'aller porter ses armes en Egypte. Les puissances de l'Europe semblaient craindre aussi la contagion des systèmes républicains, qui dans ces temps menaçaient tout le continent. La Russie et l'Allemagne armaient; les conférences de Rastadt, par leur nullité, démontraient l'impossibilité d'assurer une paix qu'aucun cabinet ne cherchait à consolider, et que personne ne désirait sincèrement. On parlait de paix et chacun souhaitait de la voir rompre. Les puissances de l'Italie existaient encore, on les voyait regretter leurs anciennes provinces, leur autorité, leurs forteresses. Leur situation politique devait les porter naturellement à faire cause commune avec les ennemis de la France.

Les plaines de la Lombardie allaient sans nul doute devenir le théâtre de la guerre : mais si la république éprouvait des revers, combien n'était-il pas dangereux de laisser les monarques de la Russie et de l'Allemagne devenir les auxiliaires des Lombards? Le directoire résolut d'envoyer une armée occuper la Suisse, de renverser le trône chancelant du Piémont, de ravir sa triple couronne au pontife romain et de lui substituer une république, de repousser enfin le roi de

Naples jusqu'en Sicile, s'il n'était fidèle à la neutralité jurée. Depuis le traité qui avait mis dans les mains des Français ses principales forteresses, Charles-Amedée ne régnait plus en effet; l'empereur de Russie et le roi de Naples avaient même sollicité ce souverain de sortir de cet état de dépendance.

On lisait dans tout le Piémont une lettre du prince Pignatelli au comte de Priven, ministre du monarque piémontais. Cette lettre remarquable contenait le passage suivant : « Les Napolitains, commandés par le général Mack, sonneront les premiers la mort sur l'ennemi commun, et du haut du Capitole, nous annoncerons à l'Europe que l'heure du réveil est arrivée. Alors, infortunés Piémontais, agitez vos chaînes pour en frapper vos oppresseurs. » Ces mots si expressifs devaient annoncer au gouvernement français les sentimens véritables de Charles-Amédée, et exciter de justes alarmes sur les dispositions de la cour de Turin, plus particulièrement encore à la vue d'une levée considérable d'hommes dans tous les états du Piémont. Aussi le directoire en prit de l'ombrage; mais Charles-Amédée s'en excusa, se rejetant sur les inquiétudes que lui donnait l'ambition des républiques cisalpine et ligurienne, dont la dernière venait de lui déclarer la guerre. Les véritables intentions du monarque n'échapèrent point à la perspicacité du gouvernement français, qui dès-lors le regarda comme l'allié du roi de Naples : et la guerre fut déclarée aux deux souverains en même temps.

Mais quels pouvaient être les moyens de défense de Charles-Amédée? Déjà ses sujets, divisés par l'effet des opinions politiques, refusaient pour la plupart de lui obéir, quand le Piémont fut envahi par le général Joubert, tout récemment appelé au commandement de l'armée d'Italie. Buonaparte avait remarqué de l'habileté dans ce capitaine, aux talens duquel on devait la conquête du Tyrol. On comparait ce militaire à Catinat, pour son coup-d'œil juste, pour sa modération et pour sa sagacité, qui le rendaient tout-à-la-fois propre aux suprêmes emplois civils, et aux emplois les plus élevés dans une armée. Joubert, dans cette occurence, ne cherchait point à livrer des combats, mais bien à environner son ennemi de manière à l'empêcher de lui présenter la moindre résistance, et à lui ôter les moyens de s'opposer à ses projets. Toutes les disposisions furent faites avec tant d'art, que ce pays se trouva conquis sans brûler une amorce.

Le 5 décembre 1798, les troupes françaises de la division du Modénois, commandées par le général Victor, et la réserve de Milain, commandée par le général Dessolles, furent réunies sur les bords du Tésin. Ces troupes entrèrent le lendemain dans Novare : et au même moment l'adjudant-général Louis s'emparait de Suze, le général Casabianca de Coni, et le général Montrichard d'Alexandrie ; les garnisons piémontaise et suisse de cette dernière ville se dirigèrent à l'instant sur Milan. Ce mouvement général et imprévu, effectué sur tous les points divergens du Piémont, déconcertèrent singulièrement les ministres sardes, qui se méprirent sur la nature de ce mouvement. Ils étaient près d'organiser une défense générale, lorsqu'ils s'aperçurent que toute résistance serait vaine ; tout le pays étant déjà occupé par des troupes dévant lesquelles il ne restait d'autre parti que celui de la soumission. Le 7, le général Montrichard, à la tête de sa colonne, se porta d'Alexandrie par Asti sur Turin, le général Victor avec la réserve sur Verceil, et le général Joubert se rendit à Novare, chacun de ces généraux à la tête de leurs colonnes respectives.

Le général Joubert s'arrêta peu à Novare ; il y fit prendre à la hâte quelques mesures administratives pour organiser le pays, et pourvoir à la subsistance des troupes ; il envoya le poste d'Arone occuper le lac Majeur.

D'après la rapidité des évènemens, le monarque du Piémont vit bien que la dernière heure de sa domination était sonnée à Turin : sans troupes, sans places fortes, sans sujets disposés à lui obéir, craignant d'être prisonnier dans son propre palais, il se hâta de déposer son pouvoir et sa couronne. Ce souverain déclara, par un acte solennel, qu'il renonçait à sa puissance ; il ordonna à son armée d'obéir au général français ; il délia ses sujets de leur serment de fidélité : il fit plus, il leur enjoignit d'obéir au nouveau gouvernement qui serait établi. A ce prix, il obtint la liberté de se retirer dans l'île de Sardaigne.

Toutes les troupes piémontaises passèrent aussitôt au service de France. Le général de l'armée d'Italie leur fit prêter serment. Ces nouvelles troupes s'y soumirent sans hésiter. On dut ainsi à l'habileté des talens militaires du général Joubert l'occupation et la conquête d'un beau pays sans aucune effusion de sang. Une simple expédition aussi rapide que hardie, terminée en trois jours de marches forcées, mit l'armée d'Italie

en possession du Piémont et d'un des plus beaux arsenaux de l'Europe. Le général Joubert eut à sa disposition dans Turin, dix-huit cents pièces de canon, cent mille fusils, des munitions et des approvisionnemens de toute espèce; il n'eut plus à craindre par cette conquête de voir inquiéter ses derrières, ni de voir couper ses communications.

20 *juin* 1799. — Les puissances coalisées accélérèrent leurs mouvemens en voyant la chûte du trône à Turin : l'abdication forcée de ce monarque fit resserrer davantage les nœuds politiques qui alliaient les souverains entre eux. Le général Suwarow, commandant les armées combinées, obtint pendant tout le printemps de 1799 des succès continuels en Italie. Parti d'Alexandrie, ce général marcha directement sur Turin, qu'il trouva investi par deux divisions, l'une commandée par le général Wukassowich, et l'autre par le prince Bagration et par une foule de paysans insurgés. La ville fut canonnée dès le 27 mai, par seize pièces de fort calibre, et sommée de se rendre. C'était pendant la nuit. Les Français y avaient établi pour commandant, le général Fiorella, qui refusa de la rendre. Il se disposa au contraire à la plus vigoureuse défense; il déclara la ville en état de siége et adressa aux habitans une proclamation pour les exciter à le seconder.

Le général Karacksay, commandant une division russe, prit aussi position en avant de la Chartreuse. Le général Fiorella répondit au feu des assiégeans par un feu bien nourri. Alors on bombarda la ville; quelques maisons de la porte du Pô furent incendiées; le peuple se souleva, et les bourgeois armés qui gardaient cette porte, profitant du tumulte, l'ouvrirent aux alliés. La garnison de Turin était forte de trois mille hommes français et cisalpins, et se voyant surpris, ils se retirèrent avec précipitation dans la citadelle. La ville fut occupée par la division du général Kaim; les dehors de la citadelle par le prince Bagration; et les généraux Zoph et Frœlich firent camper leurs divisions sur la route de Turin à Pignerol. Cent dix-huit pièces tirées de Suze, deux cents pièces de moindre calibre, une quantité immense de munitions de guerre et de bouche furent le fruit de cette prise. C'est au général autrichien Kaim que Suwarow confia la direction du siége de la citadelle.

Tout le Piémont occupé, et le gain de la bataille de la Trébie, furent pour le général Kaim un motif de plus d'en-

couragement, en cherchant par un prompt succès à répondre à la confiance de Suwarow. Le 16 juin, on eut terminé les approches, et le lendemain il fut lancé sur la citadelle le feu de deux cents pièces de canon, mortiers ou obus : ce feu continua dans toute sa première vivacité pendant deux jours. Les assiégés eurent beaucoup à souffrir, plusieurs batteries furent démontées, et un grand nombre d'officiers d'artillerie et de canonniers perdirent la vie. La troisième parallèle fut achevée sans aucun obstacle. Mais enfin le gouverneur demanda à capituler, après un feu redoublé et des plus terribles, de vingt-neuf heures consécutives.

A la première demande de capitulation, des conférences eurent lieu, mais sans résultat. Alors le feu recommença plus vivement qu'auparavant, il se soutint toute la nuit du 19. Les assiégés répondirent à mitraille et tuèrent beaucoup de monde aux alliés. Le lendemain les Russes étaient prêts pour tenter l'escalade. Déjà tous les feux étaient éteints, les batteries démontées, les magasins détruits; la garnison, composée presque en entier de Piémontais, abandonnait les murs et refusait le service lorsque le général Fiorella se vit forcé, dans cet état de choses, d'accepter la capitulation que le général Kaim lui offrait. La reddition de cette citadelle a fait hasarder beaucoup de conjectures : elle fut promptement effectuée.

Le gouvernement français avait commencé à s'habituer à ne trouver nulle part d'obstacle à ses desseins : et l'on supposait facilement la trahison lors même que des obstacles invincibles n'avaient pu être surmontés. Le général Fiorella justifia pleinement sa conduite en alléguant que la capitulation avait été forcée par la prompte défection des canonniers piémontais qui refusaient le service, et laissaient librement les assiégeans construire leurs batteries, et diriger par conséquent leurs feux sans obstacles.

Juin 1800. — Les Autrichiens, maîtres de la citadelle de Turin, se soumirent, après la victoire remportée à Marengo, à en faire l'abandon en faveur des Français : par-là ils obtinrent la faculté de faire rentrer leur armée mal engagée en Italie. Turin rentra sous la domination des Français. C'est ainsi que, par les succès obtenus à Marengo, le premier consul Buonaparte sut se faire restituer les places de la Lombardie et du Piémont, que les alliés avaient conquises et payées du sang

le plus pur de leurs soldats, versé dans des siéges longs et difficiles, et dans les combats les plus meurtriers.

TYROL.

1809. — Excités par des serviteurs de leur ancien monarque, les Tyroliens venaient de s'insurger contre leur nouveau roi, et le baron de Jellachich combattait à leur tête avec des troupes autrichiennes.

Arrivé à Salzbourg, le 30 avril, le duc de Dantzick fit marcher une brigade sur Kufstein, et une autre sur Rastadt, dans la direction des chemins d'Italie. Son avant-garde, poursuivant le général de Jellachich, le culbuta dans la position de Colling.

Le 12 mai, la division du général de Wrède, à la tête de laquelle se trouvait en personne le maréchal duc de Dantzick, s'avança de Waidring sur l'ennemi dans les environs de Saint-Jean, et quoique les hauteurs des défilés fussent occupées des deux côtés par une grande quantité de paysans rebelles, qui faisaient un feu soutenu et roulaient des pierres énormes, la division pénétra au travers de ces défilés, et ayant battu l'ennemi, le poursuivit jusqu'à Elmau.

Le 13, à quatre heures du matin, elle quitta son bivouac : le général autrichien Chasteller s'était avancé vers Soben avec treize pièces de canon, deux régimens d'infanterie de ligne, un de chevau-légers, et un grand nombre d'insurgés que le tocsin avait appelés au combat ; en une demi-heure, l'ennemi se vit culbuté, malgré les avantages de sa position, entre les rochers des montagnes.

Poursuivi jusqu'à Rattenberg par le duc de Dantzick, on lui prit dans cette déroute quatre canons, huit obusiers, des chariots de munitions, tous les bagages, plusieurs drapeaux, un colonel, trois majors, trente-deux officiers, trois mille cinq cents hommes et quatre cents chevaux.

Les trois portes de Rattenberg avaient été fermées d'après les ordres d'un chef de l'insurrection ; quelques coups à mitraille les enfoncèrent, sans respect pour l'aigle d'Autriche, environnée de feuilles de lauriers. Le jeune lieutenant Daisemberg, du troisième régiment des chevau-légers de Linange, mourut au champ d'honneur.

Le maréchal duc de Dantzick, se portant sur Inspruck, rencontra, le 14, à Vorgel, le général Chasteller avec ses

Tyroliens; il le culbuta, et lui prit onze pièces de canon et sept cents hommes.

Devenu maître du Tyrol, il entra à Inspruck le 19 mai.

Après avoir porté dans ce pays le feu de l'insurrection, le général de Chasteller passa, le 4 mai, avec les restes de sa division, aux environs de Klagenfurth pour gagner la Hongrie. Le général Rusca marcha sur lui, et dans une affaire assez vive, il le battit, et lui fit neuf cents prisonniers.

UBÉDA.

6 *mars* 1810. — Tandis que, cédant aux insinuations du général Blacke, les Alpugaras se mettaient en insurrection, les habitans des montagnes qui séparent le royaume de Murcie de celui de Jaen s'armèrent également et dirigèrent leurs masses sur Ubéda. Dès que le général Dessolles, gouverneur-général des provinces de Cordoue et de Jaen en fut informé, il fit marcher sur le même point mille hommes d'infanterie et cent dragons sous les ordres du chef de bataillon Graudner, du cinquante-cinquième régiment. Ce brave officier, ayant établi sa troupe, fut attaqué pendant la nuit. Aussitôt il charge les insurgés, les disperse, et va s'établir hors d'Ubéda. Le lendemain il les attaque près de Torre-Perojil, où il leur tua trois cents hommes et dissipa le reste. Cette expédition, glorieuse pour le chef de bataillon qui la commandait, déjoua les projets de Blacke, et préserva le revers sud des montagnes de la Sierra-Morena des malheurs qui le menaçaient.

UBRIQUE.

14 *juin* 1810. — Le général Baussain, du quarante-troisième régiment, qui commandait à Rouda, ayant été informé que des cadres de quelques régimens espagnols venus de Cadix par Algesiras étaient arrivés à Ubrique, se mit en marche pendant la nuit, et arriva à la pointe du jour devant cet endroit : il le fit aussitôt environner et attaquer. Les Espagnols eurent cent vingt hommes tués; le reste se dispersa et abandonna le dépôt d'armes, de munitions et d'artillerie que les insurgés avaient fait venir de Gibraltar, pour tâcher d'organiser un corps à Ubrique.

UCLÈS.

13 *janvier* 1809. — Instruit que les débris de l'armée espagnole battue à Tudela s'étaient réunis vers Cuença, et avaient été joints par les nouvelles levées de Grenade, Valence et Murcie, Joseph Buonaparte voulut attirer l'ennemi pour lui livrer bataille. Il fit, en conséquence, replier tous les postes qui s'avançaient jusqu'aux montagnes de Cuença, au-delà de Tarançon, et l'armée espagnole suivit ce mouvement. Le 12 janvier, elle prit position à Uclès : alors le duc de Bellune se porta à Tarançon et à Fuente de Padronaro. Le 13, la division Villate s'avança droit à l'ennemi, pendant que le duc de Bellune tournait par Alcazar avec la division Ruffin. Le général Villate eût à peine découvert les Espagnols, qu'il les mit en déronte au pas de charge. Douze ou treize mille hommes, composant leur armée, cherchèrent à se retirer sur Alcazar ; mais la route de cette ville était déjà occupée par le duc de Bellune. Le neuvième régiment d'infanterie légère, le vingt-quatrième de ligne, et le quatre-vingt-seizième présentèrent à l'ennemi un mur de baionnettes. Les Espagnols mirent bas les armes.

Le général d'artillerie Sénarmont se conduisit comme il l'avait fait dans toutes les circonstances. Quand l'armée ennemie se vit coupée elle changea de direction : ce général et son artillerie se trouvaient alors engagés dans une gorge, et c'est sur ce point même que l'ennemi se dirigea pour y rencontrer un passage. L'artillerie avait fort peu d'escorte ; mais nos braves artilleurs s'en passent volontiers : le général plaça ses pièces en bataillon carré et tira à mitraille, ce qui força la colonne ennemie à changer de direction une seconde fois, et à se porter sur le point où elle vint rendre les armes.

Cette victoire d'Alcazar fit honneur au duc de Bellune, qui donna de justes éloges aux généraux Latour-Maubourg, Villate, Sénarmont, Ruffin et Sémélé, aux colonels Meunier, Lacoste, Pescheux, Combelle et Mouton-Duverney, tous officiers dont le talent et la bravoure avaient déjà brillé dans cent combats. Le jeune Sopransi, chef d'escadron au premier de dragons, s'étant précipité parmi les Espagnols, apporta six drapeaux au duc de Bellune.

Deux généraux, sept colonels, vingt lieutenans-colonels,

trois cents officiers et douze mille soldats furent faits prisonniers. Le général Venegas, qui commandait ces troupes, resta sur le champ de bataille. On prit en outre aux Espagnols trente drapeaux et toute leur artillerie. Cette armée, avec ses drapeaux et ses canons, escortée par trois bataillons d'infanterie légère, fit, le 17, son entrée à Madrid.

ULDECONA.

26 *novembre* 1810.—Le 26 novembre, le chef des Valenciens Bassecourt se présenta vers Uldecona, à la tête de huit mille fantassins et de huit cents chevaux. Favorisé par l'obscurité de la nuit, il était parvenu jusqu'au camp français; mais on était instruit de son dessein, et il fut reçu à bout portant par une décharge qui joncha la terre d'hommes et de chevaux. Le jour n'éclairait pas encore son mouvement que déjà toutes les troupes étaient en ligne.

L'ennemi attaquait sur trois colonnes : une d'elles s'était portée sur une hauteur où se trouvait une vieille tour, et y avait pris position. Le colonel Estève, du quatorzième, s'y porta rapidement et chassa l'ennemi à la baïonnette. Déposant ses sacs pour être plus agile, le quatorzième s'élance à la poursuite des Espagnols, six fois plus nombreux, et il en fait un horrible carnage.

Pendant ce temps le général Montmarie tenait en respect la colonne qui voulait déboucher par la route d'Alcanar. Celle qui venait d'être battue s'étant réunie à elle, le général Montmarie reçut ordre d'attaquer aussitôt tout ce qu'il avait en tête, tandis que le général Musnier, qui dirigeait l'action, se porterait rapidement sur Vinarox. L'ennemi tint ferme quelque temps et finit par se reployer en ordre sur ce dernier endroit. Mais, pour son malheur, le général Musnier y arrivait avant lui. Dès ce moment il se trouva attaqué en tête, en flanc et par la queue : la déroute fut bientôt générale. Les hussards et les cuirassiers, ayant à leur tête le général Boussard, le poursuivirent jusqu'à Benicarlos. Cette poursuite fut si vigoureuse qu'un très-grand nombre de fantassins et de cavaliers, pour éviter d'être sabrés, se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent. Plus de deux mille cinq cents prisonniers, douze cents hommes sabrés, tués ou noyés et les routes couvertes de fusils et de munitions, tels furent les résultats des manœuvres et des charges de la journée d'Uldecona.

ULM.

Octobre 1805. — L'Angleterre, après la violation de la paix d'Amiens, se voyant menacée d'une descente, eut encore recours, pour éviter sa ruine, aux intrigues perfides et aux sourdes menées dont elle a toujours fait ses principales armes. Le gouvernement russe fut d'abord celui où elle tendit ses filets. Elle lui montra les frontières de la France dégarnies de troupes, et lui fit sentir combien il serait facile de surprendre cette puissance endormie sur la foi des traités. En effet, Napoléon, brûlant de châtier les trahisons des Anglais, et comptant sur les engagemens des souverains du nord, avait cru pouvoir disposer de la majeure partie de ses soldats pour son expédition maritime. Mais on se trompait en le croyant absorbé par sa nouvelle entreprise : ses yeux étaient ouverts sur ses voisins, et ses regards épiaient toutes leurs démarches. La Russie, séduite la première, conclut son traité avec le gouvernement d'Angleterre : l'empereur d'Autriche, toujours facile, se laissa bientôt entraîner dans la coalition, et consentit à livrer Venise aux Russes. Le golfe de cette ville et la mer Baltique virent bientôt leurs rivages couverts des places d'armes que les puissances alliées se ménagèrent. Une armée fut rassemblée, dont l'accroissement successif devait seconder l'ensemble de leur plan. Sans doute, cette gradation de forces aurait eu de bons résultats; mais le peu d'accord dans les moyens employés pour y concourir fit manquer le but et détruisit les effets. La Bohême, la Hongrie et les États héréditaires de l'empire furent évacués par les régimens que la cour de Vienne y tenait en garnison; une marche forcée les porta bientôt dans des camps voisins des lieux menacés. Toutes ces troupes rassemblées, l'Autriche se trouva avoir deux cent mille hommes, qu'elle divisa en trois armées, et qui devaient attendre l'arrivée des Russes; mais, en proie à des alarmes cruelles sur la descente, l'Angleterre vit avec terreur les longs retardemens que nécessitait l'extrême distance de la Russie; elle répandit l'or et l'argent avec profusion pour hâter les coalisés, et obtint que l'on brusquerait l'attaque. Elle sentait bien que c'en était fait d'elle, sans un prompt renouvellement de la guerre continentale, sa ressource ordinaire. La cour de Vienne fut donc forcée de commencer ses opérations avant la jonction de son allié. Si ces attaques se fussent dirigées contre l'Italie, peut-être aurait-elle pu couvrir

de quelques prétextes l'odieux de son agression; sa marche aurait au moins été la conséquence de ses prétentions contre le rétablissement du royaume des Lombards; mais elle ne se croyait pas en mesure de ce côté. Il lui sembla qu'elle aurait plus de chances de succès dans une attaque subite et inopinée de la Bavière, alliée de la France : ce territoire d'ailleurs était à sa convenance, et elle le convoitait déjà depuis long-temps. Dès le début de ses hostilités, elle prenait à dos et sur un point qu'elle croyait sans défense les états du protecteur et de l'appui de la confédération germanique. En outre, elle se croyait plus à portée des secours de la Russie, dont la puissance et les armées nombreuses devaient intimider les petits souverains de l'Allemagne. Mais les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg avaient oublié, dans leurs calculs, d'estimer à leur juste valeur les ressources de la France et l'activité de son souverain, si bien secondée par celle des troupes.

Depuis Brest jusqu'aux frontières du Hanovre, toute la côte était garnie des soldats destinés à l'attaque contre l'Angleterre. C'était une ligne d'une immense étendue qu'il était très-difficile de faire mouvoir; mais Napoléon avait trop d'habileté et sur-tout d'expérience pour être embarrassé. A peine eut-il appris le mouvement des Russes et des Autrichiens, que, suspendant son expédition maritime, il commanda un simple changement de front, et toute son armée fut en route, lorsque l'Autriche la croyait embarquée et près de toucher l'Angleterre. Après un grand nombre de marches forcées, chaque division, son général en tête, franchit l'espace qui la séparait de l'ennemi, et se reposa de cette longue course sur ses anciens champs d'honneur, qui promettaient de nouvelles moissons de lauriers. Durant ces choses, la Bavière fléchissait sous l'empereur d'Autriche, qui se rendit maître de Munich, et envoya des troupes dans le haut Palatinat où les Russes devaient le joindre. La Souabe fut envahie par une autre armée allemande : celle-ci vint se déployer depuis la pointe méridionale de Wirtemberg jusqu'au lac de Constance et de Bregentz, en faisant toujours face au Rhin. Cette position était très-avantageuse aux Autrichiens; car la gauche de leur grande armée était appuyée sur celle du Tyrol, de manière que ses communications ne pouvaient être interceptées d'aucun côté; les débouchés de la forêt Noire étaient aussi en leur pouvoir, et les chefs les moins habiles pouvaient, en cas d'attaque (cas bien éloigné de leur esprit), y trouver assez de difficultés et d'obstacles pour arrêter

les Français, et donner aux Russes le temps de venir à leur secours.

Tout-à-coup les têtes des colonnes françaises se montrèrent sur le Rhin; tant de célérité étonna les généraux autrichiens. Certes ils ne s'étaient pas attendus que la guerre et ses fléaux ravageraient cette fois leur propre territoire, et que Napoléon ferait les trois quarts du chemin pour marcher à eux. La surprise du général Mack fut encore plus grande, lorsqu'il ne vit aucun préparatif sur le haut Rhin, par lequel les armées françaises avaient pénétré deux fois en Allemagne. Mais les Français prirent maintenant une autre route, et descendirent le fleuve, en se détournant du Neuf-Brisach, où ils s'étaient d'abord dirigés. Tandis que les généraux ennemis se fatiguaient à deviner le plan d'attaque de Napoléon, celui-ci préparait un de ces grands coups qui décident du sort des batailles et quelquefois des empires. Il pouvait marcher de front aux Autrichiens, et les combattre avec de grandes chances de succès; mais cette attaque eût coûté beaucoup de sang, et il résolut, autant pour l'épargner que pour être plus sûr de ses coups, de prendre les ennemis sur tous leurs flancs. Mais il est bon de donner quelques détails et de plus amples développemens sur le plan nouveau de cette attaque d'Allemagne, et de suivre, dans leur direction successive, les troupes françaises, dont les opérations, éloignées de la route commune, mirent en défaut les plans de l'ennemi, et déconcertèrent sa tactique routinière.

Lorsque l'armée française s'éloigna des côtes de l'Océan pour se porter vers les frontières de l'Allemagne, sa droite se forma à Strasbourg, son centre à Spire et à Mayence, et sa gauche en se repliant sur le Mein. A peine toutes ces troupes furent-elles rendues dans ces positions, que le prince Murat, commandant la réserve de cavalerie, composée de carabiniers, de cuirassiers et de dragons, étant arrivé à Kelh, le 25 septembre, y passa le Rhin ce jour-là même, et s'arrêta quelque temps en face des débouchés de la forêt Noire. Ses patrouilles firent des mouvemens qui persuadèrent aux ennemis que son dessein était de pénétrer par leurs défilés; mais ce n'était qu'une ruse de guerre. Le corps d'armée du maréchal Lannes passa aussi le Rhin, au même jour et par le même endroit que celui du prince Murat; il marcha sur Rastadt et de-là sur Fribourg, tandis que le Maréchal Ney se dirigea vers Stutgard, après avoir traversé le fleuve à l'aide d'un pont construit à Durlach. Le Maréchal Soult effectua son passage à Spire afin de

gagner Heilbronn; de son côté, le maréchal Davoust traversa le Rhin à Manheim, et marcha sur Neckeret par la route de Heidelberg. Arrivé à Mayence avec l'armée de Hollande, le général Marmont passa le Rhin à Cassel, traversa à Francfort le Mein, et se porta vers Wurtzbourg. L'armée de Hanovre, sous les ordres du maréchal Bernadotte, atteignit Francfort, où elle fut jointe par l'armée bavaroise, qui termina la ligne de l'armée française, et forma l'extrémité de la gauche.

Lorsque l'armée française marcha sur un territoire ami, Napoléon conduisit toutes ces masses avec sa seule pensée; mais, dès qu'elle eut touché la terre hostile, il crut sa présence nécessaire pour exalter le courage de ses soldats, et régler leurs mouvemens selon les opérations des ennemis. Bientôt il arriva à Strasbourg, et fit traverser le Rhin au grand parc de l'artillerie; peu de jours après, l'empereur se rendit à Louisbourg, chez l'électeur de Wirtemberg. L'armée ennemie fut consternée de le sentir si près. Le général Mack, s'étant aperçu qu'il allait être pris à dos s'il conservait plus long-temps sa position, fit un changement dans ses lignes, et se posta dans les environs d'Ulm, Stockak et Memmingen, où il concentra tous ses moyens. Il voulut rendre sa défense encore plus rigoureuse. A cet effet, ayant passé le Danube, il renforça le corps d'armée établi sur la rive gauche de ce fleuve. L'armée française avançait en hâtant sa marche; après avoir pris quelque repos à Wurtzbourg, les armées de Hollande, de Hanovre et de Bavière en repartirent les 1er et 2 octobre. Une partie se dirigea sur le haut Mein, et l'autre du côté de Mergentein, sur la droite. Le maréchal Davoust sortit de Neckeret pour atteindre Donawert; le maréchal Soult et le maréchal Lannes se portèrent sur Nordlingen, le premier étant parti d'Heilbronn et le second de Louisbourg. Par ce mouvement circulaire, l'armée française, après avoir traversé la Franconie et la Souabe, vint faire face au Danube: elle se trouvait portée au sein de la Bavière en quelques jours de marche. Cette savante manœuvre lui procurait l'avantage de posséder de grandes plaines pour se mouvoir, et d'éviter les montagnes et les défilés de la forêt Noire, ainsi que la ligne des rivières qui se jettent parallèlement dans le lit du Danube; en outre, l'ennemi, déjà tourné et pris à revers, voyait, par ce grand et vaste mouvement, Napoléon placé derrière lui à plusieurs marches.

La ligne de la grande armée fut établie alors en ordre de bataille. Le maréchal Bernadotte, ayant réuni son corps de

troupes à l'armée bavaroise, vint se placer à Weissembourg; le corps du maréchal Davoust occupa Œtingen, à cheval sur la Vernitz; celui du maréchal Soult prit position à Donawert, dont le pont fut rétabli; celui du maréchal Ney à Kœssingen; celui du maréchal Lasnes à Neireissheim, et celui du prince Murat le long du Danube. Chaque soldat, dans l'armée française, brûlait d'en venir aux mains; les Autrichiens au contraire, mal payés, mal nourris, mal approvisionnés, voyaient avec tiédeur et défiance les approches du combat. Déconcertés par un plan d'attaque imprévu, leurs chefs variaient sans cesse la direction des troupes, ne sachant quelle mesure prendre dans cet état d'inquiétude et de perplexité. Ils gardaient les débouchés de la forêt Noire, se reposaient sur les fortifications construites aux bords de l'Iller, et concentraient leurs forces à Memmingen et à Ulm, qu'ils voulaient mettre dans le meilleur état de défense possible. Quelque avantageuse que fût leur position, les Autrichiens n'étaient pas tranquilles : la crainte se glissa dans leur cœur lorsqu'ils virent s'avancer jusqu'à Elchingen des détachemens de cavalerie française contre lesquels ils envoyèrent quelques troupes légères. Mais les alarmes augmentèrent lorsque leurs éclaireurs, se retirant avec précipitation, vinrent annoncer que toute l'armée française était en marche, et que plusieurs corps, partis de Nordlingen, se dirigeaient sur le Danube, dans le dessein de traverser ce fleuve. Des ordres et des contre-ordres, qui se succédèrent rapidement, trahirent l'anxiété des généraux autrichiens. Au lieu de profiter d'un moment précieux pour hâter leur retraite, et faire sur toute leur ligne un mouvement capable de faciliter son développement, et de la ramener en bataille devant l'armée française, ils laissèrent échapper l'occasion, frappés de stupeur et immobiles d'étonnement. Aucun terrain n'aurait pu leur fournir de meilleures positions pour la défensive, à cause des petites rivières dont ce pays abonde : en rétrogradant, ils communiquaient aussi par le Tyrol avec leur armée d'Italie, et pouvaient traîner les choses en longueur jusqu'à l'arrivée des Russes, dont la jonction les eût mis en état de combattre avec avantage. Trop de lenteur, suite nécessaire de leur indécision, les perdit.

La victoire se déclara toujours pour les Français dans leurs premiers engagemens avec l'armée autrichienne : toutes les espérances qu'ils avaient fait naître se réalisèrent. Le général Vandamme s'empara, le 6 octobre, du pont de Donawert, que le régiment de Colloredo était chargé de défendre. Le

jour suivant, le prince Murat se rendit maître du pont sur le Lech, et arriva le 8 à Wertingen, ville située dans la Souabe, de manière à intercepter les communications entre Augsbourg et Ulm. Le prince rencontra en chemin une occasion de signaler son courage; car il se trouva sur son passage une division composée de douze bataillons de grenadiers autrichiens; c'était l'élite de l'armée du Tyrol, qui marchait en hâte grossir l'armée de Souabe. Le prince Murat, appuyé par quatre escadrons de cuirassiers, donna l'ordre d'attaquer. Les Autrichiens, voyant l'habile manœuvre par laquelle le général Nansouty les enveloppait, se formèrent aussitôt en carré. Comme leur cavalerie et leur infanterie se soutenaient mutuellement, il semble que l'avantage aurait dû pencher pour eux; mais l'ardeur inconcevable avec laquelle chargèrent les Français en décida autrement. La colonne ennemie fut dans une déroute complète, après un engagement de deux heures; il est vrai que les soldats français trouvèrent un grand sujet d'émulation dans l'exemple de leurs chefs : le colonel Maupetit reçut une blessure qui le mit hors de combat, en faisant, à la tête du neuvième de dragons, le devoir de capitaine et de soldat; le colonel Arrighi, exposé aux plus grands dangers, eut un cheval tué sous lui; le colonel Beaumont, s'élançant dans les rangs ennemis, saisit un capitaine de cuirassiers au milieu de sa compagnie, et sabra un cavalier qui venait au secours de son commandant. Voyant les Autrichiens se débander, le maréchal Lannes et les grenadiers de la division Oudinot frémissaient de la distance qu'ils ne pouvaient franchir à temps pour donner, et accéléraient leur marche courageuse. A leur aspect l'ennemi précipita sa retraite. Il n'y eut qu'une seule brigade de cette division qui put charger les Autrichiens, l'autre ayant été arrêtée par un marais au moment où elle cherchait à tourner les débris de la colonne, qui fuyait dans le plus affreux désordre. Ce corps d'impériaux perdit, outre quatre mille prisonniers qu'on lui fit, tous ses drapeaux et tous ses canons; le reste dut son salut à la fuite. Le prince Murat continua sa marche sur Zummershausen, fidèle au but de sa manœuvre, qui tendait à couper tout rapport entre Ulm et Augsbourg.

Du 7 au 8 octobre, le maréchal Soult avait agi de son côté dans le dessein d'intercepter également, sur la rive gauche du Rhin, les débouchés d'Ulm, et de se réunir ensuite aux divisions des généraux Vandamme et Legrand, afin d'en-

trer dans Augsbourg par la rive droite du Lech, tandis que le général Saint-Hilaire s'y portait par la gauche. Après le combat de Wertingen, les Autrichiens s'étaient réfugiés à Aicha : poursuivis dans cet asile par ces trois divisions, ils en furent chassés et laissèrent libre la route d'Augsbourg, où elles entrèrent le 9. Malgré ses efforts, le maréchal Davoust ne put arriver que le 8 à Neubourg; les trois divisions qu'il commandait joignirent le lendemain, à Aicha, celles des généraux Boudet et Grouchi, et les troupes hollandaises sous les ordres du général Dumonceau. Toutes ces troupes, ayant traversé le Danube, vinrent se placer entre Augsbourg et Aicha. Le corps d'armée du général Bernadotte et les troupes bavaroises quittèrent Aichstett, où ils étaient arrivés le 10, pour diriger leur marche sur Ingolstadt, tandis que le maréchal Bessières fit entrer dans Augsbourg la garde impériale avec les cuirassiers. Toutes ces opérations tendaient à ruiner l'armée ennemie qui occupait la Souabe et la Bavière. L'arrivée de douze régimens, détachés de l'armée d'Italie pour grossir celle d'Allemagne, fut alors annoncée aux Français; mais cette nouvelle ne leur causa aucune alarme, parce qu'ils environnaient les impériaux d'une ceinture de baïonnettes impénétrable. La présence de Napoléon ne servait pas médiocrement à exalter le courage des troupes. Les Autrichiens s'étant réunis à Guntzbourg, on força leur position : vainement le prince Ferdinand, qui était accouru, revint trois fois à la charge; il fut obligé de battre en retraite avec précipitation, et rentra dans Ulm, suivi d'un grand nombre de généraux, durant la nuit du 9 au 10 octobre. Le général Mack y ramenait le quartier-général, qui ne pouvait plus exister à Burgau, vu que la réserve du prince Murat, arrivée en ce lieu dans la même nuit, aurait fermé le retour à tout ce qui n'aurait pas fui avec célérité.

Par les combats de Wertingen et de Guntzbourg, Napoléon ne faisait que préluder à des actions d'une importance décisive : l'ensemble des mouvemens qu'il dirigeait avait pour but d'investir de plus près l'armée autrichienne, de la cerner de toutes parts, et d'intercepter toutes ses communications. L'armée française ne savait pas se reposer : chaque membre de ce grand corps contribua avec succès à l'exécution de ce plan dans tous ses détails. Le maréchal Soult se dirigea, le 11 octobre, sur Landsberg; comme il y arrivait, sur les quatre heures de l'après-midi, il rencontra le régiment des cuirassiers

du prince Ferdinand, qui tendait vers Ulm à marches forcées, traînant six pièces de canon. Par ordre du maréchal, le vingt-sixième de chasseurs à cheval chargea d'une manière si vigoureuse, que la frayeur jeta le désordre parmi les cuirassiers allemands, qui prirent la fuite, abandonnant aux Français deux pièces et cent vingt hommes avec un lieutenant-colonel et un capitaine. La réserve de cavalerie, commandée par le prince Murat, et les corps d'armée des maréchaux Ney et Lannes, avaient pris position vis-à-vis de l'armée autrichienne, dont la gauche était placée à Ulm, et la droite à Memmingen. Le maréchal Soult l'avait déjà une fois débusquée de ce poste avantageux. A cheval sur le Danube, le maréchal Ney faisait face à Ulm, et le maréchal Lannes s'était placé sur les hauteurs de Weisenhor. Le général Marmont, en hâtant sa marche, parvint à gagner les collines élevées d'Illersheim, tandis que, par sa position à Memmingen, le maréchal Soult débordait la droite de l'ennemi.

Le 11 octobre, Augsbourg fut évacué par la garde impériale, qui marcha vers Burgau, afin d'y attendre Napoléon. La nuit était déjà assez avancée quand il arriva. Le corps d'armée du général Marmont était sur le pont du Lech lors du passage de l'empereur. Ce prince harangna aussitôt les troupes, en passant de régiment en régiment, leur exposa l'état des choses, l'approche d'une bataille décisive, et fit passer dans le cœur de chaque soldat un courage invincible, une ardeur de combattre, bien nécessaires dans ce moment; car la neige tombait à flocons, et les rigueurs d'une mauvaise saison se joignaient à la fatigue et aux privations de toute espèce.

Le jour du combat approchait : il devait être décisif. Napoléon ne négligeait rien pour vaincre ; il se porta, le 13 octobre, au camp devant Ulm, et donna ordre que l'on cernât complètement l'armée allemande. La première démarche à cet effet était de s'emparer du pont et de la position d'Elchingen. La journée du 14 octobre se levait à peine, lorsque le maréchal Ney passa le pont, à la tête de la division du général Loison. Seize mille hommes gardaient la forte position d'Elchingen, village situé sur une élévation menaçante; ils opposèrent la plus vive résistance aux Français; mais elle ne servit qu'à irriter le courage des assaillans, qui culbutèrent l'ennemi sur tous les points de l'attaque. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, le soixante-neuvième de ligne se déploya sous

le feu violent des ennemis, avec un ordre et un sang-froid auxquels les Autrichiens eux-mêmes ne purent refuser leur admiration. Sur ces entrefaites, le maréchal Lannes occupait les petites hauteurs au-dessus de Pfoéd; la tête du pont d'Ulm était enlevée par les tirailleurs, et le plus grand désordre pénétrait dans l'enceinte de cette ville. En même temps, les divisions des généraux Klein et Beaumont, dirigées par le prince Murat, mettaient dans une déroute complète la cavalerie autrichienne. Après s'être emparé du pont d'Unter, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, et de toutes les communications de l'ennemi sur l'Iller, le général Marmont complétait l'investissement d'Ulm sur la rive droite du Danube, à l'aide de la division de dragons à pied du général Baraguai-d'Hilliers. Elle occupait toutes les hauteurs qui dominent Ulm, et qui livrent cette ville une fois qu'elles sont prises par les assiégeans.

Napoléon fit appeler le général-major prince de Lichtenstein, et lui démontra la nécessité pressante d'une capitulation, seul moyen d'épargner le sang, et de dérober la garnison et même les bourgeois aux suites funestes d'un assaut. Des pourparlers suivirent cette ouverture pacifique : le prince de Lichtenstein demanda la permission de retourner, sur parole, en Autriche, avec tout ce qui formait la garnison. Quelque disposé que fût l'empereur à donner des preuves de modération, comme rien ne lui garantissait que le soldat autrichien ne serait pas contraint, malgré la clause de la capitulation, à reprendre les armes avant son parfait échange, il jugea qu'il serait imprudent d'accorder des conditions plus favorables que celle des honneurs de la guerre à la sortie de la place, la remise des armes après avoir défilé, le renvoi des officiers en Allemagne sur parole, enfin la conduite des sous-officiers et soldats en France jusqu'à parfait échange. Cette capitulation ayant été arrêtée, le maréchal Berthier et le général Mack la signèrent le 17 octobre.

Tandis que le prince Ferdinand précipitait sa fuite pour échapper au prince Murat, et qu'il parvenait enfin à gagner la Bohême, privé de tout ce qui l'accompagnait dans sa retraite, les débris de l'armée autrichienne, qu'il avait laissés dans Ulm, exécutaient la capitulation que Napoléon leur avait accordée; le délai, convenu pour le 23 octobre, fut même abrégé, selon leur désir. Le 19 du même mois, le maréchal Berthier, expressément autorisé par l'empereur, ayant assuré,

Digitized by Google

sur sa parole d'honneur, que les impériaux avaient battu en retraite jusqu'au-delà de l'Inn; que l'armée du maréchal Bernadotte était postée entre cette rivière et Munich; que celle du maréchal Lannes était à la poursuite du prince Ferdinand; que le prince Murat, qui s'était porté sur Nordlingen, avait contraint à une capitulation les lieutenans-généraux Baillet, Hohenzollern, et sept autres généraux; enfin, que le maréchal Soult suivait de l'œil tous les mouvemens de l'armée du Tyrol qui tenait le pays entre Ulm et Bregentz, le général Mack, ne voyant plus aucune espérance de secours, souscrivit avec le maréchal Berthier une capitulation additionnelle, par laquelle il se soumettait à évacuer Ulm le jour suivant, sous la condition que le maréchal Ney, avec son corps entier, composé de deux régimens d'infanterie et de quatre régimens de cavalerie, ne s'éloignerait pas de cette place, à un rayon de plus de dix lieues, jusqu'au 25 du mois à minuit, époque qui terminait la première capitulation.

Ce fut pour les Français une espèce de triomphe, que l'exécution de cette capitulation, préparée par des faits si nobles et suivie par de si grands résultats; elle frappait le dernier coup à l'armée d'Autriche. L'armée française avait fait plus de trente mille prisonniers dans les combats de Wertingen, Guntzbourg, Landsberg, Memmingen, Albeck, Elchingen, Languenau, Neireissheim, etc.; les troupes renfermées dans Ulm, ou dans les positions voisines, montant à un nombre encore plus considérable, étaient à la merci de Napoléon, qui mettait une grande application à adoucir, par des ménagemens, ce que leur état avait de triste et d'humiliant. Il reçut avec distinction dans une audience, le général Mack, à qui toute l'armée ennemie était soumise; le lieutenant-général Kleneau, que l'empereur avait connu commandant le régiment de Wurmser, fut honoré par lui de l'accueil le plus gracieux; il ne traita pas moins favorablement le comte de Giulai, le prince de Lichtenstein, et les autres généraux : il cherchait à les consoler, en leur disant que les armes étaient journalières, et que la guerre mêlait toujours des revers aux succès. Durant ces choses, il voyait, placé sur la hauteur d'Ulm, défiler devant lui les débris de cette armée autrichienne, autrefois si considérable, et maintenant réduite à trente-trois mille hommes, dont deux mille cavaliers, sans compter trois mille blessés ou malades. Ce cortége tomba au pouvoir des vain-

queurs : soixante pièces de canon et quarante drapeaux en faisaient partie.

L'empereur était environné de sa garde. A mesure que les divers corps filaient, il en faisait appeler les généraux, et leur adressait les paroles les plus obligeantes. Entre autres choses, il leur dit : « Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste ; je vous le dis franchement, je ne sais pourquoi je me bats ; je ne sais ce que l'on veut de moi ; ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources ; cela serait-il vrai ; mon armée et moi ferions bien du chemin. Mais j'en appelle au rapport de vos prisonniers, qui vont bientôt traverser la France ; ils verront quel esprit anime mon peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma position ; avec un mot, deux cent mille hommes de bonne volonté accourront auprès de moi, et en six semaines seront de bons soldats ; au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront qu'après plusieurs années faire des soldats. Je donne encore un conseil à mon frère l'empereur d'Allemagne, qu'il se hâte de faire la paix ; c'est le moment de se rappeler que tous les empires ont un terme. L'idée que la fin de la dynastie de la maison de Lorraine serait arrivée doit l'effrayer. Je ne veux rien sur le continent ; ce sont des vaisseaux, des colonies, du commerce que je veux, et cela vous est avantageux comme à nous. » Le général Mack, répondit que l'empereur d'Allemagne avait été forcé à la guerre par la Russie. En ce cas, repartit Napoléon, *vous n'êtes donc plus une puissance.*

Durant ces entretiens, la garnison d'Ulm défilait devant l'empereur, et mettait bas les armes à ses pieds. Elle était composée de quatre régimens de cavalerie, d'un détachement de hussards et d'un grand nombre d'ordonnances chez les généraux ; elle avait encore, outre un détachement du régiment de l'empereur, cinq régimens d'infanterie et cinq bataillons de grenadiers. Cette capitulation comprenait trente-neuf généraux, dont onze feld-maréchaux, et dix-huit généraux-majors, sans compter ceux qui, dans les affaires précédentes, avaient été forcés à prendre le même parti. Il y avait en tout de soixante-sept à soixante-dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient environ deux mille officiers. Le nombre des morts ne fut pas considérable, et s'éloigna de toutes les proportions que la guerre ordinaire établit, parce que Napo-

léon, dans celle-ci, suivit un système de manœuvres plutôt qu'un système de batailles.

Dès l'ouverture de cette campagne, tout fut d'un augure favorable aux Français : la confiance et l'enthousiasme exaltèrent leur armée, tandis que celle des impériaux était abattue par le découragement que produit l'habitude des revers. Celle-ci était en proie à la plus affreuse misère; on ne la payait qu'en billets qui perdaient quarante pour cent. La gloire était le seul mobile, on pourrait dire la maîtresse chérie du Français. Brard, soldat du soixante-seizième de ligne, venait d'avoir la cuisse fracassée; comme le chirurgien se préparait à lui en faire l'amputation, il l'arrêta et lui dit : « Je sais que je n'y survivrai pas; mais n'importe, un homme de moins n'empêchera pas la soixante-seizième de marcher la baïonnette en avant à l'ennemi ». Quelle armée que celle où chaque soldat avait de pareils sentimens! Que n'aurait pas pu avec de tels hommes un capitaine de génie!

Si l'on peut faire un reproche aux Français, c'est de n'avoir pas su, dans le cours de cette campagne, modérer cette impétuosité naturelle qui les rend téméraires. Il n'est pas sans fondement à l'égard du dix-septième d'infanterie légère, qui, à la vue d'Ulm, s'y jeta avec impétuosité, et l'on pourrait aussi l'adreser à toute l'armée, qui eut besoin d'une défense formelle de l'empereur pour ne pas monter à l'assaut, qu'elle demandait à grands cris.

Les rigueurs de la saison, la fatigue des marches, les difficultés du pays, les privations de toute espèce, rien, dans cette campagne, n'ébranla la constance du soldat français. Son courage se montra au-dessus des périls et des obstacles.

URBIN.

19 *juin* 1796. — La ville et le château d'Urbin, bâtis sur une colline circulaire fort élevée, furent sommés de se rendre par une seule colonne de l'armée française, envoyée en 1796, par le général Buonaparte, afin d'en prendre possession. Cette place appartenait au chef de l'église romaine qui, en accédant à la coalisation de l'Angleterre, de la Prusse et de l'Allemagne, avait attiré la guerre dans le cœur de ses états, trop turbulens pour n'avoir pas besoin d'être comprimés. L'assiduité des Romains à prendre les armes contre la France, toutes les fois que sa fortune parut fléchir, n'empêcha pas

qu'elle ne mît dans ses opérations une douceur et une bienveillance que leurs perfidies ne méritaient pas. Il n'y avait que trois cents hommes dans la place d'Urbin, lorsque les Français se présentèrent à ses portes : cette garnison aurait été trop faible pour défendre ce poste important, quand bien même elle n'eût pas été trop lâche pour le vouloir. On se rendit sur-le-champ, et les vainqueurs, outre les prisonniers, trouvèrent encore cinquante canons, cinq mille fusils, plusieurs milliers de poudre, et des magasins abondans en toutes choses.

10 *juillet* 1799. — Les Allemands et les insurgés italiens, sous la direction du général Ott, combinèreot, en 1799, leurs attaques contre les Français, renfermés dans le fort d'Urbin, qui, avec de pareils défenseurs, soutint un long siége. La ville fut environnée et rigidement serrée par un blocus, un intervalle immense la séparait d'avec les armées françaises; elle n'en pouvait espérer aucun secours. Ces réflexions et l'inutilité d'une défense qui tirait en longueur, portèrent la garnison à se rendre, et les assiégeans entrèrent, le 10 juillet, dans ce fort, où ils trouvèrent treote-deux pièces de caoon et des magasins assez riches dont ils prirent possession. Après la bataille de Marengo, et par suite des arrangemeos faits avec l'armée autrichienne, les Français recouvrèrent le fort d'Urbin, dont les portes leur furent ouvertes par la victoire.

URFAR.

17 *mai* 1809. — Quatre colonnes autrichiennes, commandées par les généraux Grainville, Bucalowitz, Jellachich et Sommariva, marchèrent, le 17, à deux heures après midi, sur le village d'Urfar, pour attaquer le général Vandamme, en avant de la tête du pont de Lintz. Dans le même moment arrivait sur ce point le maréchal prince de Ponte-Corvo, avec la première brigade d'infanterie saxonne et un escadron de hussards de cette nation. Le général Vandamme, à la tête des troupes wurtembergeoises et de quatre escadrons du royaume de Saxe, repoussa vigoureusement, quoique inférieur en nombre, les deux premières colonnes, les chassa de leurs positions, leur prit six pièces de canon, quatre cents hommes, et les mit en pleine déroute. A sept heures du

soir, la troisième colonne parut sur les hauteurs de Boslingberg, et son infanterie couronna aussitôt la crête des montagnes voisines. L'infanterie saxonne attaqua l'ennemi, le culbuta, lui prit quatre cents hommes et ses munitions.

Il se retira en désordre sur Freystadt et Haslach : les hussards envoyés à sa poursuite ramenèrent trois cents prisonniers. On prit en outre dans les bois cinq cents fusils, deux cents voitures et soixante caissons chargés d'effets d'habillement. La perte des Autrichiens fut de deux mille cinq cents hommes, tués ou blessés.

Le prince de Ponte-Corvo fit le plus grand éloge du général Vandamme, et loua beaucoup la conduite de M. de Leschwitz, général en chef des Saxons, qui conservait, à soixante-cinq ans, l'activité et l'ardeur d'un jeune homme; du général d'artillerie Mossel; du général Gérard, chef de l'état-major; et du lieutenant-colonel aide-de-camp Hamélinaie.

URGEL.

10 *avril* 1794. — Lorsque le général Dagobert arriva à l'armée des Pyrénées-Orientales, dont il venait d'être nommé commandant, il y apportait une grande réputation de bravoure et de connaissances militaires. Agé de soixante-quinze ans, il avait, par son courage, ajouté un grand lustre aux premières années de la guerre de la révolution. Pendant le plus rude des hivers, chaque jour il montait à cheval dès quatre heures du matin, et à minuit il visitait encore ses avant-postes; l'âge n'avait pas éteint son activité, et on l'avait vu général d'avant-garde à l'armée d'Italie, sous le général Biron, battre trois mille Piémontais avec une poignée de monde. Arrivé dans sa nouvelle armée, il y réalisa les espérances qu'on fondait sur lui. Quelques bataillons lui suffirent pour vaincre trente mille Espagnols et reconquérir la Cerdagne française. Ses heureuses dispositions préparèrent les victoires de Dugommier, son successeur, et lui applanirent le chemin. La vieillesse du général semblait demander du repos et une retraite honorable; mais dans ce temps la pénurie des généraux était telle, qu'il fut obligé de conserver la direction d'une division d'une armée dont le commandement en chef, trop pénible pour son âge et ses infirmités, n'était pas au-dessus de ses talens ni de son courage. Au

printemps de 1794, il attaqua les Espagnols à Monteilla, et sortit vainqueur de cette bataille après de violens efforts qui hâtèrent son dernier jour. Au milieu des accès d'une fièvre cruelle, il conçut le plan d'attaque d'Urgel, ville considérable de la Catalogne. Le 10 avril, il l'exécuta avec bonheur; prit sept pièces de canon, s'empara des magasins, fit beaucoup de prisonniers, et mourut le lendemain, après avoir conquis toute la Cerdagne espagnole. Si quelque chose égalait son courage, c'était son désintéressement : jamais il n'avait songé à faire ses affaires; mais il arrangeait celles de sa patrie : sa longue vie ne fut pas souillée d'une seule de ces marques de cupidité qui, malheureusement, depuis ont taché plus d'une belle gloire. Il mourut si pauvre, que ses officiers furent dans la pieuse obligation de payer ses funérailles; les soldats, en l'accompagnant dans son dernier asile, semblaient suivre un père, et versaient des larmes d'amitié, gages sincères de leurs sentimens. Généraux, voulez-vous mériter le plus grand éloge dont vous puissiez vous rendre dignes? Vivez de manière que l'équitable histoire puisse dire un jour, en parlant de vous : *Ses soldats le pleurèrent.*

URLAFFEN.

27 *juin* 1796. — Lorsque le général Moreau eut traversé le Rhin à Kelh, en 1796, la division du général Sainte-Suzanne se dirigea sur Urlaffen et Zimeren, afin de faire face aux impériaux qui arrivaient du bas Rhin. Sainte-Suzanne ayant rencontré une colonne ennemie du côté d'Urlaffen, il l'obligea à reculer et lui fit cent prisonniers. Mais la nuit et le temps affreux qui le surprirent l'empêchèrent de poursuivre ses avantages. Les Français couchèrent sur le terrain où ils avaient combattu.

UTELLE.

21 *octobre* 1793. — Le général Dugommier, par sa bravoure et son audace dans la journée de Gillotte, venait de sauver l'armée d'Italie. Il avait abandonné le poste d'Utelle; mais sentant combien il était exposé, il y revint par des marches forcées, et y fut, dans la même nuit, attaqué par l'armée austro-sarde. Un brouillard épais la favorisant, elle parvint à enlever les avant-postes français; à peine une grand'garde

eut-elle le temps de faire une seule décharge et de gagner ensuite le village. Le seul poste de la Madone, placé sur un des plus hauts pics des Alpes maritimes, tenait encore : le sort de douze mille Français était attaché à son courage. Déjà l'ennemi triomphait et éclairait toute la montagne de ses feux pour remplacer le jour qu'il attendait avec impatience, afin de fondre sur les Français cantonnés à Utelle. Toutes ces vaines démonstrations n'émurent pas Dugommier, qui y opposa le sang-froid et le silence, plus dignes du vrai courage : il défendit d'allumer un seul feu, de tirer un coup de fusil et de faire le moindre bruit : cependant il se préparait à recevoir l'ennemi. Celui-ci ne tarda pas à descendre des hauteurs dont il s'était emparé, et où ses principales forces s'étaient réunies : entre lui et les Français se trouvait un défilé qu'il fallait traverser pour attaquer. Dugommier y avait placé en embuscade six cents Français qui attaquèrent les assaillans dès que l'occasion se montra favorable. Les capitaines Partouneaux et Guyeux, suivis de deux cents grenadiers et chasseurs, marchèrent au secours du poste de la Madone, avec ordre de charger à la baïonnette, sans brûler une amorce. Tout fut exécuté avec exactitude et intelligence. Les Piémontais, qui avaient cru surprendre, furent attaqués à l'improviste à leur tour, et le poste de la Madone emporté. Le jour ayant paru, l'ennemi crut tenir les Français, et s'enfonça dans le défilé. Mais aussitôt il y fut assailli de toutes parts et repoussé après avoir perdu beaucoup de monde. Neuf cents Français se mirent à poursuivre cinq mille Piémontais, et le général Dugommier reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie, en récompense de sa valeur et de ses services.

VAL-CARLOS (LE).

23 *mai* 1793. — Non loin de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans le Val-Carlos, était un poste retranché occupé par dix-huit cents Espagnols. Leurs projets étaient de forcer les positions du général Lagenetière, en se portant sur ses derrières. Celui-ci en fut instruit, et le général Noguès proposa de chasser l'ennemi lui-même du Val-Carlos. Il fallait passer par des chemins que les chèvres seules peuvent gravir, et probablement on eût abandonné ce dessein s'il n'y avait eu des Basques dans l'armée française. Mais avec eux on le tenta. Le général

Lagenetière se fit suivre de cent chasseurs et d'une pièce de canon, tandis que quatre cents soldats tournaient les Espagnols sur d'autres points. Arrivé à l'endroit indiqué, il se trouve trop éloigné de l'ennemi. Les Basques descendent la pièce, en faisant la chaîne, une main s'attachant au rocher, l'autre soutenant le canon tout prêt à tomber de mille toises; elle arrive enfin en un lieu où les Basques seuls étaient capables de la placer. Effrayés de tant d'audace, les Espagnols abandonnent leurs armes, leurs bagages et des prisonniers à cinq cents Français, qui, satisfaits d'avoir mis en fuite un ennemi trois fois plus nombreux qu'eux, ne daigne pas les poursuivre.

VAL-DE-JÉSUS (LE).

25 *octobre* 1811. — Le général espagnol O'Donnel avait opéré sa jonction avec le général Miranda, et augmenté leurs forces des troupes sous les ordres des généraux Lardizabal et San-Juan. Les Français occupaient les hauteurs du Val-de-Jésus. L'attaque commença du côté des Espagnols par les guérillas ou tirailleurs. Cette attaque, faite et reçue avec vigueur, fut soutenue par le feu de toute l'artillerie espagnole. Les Français, soit qu'il leur fût impossible de soutenir le choc de l'ennemi, soit que par le mouvement rétrograde de la gauche et du centre, ils voulussent attirer vers eux, et ensuite envelopper les Espagnols, se retirèrent et laissèrent le terrain qu'ils avaient chaudement disputé. Les généraux espagnols, voyant ce mouvement, croyaient déjà remporter la victoire, lorsque leur infanterie fut attaquée de front par l'infanterie française, et leur flanc gauche par une partie de la cavalerie, tandis que l'artillerie des Français, arrivée sur les hauteurs de Puch, commençait un feu terrible. Les Espagnols, s'apercevant que leur position allait être tournée, se replièrent dans le meilleur ordre possible, par la droite et la gauche, sur la division du troisième corps d'armée, placé à Germanello. Toutes les autres divisions furent obligées de quitter leurs positions, poursuivies sur différens points par la cavalerie française, qui les serrait de très-près. Toute l'artillerie ennemie tomba au pouvoir des Français, avec plusieurs chevaux du train; presque tous les artilleurs furent tués, et la cavalerie ne put être ralliée. Le reste de la division, qui était réunie sur la position de Germanello, effectua sa retraite sur Rivarosa, et Bettera sous les ordres du général Mahy. Ils furent encore inquiétés dans leur

retraite par la cavalerie française, qui les poursuivit avec vivacité, et leur fit éprouver une perte assez considérable. Les autres corps d'armée furent également poursuivis, et se retirèrent précipitamment sur différens points, laissant sur leur chemin plusieurs hommes tués ou blessés et quelques pièces de canon. Les Espagnols perdirent dans cette journée, où ils montrèrent une intrépidité et une bravoure qui ne pouvaient être surpassées que par des Français, près de cinq mille hommes, consistant en tués, blessés, égarés et prisonniers.

VALDERAS.

15 *janvier* 1813. — Deux cents chevaux français étaient venus jusqu'à Cagnos pour la correspondance, et étaient rentrés à six heures du soir à Mayorga. Le chef d'escadron Mathès, qui les commandait, ayant appris que quatre cents chevaux de la troupe de Marquinez étaient arrivés à cinq heures du soir à Valderas, forma le projet de les surprendre et de les enlever. Il se concerta avec le chef de bataillon Deleau, du quarante-septième, qui se réunit à lui avec trois cents hommes de son régiment, et tous deux se portèrent sur le village de Valderas, où ils arrivèrent à cinq heures du matin. Les Espagnols furent cernés; ceux qui voulurent s'échapper se noyèrent dans la Céa, ceux qui résistèrent furent tués, tous les chevaux tombèrent au pouvoir des Français.

VALENCE (EN DAUPHINÉ).

3 *avril* 1815. — Le 29 mars, son altesse royale monseigneur le duc d'Angoulême, lieutenant-général pour le roi, dans tous les départemens de l'ouest et du midi, se porta sur Montelimart, à la tête du dixième régiment d'infanterie et d'un grand nombre de volontaires et de gardes nationaux de Marseille. Le lendemain le général Debelle, au nom de Buonaparte, somma Montelimart de se rendre. Le comte Descars, qui y commandait, sortit avec mille hommes de gardes nationaux et de chasseurs du quatorzième, et deux pièces de canon. Il battit la troupe du général Debelle, la chassa de sa position à Lauriol, après lui avoir tué du monde, et rentra à Montelimart. Le 3, son altesse royale fit marcher deux mille hommes du régiment le colonel-général, trois canons, deux obusiers et neuf cents hommes de gardes nationaux, commandés par le

général Monnier, qui se portèrent sur Valence, où ils entrèrent, le 3 avril, à sept heures du matin.

VALENCE (EN ESPAGNE).

19 *juillet* 1810. — L'occupation du fort de Moulla tenait la ville de Valence dans une inquiétude continuelle. Défendu seulement par deux mille hommes, il était bloqué depuis quatorze jours par quinze cents Valenciens. On y envoya le général Montmarie avec six cents hommes pour le ravitailler et y faire entrer de l'artillerie. Malgré la plus vigoureuse résistance, l'ennemi fut rejeté au loin avec perte d'un grand nombre d'hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et le général français pénétra dans le fort.

1er *janvier* 1812. — Le comte Suchet, après s'être emparé de tous les points fortifiés qui protégeaient Valence, avoir dissipé les troupes qui devaient garder cette ville, et forcé le général Blacke, qui en était sorti avec douze mille hommes, à s'y rejeter avec perte, donna ordre aux avant-postes de la quatrième division de réserve de resserrer la place de très-près. A ce mouvement, deux mille Espagnols sortirent de la place avec deux pièces de canon pour les repousser. Mais le général Sévéroli fit marcher aussitôt un bataillon du premier de ligne italien, qui, sous le feu de la mitraille, les aborda avec intrépidité, les culbuta, et les fit rentrer dans la ville. Le 29 décembre, l'avant-garde de l'armée força les troupes qui occupaient Saint-Philippe, à quinze lieues de Valence, et à moitié chemin d'Alicante, et trouva dans la ville, qui contient quinze cents âmes, un million de cartouches, et un grand approvisonnement de riz. Toutes les forces françaises se mirent en mouvement pour serrer la place sur les points principaux.

Dans la nuit du 1er au 2 janvier, la tranchée fut ouverte par trois mille hommes, à quatre-vingts toises des ouvrages de Saint-Vicente et d'Oliveto. Le général Pannetier, qui était arrivé le même jour avec sa brigade, fut porté par son ancienneté au commandement de la tranchée, qui fut poussée avec vigueur, et qui aurait eu un entier succès si le colonel de génie Henry, officier du premier mérite, qui avait été dans l'espace de deux ans chef d'attaque à sept siéges différens, n'avait été mortellement blessé. Malgré le feu soutenu des ennemis, les travaux furent continués avec la plus grande

activité, jour et nuit, jusqu'au 5 janvier au matin. Cinq batteries établies, et deux armées à soixante toises des ouvrages, menaçaient déjà la ville, et les travaux du génie n'étaient plus qu'à quinze toises du fossé. Voyant la rapidité de ces travaux, le danger qu'il y aurait à opposer de la résistance, l'ennemi abandonna ses lignes, dont la fortification avait coûté tant de soins et de peine. A la pointe du jour, le colonel Beloti, commandant de tranchée sur l'Oliveto, fit escalader les murs des fossés, et jeta trois cents grenadiers dans ce fort, qui était armé de vingt pièces de canon.

Le général Montmarie faisait aussi occuper les retranchemens abandonnés sur Saint-Vicente, et repoussait l'ennemi dans la ville, après s'être emparé des faubourgs. Le maréchal Suchet, jugeant de la frayeur de l'ennemi par l'abandon des vastes et forts ouvrages, défendus par plus de quatre-vingts pièces de canon, et voulant profiter de ce succès, fit donner ordre au général Palombini de s'emparer du faubourg de Quarte, et de rejeter l'ennemi dans la ville, ce qui fut exécuté avec la plus grande célérité. Après cette opération, il fit commencer le bombardement, qui dura toute la nuit, pour augmenter le désordre et la terreur que les premiers succès avaient répandus dans cette grande ville. Le lendemain, 6 janvier, le maréchal, espérant que l'importance des ouvrages abandonnés, et l'effet terrible du bombardement sur l'immense population de Valence, auraient pu amener le général Blacke à une capitulation, lui envoya à cet effet un parlementaire avec une lettre, à laquelle il fut répondu que l'attaque pouvait continuer, que les Espagnols étaient jaloux de soutenir leur honneur. Le maréchal Suchet continua donc ses travaux avec vigueur, fit ouvrir des travaux devant les murailles, et élever des batteries, que des pluies continuelles ne purent empêcher de faire un feu continuel qui porta de grands ravages dans la ville.

Le bombardement fut continué, et sa vivacité fut telle que, dans l'espace de trois jours et trois nuits, vingt-sept mille bombes furent jetées dans la place, où elles causèrent des explosions terribles et de vastes incendies. Deux batteries, chacune de dix pièces de vingt-quatre, avaient été élevées, par un travail et une constance admirables, à portée de battre en brèche la dernière enceinte de Valence, tandis que le génie, avec une activité étonnante, était parvenu à se loger dans les dernières maisons des faubourgs, et à attacher le mineur

sous deux portes principales de la place. Voyant que toute résistance serait inutile, et répandrait les plus grands désastres sur Valence, le général Blacke accepte une capitulation par laquelle Valence fut au pouvoir des Français, avec trois cent soixante-quatorze bouches à feu, cent quatre-vingts milliers de poudre, trois millions de cartouches, seize mille cent trente-un prisonniers de ligne, dix-neuf cent cinquante malades aux hopitaux de Valence et de Valdigna; dix-huit cents chevaux de cavalerie et d'artillerie, vingt-un drapeaux, cent quatre-vingt-treize officiers, vingt-deux généraux ou brigadiers, parmi lesquels Zayas et Lardizabal, commandant les divisions expéditionnaires; Miranda, Marco-del-Ponte, commandant l'armée de Valence; Sca, commandant la cavalerie; le marquis de Rocca, etc.; quatre lieutenans-généraux, six maréchaux-de-camp, et une grande quantité de colonels; le général en chef O'Donnel, et le capitaine-général Blacke. La perte des Espagnols fut irréparable. Généraux, officiers, soldats français, tous méritèrent les plus grands éloges; tous firent preuve d'une habileté et d'une bravoure qui les couvrira de gloire et d'admiration aux yeux de la postérité comme de leurs contemporains.

Nouveaux détails sur le siége de Valence.

Après la prise de Sagonte, l'armée d'Aragon, sous les ordres du maréchal Suchet, se porta sur la Guadalaviar. Le Grao, ou port de Valence, et une partie du Serano, faubourg de Valence, sur la rive gauche, furent attaqués et pris par les Français. L'autre partie leur fut disputée pied-à-pied, et ils furent obligés de pénétrer dans les dernières maisons à la sape et à la mine, pour se rendre maîtres du couvent de Sainte-Claire, que les ennemis défendaient vivement. Le capitaine de génie Guillemain établit, sous ce couvent, deux fourneaux qui firent par leur explosion une brèche considérable, au moyen de laquelle les troupes françaises s'introduisirent dans le couvent, et poursuivirent l'ennemi, qui fut forcé de repasser la rivière. Des cinq ponts que les Espagnols occupaient sur la Guadalaviar, ils en avaient fait couper deux : les trois autres, défendus par des têtes de ponts, protégeaient les troupes ennemies. Le chef de bataillon du génie, Flagniol, reçut ordre d'élever une ligne de contrevallation pour les resserrer dans leurs têtes de ponts, et repousser leurs sorties, sans qu'il fût besoin de

beaucoup de monde. Cette ligne de contrevallation, formée sur la rive gauche, à une distance de trois cents à quatre cents toises des têtes de ponts, se composait de trois fortes redoutes, dont les fossés contenaient sept pieds d'eau, des deux couvens des Capucins et de l'Espérance qu'on avait fortifiés, et des maisons crènelées dans le faubourg. Cette ligne n'avait pu comprendre, et les troupes françaises occuper le village de Campanar, à l'extrémité droite, qui se trouvait dans un rentrant de la rivière, et de tous côtés sous le feu de l'ennemi.

Cependant les Espagnols se fortifiaient sur la rive droite, et se disposaient de tous leurs moyens à disputer le passage de la rivière. Ils s'étaient couverts d'un retranchement armé de deux batteries, et qui se prolongeait depuis les ouvrages de Valence jusqu'à la mer. Au-dessus de la place, les villages de Mislata, Quarte-Manisses, unis entre eux par des lignes garnies d'artillerie, avaient été crènelés et fortifiés. Cette position devenait encore plus difficile à emporter par les canaux d'irrigation qui entrecoupent par leur nombre la plaine basse et couverte d'eau qui s'éteud depuis la mer jusqu'à Manisses. Au-dessus de ce village les canaux se terminent à Torriente et Cataroja, par la situation du terrain qui s'élève dans cet espace. Le général Blacke avait développé toute son infanterie depuis Manisses jusqu'à la mer, et placé sa cavalerie au-dessus de ce village pour protéger sa gauche.

Dans la nuit du 25 au 26 décembre, l'armée se mit en mouvement pour effectuer le passage; le capitaine de génie Dupan établit avec la plus grande promptitude, sous le feu des postes espagnols, deux ponts sur chevalets, à une lieue de Manissès, au-dessus de toutes les prises d'eau, afin que les troupes françaises ne se trouvassent pas embarrassées dans cette foule de canaux.

A la pointe du jour, trois divisions d'infanterie et toute la cavalerie traversèrent la rivière sur les ponts, et firent replier la cavalerie, en se dirigeant sur le village de Torriente, dans l'intention de venir déboucher ensuite par la route qui conduit de Murcie à Cataroja.

Ce mouvement hardi, et parfaitement exécuté, tourna entièrement l'ennemi, tandis que les Italiens de la division Palombini attaquaient de front et battaient les Espagnols, après avoir passé la rivière entre Quarte et Mislata. Cependant la gauche du général Blacke, voyant que le mouvement des

troupes françaises sur Torriente allait l'envelopper, abandonna précipitamment sa position, et se retira en désordre sur Cataroja, où les Français ne purent arriver assez tôt pour lui fermer le passage. Plusieurs milliers d'Espagnols eurent le bonheur de s'échapper par la route de Murcie; mais dans leur fuite ils abandonnèrent leurs armes et leur artillerie; tout le reste fut rejeté dans Valence.

Le général Habert fit passer la rivière à sa division près de l'embouchure de la Guadalaviar, et emporta les retranchemens qui s'étendaient sur la rive droite depuis la place jusqu'à la mer; ainsi dans le même jour Valence fut investi dans toute son étendue. Cette ville est enveloppée d'un bon mur d'enceinte, qui forme presque le cercle de trente pieds de haut sur dix de large, avec un chemin des rondes au sommet. Au pied du mur avait été creusé un petit fossé plein d'eau, avec un chemin couvert sur une partie du pourtour. Les Espagnols avaient construit un bastion du côté de Rozafa, et de petits ouvrages garnis de batteries pour couvrir les portes. Mais ils comptaient sur-tout pour leur défense, sur un camp retranché qui embrassait et la ville toute entière et les trois faubourgs de la rive droite, et qui formait une ligne continue, fortifiée par des crémaillères, des redans ou des bastions d'environ quatre mille toises de développement. Les contrescarpes avaient par-tout douze pieds et les escarpes près de vingt. Des échelles étaient nécessaires pour parvenir aux talus, dont la roideur ne permettait pas de les gravir. Cette ligne s'étendait du côté de la mer jusqu'à Olivetto, où elle se terminait en pointe, et offrait à l'attaque l'endroit évidemment le plus faible. Aussi ce fut par là que les Français commencèrent le siége, en dirigeant ensuite une seconde attaque sur Saint-Vicente, par laquelle ils pouvaient prendre de revers et à dos les retranchemens intérieurs contre l'attaque d'Olivetto. Une partie de parallèle fut ouverte sur la rive gauche par le chef de bataillon Plagniol, avec communication, afin de resserrer l'ennemi, et d'établir une batterie pour battre de revers le camp fortifié près d'Olivetto. D'autres travaux exécutés avec rapidité et intelligence approchèrent bientot les Français du camp retranché.

L'ennemi, voyant que son camp ne pouvait plus lui servir de rempart contre l'armée des assiégeans, l'abandonna précipitamment et se retira dans la ville. Les Français s'em-

parèrent du camp retranché, et se disposèrent à attaquer la dernière enceinte de Valence. Un mineur essaya de déboucher par une maison du faubourg de Saint-Vicente, pour attacher une mine au mur d'enceinte, mais l'ennemi s'en aperçut, et son canon força le mineur à se retirer. Sans se désespérer par cette tentative infructueuse, le mineur travailla à former une galerie souterraine, qui, en soixante heures fut conduite depuis une maison éloignée de soixante-six pieds du mur d'enceinte, jusqu'au-dessous des fondations de ce mur. On put alors commencer à préparer des fourneaux.

L'ennemi, voyant de tous côtés s'élever des batteries qui le menaçaient de toutes parts, et les désastres du bombardement se multiplier, demanda à capituler.

Tels furent les principaux faits, et les principales manœuvres qui méritent d'être citées dans le siége de Valence. Jamais le génie et l'artillerie n'avaient exécuté des dispositions et des manœuvres avec autant d'ensemble et de précision, jamais les généraux ne purent prendre des mesures aussi sûres pour se rendre maîtres d'une place aussi importante.

VALENCIA-DE-SAN-JUAN.

7 avril 1813. — Le général Boyer, dont les troupes faisaient partie de l'armée française de Portugal, ayant eu avis qu'un second bataillon des volontaires de Castille, fort de cinq cents hommes, devait passer l'Esla à Valencia-de-San-Juan, fit ses dispositions pour atteindre cette troupe, et partit en conséquence de Rio-Sero avec huit escadrons des sixième, onzième, quinzième et vingt-cinquième de dragons et deux cents hommes du cent vingtième de ligne. Arrivé à Mayorga à quatre heures du matin, et ayant appris que l'ennemi s'était dirigé sur Valencia, il laissa son infanterie à Mayorga, et s'avança avec la cavalerie; mais en marchant de manière à dérober ses mouvemens aux Espagnols. Ceux-ci, qui se croyaient en pleine sûreté, n'avaient aucun poste en avant de Valencia, et furent pris au dépourvu.

Le général Boyer avait désigné d'avance les escadrons des sixième, onzième et quinzième dragons pour combattre à pied. Ils coururent au galop dans la ville, mirent pied à terre dès qu'ils furent aperçus, et s'avancèrent la baïonnette en avant, tandis que l'escadron d'élite du quinzième s'emparait de la sortie sur Laone, et que le vingt-cinquième traversait l'Esla

à la nage, pour empêcher l'ennemi de passer lui-même cette rivière. Il avait déjà jeté sur l'autre rive vingt-cinq voitures et quatre-vingts hommes, mais ils furent atteints et taillés en pièces par le vingt-cinquième. Cependant les Espagnols, revenus de leur première surprise, s'étaient ralliés, et avaient gagné un vieux château dont l'accès était très-difficile. Mais l'escadron du sixième les chargea à la baïonnette, et les délogea de cette position. Dans leur fuite précipitée, ils donnèrent sur l'escadron commandé par le capitaine Bureau de Parsy, qui les reçut par une décharge à bout portant; cherchant à s'échapper par une autre issue, ils rencontrèrent l'escadron du quinzième, commandé par le capitaine Richter : pressés ainsi de toutes parts, ils perdirent beaucoup de monde, et, pour éviter une destruction totale, ils furent forcés de mettre bas les armes. Dans cette affaire les Espagnols eurent deux cents tués ou grièvement blessés. On leur fit trois cents prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent onze officiers et le lieutenant-colonel Juan Gill, qui commandait le bataillon. Les troupes du général Boyer, dans cette journée extrêmement brillante, mirent autant d'intrépidité dans les attaques et les charges, que leur chef avait déployé de prudence et de talent dans les manœuvres et les mesures de cette expédition.

VALENCIENNES.

1793 *et* 1794.— Après avoir pris Condé au mois d'avril 1793, les Autrichiens firent marcher leurs forces contre Valenciennes; il y avait dans cette place une garnison de neuf mille hommes, sous les ordres du général Ferrand, commandant la place. La plaine d'Hérin, en avant de la ville, fut choisie par l'ennemi pour y recevoir trente-cinq mille hommes en observation; quarante mille autres furent campés de l'autre côté de Valenciennes. On vit établir un troisième corps d'armée entre Lille et Tournay. Les faubourgs furent attaqués en même temps que la ville fut investie. Le 24 mai, le faubourg de Marly reçut un feu si continuel et si bien nourri, qu'il fut embrasé, et enlevé le jour suivant. L'attaque fut ouverte très-près de la place par les alliés.

Le 14 juin, il fut envoyé une première sommation par le duc d'York; voici la réponse du général Ferrand : « Avant de rendre la ville, la garnison et moi, nous nous ensevelirons sous ses ruines. » L'ennemi paraissait avoir fait un préparatif si

prodigieux qu'on eût dit qu'il voulait plutôt détruire la place que de s'en rendre maître. Il commença le bombardement et l'incendie sur le front de la place. Le coté de Tournay fut réduit en cendres ; après, tournant les bouches à feu vers le sud-ouest, l'embrasement devint général. Le feu lancé par l'ennemi était si épouvantable, qu'il semblait non-seulement conduit par la rage de la guerre, mais par l'intention d'une destruction totale et de la place et de ses habitans. Cette conduite anima sans doute les assiégés, qui résistèrent autant qu'il leur fut possible ; mais, malgré leur opiniâtreté, il fallut céder. Les alliés se rendirent maîtres d'un monceau de ruines sous lesquelles on avait peine à reconnaître Valenciennes.

Lille fut sauvé par l'exemple de Valenciennes. Pendant son incendie l'arsenal santa, ce qui fit soupçonner une trahison, sur-tout quand on apprit le suicide de Monestier, sous-directeur de l'artillerie. On réussit en effet à soulever les habitans dont cette trahison justement présumée était le but. Mais le bon ordre fut aisément rétabli par les deux représentans qui étaient envoyés pour être présens à des opérations militaires aussi importantes. Les assiégeans poussaient leurs ouvrages avec activité : le 21 juillet, ils étaient parvenus à l'enceinte de la place, le bastion dit des Huguenots était entamé. On repoussa la première attaque faite au chemin couvert. Le 26, on renouvela l'assaut, et dix mille hommes, attaquant sur un autre point, s'emparèrent d'un ouvrage avancé, qui sauta par l'effet de trois mines. Les ennemis furent chassés de cet ouvrage par le feu du rempart, et on le reprit aussitôt ; dans ce moment le soldat fut frappé d'une terreur panique ; il n'écouta plus la voix de ses chefs, tout rentra sans ordre dans la place, pêle-mêle, et aucune puissance ne fut capable de faire retourner vers un ouvrage avancé, repris et abandonné par les deux partis tour-à-tour.

Pendant cette confusion le duc d'Yorck fit distribuer plusieurs proclamations, elles furent adressées, d'abord, au général, à la municipalité, aux soldats et aux habitans. Alors le désordre fut à son comble et parut sans remède, les habitans et les soldats montrèrent une volonté particulière et la soutinrent : ils forcèrent le conseil de guerre d'entrer en capitulation. On céda à la multitude.

La capitulation fut signée le même jour 28 juillet. Il parut que les canonniers de Douai et de Valenciennes étaient absolument étrangers à cette émeute. Ces compagnies avaient servi avec

honneur et distinction. Au moment de la reddition de la place, la garnison était réduite à trois mille sept cents hommes : tandis qu'aux siéges de Condé, Cateau-Cambresis et Valenciennes, les alliés en avaient perdu quarante mille.

La terreur qui fut adoptée pour principe par la convention nationale, qui naquit, vécut et mourut dans le sang, fut employée par elle pour effrayer les garnisons de Condé, Valenciennes, Lequesnoy et Landrecies sur le territoire français. La convention ordonna de passer au fil de l'épée les places qui ne se rendraient pas à discrétion vingt-quatre heures après la notification qui leur serait faite de ce décret. Valenciennes avait deux cent vingt bouches à feu, et une garnison de quatre mille huit cents hommes. En commençant l'investissement de la place, le général Schérer demanda que ce terrible décret ne fût signifié aux habitans que lorsqu'il aurait fait les approches du siége et assez poussé les travaux pour obliger les défenseurs de Valenciennes d'y obéir après s'être convaincus de l'imminence du danger. L'artillerie de siége était presque toute démontée, lorsque cette proclamation fut faite. Les Français n'étaient point en forces considérables. On était dans l'arrière saison, et l'eau remplissait fréquemment les tranchées. Le commandant autrichien voulait bien consentir à la reddition de la place; mais il crut devoir proposer des modifications en réclamant des conditions qui conserveraient davantage les lois de l'honneur militaire. Il demanda de le laisser sortir du territoire français sur sa parole qu'il ne servirait point contre la république jusqu'à l'échange entier. Le comité de salut public agréa ces conditions avec quelques restrictions.

Les Autrichiens, par la seule menace de la convention nationale de France, rendirent la place de Valenciennes, le 27 août 1794. Cette place renfermait des magasins immenses; elle servait d'entrepôt aux Autrichiens qui avaient accumulé des munitions et des vivres de toute espèce. On raconte plusieurs faits héroïques qui distinguent part-tout et en toute occasion le soldat français. Entre autres on remarqua Duquesne, chasseur dans le cinquième bataillon d'infanterie légère. Un boulet lancé de la place lui fracasse la jambe. Chacun s'empresse autour de lui, ses camarades veulent le secourir : mais il refuse leur secours. Il les engage de retourner à leur poste, il les éloigne enfin, et veut tenir lui-même les bandages, il aide le chirurgien à panser sa jambe; il ne montre aucun regret,

aucune douleur de cette cruelle blessure autre que celle d'être hors de combat. Quand l'opération est achevée, il s'exprime en ces termes : « Ce n'est point ma jambe que je regrette, mais de me trouver dans l'impuissance d'aller avec mes camarades délivrer Valenciennes. »

VALMY.

Septembre 1792. — L'armée des puissances alliées fut longtemps arrêtée dans les défiles de l'Argonne par le général français Dumouriez. Ce général, en livrant aux Autrichiens le passage de la Croix-aux-Bois, avait lui-même laissé tourner entièrement sa position de Grand-Pré. Cependant il vint camper à un demi-m riamètre de Sainte-Menehould, après avoir effectué sa retraite en présence d'un ennemi supérieur. Le général Dumouriez choisit auprès de Sainte-Menehould un plateau peu élevé, au-dessus des prairies à droite de la route qui conduit à Châlons, et y campa son armée. La rivière d'Aisne formait la droite de cette position, qui présente un coteau descendant de Sainte-Menehould. La gauche était appuyée sur des prairies marécageuses et des étangs. Ce camp était séparé par une vallée étroite, et les hauteurs de l'Iron et de la Lune, sur lesquelles les Prussiens furent bientot campés.

Le moulin de Valmy couronne le tertre le plus élevé de ceux qui dominent un bassin formé de prairies. Cet espace est renfermé entre deux petites rivières ; elles se jettent dans l'Aisne au-dessous et au-dessus de Sainte-Menehould : leur nom est la Bionne et l'Auve ; la Bionne est au nord et l'Auve est au sud L'avant-garde, commandée par Dillon, occupait le poste des Ilettes, le quartier-général à Sainte-Menehould à une égale distance de l'avant-garde et du corps d'armée.

Par cette position l'ennemi avait à dos le pays dont il voulait faire la conquête, et l'armée de Dumouriez, chargée de maintenir et de défendre la France y faisait face, et en même temps les deux armées françaises adossées faisaient front à l'ennemi. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick, par cette disposition, étaient forcés à une action ; mais avant derrière eux une armée de soixante mille hommes, il n'était pas sage de pénétrer plus avant. Ce qui porta l'armée à cette supériorité de nombre fut la réunion de Kellermann et de Beur-

nonville, qui eut lieu sur ce point. Lorsque Dumouriez eut considéré les positions qui l'entouraient il fortifia son camp. Il décida en même temps de faire de ce lieu son champ de bataille, et résolut d'y attendre l'ennemi. Il plaça un bataillon de troupes de ligne dans le château de Saint-Thomas, sur la rive droite de l'Aisne. Il envoya occuper par trois autres bataillons Marimont, Vienne-le-Château et la Neuville. Ces postes communiquaient avec celui de la Chalade en s'appuyant mutuellement. Des batteries furent placées sur le front du camp : de là on découvrait le vallon dans tous ses prolongemens. Il envoya son avant-garde sur le ruisseau de la Tourbe, à un myriamètre et demi du front du camp. Elle avait ordre de mettre beaucoup de lenteur dans sa retraite, mais de laisser par-tout les marques de son passage, comme de couper les ponts, de fourrager tous les villages en s'étendant sur sa gauche, et en se retirant sur l'armée continuer la même manœuvre après s'être placée sur la Bionne : le chemin de Châlons terminait la gauche du camp. Kellermann, à la tête de son armée, s'empara de la rive droite de l'Auve ; le 17 septembre, Beurnonville amena à Dumouriez dix mille hommes tirés du camp de Maulde.

Le jour même où Dumouriez abandonna le camp de Grand-Pré, les Prussiens s'en emparèrent. C'est par Vouziers, Autri et Cernay que les Prussiens débouchèrent, et occupèrent la plaine en avant de la forêt d'Argonne. Stengel, commandant l'avant-garde, disputait tous les passages, il cédait lentement le terrain ; il ne se réunit à l'armée que le 18. Ainsi Kellerman eut tout le temps d'opérer sa jonction. Avant de se rendre il avait couvert Bar et Vitry en y laissant cinq mille hommes, et il en emmenait quinze mille. Le 19, le général Dumouriez lui indiqua une position ; mais on n'en avait point calculé les désavantages, par trop de précipitation que le général avait mis à faire occuper ce terrain. Un étang séparait sa droite de la gauche de Dumouriez ; et les hauteurs d'où l'on descend sur le moulin de Valmy dominaient sa gauche. Le ruisseau de l'Auve, marécageux sur ses deux bords, était derrière lui. Un défilé étroit et difficile était son seul passage pour se replier sur Dumouriez : ce défilé était placé entre le ruisseau fangeux et l'étang. Ce ruisseau à Dampierre était traversé d'un mauvais pont, si étroit que l'infanterie n'eût pu y passer que deux hommes de front, et pour la cavalerie un seul cavalier. Quel embarras dans un cas où il faudrait passer

ce ruisseau ! Une chaussée pour y arriver, étroite, dégradée, environnée d'ornières profondes, ne présentait à l'artillerie et à ses équipages la possibilité d'y passer qu'avec les plus grandes peines. Dans une semblable position, on ne pouvait espérer de se maintenir contre les attaques d'un ennemi supérieur en forces, à moins qu'il ne se contentât de tenir d'abord nos armées en échec, en s'emparant des hauteurs de la Lune, et cherchant alors à occuper Dampierre et Voilmont par un corps de troupes qui passerait le ruisseau de l'Auve à Gisaucourt. Les Prussiens pouvaient s'emparer des magasins des Français, et même envelopper leurs armées, qui ne se trouvaient point dans des positions avantageuses, en coupant leurs communications avec Châlons.

Tous ces motifs étaient plus que suffisans pour déterminer les Français à aller occuper Dampierre et Voilmont avant que les ennemis nous prévinssent à cet égard. Kellermann, qui ne manqua jamais une occasion pour une expédition utile à ses desseins, donne l'ordre de lever le camp dans la nuit. Mais les Prussiens, qui l'observaient, après avoir été instruits de son arrivée et de sa position difficile, se disposaient à l'attaquer et marchaient pour en trouver l'occasion : les Prussiens et les Autrichiens s'avançaient sur trois lignes. Le 20 septembre, à trois heures du matin, ils avaient dépassé le village de Hans, environ à un demi-myriamètre de Valmy : Kellermann est averti de ce mouvement de l'armée ennemie. Il n'était plus temps de chercher à aller prendre position à Dampierre et à Valmy, après avoir repassé l'Auve, et cependant il était impossible de rester dans la position trop dangereuse qui lui avait été marquée. Dans cette alternative il résout de chercher un champ de bataille favorable, tout en marchant à la rencontre de l'ennemi.

Déjà les avant-gardes s'étaient rencontrés et en étaient venues aux mains : le général Valence commandait la réserve, Kellermann l'envoie soutenir l'avant-garde. Cette réserve était composée des carabiniers, de quelques escadrons de dragons et de deux compagnies d'artillerie légère. Valence étendit son front sur une seule ligne, masquant ainsi toute la plaine en arrière, et où l'ennemi devait supposer qu'il existait des corps d'infanterie à l'appui : c'est sur les hauteurs en avant du chemin de Gisaucourt à Valmy qu'il se déploya. Dans cette attitude il imposa assez pour s'y maintenir, et ôta l'idée à l'ennemi de tourner Kellermann par sa gauche,

où les renforts que Dumouriez envoya n'arrivèrent que plusieurs heures après. Avec sa seconde ligne Kellerman prit sur-le-champ une positiou, la droite sur les hauteurs du village de Valmy; la gauche occupant le village de Gisaucourt et le château de Maupertuis, descendant jusqu'au ruisseau de l'Auve. La première ligne avait gardé sa position dans l'incertitude où l'on était des projets du duc de Brunswick C'était pour couvrir la gauche de l'armée de Dumouriez, et d'après les ordres de Kellermann, qu'on avait conservé cette position. La première ligne vint ensuite se réunir à la seconde.

L'armée des coalisés, toujours campée sur les hauteurs de la Lune, s'était mise en bataille; sa droite s'appuyait sur l'étang de la Croix; sa gauche, se rapprochant du ruisseau de la Bionne, s'étendait sur la plaine. La droite de l'armée française s'appuyait sur les hauteurs du moulin de Valmy : dix-huit pièces de position furent placées sur la crête escarpée qui couronne les hauteurs de ce poste; on détacha sur la droite de l'armée au-delà de Valmy le général Stengel, qui occupait le tertre avec deux mille hommes. Vers sept heures du matin le feu commença de part et d'autre : il fut reçu et maintenu par les deux armées avec une assurance égale. En avant de la droite de la maison de la Lune, vers son centre, l'ennemi démasqua une nouvelle batterie : il était pour lors neuf heures du matin. Kellermann eut un cheval tué sous lui. Le régiment de carabiniers et son escorte qui le suivaient souffrirent beaucoup. Des caissons d'artillerie, près le moulin de Valmy, furent incendiés par des obus que l'ennemi envoyait : on apercevait dans la ligne des alliés de grands mouvemens : la première ligne des Français rétrograda. Il y eut du désordre, le feu fut rétabli par l'artillerie à cheval; la première ligne reprit sa position et l'ordre fut entièrement rétabli par la présence de Kellermann, qui n'eut qu'à paraître. Afin de soulager les troupes placées au moulin de Valmy, Kellermann arrive et fait placer une batterie dans le dessein d'attirer l'ennemi. Le duc de Brunswick a beau varier tous ses moyens d'attaque, il voit les Français inébranlables dans leurs rangs : il fait enfin redoubler les feux qu'il lance sur eux. Il forme trois colonnes d'attaque vers les onze heures; elles sont soutenues par de la cavalerie : les deux de gauche se dirigent vers le moulin de Valmy, celle de droite se tenant en mesure. Les Prussiens emploient souvent dans

leur tactique ces attaques en ordre oblique, et Kellermann forme son armée en colonnes par bataillon.

Aussitôt les colonnes françaises formées, le général leur adresse cette courte harangue : « Camarades, le moment de la victoire est arrivé ; laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons-le à la baïonnette. » L'armée répondit par des cris de *Vive la nation !* aussi l'ennemi fut attendu de pied ferme par nos troupes, composées de régimens de ligne et de bataillons. En voyant une contenance aussi fière, Kellermann met son chapeau sur son sabre et s'écrie : *Vive la nation !* Ce cri est répété avec enthousiasme dans tous les rangs de l'armée, on voit toutes les baïonnettes élevant et agitant tous les chapeaux. Ce sentiment est si profond, si animé, c'est un embrasement qui a communiqué d'un bout de l'armée à l'autre bout. L'ennemi est étonné ; peut-être il admire tout bas ce sentiment unanime et si noble en soi. Dans son étonnement ses colonnes s'arrêtent : *La victoire est à nous*, s'écrie Kellermann.

Aussitôt, comme la foudre qui part, l'artillerie française redouble son feu contre la tête des colonnes prussiennes ; déjà le désordre est annoncé par leur fluctuation. Le feu des Français est nourri avec une telle célérité qu'on voit l'ennemi forcé de renoncer à cette attaque. Leurs colonnes se retirent, cependant avec assez d'ensemble, et laissent sur le terrain beaucoup de morts. On vit également rétrograder la colonne de leur droite, se réglant sur les deux autres. Pendant le combat auprès du moulin de Valmy, le général Clairfait, à la tête d'un corps autrichien, avait attaqué l'extrémité de la droite de Kellermann : les forces de Clairfait étaient supérieures ; mais il n'obtint pas le plus léger succès. Le général Stengel commandait la droite de Kellermann, et Dumouriez était tenu en échec par une partie de l'armée autrichienne. Sur ces entrefaites, la gauche des Français reçut un renfort de quatre mille hommes commandés par Beurnonville ; ils furent placés en seconde ligne. Depuis l'instant où l'ennemi s'était retiré d'auprès du moulin de Valmy, où il avait voulu entamer les Français en les combattant de plus près, le feu continua de part et d'autre avec plus de vivacité. Pour donner sans doute le change sur ses véritables intentions, on apercevait du côté de l'ennemi un mouvement continuel sur toute l'étendue de sa ligne ; bientôt une

seconde attaque eut lieu de la part des Autrichiens contre Stengel : l'attaque fut très-vive, mais le résultat n'en fut pas plus heureux du côté de l'ennemi qu'il ne l'avait été le matin.

L'ardeur des Français était doublée depuis cette première victoire, et ce qui donna la présomption d'une seconde, c'était la même coutenance, la même gaieté, les mêmes cris de joie. Dans le pas rétrograde que les alliés venaient de faire, ils s'étaient pourtant arrêtés à la portée du canon, mais un peu plus loin que le matin. Les généraux français, s'apercevant que la contenance de l'ennemi n'était plus aussi ferme, redoublent leur feu en faisant placer vingt-quatre pièces de position auprès du moulin de Valmy. C'est de ce point qu'elles vomirent un feu si terrible sur la tête des colonnes ennemies que le désordre et une retraite plus précipitée qu'à la première fois fut le fruit de cette vive attaque.

Le feu s'éteignit insensiblement : dès cette seconde retraite les ennemis allèrent occuper leurs premières positions au moment où leur feu cessa tout-à-fait : il était sept heures du soir. La perte des Français pouvait être évaluée à environ huit cents hommes. On présuma que la perte des alliés se montait à un nombre supérieur. Sans doute l'ennemi ne connaissait point la position gênée de Kellermann, il en eût profité pour le tourner par sa droite et lui couper ses communications de toute espèce ; certes cette journée était brillante pour Kellermann, mais sa position, qu'il n'avait pu changer était toujours hasardée. Il était sans cesse tourmenté du regret de n'avoir pu avant l'action s'emparer des hauteurs de Dampierre et de Voilmont : il donne à son armée deux heures pour se reposer. Il lève son camp à neuf heures du soir ; cependant, pour cacher son départ, des feux sont allumés sur toute la ligne. Quelques régimens de chasseurs qu'on laisse reçoivent l'ordre de ne se replier sur sa nouvelle ligne que dans le cas où un ennemi supérieur les y forcerait. Il dirige sa marche vers sa gauche ; il passe sur un mauvais pont, par un chemin affreux, et arrive ainsi sur les hauteurs entre Voilmont et Dampierre. Le général Valence ouvrait la marche de l'armée : il était à la tête de sa réserve, et l'arrière-garde était fermée par Desprez-Crassier. On laissa quelques escadrons de cavalerie légère sur les hauteurs de Valmy, commandés par Stengel, ayant l'ordre de se replier ensuite sur le village de Dammartin.

Le 21, à six heures du matin, les dernières troupes arrivées, toute l'armée fut rangée en bataille : la droite était appuyée au village de Dampierre-sur-Auve, et la gauche occupait les hauteurs de Voilmont. Le mouvement de l'armée française était terminé, lorsqu'on vit l'armée ennemie s'ébranler, se former sur quatre colonnes soutenues de toute sa cavalerie et se mettre en mouvement. L'avant-garde ennemie paraît étonnée en apercevant Kellermann occuper une nouvelle position. Dans ce moment le général français arrivait vers le flanc droit de l'ennemi. Les alliés s'arrêtent spontanément; leurs généraux rassemblés se portent en hâte vers la maison de la Lune, où ils tiennent conseil : on les voit rétrograder aussitôt et faire reprendre à leur armée l'ordre de bataille qu'elles avaient à leur départ.

Kellermann donne l'ordre de faire feu sur l'ennemi : il reçoit quelques volées, mais il se replie promptement vers l'extrémité de sa droite. Il alla reprendre enfin les premières positions qu'il avait au camp de la Lune. Kellermann, plein de satisfaction et de sécurité dans sa nouvelle et excellente position qu'il avait désirée, assure d'abord ses communications avec Sainte-Menehould et Châlons, en jetant quelques troupes en arrière, et fait respecter son armée par les quatre-vingt-mille Prussiens qui sont en présence et supérieurs en nombre à l'armée française. La réputation militaire du général Kellermann gagna beaucoup à cette journée brillante pour les Français. Ce général eut à lutter entre son devoir, puisqu'il n'avait pu choisir lui-même, et la première position, qu'il avait reçu l'ordre du général en chef d'occuper : ce terrain sur lequel il eut en y arrivant à soutenir un combat dans lequel il fut victorieux, était le point le plus difficile par sa localité ; on en a vu les details ci-dessus. Mais le génie militaire suppléa à cet embarras, et le soldat, plein de confiance dans son général, n'en fit pas moins des prodiges de valeur. Il sut saisir avec la rapidité de la pensée la première occasion pour abandonner à temps une position dont l'ennemi n'avait pas encore aperçu tout le désavantage dont il aurait pu profiter, en tournant le coté faible, et en coupant ses communications de la dernière importance.

Kellermann, par l'heureux choix de la position de Dampierre, redoubla la confiance que ses soldats lui accordaient déjà ; et, par l'attitude imposante qu'il put prendre sur ce nouveau point d'occupation, il arrêta les alliés dans un pays

dépourvu de subsistances, conserva l'abondance dans son camp, garantit Paris et Châlons en les couvrant, sauva même la France en déconcertant les Prussiens, en affaiblissant en eux toute espérance d'invasion. Leurs troupes d'ailleurs mouraient de faim, elles paraissaient exténuées de misère et de maladies. Dix jours après la bataille on les vit évacuer le territoire français. Les alliés durent commencer à être persuadés qu'il n'était pas facile de faire la conquête de la France contre le sentiment et la volonté nationale.

VALONTINA.

19 *août* 1812. — Smolensk avait été pris, et les Français suivaient en toute hâte les troupes ennemies. Le maréchal duc d'Elchingen déboucha avec son corps d'armée sur la rive droite du Borysthène le 19 août, à la pointe du jour. Une division de cinq à six mille hommes ennemis, formant l'arrière-garde, se présenta bientôt à lui, placée sur de belles hauteurs. Le quatrième régiment d'infanterie de ligne et le soixante-douzième de ligne attaquèrent cette division à la baïonnette, la repoussèrent, et s'emparèrent de cette position, qui fut couverte de morts ennemis. Les fuyards se retirèrent en toute hâte sur un second échelon qui occupait les hauteurs de Valontina. Le dix-huitième de ligne se porta sur l'ennemi et lui enleva sa première position. Cependant les généraux russes, instruits que les Français agissaient avec avantage sur leurs derrières, rangèrent aussitôt leur arrière-garde en bataille, et présentèrent près de quinze mille hommes. Une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne, et, des deux côtés, s'opéraient diverses manœuvres pour assurer le succès de cette journée. Tandis que le duc d'Abrantès, qui avait passé le Borystène à deux lieues, sur la droite de Smolensk, débouchait sur les derrières de l'ennemi, et pouvait intercepter la retraite, sur la route de Moscou, à cette arrière-garde, les autres échelons de l'armée russe, qui étaient à portée, s'avancèrent en diligence pour arrêter le succès de l'attaque rapide faite par les Français. Enfin une grande partie de leurs forces prit une position avantageuse et presque inexpugnable, et fit toutes les dispositions pour la conserver, en fortifiant la droite de six mille hommes de cavalerie, et couvrant la gauche par des bois garnis de tirailleurs. Les Français dirigèrent tous leurs efforts contre cette position,

qu'ils n'avaient pas moins d'intérêt à enlever que les ennemis à la conserver. Par-là ils voulaient accélérer la retraite des Russes et s'emparer de leurs équipages et autres attirails, et des chariots de blessés dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation. La division Gudin reçut aussitot l'ordre de déboucher sur le centre de la position ennemie, et fut soutenue dans cette attaque par la division du général Ledru. Cette attaque fut faite avec tant d'intrépidité, et soutenue pendant une heure avec une telle vigueur, que l'ennemi se figura qu'il avait affaire avec la garde impériale. Cette action brillante, et qui eut le résultat le plus heureux, coûta aux Français le brave général Gudin, qui, au commencement de l'attaque, eut la cuisse emportée par un boulet. Sa mort ne ralentit pas le courage des troupes; il fut remplacé par le général Gérard; et bientôt les Russes, enfoncés et chassés de leurs positions, se retirèrent dans le plus grand désordre, laissant le champ de bataille couvert de morts, parmi lesquels furent trouvés huit généraux. Ce combat est un des plus beaux faits d'armes qui ont illustré l'histoire militaire des Français. Tous les régimens avaient rivalisé d'ardeur et de courage. Le lendemain, à trois heures du matin, Napoléon parut sur le champ de bataille, et distribua des récompenses aux régimens qui avaient bien fait leur devoir; de sa propre main il donna une aigle au cent-vingt-septième régiment, nouvellement composé, et qui n'avait encore assisté à aucune bataille, pour le récompenser d'avoir montré dans cette journée autant de courage et de bravoure que les plus anciens régimens. L'armée française poursuivit ensuite ses succès; mais l'ennemi s'était retiré avec une telle vitesse, que, pendant huit lieues de pays, les avant-gardes ne trouvèrent aucune troupe ni la moindre résistance.

VAR (LE).

Mai 1800. — La cour d'Autriche résolut de pénétrer dans la Provence au printemps de 1800 : elle avait sans doute oublié que, depuis le règne de Charles-Quint jusqu'à la révolution de France, en 1746, les Allemands avaient toujours vu se tourner contre eux-mêmes la téméraire tentative qu'elle renouvelait; mais ses succès passagers en Italie, et les secours promis par les Anglais, qui devaient l'aider d'une flotte, avaient tellement enflé sa confiance, qu'elle croyait son pou-

voir au niveau de tous ses désirs. Elle ordonna aux généraux Mélas, Elsnitz et Lattermann de se diriger sur le Var, à la tête de quarante mille hommes, afin de pouvoir de là assiéger, conjointement avec une flotte anglaise, Toulon et Marseille par terre et par mer.

L'espoir de cette entreprise était bâti sur la faiblesse du gouvernement directorial, sur la nullité de ses moyens, et principalement sur les assurances des émigrés, qui publiaient par-tout que les peuples des provinces méridionales, impatiens de la liberté, se porteraient au-devant des ennemis de la France, dès qu'ils paraîtraient, et les appelleraient leurs sauveurs. Toutes ces chimères s'évanouirent successivement. Le général Mélas, après s'être emparé de Nice, fit marcher sa nombreuse armée sur la tête du pont du Var, protégée par des redoutes menaçantes. Le général Suchet, à qui cette défense avait été confiée, avait placé un télégraphe dans le fort Montalban, situé au centre de l'armée impériale; de cette manière il savait d'avance tous ses mouvemens, et se trouvait toujours en mesure de la repousser, de quelque côté qu'elle dirigeât ses efforts. Elle en fit de grands, mais toujours inutiles, pendant dix jours : le 21 mai elle vint cependant à bout de s'emparer des hauteurs qui dominent la gauche du Var. Le 23, elle attaqua, pour la dernière fois, les retranchemens français, et, quoique secondée par deux frégates anglaises et par une artillerie considérable, elle fut repoussée après avoir perdu beaucoup de monde. Cependant les rivages de la Ligurie retentissaient déjà de la nouvelle des Alpes, miraculeusement traversées par le premier consul Buonaparte, et de l'envahissement de la Lombardie par cinquante mille Français. Le Général Mélas, refusant d'abord de croire à la réalité d'une expédition qui le coupait à une si énorme distance sur ses derrières, persista encore quelque temps dans sa téméraire entreprise; mais l'évidence triompha de tous ses doutes, et il résolut de repasser par le col de Tende avec quinze mille hommes, pour se rendre précipitamment à Turin. Toute son armée ne tarda pas à prendre le même chemin. Suchet se mit à son tour sur l'offensive; il poursuivit les Autrichiens, inquiéta leur retraite, les harcela continuellement, et leur fit éprouver de grandes pertes. Telle fut l'issue de cette entreprise sur la Provence : il est douteux qu'elle eût réussi, quand bien même Buonaparte ne

l'aurait pas fait échouer par une irruption dans la Lombardie.

VARSOVIE.

Décembre 1805. — Les Polonais virent avec joie s'avancer vers leur territoire l'armée française victorieuse de celle de la Prusse, en 1805. Fatigués du joug, ils appelèrent à grands cris Napoléon, qu'ils regardèrent comme leur libérateur, et coururent aux armes pour chasser avec lui les Russes et les Prussiens, habitués dès long-temps à les gouverner avec une verge de fer. Le général russe Beningsen crut prudent de se retirer au-delà de la Vistule; sa retraite ouvrit aux Français le chemin de Varsovie; ils y furent reçus avec tous les signes de la plus vive alégresse. L'armée passa ensuite la Vistule et prit possession de Prague; quelques légères escarmouches furent les seuls obstacles qui s'opposèrent à sa marche triomphante. Le grand-duc de Berg suivit pas à pas le mouvement rétrograde des Russes; il passa la Vistule immédiatement après eux, et s'empara du faubourg de Prague le 6 décembre. L'empereur Napoléon y arriva dès le 20 suivant. Il érigea en duché la partie de la Pologne que le démembrement avait fait échoir à la Prusse, et comme cette partie eût été trop faible pour défendre seule sa souveraineté, il la donna au roi de Saxe, avec une constitution qui garantissait aux Polonais tous les avantages qu'un gouvernement juste et puissant donne aux citoyens.

VAUBAN (LE FORT).

Novembre 1793. — Les Prussiens investirent dans le mois de novembre le fort Vauban, ou fort Louis, après avoir percé les lignes de la Lauter et de Weissembourg; le 10, la tranchée fut ouverte; le 12 et le 13, les flammes dévorèrent l'hôpital militaire, situé dans le fort d'Alsace; le 14, une bonne partie de la ville fut incendiée. La garnison, se voyant sans ressource, capitula, et sortit du fort avec les honneurs de la guerre, mais prisonnière.

Janvier 1794. — Le général Hoche, après avoir regagné les lignes de Weissembourg, débloqué Landau, et repris

Worms et Spire, envoya le général Lefebvre assiéger le fort Vauban. Les ennemis n'avaient plus d'autres places dans l'Alsace. Trente mille hommes eurent ordre, au milieu du mois de janvier, d'aller bloquer le fort Vauban. Le 15, la garnison du fort d'Alsace, ayant fait une sortie, fut repoussée. On prépara tout le lendemain pour traverser le bras du Rhin, à droite et à gauche du fort Vauban, et des batteries furent élevées afin d'abattre le pont qui faisait communiquer ce fort avec la rive droite du fleuve. Les Autrichiens, vivement pressés, redoublèrent leurs feux dans la nuit du 16 au 17 sur les postes du Rhin. A la faveur de cette canonnade, ils firent aussi leur retraite sur la rive droite du Rhin, après avoir fait sauter une grande partie du fort qu'ils évacuaient. Après la perte de Vauban, les Autrichiens n'eurent plus rien à perdre sur le territoire français.

VAUCHAMP.

14 février 1814. — Après les affaires de Champ-Aubert, de Montmirail et de Château-Thierry, le général Blücher à la tête d'une armée de vingt mille hommes, marcha contre le duc de Raguse qui occupait Etoges. Ce général, ne jugeant pas ses forces suffisantes, se mit en retraite et s'appuya sur Montmirail, où il était en personne, le 14 février, à sept heures du matin. Napoléon partit le même jour de Château-Thierry, à quatre heures du matin, et arriva à huit à Montmirail. Il fit sur-le-champ attaquer l'ennemi qui venait de prendre position au village de Vauchamp. L'attaque fut dirigée par le duc de Raguse. Pendant que le village était attaqué vigoureusement et défendu de même, le général Grouchy, arrivé sur les derrières de l'ennemi à la tête de la cavalerie, entoura et sabra trois carrés, et accula le reste dans les bois. Au même instant Napoléon fit charger par la droite ses quatre escadrons de service commandés par le chef d'escadron Labiffe. Cette charge réussit : un carré de deux mille hommes fut enfoncé et pris. Toute la cavalerie de la garde arriva alors au grand trot, et l'ennemi fut poussé l'épée dans les reins, après avoir perdu six mille prisonniers, dix drapeaux et trois pièces de canon.

Le général Grouchy se porta aussitôt sur Champ-Aubert à une lieue sur les derrières. En effet l'ennemi, continuant sa retraite, arriva sur ce point à la nuit. Quoiqu'elle fût obscure, trois carrés de son infanterie furent enfoncés, tués ou pris,

et les autres poursuivis vivement jusqu'à Etoges. L'arrière-garde, composée d'une partie de la division russe, fut attaquée par le premier régiment de marine du duc de Raguse, abordée à la baïonnette et entièrement rompue. On lui fit mille prisonniers avec le lieutenant-général Ourousoff qui la commandait.

Les résultats de cette journée, où le prince de Neufchatel, le comte Bertrand, le duc de Dantzick, le prince de la Moskowa et le général Grouchy, se montrèrent constamment à la tête des troupes, furent dix mille prisonniers, dix pièces de canon, et un grand nombre d'hommes tués à l'ennemi.

VENASQUE.

7 *décembre* 1809. — Quinze cents hommes soutenus par une pièce de canon, tirée du château de Vénasque, défendaient l'entrée de la vallée. Les Français les culbutèrent à la baïonnette, et arrivèrent à la vue du fort. L'Ajustamento, choisit parmi les plus riches des députés qu'il envoya pour engager le commandant des troupes françaises à ne pas attaquer le château. Celui-ci se saisit des députés, et leur déclara que leur tête répondrait du premier boulet qui serait tiré. Mais bientôt les mouvemens des Français déterminèrent la fuite de la garnison. On trouva dans le fort de Vénasque, neuf bouches à feu chargées, huit cents grenades, et d'autres munitions.

VENDRES (LE PORT).

23 *décembre* 1793. — La république française n'ayant pour former ses armées que des volontaires ou gardes-nationaux, quelques portions du territoire français eurent à en souffrir. Vers la fin de 1793, l'armée des Pyrénées-Orientales, composée d'hommes qui étaient plus citoyens que soldats, éprouva de grands revers. Les Espagnols ne manquèrent pas de profiter de ce qu'on ne leur opposait en Roussillon que des soldats peu aguerris et en trop petit nombre. Ces nouvelles levées de troupes laissèrent envahir par les Espagnols une partie du territoire, ainsi que des places fortes du midi de la France. Port-Vendres fut rendu aux Espagnols le 23 décembre 1793.

5 *juillet* 1794. — Le général Dugommier reprit Port-Vendres sur les Espagnols le 5 juillet 1794, immédiatement après la bataille de Saint-Laurent de la Mouga. Cette victoire, qui compléta l'expulsion des étrangers du territoire français, valut à la France les places de Roses, Collioure, Saint-Elme, Bellegarde et Figuières.

VÉNUS (LA).

18 *septembre* 1810. — La frégate *la Vénus*, capitaine Hamelin, avait appareillé du port Louis de l'Ile-de-France, avec la corvette *le Victor*, pour donner la chasse à un bâtiment ennemi qui était en vue; en effet, l'ayant atteint dans la soirée, elle s'en était emparée après un combat de quelques heures. La corvette, qui d'abord n'avait pu la suivre, était arrivée près d'elle dans la nuit, au moment où *le Ceylan* (c'était le nom du vaisseau qui venait de combattre), était forcé d'amener. Le lendemain *la Vénus* et *le Victor* se préparaient à retourner au port Louis avec leur prise, lorsqu'à deux heures de l'après-midi ils aperçurent trois navires qui se dirigeaient sur eux à toutes voiles; à trois heures et demie une quatrième voile parut, suivant la même route. Le capitaine Hamelin, voyant la supériorité de l'ennemi, auquel il était impossible de résister, voulut seul courir les risques du combat, afin de faciliter à la corvette *le Victor* les moyens de s'échapper. A quatre heures l'attaque commença par un coup de canon tiré de la frégate ennemie qui se trouvait la plus près de la Vénus : celle-ci répondit de toute sa volée. Le combat dura près d'une heure avec un égal acharnement de part et d'autre; mais enfin le nombre l'emporta, et *la Vénus* fut forcée de se rendre. *Le Victor* n'avait pu emmener avec lui *le Ceylan*, dont la remorque s'était cassée un peu avant l'action, ce qui fut cause qu'il retomba au pouvoir des Anglais.

VERCEIL.

27 *mai* 1800. — Afin de dérouter les généraux autrichiens et de masquer ses projets sur la Lombardie, Buonaparte, alors premier consul, fit marcher deux divisions sur Turin, pour soutenir, sur le Pô, le général Lannes, qui avait chassé l'ennemi de Chivasso. L'ennemi se retira sur Cazal, où les

Français le suivirent; mais leur poursuite ne fut point assez prompte. Les Autrichiens venaient de brûler le pont à l'instant même où les Français arrivaient; ils firent mine de passer le fleuve; plusieurs soldats même se jetèrent à la nage pour aller chercher et ramener un pont volant; mais la ruse de guerre a réussi; les généraux autrichiens paraissent persuadés que c'est Turin qu'on menace; et tandis que la pensée et les regards sont tournés vers la capitale du Piémont, le général Murat, à la tête d'une division de cavalerie qui avait pris la route du Milanais, entrait dans Verceil sans brûler une amorce. Cinquante chasseurs autrichiens, prisonniers, furent les trophées de cette journée. L'avant-garde aperçut l'ennemi derrière le Tésin, au moment même où l'on jetait un pont de bateaux sur la Sézia.

VERDUN.

1792. — Aucun obstacle n'arrêta les Prussiens lorsqu'ils envahirent les frontières de la Champagne; bientôt ils furent aux portes de Verdun, dont les fortifications étaient délabrées et les approvisionnemens très-minces. Cette place obéissait au colonel Beaurepaire, qui, par sa valeur et ses exploits, s'était élevé au grade de capitaine des carabiniers avant la révolution. Parmi les officiers de sa garnison, il comptait les chefs de bataillon Marceau, Dufour, Lemoine, guerriers dont le nom a figuré depuis avec gloire dans les annales militaires. Mais si les troupes de Verdun étaient disposées à une vive résistance, il n'en était pas de même des habitans : dès les premiers jours de l'investissement, qui commença le 30 août, les magasins des troupes furent pillés par la populace, et les bourgeois se représentèrent avec effroi les horreurs d'un siége, leurs maisons détruites, leurs propriétés ravagées. A cette époque, c'était un conseil civil et militaire qui décidait si une place était en état de se défendre ou non; la majorité des suffrages dictait les capitulations, et l'expérience enchaînait la bravoure. A la première sommation du roi de Prusse, ce conseil fit une réponse indolente; quinze heures de bombardement fixèrent ses irrésolutions : le 5 septembre il décida que la place serait rendue. Marceau, dans un discours éloquent, démontra la nécessité d'une défense, et jura qu'elle aurait du succès; ce fut en vain; la frayeur des habitans fut plus forte que toutes les considérations.

Beaurepaire, pour ne pas souscrire à son déshonneur, se brûla la cervelle en plein conseil, et Lemoine, résolu de se défendre, alla s'enfermer dans la citadelle; mais il manquait d'approvisionnemens, et fut obligé de capituler. Il sortit à condition qu'on lui laisserait emporter ses armes, ses bagages, deux pièces de quatre avec leurs caissons, et un fourgon pour servir à transporter le corps du brave Beaurepaire. Durant ce siége, Marceau perdit son argent, ses chevaux, ses équipages. *Que voulez-vous que l'on vous rende?* lui dit un représentantant du peuple : *Un sabre nouveau pour venger notre défaite*, répondit-il.

Après avoir été fêté à Verdun, le roi de Prusse, en ayant laissé le commandement au général Courbières, alla rejoindre son armée. Heureuse jusqu'à Valmi, elle y trouva les Français et la fin de ses succès. Dès-lors les Prussiens, aussi humbles qu'ils étaient fiers, ne battirent plus qu'en retraite, et, le 10 octobre, ils étaient à Verdun. Comme ils évacuèrent le lendemain, dès la pointe du jour, les camps de Glorieux et de Regret, tous les postes environnans furent occupés par Arthur Dillon. Le mont Saint-Barthélemy domine la citadelle à trois cent cinquante toises de la place. Le général d'artillerie Galbaud y plaça dix pièces de canon qui pouvaient faire beaucoup de mal à la ville; mais elles se trouvaient d'un calibre trop faible pour ouvrir une brèche ou pour démonter les canons de la citadelle. Dillon fit précéder le feu d'une sommation de se rendre. Il s'écoula quelques jours en pour-parler avec le commandant Prussien. Enfin, le 14 octobre 1792, Verdun rentra sous la domination française.

VERNET.

Septembre 1793. — Le général Dagobert venait à peine d'arriver à l'armée des Pyrénées-Orientales, dont il avait le commandement, que douze mille Espagnols attaquèrent le chef de brigade Soulheirac, retranché dans le poste de Vernet. Leur nombre obligea les Français de plier; ils se retirèrent à Perpignan, et y répandirent l'alarme. Elle aurait pu avoir de funestes conséquences; mais le général Davoust, étant sorti le 18 septembre avec la garnison, forte de sept à huit mille hommes, et un renfort tiré du camp de l'Union, s'avança sur les ennemis et assaillit leur centre, tandis que le général Lemoine et le colonel Soulheirac les pressaient en flanc. La

supériorité du nombre ne sauva pas les Espagnols d'une défaite ; ils s'enfuirent du côté de Vernet, et en furent chassés à coups de baïonnette.

VÉRONE.

Juin 1794. — Le général Masséna, commandant la division de l'armée d'Italie, reçut ordre de s'emparer de Vérone au mois de juin 1794. Quelques jours auparavant, cette ville avait reçu dans son sein Louis-Stanislas, frère de Louis XVI. Le gouvernement, auquel le séjour de ce prince faisait ombrage, parce qu'il s'y occupait, disait-on, d'ourdir des intrigues contre la France, s'en était plaint au sénat de Venise, mais en vain : le sénat répondit que, Louis étant noble Vénitien, leurs lois lui faisaient un devoir de le recevoir dans un pays dont il était citoyen. Mais le gouvernement vénitien, oubliant ces principes, parla bien autrement à l'approche d'une armée française au-delà des Apennins ; alors il se crut obligé d'engager ce prince infortuné à s'éloigner de ses états; le podestat alla lui-même lui signifier les intentions du sénat.

Louis XVIII, se sentant vivement blessé de cette décision, demanda à être rayé du livre d'or ; il demanda sur-tout l'épée dont Henri IV avait fait présent à la république. La première demande fut facilement accordée ; le sénat se refusa à la seconde, sous le prétexte sordide d'une somme de onze millions prêtée par leurs aïeux au monarque français, réponse dont l'indécence ne peut que signaler un prêteur sur gages. Mais ce gouvernement, qui ne savait point se respecter, allait cesser d'exister à Vérone, où Masséna entra le 10 juin. Cette ville, grande, belle, située sur l'Adige, traversée de trois ponts, vit arriver quelques jours après dans ses murs le général Buonaparte, qui y laissa une garnison.

Août 1794. — Vérone tomba au pouvoir des Autrichiens dans le mois d'août suivant. Le général Wurmser, descendant des montagnes de Tyrol sur les bords de l'Adige, s'en empara en allant délivrer Mantoue ; mais les impériaux ne l'occupèrent pas long-temps. Buonaparte, qui s'avançait pour combattre et vaincre à Bassano, donna l'ordre au général Serrurier de reprendre Vérone. Le 7 août cette division se présente devant ses murs ; l'arrière-garde autrichienne y était encore dans une espèce de sécurité, ses portes fermées, ses

ponts-levis levés. Le général français somme la ville d'ouvrir ses portes ; le provéditeur déclare qu'il ne le peut de deux heures. Buonaparte, a cette réponse, donne l'ordre de les ouvrir à coups de canon. Le général Dommartin, qui exécuta l'ordre, au bout d'un quart-d'heure entra dans Vérone. Les troupes françaises y trouvèrent du bagage ennemi, et firent encore quelques prisonniers.

1795. — Les Français, après avoir pénétré par le Tyrol dans l'intérieur de l'Allemagne, avaient laissé dans Vérone une très-faible garnison. Les Vénitiens, regrettant dans Vérone leur ancien patrimoine, veulent le reprendre ; mais leurs liaisons suspectes avec la maison d'Autriche, et l'appui qu'ils ne cessaient de donner à cette puissance ennemie de la France, eût dû leur faire perdre cette prétention. Soudain sa garnison est augmentée par une colonne française qui, pour y arriver, traverse des troupes de paysans armés et d'Esclavons. Les forts sont attaqués par les Vénitiens ; on les repousse avec perte. Leur mauvais succès les rend furieux, et cette fureur les rend barbares : ils foncent sur les hôpitaux, massacrent les Français malades et blessés. La garnison apprend cette atrocité ; elle tire à boulets rouges sur la ville ; le feu prend de toutes parts. Au moment même le général Victor arrive sous ses murs à la tête d'une colonne, et bloque entièrement la ville. Tous ceux qui voulaient sortir sont repoussés dans son enceinte par des décharges de mitraille ; l'état-major vénitien, rassemblé sous ses murs avec quatre cents soldats, avec lesquels il s'était retranché dans une maison, y fut enseveli sous ses ruines.

Vérone, sur laquelle l'artillerie française vomissait le feu le mieux nourri, se vit réduite à demander à capituler : les Français ne voulurent rien entendre qu'au préalable on ne leur eût livré les chefs et agens du gouvernement de Venise. On punit quelques chefs de cette révolte ; mais Venise trouva le prix de sa lâcheté et de sa barbarie dans le traité de Campo-Formio : ses îles, dans la mer Ionienne, furent réunies aux possessions françaises, et sa souveraineté devint partie intégrante de l'empire autrichien.

1799 *à* 1805. — Par les arrangemens du traité de Campo-Formio, Vérone étant devenue une propriété de la maison d'Autriche, Schérer livra, en 1799, une bataille sous ses murs

au Magnan. Jusqu'en 1805 elle demeura aux Autrichiens: bientôt après le maréchal d'empire Masséna la remit avec Venise sous le pouvoir des Français. Trois cents hommes seulement d'infanterie légère arrêtèrent, vers le commencement de novembre, six mille Autrichiens qui comptaient tomber sur les derrières de l'armée d'Italie; un renfort vint aussitôt au secours des trois cents fantassins; il était composé de quinze cents hommes. Bientôt les troupes autrichiennes mirent bas les armes après avoir été entièrement cernées. L'archiduc Charles, d'après cet échec, se retira dans l'intérieur de l'Autriche.

VERSAILLES.

1er *juillet* 1815.—L'armée ennemie campée autour de Paris s'étendait jusqu'à Versailles, et avait occupé cette ville avec quinze cents chevaux. Le général Excelmans forme le projet de les enlever, et ordonne au lieutenant-général Piré de se diriger avec le premier et le sixième de chasseurs et le quarante-quatrième d'infanterie de ligne sur Ville-d'Avrey et Roquencourt, et de s'y embusquer pour recevoir l'ennemi quand il repassera sur ce point. Le général Excelmans, en personne, dirige sa marche par le chemin de Montrouge à Vellisèy, se proposant d'entrer dans Versailles par trois points. A la hauteur des bois de Verrières paraît une forte colonne ennemie. Aussitôt s'ébranlent le cinquième et le quinzième régimens de dragons, qui formaient l'avant-garde, et chargent cette colonne avec leur intrépidité accoutumée : en même temps elle est prise en flanc par le sixième de hussards et le vingtième de dragons. Ces attaques impétueuses déconcertent l'ennemi; il est culbuté sur tous les points, il fuit de Versailles, poursuivi par la cavalerie française qui couvre la route de morts et de blessés. Mais il se trouve arrêté par le corps du général Piré, qui avait exécuté son mouvement sur Roquencourt avec autant de vigueur que d'intelligence; le quarante-quatrième régiment lui fit essuyer à bout portant une fusillade meurtrière; le premier et le sixième de chasseurs tombent sur cette colonne à moitié détruite par la cavalerie qui était sur ses derrières, et que leurs efforts réunis ont presque achevée. L'armée prussienne perdit dans cette affaire ses deux plus beaux régimens de hussards, qui ont été entièrement détruits, un grand nombre de prisonniers et de

chevaux. C'est ainsi que cette armée, échappée au désastre de Waterloo, animée par la perte d'un grand nombre de ses braves, savait encore en tirer vengeance, et pouvait même se surpasser malgré ses revers.

VICENCE.

Décembre 1805. — Le maréchal Masséna poursuivit sur Vicence les Autrichiens qui, étourdis de la défaite qu'ils avaient éprouvée à Montebello, fuyaient encore. Lorsque le vainqueur arriva devant cette ville, il trouva que les Autrichiens en avaient muré les portes, afin qu'elle fût plus capable de résistance : on les somma de se retirer. Sur leur refus il fallut se résoudre à forcer le passage. Le canon fut dirigé contre les portes et malheureusement contre la ville elle-même. Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée française entra dans Vicence et y trouva quelques restes de magasins avec mille blessés, que les Autrichiens avaient été obligés de laisser, tant leur retraite fut précipitée. Ceux-ci se portèrent sur Bassano, où ils furent encore poursuivis par les Français.

VICENTE (Saint-).

20 *novembre* 1808. — Le général Sarrut, à la tête d'une partie de sa brigade, poursuivait vivement une troupe nombreuse d'insurgés espagnols. Arrivé à Saint-Vicente, l'ennemi s'aperçut, d'une hauteur qui couvrait le défile de cette position, que le général Sarrut n'avait que neuf cents hommes. Il crut avoir le temps de tenir pour passer le défilé, qui est un pont de quatre cents toises sur un bras de mer; mais il ignorait que ces neuf cents hommes étaient du deuxième régiment d'infanterie légère : il ne tarda pas à l'apprendre. A peine le général Sarrut fut à portée que ces braves chargèrent, et l'on vit neuf cents hommes rompre et mettre en désordre six mille hommes bien postés, sans éprouver aucune perte.

Cependant le colonel Tascher avait habilement placé cent cinquante hommes de son régiment de chasseurs en colonne serrée, par peloton, derrière cette avant-garde; et aussitôt qu'il vit l'ennemi ébranlé, il chargea, sans délibérer, dans

le défilé du pont, tua et jeta dans la mer et le marais, ou prit la plus grande partie de la colonne.

Le général Sarrut pénétra dans les Asturies, et peu de jours après, les voltigeurs arrêtèrent un convoi anglais de vingt-cinq voiles, chargé de sucre, de café, de coton et d'autres denrées coloniales.

VICH.

20 *février* 1810. — Voici une action qui fit encore le plus grand honneur aux troupes françaises, et où elles déployèrent un dévouement et un courage au-dessus de tout éloge. Moya voyait réunies toutes les forces de l'armée insurgée en Catalogne. Le nouveau général en chef O'Donnel, avait dégarni les places de guerre de leurs garnisons, réuni un grand nombre de miquelets aux troupes de ligne qui s'élevaient à douze mille hommes, douze cents chevaux et plusieurs milliers de soumatins. Avec une masse d'hommes aussi considérable, il ne rêvait rien moins que l'entière destruction de la division Souham.

Vers les sept heures du matin, l'ennemi déboucha dans la plaine de Vich sur trois colonnes.

La première, dans laquelle il avait placé toute sa cavalerie, vint par Tona, et se déploya en avant de ce village, la cavalerie sur son flanc droit.

La seconde, descendue du col de Suspinia, se forma en ordre de bataille à la gauche de la première colonne. La troisième pénétra par Salfora et occupa les montagnes qui dominent la plaine de Vich, à l'ouest. Outre ces trois colonnes, les miquelets et soumatins, sous les ordres de Rovira, couvraient les hauteurs.

Lorsqu'il connut à-peu-près les mouvemens de l'ennemi, le général Souham réunit toute sa division dans la plaine, immédiatement au-dessus de Vich, et fit les dispositions nécessaires. L'ennemi attaqua d'abord sur Gurp avec une telle vivacité qu'on aurait pu croire qu'il avait intention de porter sur ce point son principal effort : mais il ne put en imposer au général Souham. Le quatrième bataillon d'infanterie légère, chargé de défendre ce poste, se replia en bon ordre sur Vich, sans que l'ennemi eût pû seulement l'entamer. Dès-lors une fusillade très-forte s'engagea sur tout le front

de la ligne. L'élite des troupes espagnoles, qui se trouvait en tête, et sur-tout deux régimens suisses, mirent dans leur attaque la plus grande impétuosité. En même temps la cavalerie ennemie filait sur la droite pour déborder le flanc gauche de l'armée française. Le général Souham choisit cet instant pour faire charger le vingt-quatrième de dragons, appuyé sur son flanc gauche par la compagnie d'élite des dragons Napoléon. Cette charge culbuta la cavalerie ennemie, et porta dans ses rangs un désordre qui fut encore augmenté par le feu de la mousqueterie et de la mitraille que l'artillerie dirigeait sur elle.

O'Donnel eut alors recours à sa réserve. Il la fit avancer tout entière, et chercha à pénétrer par le centre, en attaquant avec furie le quarante-deuxième régiment, commandé par le colonel Espert, dont les habits furent criblés de balles. Pendant trois heures, ce régiment avec le quatre-vingt-treizième bataillon, soutinrent le feu le plus vif et le plus meurtrier, sans perdre un pouce de terrain. Voyant ses efforts inutiles, le général ennemi changea de plan et se décida à tenter un coup hardi. A l'aide de forces plus que triples, il voulut tout-à-coup déborder les deux flancs de la ligne, et fit pour y réussir une manœuvre des plus audacieuses. Mais il eut encore la douleur d'échouer dans cette nouvelle tentative. Le colonel Bourgeois, à la tête du premier régiment d'infanterie légère, l'arrêta sur la droite par tous les points où il voulut pénétrer, et soutint constamment ses efforts. Le colonel Delort avait déjà reçu un coup de sabre au bras gauche, et dans cette nouvelle attaque le général Souham fut lui-même atteint à la tempe gauche d'un coup de feu qui le mit dans la nécessité de quitter le champ de bataille. Pendant son absence, le général Augereau prit le commandement, et fit par-tout les plus sages dispositions; pendant que ses ordres s'exécutaient, et que les troupes françaises du centre et de droite arrêtaient l'ennemi, étonné d'une telle résistance, le général Souham, après son pansement, et malgré sa blessure très-douloureuse, s'empressa de reparaître à la tête de sa division, qu'il ranima de nouveau par sa présence inopinée.

O'Donnel, pour dernière ressource, faisait encore filer par sa droite une colonne d'infanterie soutenue des débris de sa cavalerie; mais une charge ordonnée à propos et exécutée par le vingt-quatrième de dragons et le troisième de chas-

seurs provisoire, coupa entièrement cette colonne, composée en partie de troupes suisses : mille hommes mirent bas les armes, et on leur enleva deux drapeaux. Cette charge vigoureuse fut poussée jusqu'à Tona, et la déroute fut si grande qu'elle se manifesta aussitôt dans toute la ligne ennemie. Les Espagnols furent culbutés et poursuivis jusqu'à Moya. La terre était jonchée de morts, de blessés, d'armes et de débris, et les fuyards ne durent leur salut qu'aux montagnes escarpées sur lesquelles ils se retirèrent. Trois mille cinq cents hommes tués ou blessés, trois mille deux cents cinquante prisonniers, les équipages, les ambulances tombés au pouvoir des Français, mille mulets chargés de cartouches et, cinq cents chevaux de cavalerie, tels furent les résultats de cette journée, l'une des plus glorieuses pour l'armée de Catalogne.

VIENNE (EN AUTRICHE).

1805. — Après la mémorable bataille d'Ulm, les premiers mouvemens des Français eurent pour but de comprimer si fortement l'armée autrichienne sur le Danube, qu'elle fût obligée de se refugier à l'autre rive, à moins qu'elle ne préférât de mettre bas les armes. Ce plan réussit à merveille. Le 9 novembre 1805, le prince Murat, ayant gagné Saint-Polten, ordonna au général Sébastiani de se porter sur Vienne. Toute la cour et les grands de cette capitale l'avaient déjà quittée ; le souverain de l'Autriche se disposait à l'abandonner aussi. Sa dernière ressource était placée dans une armée russe qui occupait les hauteurs de Saint-Polten ; on ne doutait pas qu'elle ne livrât baraille, soit pour retarder l'entrée des Français dans Vienne, soit pour donner le temps d'arriver aux troupes qui venaient à son secours. Mais, au lieu de combattre, les Russes poursuivirent leur retraite sur Créems, où, ayant repassé le Danube, ils coupèrent le pont qui joignait ses rives, afin de suspendre la marche victorieuse des Français. On ne sait comment expliquer ce mouvement rétrograde qui mettait à découvert, et livrait sans défense la capitale de l'empire d'Allemagne. La crainte de voir leurs communications coupées avec la Moravie peut seule excuser les Russes, et, en effet, le maréchal Mortier justifiait cette terreur, par une manœuvre qu'il fit pour se porter sur la rive ganche du Danube, avec une armée exercée à vaincre, et dont les ennemis

avaient cent fois éprouvé la supériorité. L'empereur Napoléon pouvait dès ce moment prendre possession de Vienne ; mais, voulant laisser à l'empereur d'Autriche le temps et la liberté d'en sortir, il ne se hâta pas d'y entrer. En attendant, il s'établit à l'abbaye de Molck, l'une des plus belles de l'Europe, située dans une très-forte position qui domine au loin le Danube ; son séjour s'y prolongea jusqu'au 13 novembre. Sur ces entrefaites, le prince Murat s'était approché de Vienne, dont il n'était plus distant que de quatre lieues. L'empereur d'Autriche avait abandonné cette ville, et la garde nationale y faisait le service à la place des troupes régulières, qui toutes l'avaient évacuée. La présence d'un maître étant nécessaire au maintien de l'ordre, les magistrats terminèrent leur état d'anxiété, en venant au-devant de l'empereur des Français. Celui-ci, que tout conviait à prendre possession de Vienne, y entra à la tête de son armée victorieuse. Le prince Murat établit son quartier-général dans la maison du duc Albert, et Napoléon se logea dans le palais de Schœnbrunn, au même lieu d'où, un demi-siècle auparavant, Marie-Thérèse, forte de ses alliances avec la France et l'Italie, dictait des lois à l'Europe soumise. Jamais une tranquilité plus profonde ne régna à Vienne, même en temps de paix. Le commerce reprit son cours avec une nouvelle vigueur ; l'empereur, après s'être occupé des soins administratifs, allait assiduement tous les jours visiter les avant-postes sur la rive gauche du Danube ; il fit rendre à la Bavière toutes les pièces d'artillerie que les Autrichiens lui avaient enlevées dans les guerres précédentes. Par son ordre, les bouches à feu que Vienne renfermait dans son immense arsenal prirent le chemin de la France ; il ordonna que l'on fît servir aux besoins de son armée les nombreux approvisionnemens que l'Autriche avait amassés, sans doute pour un autre usage. C'est ainsi qu'en 1805 Vienne tomba au pouvoir des Français, elle qui avait résisté tant de fois et avec tant de valeur aux armes des Ottomans.

12 *mai* 1809. — Napoléon avait quitté Paris le 12 avril, et gagné successivement plusieurs victoires depuis Pfaffenhoffen jusqu'à Braunaw. Le 10 mai, à 9 heures du matin, il parut aux portes de Vienne avec le corps du maréchal duc de Montebello. Cinq jours auparavant, l'archiduc Maximilien, jeune frère de l'impératrice, avait pris le commandement

de cette capitale, et le bruit était général dans les pays environnans, que ses retranchemens étaient armés, qu'on avait construit des redoutes, qu'on travaillait à des camps retranchés, et que Vienne était résolu à se défendre. Cependant, le 10 mai, une population nombreuse vint se précipiter au-devant de l'armée française, et l'accueillit avec transport.

Le général Conroux traversa les faubourgs, le général Tharreau atteignit l'esplanade qui les sépare de la ville. Au moment où il débouchait, il fut reçu par une fusillade, par des coups de canon, et une balle l'atteignit à la tête.

Sur environ trois cents mille habitans, dont se compose la population de Vienne, la cité, qui a une enceinte avec des bastions et une contrescarpe, ne contient guère que quatre-vingt mille âmes et treize mille maisons. Les huit quartiers, sous le nom de faubourgs, séparés de la ville par une vaste esplanade, et défendus vers la campagne par des retranchemens, renferment cinq mille maisons et plus de deux cent vingt mille âmes, qui reçoivent leur subsistance de la cité, où sont les magasins et les marchés.

L'archiduc Maximilien avait fait ouvrir des registres pour recueillir les noms des habitans qui voudraient se défendre. Trente à peine se présentèrent. Il fit venir vingt bataillons, tant de landwehr que de troupes de ligne, composant une force de quinze à seize mille hommes, et se renferma dans la place. Le duc de Montebello lui envoya un aide-de-camp porteur d'une sommation; mais des bouchers s'élancèrent avec fureur sur le parlementaire, et l'un d'eux le blessa. L'archiduc ordonna que l'auteur de cette action fût promené en triomphe dans la cité, monté sur le cheval de l'officier français.

On vit bientôt l'affreux spectacle d'une partie d'une ville qui tirait contre l'autre, et d'une cité dont les armes donnaient la mort à ses propres concitoyens.

Le général Andréossy, nommé gouverneur de la ville, organisa une municipalité dans chaque faubourg, un comité central de subsistance, une garde nationale composée des négocians, des fabricans, de tous les citoyens, pour contenir les prolétaires et les hommes turbulens. Ce gouvernement fit venir à Schœnbrunn une députation des huit faubourgs; Buonaparte la chargea de se rendre dans la cité, pour porter une lettre du major-général, prince de Neufchâtel, à l'archiduc Maximilien. On réclamait dans ce message la liberté de

l'officier parlementaire, et la cessation d'une défense aussi funeste qu'inutile. Napoléon recommanda aussi aux députés de représenter à l'archiduc que, s'il continuait à faire tirer sur les faubourgs, et si un seul des habitans y perdait la vie par ses armes, cet attentat briserait à jamais les nœuds qui unissent les peuples à leurs monarques.

Le 11, à dix heures du matin, la députation entra dans la cité, et le feu des remparts, redoublant avec violence, signala seul son arrivée. Plusieurs habitans des faubourgs et deux Français furent tués par la mitraille. Buonaparte, irrité, se porta aussitôt avec le duc de Rivoli sur le bras du Danube, qui sépare des faubourgs la promenade du Prater, et ordonna que trois cents voltigeurs allassent occuper un petit pavillon sur la rive gauche du fleuve, pour protéger la construction d'un pont de bois. Un bataillon de grenadiers défendant ce passage en fut chassé par la mitraille de quinze pièces de canon et par ces voltigeurs. A huit heures du soir, on occupa le pavillon, et les matériaux du pont furent réunis sur la grève. Le capitaine Pourtalès, aide-de-camp du major-général, et le sieur Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étaient jetés des premiers à la nage pour aller chercher les bateaux qui se trouvaient sur la rive opposée.

Dès neuf heures du soir, une batterie de vingt obusiers, construite par les généraux Bertrand et Navelet, à cent toises de la cité, commença le bombardement, et dix-huit cents obus lancés en moins de vingt-quatre heures mirent bientôt toute la ville en flammes. Il faut avoir vu ses maisons à huit, à neuf étages: ses rues très-resserrées, sa population si nombreuse dans une aussi étroite enceinte, pour se faire une idée du désordre, de la rumeur et des désastres que devait occasionner une telle opération.

L'archiduc Maximilien avait fait marcher dans la nuit deux bataillons en colonne serrée, pour tâcher de reprendre le pavillon qui protégeait la construction du pont sur le Danube; les voltigeurs qui occupaient ce pavillon, qu'ils avaient crénelé, reçurent l'ennemi à bout portant; leur feu, joint à celui des quinze pièces de canon qui étaient sur la rive droite, coucha par terre une partie de la colonne: le reste se sauva dans le plus grand désordre.

Quand l'archiduc, au milieu du bombardement, eut appris que l'armée française, en passant un bras du Danube, allait lui couper la retraite, il repassa les ponts, et le général O'Reilly

n'apprit que par sa fuite qu'il se trouvait investi du commandement.

Le 12, à la pointe du jour, ce respectable général fit prévenir les avant-postes que toute résistance allait cesser, et qu'une députation allait se rendre auprès de l'empereur Napoléon. Bientôt elle fut présentée au conquérant dans le parc de Schœnbrunn. Elle se composait de plusieurs membres des états, du haut clergé, des magistrats et des conseillers de la ville. Buonaparte assura les députés de sa protection, fit un discours relatif à la circonstance, et leur promit que Vienne serait traité avec les mêmes ménagemens et les mêmes égards dont on avait usé en 1805. La députation répondit à cette assurance par tous les témoignagnes de la plus vive gratitude.

Au même instant, le duc de Rivoli, avec les deux divisions Saint-Cyr et Boudet, alla prendre position dans la Léopolstadt, et la capitulation ayant été signée dans la soirée, le 13, à six heures du matin, Oudinot et ses grenadiers prirent possession de la ville.

On y trouva cinq cents pièces de canon, trente mille fusils, beaucoup d'affûts, quantité de boulets, de poudre et de munitions.

Buonaparte accorda le titre de baron avec des dotations en terre au plus brave officier, et la décoration de la légion d'honneur avec une pension de douze cents francs au plus brave soldat de chaque régiment.

La nomination du général Andréossy au gouvernement de Vienne fut agréable à tous les habitans; il avait laissé dans cette ville des souvenirs très-honorables, et il y jouissait de l'estime publique.

A la capitulation, les Français firent prisonniers sept feld-maréchaux-lieutenans, neuf généraux-majors, dix colonels, vingt majors et lieutenans-colonels, cent capitaines, cent cinquante lieutenans, deux cents sous-lieutenans et trois mille sous-officiers et soldats, parmi lesquels ne furent pas compris les hommes malades, qui montaient à plusieurs milliers.

VIGUERO. (L'ERMITAGE DE)

27 *juin* 1810. — Le 27 juin, le chef d'escadron de gendarmerie d'Halmont, avec quelques gendarmes à pied du quatorzième escadron, un détachement du cent quinzième

régiment et une compagnie de gendarmes espagnols, arriva à trois heures du matin à l'ermitage de Viguero, près d'Adagana, où il avait été informé qu'un nommé Don Pedro, chef d'insurgés très-redouté dans le pays, à cause de ses cruautés, avait donné rendez-vous à plusieurs chefs subalternes de sa bande pour leur communiquer des instructions qu'il avait reçues de Cadix. L'ermitage fut forcé, et Don Pedro, six de ses seconds et huit autres insurgés, tombèrent entre les mains du chef d'escadron.

VILLA-FRANCA.

12 *février* 1813. — Le chef de bataillon Ronfort, faisant partie de l'armée française d'Aragon, s'était porté, le 11 février, sur Prasto, frontière d'Espagne, et avait atteint près de Linarez cent chevaux des troupes de Frayle, qu'il avait chargés sur-le-champ à la tête de quarante chasseurs; et avec l'impétuosité française, il avait sabré et mis en fuite tous les Espagnols, et enlevé cinq hommes et dix-sept chevaux. Le lendemain, Ronfort se dirigea avec son détachement sur Villa-Franca. Au débouché du col, il rencontra Frayle, lui-même, venant par la droite, à la tête de quatre ou cinq cents hommes. Les Espagnols, avertis par des coups de fusil que tirèrent des paysans, se débandèrent aussitôt, et gagnèrent un bois au pied d'une montagne. Le commandant Ronfort laissa son infanterie qui ne pouvait courir assez vite; et à la tête de sa cavalerie, il se précipita au milieu du bois. Il tue une quarantaine d'hommes à l'ennemi, et fait cent prisonniers. Mais à la faveur du terrain le plus grand nombre échappa. Frayle, démonté, sauta par-dessus un mur, et s'emparant du cheval de son aide-de-camp, qu'il laissa prendre à sa place, il parvint à gagner la montagne. Ces deux affaires firent beaucoup d'honneur au chef de bataillon Ronfort, et à la cavalerie qui sous ses ordres chargea l'ennemi avec tant d'impétuosité.

VILLA-GARCIA.

11 *août* 1810. — Déjà repoussée plusieurs fois sur les frontières du Portugal, une division espagnole, commandée par Ballesteros, avait cru trouver un instant favorable pour se jeter sur Cordoue, pendant que le cinquième corps de

l'armée française manœuvrait sur la Guadiana. Le général Girard reçut ordre de porter rapidement sa division sur l'ennemi, de manière à lui couper sa retraite. Il s'empressa d'exécuter ce mouvement, et le 11 août il attaqua Ballesteros à la tête de six mille hommes, non loin de Villa-Garcia. Ce général fut mis dans une déroute complète, et perdit toute son artillerie. Les Français lui tuèrent beaucoup de monde, lui firent un plus grand nombre de prisonniers, et le poursuivirent sur Zaïra pour achever de le détruire.

VILLA-NOVA.

19 *mai* 1809. — Le maréchal duc d'Elchingen venait de prendre possession d'Oviédo, quand le général Kellermann arriva à Villa-Simplice, où il trouva le pont coupé et le passage de la Barnerga devenu presque impraticable par l'une ou l'autre rive. On se mit aussitôt en devoir d'abattre des arbres pour essayer de rétablir le pont; mais comme, malgré tout le zèle et l'activité qu'on put y mettre, cette opération ne pouvait avoir lieu en moins de vingt-quatre heures, le général Kellermann ordonna à l'adjudant-commandant Barthélemy, son chef d'état-major, de passer du mieux qu'il pourrait, avec trois bataillons de l'avant-garde, à traverser les rochers : il fit en même temps avancer par la gauche deux autres bataillons de l'avant-garde, qui eurent à franchir une montagne à-peu-près semblable à celle qui couronne le fort de Bard; le reste de l'infanterie et le onzième de dragons suivirent le même chemin.

Ayant rencontré l'ennemi à Villa-Nova, l'adjudant-commandant Barthélemy réunit ses cinq bataillons. Deux mille cinq cents insurgés, commandés par le général Morglano, voyant qu'on faisait mine de les tourner, quittèrent leur position sans tirer un coup de fusil. Ils furent poursuivis jusque sur les hauteurs en arrière d'Arbas, extrême sommité de la montagne, où ils avaient assez mal établi quelques retranchemens.

L'adjudant-commandant Barthélemy les fit attaquer et tourner sans perdre de temps, et tout fut soudain enlevé : ils laissèrent, en prenant la fuite, cent hommes tués et beaucoup de blessés.

Arrivé avec peine sur les hauteurs de Pagares, l'ennemi voulut y tenir; mais il fut bientôt culbuté, poursuivi l'épée

dans les reins, et chassé jusqu'à Pagares, où les bataillons pénétrèrent en même temps que lui.

Dans ces, combats où l'avant-garde avait seule donné, les insurgés perdirent quatre cents hommes tués ou blessés : la perte des Français fut de huit hommes tués et cinquante blessés ; mais peu le furent grièvement.

Le général de division Kellermann loua beaucoup le zèle, l'intelligence, la résolution du commandant Barthélemi : il fit aussi l'éloge du chef de bataillon Milliot et du major Lottin, du douzième et du trente-deuxième d'infanterie légère, et du sergent Doucet, qui enleva un drapeau et tua celui qui le portait. Il cita également avec distinction le colonel d'artillerie Doence, qui, par sa rare activité et son adresse infatigable, parvint en peu de temps à faire passer l'artillerie par des chemins presque aussi difficiles que la route du Saint-Bernard.

VILLA-VERDE.

4 *avril* 1810. — Le général Sainte-Croix s'était porté avec trois escadrons entre l'Orbigo et la Tera au nord des frontières de Portugal, près de Ronséicos. Il rencontra quatre-vingts chevaux de l'ennemi, qu'il dissipa après un léger combat ; puis il continua sa marche par Anguilar, y passa la Tera, et poursuivit les postes ennemis jusqu'à Alcanijas, où il trouva neuf cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux espagnols qui occupaient ce poste, protégés par un cordon de troupes portugaises, établi depuis Bragance jusqu'à Miranda-de-Duero. De ce point, il se dirigea sur Tormocos et Castro-Condrigo. Il chargea l'ennemi près de Villa-Verde, et, après l'avoir repoussé, il reconnut que la ville était occupée par trois mille hommes de troupes de ligne, six cents chevaux espagnols, et un régiment de hussards portugais. Quoique inférieur en nombre, il se décide à attaquer ce poste. Aussitôt l'infanterie ennemie forme ses carrés sur les hauteurs, et la cavalerie se place à mi-côte. Tous les pelotons que l'ennemi envoie en avant sont chargés et sabrés. Dans une seule charge, le général Sainte-Croix lui tue deux cents hommes, et lui fait soixante prisonniers. Réduit à se réfugier dans la ville, il ne tarda pas à prendre la fuite, et à en laisser les portes ouvertes aux Français.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLANS.

4 *août* 1793. — De jeunes soldats français, nouvellement recrutés, se voyant investis par les Espagnols, qui venaient de s'emparer de la vallée de Conflans, leur abandonnèrent Villefranche, sans avoir tiré un coup de fusil, et se retirèrent sur les hauteurs de Beltoch. Par bonheur pour nos annales historiques, de pareils traits les défigurent rarement.

21 *octobre* 1793. — L'audace recouvra Villefranche que la timidité avait perdue. Cette place se rendit, le 21 octobre, sur la sommation hardie d'un officier français, qui feignit de précéder le général Dagobert, dont il disait l'armée en marche pour reprendre possession de Villefranche.

VILLEFRANCHE (EN PIÉMONT).

30 *septembre* 1792. — Le général Anselme s'était emparé de presque tout le comté de Nice, mais Villefranche était encore à prendre. Jusqu'ici l'audace lui avait été trop favorable pour qu'il ne la mît pas en usage dans cette occasion. Le 30 septembre, il se met en marche, à la tête d'un détachement d'infanterie et de dragons. Les Piémontais se disposaient à évacuer Villefranche. Pour rendre vains leurs préparatifs, Anselme prend les devants avec quatorze dragons, et, s'approchant de la forteresse, il menace de l'escalade. Cette sommation effraya tellement le commandant, qu'il eut la lâcheté de livrer le fort sans combat. Dix-neuf officiers et trois cents hommes de garnison furent faits prisonniers. Cette place renfermait plus de cent canons, mortiers ou obusiers, dont une partie était de bronze, et une grande quantité de munitions de guerre; cinq mille fusils, un million de cartouches à balle, et grand nombre d'effets militaires. L'arsenal, avec toutes ses provisions, et plusieurs bâtimens bien armés, tombèrent entre les mains des Français.

VILLE-LONGUE.

6 *décembre* 1793. — L'armée des Pyrénées-Orientales avait plusieurs fois repoussé les Espagnols à Ville-Longue, lorsque ceux-ci l'attaquèrent le 6 décembre. Leurs forces étaient

tellement supérieures, que les Français, après une vaine résistance, furent mis en déroute par un corps de cavalerie, qui, s'étant placé entre le camp et le Tec, les empêcha longtemps de se rallier. Ils ne le purent qu'entre Elm et Argelès. Les Espagnols, ayant pris possession de Ville-Longne, vinrent camper derrière la Roque et Saint-Genis. Le général Dugommier ne se fut pas plutôt mis à la tête de cette armée, qu'il signala l'ouverture de la campagne par la reprise du poste de Ville-Longue.

VILLÉO.

16 *février* 1810. — Le général espagnol Villa-Campa avait réuni trois mille hommes en avant de Villéo, dans l'Aragon, et il avait eu soin de faire creuser des fossés devant la ville, où il se croyait en sûreté. Il s'agissait de le chasser de sa position et de la province. Pour y parvenir, le général Suchet donna ordre au général de division Laval de partir de Terruel le 16 février, et de se diriger sur Villéo. Parvenu à Villastar, il rencontra l'avant-garde ennemie, forte de huit cents hommes. L'attaquer et la culbuter fut l'affaire d'un instant. Le général Klopiski, à la tête du premier bataillon du quatorzième régiment, enleva au pas de charge les premiers retranchemens de la ville. L'ennemi se rallia dans Villéo, où il s'enferma dans une redoute; mais le général Laval le déborda par les hauteurs avec beaucoup de rapidité. Le courage des troupes ennemies commençait à s'ébranler. En ce moment, le deuxième bataillon du quatorzième régiment pénétra de vive force dans la place, tandis que le colonel Kliski, à la tête de quatre compagnies de voltigeurs, les déborda par leur gauche. Il n'en fallut pas davantage pour mettre l'ennemi dans une déroute complète. On lui tua plus de cent hommes sur le champ de bataille, et trois cents furent noyés dans le Guadalquivir.

VINCENT (Cap Saint-).

16 *février* 1797. — Une flotte espagnole et une flotte anglaise se rencontrèrent, le 16 février, non loin du cap Saint-Vincent. La première était forte de vingt-sept vaisseaux, dont un de cent douze canons, l'autre de quinze vaisseaux de ligne. Celle-ci était formée sur deux lignes, dans l'ordre le plus

serré. L'amiral Jervis joignit la flotte espagnole à onze heures et demie du matin ; elle n'avait pas encore eu le temps de se réunir et de former un ordre de bataille régulier. Il fallait se hâter de profiter du moment ; l'amiral Jervis ordonna à ses vaisseaux de passer à travers la flotte espagnole, en formant une ligne avec la plus grande célérité Un tiers de la flotte du gros de l'armée exécuta cette manœuvre avec bonheur. Cette partie arriva heureusement sur l'ennemi ; mais les autres ne purent se réunir, empêchés par une canonnade partielle. Le combat s'engagea et se prolongea avec fureur. Le feu des vaisseaux anglais fut si bien servi et si bien dirigé, que quatre vaisseaux espagnols, dont un de cent douze canons, furent entièrement démâtés et tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; mais les Anglais, ayant voulu se mettre en route, après le combat, trouvèrent deux de leurs vaisseaux hors d'état de tenir la mer.

VISTA-BELLA.

18 *décembre* 1812. — La consistance que commençaient à prendre les troupes, sous les ordres de Frayle, et ses fréquentes incursions sur les communications de Valence à Tortose, déterminèrent le général en chef de l'armée française d'Aragon à les faire attaquer pour les détruire, ou du moins pour les disperser. Le chef de bataillon Beaufort fut chargé de cette expédition. Il partit de San-Matro, dans la nuit du 18 décembre, à la tête d'une colonne mobile composée de compagnies du onzième de ligne et de chasseurs. Il se porta sur Vista-Bella, où il arriva le lendemain à la pointe du jour. Frayle, surpris, n'eut que le temps de gagner, avec quelques hommes de sa troupe, le chemin de Masquerella. Cette expédition fit tomber au pouvoir des Français une assez grande quantité de provisions de guerre.

Le 21, le commandant Beaufort surprit une seconde fois Frayle, à deux heures du matin, au Puerto, où il était arrivé avec une trentaine d'hommes. Frayle se sauva seul en chemise, et toute sa troupe fut faite prisonnière. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au commandant Beaufort, qui montra autant de prudence que d'activité.

VITRY.

1er *février* 1814. — Une division tirée du corps d'armée ennemie, qui observait Metz, Thionville et Luxembourg, et forte de douze bataillons, se porta sur Vitry. L'ennemi voulut entrer dans la ville que défendaient le général Montmarie et les habitans. Il jeta en vain des obus pour les intimider; on le reçut à coups de canon, et il fut repoussé à une lieue et demie.

WACHAU.

16 *octobre* 1813. — La grande armée, commandée par Napoléon en personne, avait pris position près de Leipsick. L'armée des souverains alliés déboucha bientôt pour présenter la bataille, qui devait être décisive. Le 16, au matin, trois grosses colonnes ennemies se portèrent, l'une le long de l'Ester, contre le village de Dœlitz, défendu par le prince de Poniatowski, avec ses Polonais; la seconde contre le village de Wachau, que défendait le duc de Bellune; et la troisième contre celui de Liberwolkowitz, défendu par le comte Lauriston avec le cinquième corps. La canonnade s'engagea bientôt avec une activité effrayante, et l'attaque commença à la droite au village de Dœlitz, à la gauche à celui de Liberwolkowitz, et au centre à celui de Wachau. Cinq attaques successives, protégées par deux cents bouches à feu, contre les trois villages, furent toujours repoussées avec vigueur par les troupes françaises. Après une perte considérable, les ennemis vinrent à une sixième attaque, furent également repoussés, et avaient déjà perdu deux mille prisonniers. Au même moment le duc de Tarente débouche par Holzhauzen, se porte sur une redoute ennemie : elle est enlevée au pas de charge par le général Charpentier, qui s'empare de l'artillerie et fait quelques prisonniers. Napoléon, voyant que le moment était décisif, ordonne au duc de Reggio de se porter sur Wachau avec deux divisions de la jeune garde, tandis que le duc de Trévise, avec deux autres divisions de la jeune garde, doit se porter sur Liberwolkowitz et s'emparer d'un grand bois qui est placé sur la gauche du village. En même temps il porte sur le centre une batterie de cent cinquante pièces, dirigée par le gé-

néral Drouot. Cette attaque bien combinée et bien exécutée réussit complètement ; l'artillerie ennemie se retira devant le feu des Français, et fut suivie par les autres troupes, qui cédèrent le champ de bataille tout entier. Mais bientôt la réserve ennemie remplaça les troupes qui venaient de se retirer. Celles qui étaient au centre furent relevées par la garde impériale russe, et celles des autres points d'attaque furent remplacées par six divisions du comte de Merfeld, qui commandait en chef l'armée autrichienne. Aussitôt la cavalerie de la garde russe et les cuirassiers autrichiens se précipitèrent sur le village de Dœlitz, en chassèrent les Français qui se formèrent en carré, et qui furent vivement inquiétés par cette cavalerie, caracolant sans cesse autour d'eux. Napoléon envoie promptement le roi de Naples avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, pour charger l'ennemi par la gauche de Wachau, tandis que la cavalerie polonaise et les dragons de la garde, commandés par le général Letort, se précipitent par la droite. Ces deux charges impétueuses renversent la cavalerie ennemie, qui fut défaite, et laissa sur le champ de bataille deux régimens entièrement détruits, et quatre cents prisonniers russes ou autrichiens, dont cent de la garde russe. Le prince Poniatowski est bientôt renforcé par la division Curial de la garde, qui se porta par l'ordre de Napoléon sur le village de Dœlitz, l'attaqua à la baïonnette, s'en empara sans coup-férir, et fit près de douze cents prisonniers avec le comte de Merfeld. Les Français étaient victorieux à la droite, Mais on combattait encore avec fermeté sur d'autres points. La cavalerie ennemie chargea avec beaucoup de résolution les pièces de la réserve de la garde, que commandait le général Drouot, protégé par les tirailleurs. Aussitôt les canonniers rangèrent en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de charger à mitraille, firent un feu vif et bien nourri, et repoussèrent l'ennemi dans un instant, secondés par la cavalerie française qui était venue pour les secourir. Pendant que les Français étaient engagés sur les différens points, le général Bertrand était attaqué au village de Lindenau par les généraux ennemis Giulay, Thielman et Lichtenstein. Près de cent bouches à feu vomirent la mort de part et d'autre pendant six heures de combat. Malgré tous les grands efforts de l'ennemi, le général Bertrand ne céda pas un pouce de terrain et garda sa position avec les faubourgs de Leipsick. Bientôt, par une charge vigou-

reuse que le général français exécuta à la tête de sa réserve, les ennemis furent repoussés et abandonnèrent le champ de bataille, de même qu'aux trois villages de Dœlitz, Liberwolkowitz et Wachau. Dans cette bataille mémorable, où les armées coalisées perdirent vingt-cinq mille hommes, les Français acquirent beaucoup de gloire, et en auraient retiré un grand fruit, si le duc de Raguse, qui combattait à la droite de la Partha, à quatre lieues du champ de bataille où se trouvait Napoléon, avait été soutenu par le troisième corps, qui perdit la journée en marches inutiles. Ce corps, qui était destiné à se joindre avec le duc de Raguse, entendant une effroyable canonnade du côté de Wachau, crut bien faire de s'y porter, et le duc de Raguse, abandonné à ses propres forces, ne put, malgré les prodiges de valeur des troupes françaises, résister à la supériorité du nombre, et, après avoir défendu sa position de Leipsick toute la journée, il fut obligé de se resserrer sur Partha, et d'abandonner plusieurs voitures et quelques pièces démontées. La perte des ennemis, quoique considérable, fut loin d'égaler celle des Français sur ce point d'attaque. Néanmoins la bataille de Wachau porta un grand coup aux armées alliées, et la guerre eût été terminée si les Français avaient eu affaire à un seul peuple, et non contre plusieurs peuples. Quoi qu'il en soit, malgré le malheureux état du corps du duc de Raguse, la perte générale des ennemis surpassa du triple celle des Français. Parmi ces derniers plusieurs officiers de distinction furent blessés, et notamment le général Maison, le géuéral Latour-Maubourg, qui eut la cuisse emportée d'un boulet, les généraux Compans et Frédérichs et le duc de Raguse, mais très-légèrement. Généraux et soldats français, tous rivalisèrent de valeur et de courage. Le prince Poniatowski, pour prix de ses services et de sa bravoure, fut nommé sur le champ de bataille, par Napoléon, maréchal de France. Le comte Lauriston mérita aussi les plus grands éloges, et des récompenses honorables furent distribuées aux braves qui, dans cette journée, montrèrent le plus de talens et de courage.

WAGRAM.

6 *juillet* 1809. — La bataille de Wagram occupera toujours une des premières places dans l'histoire, par les préparatifs

immenses qui la précédèrent de part et d'autre. Avant d'en venir à ce combat sanglant, les Français et les Autrichiens avaient épuisé tout ce que la richesse et l'art peuvent produire de plus étonnant, pour protéger par des fortifications chefs-d'œuvre du génie, et par une nombreuse artillerie, les deux plus belles armées qui aient jamais paru dans le monde. Vivement effrayé des victoires éclatantes remportées par les Français, l'ennemi fit marcher toutes ses troupes, et le 5 juillet 1809, à six heures du soir, il occupa les positions suivantes : sa droite s'étendait de Stadelau à Gerasdorf; son centre, de Gerasdorf à Wagram, et sa gauche de Wagram à Neusiedel. L'armée française avait sa gauche à Gros-Aspern; son centre, à Raschdorf, et sa droite à Glinzendorf. Dans cette position, la journée, qui était presque finie, fit différer la bataille au lendemain.

Napoléon passa toute la nuit à rassembler ses forces sur le centre de l'ennemi, où il était de sa personne à une portée de canon de Wagram. A cet effet le duc de Rivoli se porta sur la gauche d'Aderklau, en laissant sur Aspern une seule division, qui eut ordre de se replier, en cas d'évènement, sur l'île de Lobau; le duc d'Auerstaedt recevait l'ordre de dépasser le village de Grosshoffen, pour s'approcher du centre. Le général autrichien, au contraire, affaiblissait son centre pour garnir et augmenter ses extrémités, auxquelles il donnait une nouvelle étendue.

Le 6 juillet, à la pointe du jour, le prince de Ponte-Corvo occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Rivoli. Le vice-roi occupait le centre, où se trouvaient le corps du comte Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde impériale et les divisions de cuirassiers, et qui formaient sept à huit lignes.

Le duc d'Auerstaedt, marcha de la droite pour occuper le centre. L'ennemi, au contraire, mettait le corps de Bellegarde en marche sur Stadelau. Les corps de Collowrath, de Lichteinstein et de Hiller, liaient cette droite à la position de Wagram, où était le prince de Hohenzollern, et à l'extrémité de la gauche à Neusiedel, où débouchait le corps de Rosemberg, pour déborder également le duc d'Auerstaedt : le corps de Rosemberg et celui du duc d'Auerstaedt, faisant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil, et donnèrent le premier signal de la bataille. Napoléon se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc

d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosemberg en flanc, par une batterie de douze pièces, de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois-quarts d'heure, le corps du duc d'Auerstaedt mit en déroute le corps de Rosemberg, le culbuta et le rejeta au-delà de Neusiedel après lui avoir fait beaucoup de mal.

Sur ces entrefaites, une forte canonnade s'engageait sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait d'artillerie; cette disposition de l'ennemi parut si insensée que l'on craignait quelque piége. Napoléon différa quelque temps avant d'ordonner les dispositions qu'il avait à faire pour annuler celles de l'ennemi, et les lui rendre funestes; il ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur un village qu'occupait l'ennemi, et qui pressait un peu l'extrémité du centre de l'armée; il ordonna en même temps au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel, et de pousser de là sur Wagram, et fit former en colonne le duc de Raguse et le général Macdonald, pour enlever Wagram au moment où déboucherait le duc d'Auerstaedt.

Pendant ce temps on vint prévenir que l'ennemi attaquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de Rivoli; que la gauche de l'armée française était débordée de trois mille toises; qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à Gros-Aspern, et que l'espace de Gros-Aspern à Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'artillerie. Il n'y eut plus à en douter; l'ennemi venait decommettre une énorme faute; il ne s'agissait que d'en profiter. Napoléon donna sur-le-champ ses ordres au général Macdonald, pour disposer les divisions Broussier et Lamarque en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du général Nansouty, par la garde à cheval, et par une batterie de soixante pièces de la garde et de quarante pièces de différents corps. Le général comte Lauriston à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée de canon, et là, commennça un feu prodigieux, qui éteignit celui de l'ennemi, et porta la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha alors au pas de charge. Le général de division Reille, avec la brigade de fusilliers et de tirailleurs de la garde, soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un changement de front pour rendre cette attaque in-

faillible. Dans un clin-d'œil, le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrain; sa droite, épouvantée, sentit le danger de la position où elle s'était placée, et rétrograda en grande hâte. Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que la déroute du centre portait la consternation, et forçait les mouvemens de la droite de l'ennemi, sa gauche était attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait enlevé Neusiedel, et qui, étant monté sur le plateau, marchait sur Wagram; la division Boursier et la division Gudin firent preuve d'une grande bravoure par-tout où elles donnèrent. A dix heures du matin la victoire était assurée aux Français; à midi le comte Oudinot marcha sur Wagram pour soutenir l'attaque du duc d'Auerstaedt. Cette importante position tomba au pouvoir de l'armée française. L'ennemi fit sa retraite dans le plus grand désordre, et beaucoup avant la nuit on ne l'apercevait plus.

Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement, et marchait sur Kornebourg et Wolkersdorf; les Autrichiens, entièrement coupés de la Hongrie et de la Moravie se trouvaient acculés du côté de la Bohême.

Tel est le récit de la bataille de Wagram; bataille décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille hommes et douze à quinze cents pièces de canon se battaient pour de grands intérêts sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié par l'ennemi pendant plusieurs mois; dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois à quatre cents officiers, plusieurs généraux et un grand nombre de colonels et de majors furent les trophées de cette victoire. Les champs de bataille furent jonchés de morts, parmi lesquels on trouva les corps de plusieurs généraux. Ceux qui avaient reçu des blessures tombèrent au pouvoir des Français; ceux que l'ennemi avait évacués au commencement de l'action furent trouvés dans les villages circonvoisins; on put calculer que le résultat de cette bataille réduisit l'armée autrichienne à moins de soixante mille hommes. La perte du côté des Français fut évaluée à quatre cents hommes tués, et à près de quatre mille blessés.

Le duc d'Istrie, au moment où il disposait l'attaque de cavalerie, eut son cheval emporté d'un coup de canon qui lui fit une légère contusion à la cuisse. Le général Lasalle, officier du plus grand mérite, et l'un des meilleurs généraux de cavalerie, fut tué d'une balle.

Le général bavarois Wrede et les généraux Seras, Gre-

nier, Vignolle, Sahuc, Frère et de France, furent blessés. Les majors de la garde, Daumesnil et Corbineau, et le colonel Sainte-Croix, furent aussi blessés, et le colonel du neuvième d'infanterie de ligne resta sur le champ de bataille.

Ce qu'il y avait de très-remarquable dans cette grande bataille, c'est que les colonnes les plus rapprochées de Vienne n'en étaient pas à douze cents toises.

L'empereur d'Autriche avait quitté Wolkerdorf, le 6, à cinq heures du matin, et était monté sur un belvédère, d'où il voyait le champ de bataille : il y resta jusqu'à midi, et quand il s'aperçut que les Français étaient victorieux, il s'enfuit à la hâte.

WAHAL (LE).

Janvier 1795. — Une température ordinaire ne permet guère de conquérir la Hollande : par-tout on n'y rencontre que des rivières, des lacs et des canaux; toutes les routes traversent des marais ou sont fondées sur des digues, en sorte qu'elles ne pourraient résister au passage d'une armée, et que leur dégradation trop facile rendrait bientôt impraticable la retraite que nécessiteraient les chances de la guerre.

Quand les Hollandais éprouvent des revers et veulent soustraire leur pays à la domination des étrangers, ils inondent toute la West-Frise, la province de Hollande et une partie de celle d'Utrecht, en lâchant les écluses de la Nord-Hollande; à l'orient ils peuvent encore submerger les provinces environnantes, en coupant les digues des rivières qui les traversent.

Si les Français avaient remis au printemps l'attaque de la Hollande, ces généreux habitans n'auraient pas manqué de mettre leurs campagnes sous les eaux, comme l'avaient fait leurs ancêtres, un siècle auparavant, pour empêcher l'invasion de Louis XIV. Mais, cette fois, l'armée française ne s'arrêta sur les rives du Wahal, au commencement de l'hiver, que pour attendre que la saison fût devenue plus rigoureuse encore.

En effet, dès les premiers jours de janvier 1795, le froid étant parvenu à dix-sept degrés du thermomètre de Réaumur, les eaux de la Meuse et du Wahal se gelèrent au point de porter les charges les plus pesantes. Le général français

ne pouvait, sans trahir ses devoirs, laisser échapper une occasion aussi favorable; il ne crut pas même pouvoir accéder à la demande d'un armistice qui lui fut adressé par les états-généraux.

Déjà, le 28 décembre 1794, deux brigades françaises, ayant passé la Meuse, avaient occupé l'île de Bommel et avaient enlevé les lignes de Bréda, d'Oudesbosch et de Sevenbergen. Mais bientôt le froid, devenu plus vif, permit aux Français de traîner leur grosse artillerie et tous leurs bagages sur les eaux glacées du Wahal. Quel spectacle intéressant de voir cent mille hommes faire sur la glace toutes les évolutions militaires avec la même alégresse qui les animait quand, dans les beaux jours du printemps, ils allaient prendre part aux fêtes des villages!

L'ennemi, sans songer à nous disputer le passage du Wahal, qui se fit au-dessous de Nimègue, alla prendre position derrière la Linge. L'armée du prince d'Orange était campée auprès de Gorcum, et le quartier-général du prince était dans la ville même; l'armée anglaise avait sa gauche appuyée au village de Pemuerden, et sa droite à Cullembourg; l'espace qui sépare Arnheim de Wesel était occupé par vingt-cinq mille Autrichiens sous les ordres du général Alvinzi.

Tant de forces réunies devaient sans doute opposer aux Français un obstacle invincible, et leur fermer tout accès dans la Hollande. Mais la rigueur de la température, à laquelle toutefois elles étaient plus accoutumées que nous, et sur-tout la bravoure française, que n'arrêtait aucun péril, semblaient avoir paralysé leur courage.

Après avoir été constamment vaincu depuis Dunkerque, le duc d'Yorck ne vit plus d'autre ressource que de s'embarquer pour l'Angleterre. Thielt fut occcupé par le général de brigade Dewinter, qui poussa sa reconnaissance jusqu'à la Linge.

La partie supérieuse du Wahal, n'étant pas aussi fortement condensée par la gelée que la partie au-dessous de Nimègue, était bien plus difficile à traverser; d'ailleurs, l'ennemi y était en force, et les Français pouvaient être pris en flanc par le corps d'Alvinzi. Ils n'hésitèrent pas néanmoins à tenter ce passage, et le plus glorieux succès couronna une entreprise si périlleuse.

Le 11 janvier, en même temps que les brigades des généraux Jordon et Regnier passaient le Wahal à Kokerdun-

sur-Gente et à Oie-sur-Bommelle, celles des généraux Vandamme et Compère le traversaient aussi à Millinguen, afin de couvrir la droite de l'armée, et elles allèrent se porter sur le canal de Peumerden. Ces quatre brigades ayant pleinement réussi, le général Macdonald put à son tour effectuer à Nimègue le passage du Wahal dans de petits bateaux; et, s'étant rendu maître du fort de Knotsembourg, il s'y établit provisoirement.

Dans leurs attaques diverses, les Français n'éprouvèrent pas beaucoup d'opposition de la part des Anglais; mais les Autrichiens résistèrent plus long-temps, et recommencèrent même l'assaut à plusieurs reprises. Cependant, ayant été vaincus, ils furent abandonnés des Anglais et forcés à battre en retraite.

Les Français firent beaucoup de prisonniers, et trouvèrent un grand nombre de pièces de canon dans les batteries dressées sur les rives du Wahal.

Ce premier triomphe décida du sort de la Hollande, et quelques semaines nous suffirent pour envahir la totalité des Provinces-Unies.

WANTZENAU (LA).

Octobre 1793. — Les Autrichiens et les Prussiens, s'étant répandus dans toute l'Alsace aprés avoir percé les lignes de la Lauter, surprirent, dans la nuit du 25 au 26 octobre, les avant-postes de l'armée du Rhin à la Wantzenau, sous les murs de Strasbourg. Cette attaque imprévue jeta au milieu des Français une terreur panique qui leur fit prendre une fuite précipitée. Les alliés les poursuivirent jusqu'à la rivière d'Ill. Les troupes françaises revinrent bientôt de leur crainte chimérique; elles remarchèrent à l'ennemi, et firent oublier un instant d'effroi par les plus beaux actes de courage.

WATERLOO.

18 *juin* 1815. — L'armée anglaise, commandée par lord Wellington, et l'armée prussienne par le maréchal Blücher, s'étaient séparées après la déroute de Fleurus. La première se porta sur Genappes, et fut repoussée par nos cuirassiers jusqu'à l'entrée de la forêt de Soignies : c'est là qu'elle prit sa position, protégeant son centre par le village de Mont-Saint-

Jean, étendant son aile droite derrière un ravin près de Merck-Braine, et sa gauche couverte également par un ravin près la ferme de Ter-la-Haie. Le village de Waterloo était en face de sa ligne. C'est dans cette position avantageuse qu'elle attendait l'armée française.

Nos troupes, animées par les succès qu'elles venaient de remporter, arrivaient avec la plus grande diligence. Napoléon établit son quartier-général à la ferme de Caillou, près Planchenois, et fit ses dispositions pour donner la bataille. Il forma son armée sur un rideau opposé à la position de Mont-Saint-Jean. Le premier corps, commandé par le comte d'Erlon, occupa le centre, sa gauche appuyée sur la route de Bruxelles; le deuxième corps, sous les ordres du comte Reille, s'opposant à la droite de l'armée anglaise, fut placé à la gauche entre les deux routes de Bruxelles et de Nivelles, communiquant par sa droite avec le premier corps; les cuirassiers furent placés en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs. Une partie du sixième corps, commandé par le comte Lobau, forma l'aile droite; l'autre partie resta en arrière pour observer les Prussiens, qui, sous les ordres de Bulow, semblaient prendre cette direction.

Par ces dispositions, l'armée française présentait un front parallèle à celui des Anglais. La pluie, qui tombait par torrens depuis près d'un jour, suspendit l'ardeur des soldats, qui, des deux côtés, brûlaient d'en venir aux mains. Les forces n'étaient pas égales : l'armée anglaise montait à quatre-vingt-dix mille hommes, et la nôtre n'en comptait pas plus de soixante à soixante-dix mille.

Enfin, vers les onze heures du matin, le temps s'éclaircit, la pluie cesse, et la canonnade commence du côté de l'armée française; aussitôt un grand nombre de tirailleurs s'en détachent. La division du prince Jérôme s'ébranle et se porte la première en avant; elle assaille un bois dont l'ennemi occupait une partie, et le château d'Hougoumont. Trente pièces de canon soutinrent par un feu vif et pressé les troupes qui défendaient la ferme et le bois : le bois fut emporté et occupé par les troupes de Reille; mais la ferme fit une résistance longue et opiniâtre; les combattans de part et d'autre y firent les plus grands efforts; les attaques s'y succédaient avec la plus grande rapidité. La position enfin fut emportée par nos obusiers, et occupée par la division du prince Jérôme.

Cependant la bataille s'était engagée sur toute la ligne; une artillerie nombreuse foudroyait de tous côtés les colonnes d'attaque. Napoléon porta alors tous ses efforts sur le centre; le comte d'Erlon attaqua le village de Mont-Saint-Jean, et une brigade de sa division s'avança avec la plus grande impétuosité contre les forces anglaises, qui, ne pouvant résister à la vivacité de cette attaque, reculent et abandonnent le sommet de leur position et quelques pièces. Dans ce moment l'artillerie anglaise se dirige sur une seconde brigade du comte d'Erlon et y fait un grand ravage, tandis qu'une division de cavalerie ennemie chargea sa batterie par la droite et démonta quelques canons. Aussitôt s'ébranlent les cuirassiers du général Milhaud; ils tombent sur cette division, l'enfoncent, la dispersent et l'anéantissent en un moment.

Napoléon, voyant le premier corps déjà en avant, le fait remplacer dans sa position par la garde, au milieu de la plaine. On vit alors s'engager près du Mont-Saiut-Jean la charge de cavalerie la plus brillante, exécutée par les cuirassiers et les lanciers, suivis par plusieurs régimens : ils fondent ensemble sur l'infanterie, sur les batteries, sur les nombreux escadrons anglais, promènent le désordre, les ravages et la mort.

Aussitôt, emportés par une vivacité subite, dans l'impatience de la victoire, se précipitent les escadrons français qui étaient en réserve, ils couronnent les hauteurs du Mont-Saint-Jean et tombent sur l'infanterie ennemie. Ce mouvement inopiné, et opéré sans ordre exprès, qui, fait à temps, devait décider la victoire, devint funeste et causa peut-être la perte de la bataille; car, comme il était impossible de les rappeler, et que seuls ils affrontaient toutes les masses d'infanterie et de cavalerie de l'ennemi et leurs nombreuses batteries, toute la cavalerie française se mit en marche et donna de tous côtés pour les soutenir. Ainsi la partie du sixième corps, qui était destinée à maintenir les Prussiens, se trouva dépourvue de cavalerie; et Wellington avait conservé sa réserve intacte, taudis que la nôtre était occupée au centre de la bataille.

Dans le même moment, les avant-gardes de la division prussienne de Bulow débouchèrent sur son flanc droit, et s'engagèrent avec le corps du comte Lobau; la division prussienne s'étendit tout entière jusqu'à Planchenois, voulant par cette manœuvre arriver sur les derrières de l'armée

française. Napoléon, à la nouvelle de son arrivée, se refusa plusieurs fois à envoyer du secours au sixième corps, persuadé que c'était le maréchal Grouchy, à qui il avait donné l'ordre de se rapprocher. Mais le maréchal, qui avait suivi les Prussiens jusqu'à Wavres, et combattu le corps d'armée de Thielmann, retenu par des chemins impraticables, ignorait le mouvement de Blücher pour se rapprocher des Anglais, et n'avait reçu que très-tard les ordres de Napoléon.

Lors qu'il fut reconnu que l'armée prussienne attaquait notre flanc droit, Napoléon ralentit son mouvement sur le centre, et envoya au comte Lobau le géneral Duhesme avec la jeune garde et quelques batteries qui faisaient partie des réserves d'infanterie. L'ennemi fut contenu et repoussé sur ce point. Débarrassé des Prussiens pour quelque temps, Napoléon voulut mettre à profit des instans si précieux; il tente un grand effort sur le centre; infanterie, cavalerie, artillerie, il dirige tout sur ce point; fait avancer la moyenne garde; entouré de ses aides-de-camp, il se porte lui-même en avant, et donne le signal de l'attaque. On combat partout avec acharnement, le massacre est horrible; la valeur devient désespoir, mais on remarque dans les mouvemens généraux de l'armée anglaise un peu d'hésitation; encore un effort et la victoire est aux Français....

Tout-à-coup, sur les flancs de notre aile droite se précipite toute l'armée prussienne; nos troupes trop faibles reculent; pour les soutenir il faut diviser nos forces : mais il reste encore une ressource, la vieille garde va finir de renverser les Anglais, qui semblent se préparer à la retraite. Elle s'avance inébranlable au milieu des désordres et du trouble; elle paraît calme, et par-là devient plus terrible pour l'ennemi. La jeune garde cependant, envoyée sur les plateaux au-delà du mont Saint-Jean, inquiétée par des batteries anglaises, s'y porta pour les renverser. La nuit commençait : une charge de quelques escadrons ennemis les met en désordre; ils fuient et entraînent avec eux d'autres régimens, qui, voyant reculer des troupes de la garde, pensent que c'est la vieille garde et s'ébranlent; le mouvement se communique aussitôt aux régimens voisins; *Tout est perdu*, s'écrie-t-on; *la garde est repoussée, sauve qui peut.* Ces cris répandent une terreur subite dans les premiers rangs; ils se décomposent, tournent le dos à l'ennemi, poussent

devant eux et rompent les troupes qui s'avancent pour les soutenir.

Wellington s'aperçoit de cette déroute inattendue, et s'étonne de voir fuir des vainqueurs; cependant, en général habile, il fait avancer toutes ses troupes, lâche sa cavalerie dans la plaine, et foudroie avec ses nombreuses batteries la vieille garde encore entière, et qui marchait au pas de charge, la baionnette en avant, pour ressaisir la victoire. Les efforts de ces braves furent inutiles; parmi nos autres troupes tout est en désordre, cavalerie, infanterie, artillerie, tout reflue vers les premières positions; tout se précipite à-la-fois à travers les caissons, les bagages, les pièces de canon brisées, les monceaux de morts entassés.

La garde seule, toujours intrépide, soutient encore et le choc des fuyards, qui ne peut l'ébranler, et les efforts de l'ennemi, qui ne peuvent l'effrayer. Elle s'avance toujours sans se déployer ni tirer un seul coup de fusil. Mais pourra-t-elle seule arrêter la marche de toute une armée qui se dirige contre elle? Elle recule enfin, entraînée par la masse des Français, qui fuient précipitamment; elle recule, mais malgré elle, mais en ordre, et semble, par sa retraite lente et tranquille, regretter de n'avoir pas péri avec tous les braves que la France a perdus dans cette fatale journée.

L'ennemi pressait vivement les derrières des débris de notre armée, et chassait devant lui tout ce qui se trouvait encore sur le champ de bataille. C'est sur ce champ de bataille que succombèrent les premiers soldats de l'armée française : au milieu de la déroute générale ils combattaient encore; les troupes ennemies leur proposent de se rendre : *La garde meurt, et ne se rend pas*, s'écrie leur brave chef, le général Cambronne, et il tombe avec eux mortellement blessé.

Les Prussiens et les Anglais réunis poursuivent leurs succès avec la plus grade activité. En vain plusieurs fois les restes de notre armée essaient de se rallier. Enfin, par la marche la plus savante, par une retraite qui égale toutes celles qu'on admire justement jusqu'à ce jour, le maréchal Grouchy conserve son corps d'armée tout entier, ramasse tous les fuyards qui se trouvent sur son passage, traverse soixante lieues de pays au milieu des armées anglaise et prussienne, et toujours suivi par elles, sans leur donner prise, il ramène, au grand étonnement de tous,

quarante mille hommes de toutes armes et en bon ordre sous les murs de Paris.

Tel fut le résultat de cette journée, qui devait décider le destin de l'Europe; des deux côtés on vit jusqu'où peut aller le courage, lorsqu'il combat pour l'honneur national; mais combien les Français furent au-dessus de leurs ennemis; d'abord vainqueurs, ensuite vaincus par la plus étrange révolution, ils furent plus grands, ils s'acquirent plus de gloire par ce revers, que si la victoire n'avait pas abandonné leurs drapeaux.

WATERSDORFF.

5 *février* 1807. — Huit à neuf mille hommes de cavalerie russe occupaient la hauteur de Watersdorff, ville de Prusse, dans le Hockerland, entre Bergfried et Morhungen, lorsque le grand-duc de Berg, commandant la cavalerie de la grande armée, les ayant rencontrés, fondit aussitôt sur eux, les chargea et les contraignit à la retraite; le tout en un moment. L'armée française était tellement habituée à vaincre, et marchait au combat avec une telle confiance, dans sa supériorité, que par-tout elle semblait n'avoir besoin, pour dissiper l'ennemi, que de l'apercevoir et d'en être aperçue. Il y a long-temps qu'on a remarqué que les triomphes donnaient aux Français une ardeur, une impétuosité de courage, à laquelle on résistait difficilement.

WATIGNIES.

Octobre 1793. — Le général Clairfait, commmandant les troupes autrichiennes, entra sur le territoire français en 1793. Son armée, forte de quatre-vingt mille hommes, avait son quartier-général à Watignies: la force de cette armée provenait de la réunion du général Cobourg au général Clairfait. Ces troupes occupaient une position entre Maubeuge et Avesne. Du côté des Français, dix-huit mille hommes formaient le camp de Gaverelle, commandé par le général Jourdan, successeur au commandement de Houchard. Le général français, jugeant indispensable de former une armée capable de se défendre de l'ennemi, qui occupait déjà le sol français, fit venir vers lui des camps de Cassel et de la Madelaine, et de l'armée des Ardennes, vingt-neuf mille hommes, à Guise, qui

fut indiqué pour le rendez-vous. Le 10 octobre 1793, les Autrichiens firent approcher d'eux l'avant-garde française.

Clairfait et Cobourg se portèrent en avant de Maubeuge, aux premiers mouvemens de cette armée. Ces généraux sentirent que Jourdan paraissait vouloir décider par le sort d'une bataille s'ils passeraient tranquillement leur hiver sur le sol français, s'ils continueraient aussi le blocus de Landrecies et le siége de Maubeuge. Toutes ces pensées furent pénétrées par les Autrichiens; leurs généraux, en conséquence, pour lier leurs opérations à celles du général Beaulieu, et contenir l'armée des Ardennes, détachèrent dix mille hommes qu'ils firent marcher vers Philippeville. Clairfait se porta à la rencontre de l'armée française, à la tête de soixante escadrons. Ce mouvement, terminé par une canonnade sans résultat, ne fut absolument qu'une forte reconnaissance.

Le même jour, vers le bois de Tilleul, les troupes hollandaises et les Français en vinrent aux mains. Mais ce ne fut qu'un prélude, une affaire d'avant-poste; après trois attaques successives les alliés repoussèrent les Français. Le lendemain 15 octobre, une affaire générale eut lieu sur toute la ligne. La position de la droite et du centre des alliés fut maintenue; leur aile gauche fortement entamée, abandonna d'abord le terrain. Cependant cette aile reprit sa première position; mais après des efforts inouis et une perte de monde considérable, l'armée française rentra dans ses positions. Le lendemain au matin, formée sur quatre lignes, elle alla à la rencontre de l'ennemi, à la faveur d'un brouillard qui la dérobait à sa vue. Cependant elle ne put se développer selon ses plans, par rapport à la nature d'un terrain bizarrement coupé de haies et de bois qui empêchaient les différentes parties de se voir et de se déployer selon les positions. Mais le brouillard disparut, et un beau jour éclaira les deux armées en présence et rangées en bataille. Le feu commença, il fut terrible de part d'autre, mais, si épouvantable, que les Autrichiens, dont les oreilles devaient être accoutumées à ce bruit, convinrent que dans leur guerre contre les Turcs ils n'avaient jamais rien entendu de semblable.

C'est ici néanmoins que les Français montrèrent ce caractère à-la-fois gai et belliqueux; au bruit de cet effroyable tonnerre se joignaient leurs chants qu'on entendait jusque dans les rangs ennemis. Cobourg tint un propos qui parut accroître leur ardeur

et qu'on répéta de bouche en bouche. Le voici : *J'avoue que les Français sont de fiers républicains ; mais s'ils me chassent d'ici, je me fais républicain moi-même.* Déjà les soldats, transportés de joie d'avoir républicanisé un Cobourg, avaient juré de lui faire tenir sa parole. Vers le centre et sur la droite des ennemis, l'action fut toujours maintenue. Le mouvement sur leur gauche fut cependant plus complet et plus décisif; Jourdan envoya le général Duquesnoi pour terminer cette journée bien sanglante jusque là, mais dans laquelle personne ne voulait encore céder. Duquesnoi, avec son aile droite, dépassa les alliés sur leur gauche, les tourna et les prit à revers.

Enfin, cette gauche plia et rompit la ligne ; alors le centre renversa celui de l'ennemi, avec le moyen terrible qu'il employa de la baïonnette en avant. Leur aile droite fut forcée, par la violence des chocs, de faire sa retraite : c'est sur Maubeuge qu'elle l'opéra; mais ce fut avec ordre. Dans la même nuit, on vit les alliés repasser la Sambre dessus et dessous Maubeuge; les Français entrèrent le lendemain dans cette ville. Le champ de bataille leur resta. Les Autrichiens y avaient laissé six mille hommes. Jourdan laissa aller l'ennemi, qui alla s'établir bien au-delà de la rivière, sur une chaîne de postes liés entre eux jusqu'à la Flandre maritime. Paris fut dans une joie extrême, lorsqu'on apprit la levée du siége de Maubeuge et les brillans succès de l'armée du Nord.

WEISSEMBOURG. *Voyez* LANDAU *et* LAUTERBOURG.

WEISSENFELS.

29 *avril* 1813.—Le corps commandé par le maréchal Ney se porta sur Weissenfels. L'avant-garde, sous les ordres du général Souham, arriva, près les murs de cette ville, à deux heures après midi, et se trouva en présence d'une division russe de six à sept mille hommes infanterie, cavalerie et artillerie, sous les ordres du général Sanskoï. Quoique le général Souham n'eût pas de cavalerie, il n'hésita pas de marcher à l'ennemi, qu'il culbuta de ses différentes positions. Les Russes démasquèrent douze pièces de canon; les Français en avaient un pareil nombre en batterie. Il s'engagea une vive canonnade qui fit un grand ravage dans les rangs des Russes, lesquels

étaient à cheval et à découvert, tandis que les pièces des Français étaient soutenues par des tirailleurs placés dans des ravins et dans des villages. L'ennemi, voulant tirer partie de sa cavalerie, essaya plusieurs charges; elles furent reçues par l'infanterie française, formée en carré, et dont les feux de fil couvrirent la terre de cadavres et de chevaux. Les Français entrèrent dans Weissenfels; mais l'ennemi paraissant vouloir tenir près de la ville, l'infanterie marcha à lui au pas de charge, et le força à la retraite. On ne saurait trop louer la valeur que déployèrent les Français, et l'intrépidité de plusieurs jeunes bataillons, qui se comportèrent avec autant de sang-froid et de courage que les troupes les plus aguerries, dans cette lutte d'infanterie et de cavalerie en égal nombre et en rase campagne : contre tout l'espoir des Russes, l'avantage resta à l'infanterie française, qui excita l'admiration des chefs. Le maréhal Ney disait que, depuis qu'il faisait la guerre, il n'avait jamais vu tant de résolution, d'enthousiasme et de sang-froid dans un corps d'infanterie.

WETHAU.

10 *octobre* 1813. — Les Français marchaient sur Leipsick, et se disposaient à attaquer le défilé de Wethau, sur la route de Naumbourg à Weissenfels, occupé par les troupes ennemies. Le duc de Castiglione fit attaquer cette position par trois bataillons d'infanterie legère, commandés par le général Aymard. La position fut enlevée; et, malgré la fusillade et la canonnade de l'ennemi, l'infanterie française s'empara du pont de Wethau et de tous les petits bois qui couronnent cette position si difficile. La cavalerie légère se forme aussitôt en échelons, passe le défilé, soutenue par les dragons, se précipite sur le plateau qui conduit à Stœlzen et à Pletsch, charge vivement l'arrière-garde de la cavalerie ennemie, tourne l'infanterie qui se jette dans les ravins, leur fait éprouver une perte de deux cents hommes; tandis que l'infanterie légère s'élance, aborde l'ennemi, qui recule devant les efforts réunis de ces deux armes, après avoir laissé prisonniers trois cents hommes, et perdu vingt chevaux. Le général de division Milhaud fit passer le défilé des bois à l'artillerie légère et à sa cavalerie, qu'il fit déboucher dans la plaine qui conduit au village de Pletsch et à la petite ville de Zeitz, en colonne serrée, afin de cacher sa force à l'ennemi, et de l'attirer à une

charge. L'artillerie ennemie se retire au galop, et le régiment des anciens dragons de Latour et les chevau-légers *Kayser* marchent contre les Français. Le comte Milhaud les fait charger par le sixième dragons de Napoléon, qui s'élance aussitôt en tête de colonne. De part et d'autre on combattit avec courage et acharnement; la mêlée devint sérieuse, et sur-le-champ le général Milhaud fit déployer, à droite et à gauche, les escadrons et la brigade du général Montelégier. Cette manœuvre força les régimens ennemis à céder le terrain, où ils laissèrent un grand nombre de morts. Huit escadrons de dragons de Hohenzollern et deux escadrons de hussards noirs prussiens se détachèrent pour soutenir les dragons de Latour. Le deuxième de dragons français se porte sur le flanc de ces régimens, et les culbute entièrement, tandis qu'entouré par huit cents chevaux ennemis, un seul escadron du treizième dragons se forme en cercle, commandé par le chef d'escadron de Ligneville, et frappe à mort tout ce qui l'entoure. Cependant la cavalerie légère, commandée par le général Subavie, avait combattu et enfoncé des forces égales aux siennes, consistant en hussards prussiens et un escadron de hulans. Bientôt elle fut débordée par un nombre double, et allait être maltraitée, lorsque le colonel Mermet qui, en l'absence du général de brigade, commandait les dix-huitième, dix-neuvième, vingt-deuxième et vingt-quatrième dragons, reçoit l'ordre de déployer sa colonne, et de charger l'ennemi : les dix-huitième et dix-neuvième se précipitent sur dix escadrons, qu'ils renversent. En même temps s'élance la cavalerie légère, et ses efforts, réunis à ceux des dragons, culbutent sur tous les points la cavalerie ennemie, la pressent vivement, et la poursuivent dans la plaine. Les troupes ennemies, commandées par les généraux Thielman, les princes Lichtenstein et Biron de Courlande laissèrent sur le champ de bataille six cents morts ou blessés, cent cavaliers et plusieurs officiers prisonniers, et cent vingt chevaux. Les Français perdirent en tout, dix-huit morts, cent vingt dragons, chasseurs ou hussards blessés, et le capitaine d'élite du onzième de dragons. Les régimens de dragons de Latour et Hohenzollern, et les chevau-légers *Kaiser* furent entièrement détruits. L'ardeur et l'enthousiasme des Français, dans cette belle affaire de cavalerie, furent inexprimables : à chaque charge, ils se précipitaient vigoureusement au nom de celui qui les conduisait à la guerre et à la victoire.

WELTEVREDE.

24 *août* 1811. — Les Anglais avaient débarqué le 4 août dans l'île de Java, commandée par le général français Jansens. Ils avaient repoussé toutes les troupes qui s'étaient présentées à eux, et fait replier les avant-postes français qui se trouvaient sur la route de Weltevrede. Les Anglais firent des ouvrages devant la place, et tirèrent avec succès sur les ouvrages et les batteries des Français, qui tiraient aussi avec beaucoup de vivacité, et démontèrent quelques canons anglais. Les Français firent une sortie pour détruire les ouvrages et enclouer les batteries de leurs ennemis. Mais, leurs mouvemens n'ayant pas été exécutés avec assez d'ensemble et de précision, ils furent forcés de rentrer dans leur camp retranché avec une perte légère. Cependant après une vive canonnade, qui dura de part et d'autre toute la nuit, les travaux des Français ayant beaucoup souffert, et une grande partie de leurs pièces étant démontées, les Anglais se déterminèrent à une attaque générale. Le feu commença encore avec une vivacité nouvelle; les Anglais se précipitèrent dans les retranchemens, et, malgré les efforts des troupes, dont la plupart étaient indiennes, ils entrèrent dans le camp, portèrent par-tout le désordre: infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut culbuté; les Indiens prirent les premiers la fuite et augmentèrent le désordre. Les Français cherchèrent cependant à se rallier; mais, pressés de toutes parts, ils commmençaient à fuir, lorsque la retraite fut ordonnée. Elle se fit dans le meilleur ordre possible, néanmoins les Anglais vainqueurs les harcelaient vivement: ils se portèrent toutefois sur Samarang, résolus de ne sortir de l'île qu'à la dernière extrémité; quoique vaincus, ils ne perdirent point courage, et ils soutinrent leur réputation de bravoure et d'intrépidité.

WIGNENDORFF.

27 *octobre* 1806. — Le grand-duc de Berg livra un combat à la cavalerie prussienne, dans lequel une valeur égale dut provoquer une estime mutuelle entre ces deux fiers ennemis. Mais le grand-duc de Berg, qui ne connaissait de repos que quand il ne voyait plus d'ennemis à combattre, se porte vers Hasleben, le 27 octobre. Il ordonne au général Milhaud

d'aller à Boitzembourg, avec le treizième régiment de chasseurs : il fait en même temps marcher, vers Prentslow, la brigade légère, commandée par le général Lasalle. D'après ses instructions, et la connaissance de forces considérables de l'ennemi à Boitzembourg, s'apercevant aussi qu'une brigade de cavalerie prussienne marchait vers la gauche du général Milhaud, dans l'intention sans doute de le couper, il se porta sur Wignendorff.

A peine arrivé sur ce point, il aperçoit un régiment de gendarmes prussiens : ce régiment s'était rendu coupable à Berlin d'une fanfaronnade envers les Français ; il s'était vanté de les battre à la première rencontre. Ce souvenir insolent frappe l'esprit du grand-duc de Berg : à l'instant où il le reconnaît, il part. La pensée est moins prompte, il charge ce régiment avec tant d'impétuosité que les Prussiens ne peuvent résister à ce choc, devenu plus terrible par un sentiment d'honneur et de vengeance pour la gloire des armes françaises : ils furent précipités sur le bord du lac. N'ayant que le choix d'être passés au fil de l'épée ou d'être jetés dans le lac, ils demandèrent grâce et capitulèrent, sous les conditions au choix du vainqueur.

Le grand-duc de Berg se montra généreux en leur laissant la vie ; mais cinq cents hommes dont ce corps était composé mirent pied à terre et rendirent leurs chevaux. Quatre magnifiques étendards furent ajoutés aux trophées de ce combat. Cette affaire était brillante, sans doute ; cependant comparée à celle de Prentzlow, ce n'était qu'un prélude. Il est digne de remarque que de simples combats, des actions de détail morcelèrent entièrement l'armée prussienne, au point qu'elle fut toute anéantie.

WILNA.

28 *juin* 1812. — Napoléon s'étant emparé de Kowno, le 24 juin 1812, poursuivit les Russes qui venaient d'abandonner cette place. Il se porta le 27 sur Wilna, où il entra : son avant-garde était sous les ordres de Murat, son corps de bataille sous ceux de Davoust, et la réserve avec la garde sous ceux de Ney. Après avoir passé le Niémen, Oudinot avait marché sur Chatoui, afin d'opérer une diversion en faveur de Macdonald contre le comte de Wittgenstein. Le 28, l'arrière-garde russe ayant été attaquée par Murat,

près de Novtroki, les Russes, après un combat d'artillerie, repassèrent la Vilia et brûlèrent le pont de bois de Wilna, pour pouvoir se retirer en meilleur ordre. Les Français eurent bientôt rétabli ce pont, et leur cavalerie légère poursuivit les Cosaques, qui l'attendirent sur la rive droite de la Vilia. Elle les chargea plusieurs fois avec impétuosité, et réussit enfin à les mettre en pleine déroute, bien qu'ils fussent soutenus par une réserve de dragons.

WILSTETT.

26 *juin* 1796. — Deux jours après que l'armée de Rhin-et-Moselle eut passé le Rhin, le général Moreau donna ordre qu'on s'emparât du camp retranché des ennemis, placé entre Korck et Wilstett, sur le chemin d'Offembourg. Pour seconder l'attaque de ce camp et le prendre à revers, un corps détaché de l'aile droite de l'armée fila le long de la Kintzig, tandis que la division Beaupuy suivit la route d'Offembourg qui menait droit aux Autrichiens. Un piége attendait cette dernière colonne ; car à peine eut-elle débouché du village de Korck, que deux escadrons de cuirassiers d'Anspach, embusqués derrière un bois, la prirent en flanc et fondirent sur elle avec impétuosité. Toutes les troupes qui avaient passé le défilé furent renversées par cette vigoureuse charge, sans avoir le temps de se former; les canonniers et les charretiers d'artillerie furent massacrés sur leurs pièces, avant de pouvoir les mettre en batterie : le général Beaupuy reçut aussi plusieurs coups de sabre. L'avantage était tout du côté des ennemis, et les Français allaient céder le terrain, lorsque deux bataillons de la onzième demi-brigade d'infanterie légère française, s'étant jetés derrière les haies du village, arrêtèrent cette charge par une fusillade très-vive et très-bien nourrie. Cependant les troupes françaises reprirent courage, et la cavalerie, s'étant formée, chargea à son tour les cuirassiers autrichiens, les culbuta et les poursuivit jusqu'à la tête du camp, d'où elle revint emmenant cent cinquante prisonniers et cinquante chevaux. Bientôt les Français enlevèrent les retranchemens de Wilstett; mais ils ne s'y trouva qu'une seule pièce de canon et des caissons. Le lendemain, l'ennemi fut repoussé jusqu'à Griessen, non sans avoir fait quelques tentatives inutiles pour reprendre le camp qu'il avait perdu la veille.

WOLLIN.

Janvier 1807. — Les îles de Wollin et d'Usédom, placées vers l'embouchure de l'Oder, furent occupées par un bataillon d'infanterie, d'après l'ordre du maréchal Mortier, chargé en 1806 de protéger les siéges des places de la Poméranie prussienne. Les chemins étaient absolument impraticables par l'effet de grandes inondations : la dispersion de cette troupe dans divers cantonnemens empêcha la réunion à un jour fixé sur le point de sa destination. Il resta à Wollin trois compagnies seulement. Un détachement de la garnison de Colberg, fort de mille hommes, ayant encore avec lui cent cinquante chevaux, attaqua à l'instant de leur arrivée les trois compagnies de Wollin. Les ennemis, ayant eu le projet d'investir la ville, envoyèrent de l'infanterie sur des bateaux par le canal de Devenow : leur dessein était de forcer d'abord les avant-postes, de faire entrer leur cavalerie au galop dans la ville, tandis que leur infanterie entourerait la place.

Le détachement français, sans s'étonner du nombre d'ennemis qui lui était supérieur et qui attaquait, fondit sur eux au pas de charge, parcourut audacieusement toutes les rues de Wollin, les en chassa et parvint à leur enlever quatre pièces de canon qu'il braqua sur le pont, prit, dispersa tout ce qui avait débarqué, et mit le feu à deux grandes barques de fuyards. La garnison de Colberg paya cher cette expédition; ses morts couvraient les rues de Wollin : les routes dans sa fuite étaient jonchées de blessés, on lui fit cent cinquante prisonniers. Un renfort arriva aux Français deux heures après l'affaire. C'était le reste du bataillon, ce qui mit ce poste à l'abri de toute surprise et du danger de le voir enlever.

Deux officiers se distinguèrent particulièrement dans cette affaire, c'est le chef de bataillon Arnaud, et l'adjudant du général de division Grandjean. Le poste de Wollin dut sa conservation aux bonnes dispositions militaires que ces officiers remplis de mérite mirent à défendre cette place, et à l'exemple du courage qu'ils donnèrent aux troupes qu'ils commandaient. Les soldats, pleins de confiance sous de tels chefs, firent des prodiges de valeur.

WORMS.

4 octobre 1792. — Le général Neuwinger se présenta devant Worms, dont les portes lui furent ouvertes sans difficulté. Il y venait, par ordre de Custine, afin de lever des contributions, sous prétexte que les émigrés y avaient trouvé asile et protection. Les vainqueurs ne manquent jamais de prétextes.

Janvier 1794. — Worms tomba au pouvoir du général Hoche, le 6 janvier, après la reprise des lignes de la Lauter; mais bientôt elle repassa sous la domination des Autrichiens, qui y revinrent avec des forces beaucoup plus considérables.

18 octobre 1794. — A cette époque, une victoire importante signala le courage des Français sous les murs de Kirkeim et de Worms. Le général Michaud, qui commandait, rentra dans cette dernière ville, qui depuis a fait pendant longtemps partie de la France.

WURTCHEN.

21 et 22 mai 1813. — L'armée combinée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, vaincue à Bautzen et chassée de sa première position, commençait à comprendre la possibilité d'être forcée dans la seconde, qui n'était pas moins forte, et était défendue par des troupes plus nombreuses. Mais elle sentit qu'elle ne pouvait plus garder cette position, et que le sort de la bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchemens. Ses immenses travaux et trois cents redoutes devinrent inutiles. La droite de sa position, qui était opposée au quatrième corps, devenait son centre. Les Russes étaient ainsi obligés, pour faire face au prince de la Moskowa, de jeter leur droite, qui formait une bonne partie de l'armée, dans un lieu qu'ils n'avaient pas étudié, et qu'ils croyaient être hors de leur position.

Le 21, à cinq heures du matin, Napoléon se porta sur les hauteurs à trois quarts de lieue en avant de Bautzen. Le duc de Reggio soutenait une vive fusillade sur les hauteurs, que défendait la gauche de l'ennemi. Les Russes, qui sentaient l'importance de cette position, avaient placé là une forte

partie de leur armée, afin que leur gauche ne fût pas tournée.

Napoléon ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir un combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir, pour lui cacher la véritable attaque, dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure. Le duc de Raguse marcha à onze heures, environ mille toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et tous les retranchemens ennemis. La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, le prince de la Moskowa culbutait les troupes russes et prussiennes au village de Klix, passait la Sprée, et menait battant ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preilitz, qui fut enlevé à dix heures. Mais les réserves de l'armée ennemie s'étant avancées pour couvrir le quartier-général, le prince de la Moskowa fut ramené, et perdit ce village; à une heure après midi le duc de Dalmatie commença à déboucher. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de se soutenir avec avantage contre le prince de la Moskowa était d'empêcher les Français de déboucher : il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie.

Dès lors, de part et d'autre on s'aperçut que le moment de décider la bataille était arrivé. Napoléon, par un mouvement à gauche, se porta en vingt minutes avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le front de la droite de la position de l'ennemi, qui était devant le centre de l'armée russe. La division Morand et la division wurtembergeoise enlevèrent le mamelon, dont les ennemis avaient fait leur point d'appui. Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. En même temps les généraux Dulauloi et Drouot, avec soixante pièces d'artillerie de réserve, se portèrent en avant. Enfin le duc de Trévise, avec les divisions Dumoustier et Barrois, de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Bautzen.

Les alliés furent obligés de dégarnir leur droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskowa en profita, et marcha en avant : il prit le village de Preisig et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie, sur Wurtchen.

Il était trois heures après midi, et lorsque l'armée française était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, Napoléon annonça que la bataille était gagnée. Les alliés, voyant leur droite tournée, se mirent en retraite avec précipitation : les Français s'élancèrent après eux, et bientôt cette retraite devint une fuite. A sept heures du soir le prince de la Moskowa et le général Lauriston arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse à celui que venait de faire la garde, il occupa tous les villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hochkirch, et prit ainsi en flanc toute l'armée des deux souverains, qui se mit alors dans une épouvantable déroute : le duc de Tarente, de son côté, poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal. L'ennemi, forcé dans toutes ses positions, laissa au pouvoir des Français le champ de bataille couvert de corps russes et prussiens, tués et blessés, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le 22, à quatre heures du matin, l'armée française se mit en mouvement. L'ennemi avait fui la nuit par tous les chemins et dans toutes les directions : on ne trouva ses premiers postes qu'au-delà de Weissemberg, et il n'opposa de la résistance que sur les hauteurs en arrière de Reichenbach. La cavalerie française, qui n'avait pas encore donné, et que les Russes ne connaissaient pas depuis l'ouverture de la campagne, les poursuivait vivement. Le général Lefebvre-Desnouettes, à la tête de quinze cents chevaux de lanciers polonais et de lanciers rouges de la garde, chargea dans la plaine de Reichenbach la cavalerie ennemie, et la culbuta.

Les Russes, croyant que cette cavalerie était seule, firent avancer une division de leur cavalerie et plusieurs divisions s'engagèrent successivement. Le général Latour-Maubourg, avec ses quatorze mille chevaux et les cuirassiers français et saxons, arriva à leur secours. Quelques charges de cavalerie eurent lieu. L'ennemi, étonné de trouver devant lui quinze

à seize mille hommes de cavalerie, quand il en croyait les Français dépourvus, se retira en désordre.

Dans cette action, Bruyère, général de cavalerie légère, de la plus grande distinction, eut la cuisse emportée d'un boulet. Dans la journée du 22, à sept heures du soir, le grand-maréchal duc de Frioul, étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirganer, assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, étendit raide mort le général Kirganer, et ouvrit le bas-ventre au duc de Frioul, qui expira de la mort des braves, emportant avec lui les regrets de toute l'armée.

Les alliés firent des pertes énormes dans ces deux journées, et dans les deux précédentes à la bataille de Bautzen. Ils avaient disséminé dans les villages une grande quantité de blessés. Les habitans du pays en portaient le nombre à plus de dix-huit mille; il en resta plus de dix mille au pouvoir des Français, qui cependant ne prirent aucun drapeau, parce que l'ennemi, comme à Lutzen, les avait relevés du champ de bataille. Il avait fait sauter ses parcs et ses caissons, ce qui fut cause qu'il n'abandonna que dix-huit pièces de canon.

La bataille de Wurtchen et les combats qui l'ont précédée sont un des faits les plus éclatans qui prendront les premières places dans les annales militaires. Les deux armées rivalisèrent de courage; les chefs déployèrent les plus grands talens et mirent en usage tous les moyens qu'une longue expérience de la guerre pouvait leur fournir. Le choc fut terrible, la lutte longue et sanglante. Mais cette fois du moins le triomphe ne fut point contesté, tous les rapports attribuèrent la victoire aux Français, et les résultats le prouvèrent assez.

Les places situées sur le cours de l'Elbe, assiégées ou bloquées par les Russes, furent délivrées. La trente-deuxième division militaire et la ville de Hambourg, envahies l'année précédente et occupées par les alliés, revinrent au pouvoir des Français. L'armée de Napoléon poursuivit ses succès, et, pour y mettre un terme, les deux souverains alliés firent proposer un armistice qui fut accepté par Napoléon, et conclu le 4 juin. Il ne procura pas la paix, mais il fit du moins cesser pour quelque temps les hostilités et les malheurs de la guerre.

WURTZBOURG.

6 *juillet* 1796. — Lorsque le général Ney se présenta aux portes de Wurtzbourg, avec une faible avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, le commandant de la ville, trompé par l'habileté de ses manœuvres, crut qu'il était à la tête d'un corps de troupes considérables. Le général ne possédait en effet que cent hommes de cavalerie; mais, sachant que l'audace décide du succès dans la plupart des circonstances, il somma hardiment la garnison de Wurtzbourg, quoiqu'elle fût composée de deux mille trois cents hommes. Celle-ci intimidée se rendit aussitôt, et livra la ville et la citadelle, avec deux cents pièces de canon et des magasins abondans en vivres et en munitions.

XÉRÈS.

5 *juillet* 1810. — D'après les ordres du général Régnier, commandant le deuxième corps de l'armée française, le général Merle fut chargé d'attaquer un corps ennemi retranché dans les montagnes de Xérès. Il partit à cet effet de Féria, le 5 juillet, avec sa division et la brigade de dragons du général Marisy. Ayant rencontré l'avant-garde ennemie dans une forte position, sur une montagne boisée, près de Salvatierra, il l'attaqua sans hésiter, et bientôt elle fut culbutée et poursuivie jusqu'à une autre montagne, où d'autres troupes voulaient la soutenir, et furent également chassées. L'ennemi essaya encore de faire résistance dans deux autres positions très-fortes que les troupes françaises ne purent aborder qu'en défilant un par un, et en sautant par-dessus des murs. Mais rien n'arrêta les voltigeurs des deuxième et quatrième régimens d'infanterie légère. Voyant leurs efforts inutiles, les ennemis crurent devoir réunir toutes leurs forces, afin de l'emporter au moins par le nombre. Ils étaient plus de huit mille, et les hauteurs près de Xérès-de-los-Caballeros leur offraient des positions encore plus fortes et dont l'approche était très-difficile. Ils vinrent à bout de s'y rassembler, et présentèrent bientôt une ligne formidable. Le général Merle, ayant fait faire halte, essaya d'abord de détourner l'attention des Espagnols du point qu'il voulait attaquer; mais l'ardeur des troupes le mit dans la nécessité d'accélérer son attaque. Toutes les positions furent enlevées à la baïonnette par les deuxième et quatrième

régimens d'infanterie légère. Malgré la vivacité de leur feu, les ennemis furent précipités des montagnes dans le plus grand désordre. En vain le régiment de la Princesse, voulant protéger leur fuite, se forma en carré près du pont de l'Ardilla: il fut chargé par le général Marisy, à la tête de cent dragons, qui lui firent deux cents prisonniers et exterminèrent le reste. Plus de deux cents morts et un nombre presque égal de prisonniers signalèrent la défaite de l'ennemi, qui, outre ce régiment de la Princesse, vit encore détruire dans cette journée celui de l'Union et un bataillon de Catalans, l'élite de ses troupes.

On remarqua sur-tout dans cette affaire le zèle et le courage des généraux Marisy, Sarrut et Graindorge, du chef de bataillon Paris et de l'aide-de-camp Chevilly.

YANGUAS.

6 *septembre* 1810. — Le chef d'une petite troupe espagnole rassemblée à Yanguas était parvenu à se former un corps de neuf cents hommes et cent cinquante chevaux. Le général Roguet, commandant à Soria, se mit en marche contre lui avec mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie, le 6 septembre. Il le découvrit dans une position qu'il avait prise en avant du village, et le fit charger aussitôt. Le désordre ne tarda pas à se mettre dans les lignes ennemies. La cavalerie française profita de ce moment; en un clin-d'œil tout fut culbuté et taillé en pièces. Plus de deux cents hommes et trente-quatre officiers restèrent morts sur le champ de bataille, trois cents furent blessés et quelques centaines mirent bas les armes.

YECLA.

20 *novembre* 1812. — Le général Delort, commandant l'avant-garde de l'armée française d'Aragon, ayant eu avis qu'un poste de cavalerie ennemie s'était établi depuis peu à Yécla, forma le projet de le surprendre. Il partit dans la nuit du 20 novembre, avec quatre cents fantassins du septième de ligne, et trois cents hommes du quatrième de hussards. Vers le milieu de la nuit, étant arrivé à Yécla, il trouva les Espagnols formés en bataille sur la place; ils furent aussitôt chargés avec impétuosité par les hussards, qui les poussèrent

jusqu'à la porte de Jumilla, et les poursuivirent une lieue au-delà, sabrant tout ce qui voulait opposer quelque résistance. Un petit nombre échappa à la faveur de l'obscurité. Quarante chevaux, une trentaine d'hommes, et le major des chasseurs à cheval de Jaen, tombèrent au pouvoir des Français, qui s'emparèrent aussi d'une grande quantité d'armes et d'effets.

YPRES.

18 *juin* 1792. — La ville d'Ypres tomba au pouvoir du général Carles, qui venait de Courtrai avec un corps de cinq mille hommes. Après douze jours de possession, il l'évacua en même temps que le maréchal de Luckner s'éloignait de Courtrai. Ypres repassa aux Autrichiens le 2 juillet.

12 *novembre* 1792. — Le général Labourdonnaye se rendit maître d'Ypres. Alors la victoire de Jemmapes ouvrait aux Français toutes les villes de la Belgique.

17 *juin* 1794. — Ypres, que sa position rendait utile, fut pendant quelque temps le but des opérations de l'armée du Nord, avant la bataille de Fleurus. A Rousselaer, à Hoogleede, les Autrichiens et les Français se le disputèrent dans de sanglantes affaires, et il ne se rendit que le 17 juin 1794, lorsque les défaites éprouvées par son parti, sur la Meuse et dans la Flandre, lui enlevèrent tout appui.

ZALAMEA-LA-REAL.

15 *mai* 1810. — La division ennemie, sous les ordres de Baleysteros, forcée de s'éloigner des débouchés d'El-Ronquillo, avait conçu le dessein de se mettre en communication avec les ports de Moguer, Huelba et Ayamonte. Le duc de Trévise, qui la poursuivait avec une division du cinquième corps d'armée, désespérait de pouvoir l'atteindre, lorsque le 15, après une marche pénible, par des chemins extrêmement difficiles, il la surprit au passage du Rio-Tinto, près de Zalamea-la-Réal : il l'attaqua sur-le-champ. Malgré la position avantageuse de l'ennemi, posté parmi les rochers, les Français surmontèrent tous les obstacles, le culbutèrent, et le mirent en pleine déroute. Il laissa six à sept cents morts sur

le champ de bataille. Tout ce qui ne tomba pas entre les mains des vainqueurs jeta ses armes et se dispersa. Le duc d'Aremberg entrait en même temps à Huelba, d'où, à son approche, un corps ennemi qui l'occupait s'embarqua précipitamment.

On cite, dans cette affaire, une belle charge du capitaine Lasalle, du vingt-unième régiment de chasseurs.

ZEDENICK.

27 *octobre* 1805. — Après la déroute générale qui suivit la bataille de Jéna, une colonne de cavalerie prussienne, cherchant à se sauver, fut rencontrée à Zedenick, village dans la Marche-Ukraine de Brandebourg, par le grand-duc de Berg, qui commandait la cavalerie française. Pour donner aux divisions de dragons des généraux Beaumont et Grouchy le temps d'arriver, le général Lasalle contint, avec la cavalerie légère, ce corps composé de six mille hommes au moins. Les dragons arrivèrent à quatre heures du soir, et, dans le moment, la brigade du général Lasalle fournit une charge très-vigoureuse. Quoique trois fois plus forte, la ligne prussienne fut rompue et poussée jusque dans le village de Zedenick, où on la culbuta. Les dragons de la division Grouchy tombèrent avec impétuosité sur le régiment prussien des dragons de la Reine, qui essayait de se reformer, et en firent un horrible carnage. Les marais engloutirent une partie de ces troupes; trois cents hommes furent couchés sur le carreau; sept cents se rendirent avec leurs chevaux. Les Français prirent en outre un grand nombre d'officiers avec le colonel prussien.

ZUNTERSDORFF.

15 *novembre* 1805. — Les généraux russes se portaient sur Znaim, lorsque le prince Murat les attaqua à Zuntersdorff, vers les quatre heures de l'après-midi. Une déroute complète emporta l'arrière-garde ennemie, qui laissa sur le champ de bataille douze pièces de canon, cent voitures d'équipages, deux mille prisonniers et autant de morts. Le maréchal Lannes dirigeait l'attaque du front, et faisait tourner la gauche de l'ennemi par la brigade du géneral Dupas, tandis que le maréchal Soult donna ordre à celle du général Levasseur de tourner la droite. Dans une charge sur les Russes, le général

Walther fit trois cents prisonniers ; la brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortière fit aussi de belles actions de bravoure. La nuit sauva une partie de cette arrière-garde ; sans l'obscurité, rien n'échappait. On en vint à l'arme blanche, et ce genre de combat fit ressortir l'intrépidité des bataillons de grenadiers russes. Une blessure grave ayant mis le général Oudinot hors d'état de continuer la campagne, l'empereur le remplaça par le général Duroc : c'était une marque d'estime qu'il voulait donner aux grenadiers, en mettant toujours à leur tête la fleur des braves de l'armée. Napoléon, poursuivant ses avantages, porta son quartier à Znaïm, que l'arrière-garde russe se hâta d'évacuer, abandonnant ses hôpitaux à l'humanité des Français. Des magasins abondans en vivres et en munitions tombèrent entre les mains des vainqueurs.

TABLE,

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

DES SIÉGES, BATAILLES, COMBATS,

ET AUTRES ACTIONS MILITAIRES,

QUI SONT RAPPORTÉS DANS CET OUVRAGE.

Nota. Quand un ou plusieurs lieux sont cités immédiatement après l'indication d'une année, c'est que les faits d'armes s'y sont passés dans le courant de cette année. Si les lieux sont cités immédiatement après l'indication d'un mois, c'est que les faits se sont passés dans le courant de ce mois. Les chiffres arabes indiquent la date précise des évènemens.

ANNÉE MDCCLXXXIX.

Juillet.

14. Paris (La prise de la Bastille).

MDCCXCXII.

Aix-la-Chapelle.

MDCCXCII.

Anvers.
Arlon.
Maulde.
Oudenarde.
Saint-Guislain.
Verdun.

Avril.

28. Marquain.
28. Porentruy.
28. Quiévrain.

Mai.

9. Condé.
17. Bavai.
29. Condé.

Juin.

Menin.
13. La Glisuelle.
17. Courtrai.
18. Ypres.
21. Le Cap-Français.

Juillet.

13. Orchies.

Août.

Rodemack.
Thionville.

Digitized by Google

MDCCXCII.

Août.

2. Landau.
10. Paris (Le siége du palais des Tuileries).
19. Fontoi.
20. La Champagne.
23. Longwy.
24. Bressuire.
27. Flines.
31. Baalon.
31. Montmédi.

Septembre.

Spire.
Thionville.
Valmy.
5. Lannoi.
11. Maubeuge.
19. Chambéry.
28. Montalban.
28. Nice.
30. Villefranche, en Piémont.

Octobre.

2. Mayence.
4. Worms.
14. Verdun.
22. Francfort-sur-le-Mein.
22. Longwy.

MDCCXCII.

Octobre.

24 Oneille.
25. La Champagne.
28. Kœnigstein.

Novembre.

Courtrai.
Liége.
Mons.
2. Bossut en Hainaut.
3. Thulin.
7. Jemmapes.
8. Tournai.
9. Consarbruck.
9. Limbourg.
11. Ath.
12. Charleroi.
12. Gand.
12. Ypres.
13. Anderlecht.
15. Bruxelles.
17. Malines.
17. Mertzig.
18. Bruges.
18. Furnes.
20. Louvain.
21. Tirlemont.

Décembre.

2. Francfort-sur-le-Mein.

Digitized by Google

MDCCXCII.

Décembre.

2. Namur.
3. Rodelheim.
14. Hocheim.
16. Naples.
20. Freschweiller.
30. Consarbruck.

MDCCXCIII.

Aix-la-Chapelle.
Aran.
Arlon.
Bagnouls-la-Maizo.
Beauséjour.
Belvédère.
Béra.
Brouzil.
La Châteigneraie.
L'île de Corse.
La Gravelle.
Ost-Capelle.
Saint-Guislain.
Valenciennes.

Janvier.

1. Cagliari.
6. Hocheim.

Février.

21. Cagliari.

MDCCXCIII.

Février.

24. Bréda.
26. Gertruidemberg.
26. Klundert.
27. Maestricht.
28. Colla-Bassa.

Mars.

1. Aldenhoven.
4. Gertruidemberg.
4. Kœnigstein.
10. Saint-Florent.
14. Machecoul.
15. Chollet.
17. Bingen.
18. Nerwinde.
27. Bingen.
29. Beaupréau.
30. Oberflesheim.

Avril.

Menin.
2. Landau.
5. Mayence.
8. Gertruidemberg.
15. Bruxelles.
20. Céret.
22. Louvain.
30 Tournai.

Digitized by Google

MDCCXCIII.

Mai.

1. Famars.
5. Thouars.
16. Fontenai (Vendée).
23. Le Val-Carlos.
24. Bousbecq.
29. Lyon.
31. Furnes.

Juin.

Saumur.
6. Saint-Jean-Pied-de-Port.
8. Brouis.
17. Herxheim.
20. Parthenai.
21. Andaye.
23. La Croix-des-Boûquets.
23. Hamptienne.
24. Bellegarde.
24. Nantes.
28. Luçon.

Juillet.

1. Amailhon.
8. Châtillon-sur-Sèvres.
10. Mouveau.
22. Mayence.
23. Irun.
26. Le Pont-de-Cé.

MDCCXCIII.

Juillet.

29. Gleischweiller.
29. Piétri.
30. Bessai.

Août.

4. Doué.
4. Lauterbourg.
4. Villefranche-de-Conflans.
6. Cambrai.
24. Candel.
25. Toulon.
27. Le Mont-Genèvre.
28. Lannoi.

Septembre.

Biesmes.
Chantonnai.
Dunkerque.
Montaigu.
Vernet.
7. Hondscoote.
9. Cambrai.
14. Pirmassens.
17. Coron.
18. Peirestortes.
19. Saint-Lambert.
19. Torfou.
20. Beaulieu.
20. Estery.

MDCCXCIII.

Septembre.

20. Le Col de la Madeleine.
22. Deux-Ponts.
23. Saint-Fulgent.
26. Lille.
29. Maubeuge.

Octobre.

La Wantzenau.
Watignies.
3. Bergzabern.
4. Campredon.
4. Saint-Maurice.
9. Lille.
9. Lyon.
13. Luçon.
15. Chollet.
15. Maubeuge.
17. Gillette.
21. Furnes.
21. Utelle.
21. Villefranche-de-Conflans.
22. Grunnevald.
23. Bagnols.
24. Laval.

Novembre.

Le Fort-Vauban, ou Fort-Louis.
2. Fougères.

MDCCXCIII.

Novembre.

14. Granville.
15. Savenay.
17. Bitche.
18. Bouxweiller.
20. Antraim.
24. Castel-Genest.
28. Kayserslautern.
29. Lacayde.

Décembre.

Machecoul.
2. Berchem.
5. Angers.
6. Bagnols.
6. Collioure.
6. Geisberg.
6. Ville-Longue.
12. Le Mans.
15. Ancenis.
21. Toulon.
22. Haguenau.
23. Port-Vendres.
25. Lauterbourg.
26. Landau.
28. Germersheim.

MDCCXCIV.

Janvier.

Amsterdam.
Axel.
Belvédère.
Bommel.
Ernani.
Le Mont-Cenis.
L'Ile de la Grenade.
L'Irlande.
Mortagne.
Oneille.
Oudenarde.
Saint-Guislain.
Le Fort-Vauban, ou Fort-Louis.
Le Texel.
Saint-Colombin.
Worms.
3. Spire.
5. Noirmoutiers.
21. Dordrecht.
22. Rotterdam.
24. La Gravelle.
24. La Haye.

Février.

Chollet.
3. Campen.
5. Saint-Jean-de-Luz.
15. Coévorden.

MDCCXCIV.

Mars.

La Raomasbe.
8. Jœgerthal.
12. Béterzill.
30. Bréda.

Avril.

Menin.
7. Cateau-Cambresis.
10. Urgel.
16. Orméa.
17. Arlon.
17. Landrecies.
18. Garrezio.
20. Binche.
20. Bouillon.
20. Monteilla.
22. Aussoi.
23. Kirweiller.
24. Briga.
26. Beaumont.
26. Blanc-Pignon.
26. Courtrai.
26. Irméaca.
27. Les Albères.
28. Le Petit-Saint-Bernard.
29. Moescroen.
29. Le Mont-Saint-Pélerin.
30. Castrel.

Digitized by Google

MDCCXCIV.

Mai.

1. Lantosca.
6. Saint-Laurent-de-la-Mouga.
7. Saorgio.
10. Courtrai.
10. Ingelmunster.
10. Thuin.
11. Fenestrelles.
12. Iratie.
17. Courtrai.
18. Launoi.
23. Kayserslautern.
23. Schifferstadt.
24. Lobbes.
26. Le Fort-Saint-Elme.
27. Dinant.
31. Le Cap-Finistère.

Juin.

Vérone.
3. Les Aldudes.
3. Ispégui.
3. Oudenarde.
3. Tournai.
5. Collioure.
7. Campredon.
10. Hooglède.

MDCCXCIV.

Juin.

11. Aoste.
11. Blise-Castel.
17. Ypres.
20. L'Etoile.
22. Marimont.
26. Belver.
26. Fleurus.
29. Bruges.

Juillet.

Ath.
1. Mons.
2. Freibach.
2. Ostende.
5. Garrezio.
5. Port-Vendres.
8. Nieuport.
9. Landrecies.
12. Bilbao.
12. Condé.
13. Anvers.
14. Gand.
14. Tripstadt.
15. Louvain.
15. Malines.
17. Kayserslautern.
17. Namur.
19. Tirlemont.
20. Bezala.

MDCCXCIV.

Juillet.

24. Bastan.
24. Béra.
24. Bezala.
27. Liége.
28. Cassandria.

Août.

Vérone.
1. Calvi en Corse.
1. Fontarabie.
4. Saint-Sébastien.
5. Tolosa.
8. Trèves.
13. Boulon.
15. Le Quesnoi.
26. Le fort l'Ecluse.
27. Valenciennes.
30. Condé.

Septembre.

1. La Cerise.
4. Lescun.
5. Kayserswerth.
6. Aspe.
13. Freligné.
14. Boxtel.
14. Les Barricades.
17. Kayserslautern.
18. Bellegarde.

MDCCXCIV.

Septembre.

19. Ayvaille.
19. Laufeld.
20. Cairo.
23. Bois-le-Duc.
29. Crèvecœur.

Octobre.

2. Aldenhoven.
5. Bois-le-Duc.
6. Cologne.
9. Maestricht.
16. Burguet.
18. Worms.
19. Pufflich.
22. Coblentz.
26. Hulst.
28. Grave.
29. Mayence.

Novembre.

Rhinfels.
7. Nimègue.
9. Burick.
18. Neuviller.
20. Blascheidt.
20. Escaulas.
27. Figuières.
28. Bergara.
29. Garrezio.

MDCCXCIV.

Décembre.

28. Breda.
28. Grave.
28. Saint-André.

MDCCXCV.

Bommel.
Calvi en Corse.
Léogane.
L'île de la Grenade.
Marie-Galande.
Neuwied.

Janvier.

Le Wahal.
2. Roses.
4. Heusden.
9. Amsterdam.
16. Montfort.
19. Amersfort.
21. Gorcum.
22. Hellvohet-Sluys.
30. Gertruydemberg.

Février.

20. Groningue.

Avril.

17. Le Col-du-Mont.
25. Binasco.

MDCCXCV.

Mai.

5. Cistella.
12. Le Col-du-Mont.

Juin.

Granchamp.
12. Luxembourg.
15. Fluvia.
24. Belle-Ile.
24. Quiberon.
28. Deva.

Juillet.

5. Col-de-Tende.
10. Bruxelles.
25. Quiberon.

Septembre.

Costheim.
Limbourg.
Nassau.
Saint-Cyr.
8. Dusseldorf.
13. Hénef.
15. Nidel-Ingelheim.
16 Le Petit-Gibraltar.
20. Manheim.
30. L'Ile-Dieu.

MDCCXCV.

Octobre.

5. (13 *vendémiaire an* 4.) Paris.
11. Le Texel.
18. Franckental.
29. Limbourg.

Novembre.

23. Loano.

Décembre.

Manheim.

MDCCXCVI.

Augsbourg.
Brescia.
Coni.
Governolo.
La Baïonnaise.
L'île d'Elbe.
Livourne.
Mayence.
Manheim.
Offembourg.
Rome.
Terre-Neuve.

Janvier.

26. Carpénédolo.

Février.

24. Chemillé.

MDCCXCVI.

Mars.

25. La Chabotière.

Avril.

4. Hundsmarck.
5. Mondovi.
9. Montenotte.
12. Cairo.
12. Fizzighitone.
13. Cossaria.
14. Millesimo.
15. Dégo.
15. Bagnasco.
16. Montesemo.
16. Saint-Jean.
23. Bène.
23. Fossano.
25. Cherasco.
26. Céva.

Mai.

9. Fombio.
9. Le Pô.
11. Lodi.
25. Niderbach.
30. Borghetto.

Juin.

1. Peschiera.
3. Siegberg.

MDCCXCVI.

Juin.

4. Altenkirken.
8. Kayserslautern.
19. Bologne.
19. Ferrare.
19. Urbin.
24. Franckental.
24. Kelh.
24. Neumulh.
26. Pavie.
26. Wilstett.
27. Appenwirh.
27. Urlaffen.
28. Renchen.
29. Castiglione.
29. Milan.

Juillet.

2. Le Knubis.
4. Baden.
4. Freudenstadt.
4. Les Alb.
5. Belone.
5. Radstadt.
6. Wurtzbourg.
8. Alpersbach.
9. Butzbach.
9. Etlingen.
9. Limbourg.
9. Lugo.
10. Urbin.

Digitized by Google

MDCCXCVI.

Juillet.

12. Porto-Legnago.
13. Lodron.
14. Haslach.
16. Francfort-sur-le-Mein.
16. Oss.
19. Peschiera.
21. Candstat.
21. Eslingen.
22. Kœnigstein.

Août.

Néresheim.
Kitzingen.
3. Kœnigshoffen.
4. Bamberg.
5. La Chiusa.
6. Altendorff.
8. Gundelfingen.
11. Brégentz.
11. La Corona.
11. Montebaldo.
11. Rothemberg.
13. Kamlach.
13. La Kintzig.
15. Neumarck.
17. Coire.
19. Sillzbach.
21. Amberg.
24. Friedberg.

MDCCXCVI.

Septembre.

1. Geisenfeld.
3. Ingolstadt.
3. Roveredo.
4. Brushall.
7. La Brenta.
7. Mainbourg.
7. Primolan.
8. Bassano.
8. Neuwied.
12. Castellaro.
14. Saint-Georges.
15. Nider-Ingelheim.
18. Kehl.
19. Altenkirken.

Octobre.

La Corse.
2. Biberach.
8. Modène.
11. Le Val-d'Enfer.
19. L'Eltz.
23. Neuwied.
23. Schliengen.
26. Kayserslautern.
27. Huningue.

Novembre.

2. La Brenta.
2. Le Lavis.
8. Faïoum.

MDCCXCVI.

Novembre.

15. Arcole.
21. Castel-Novo en Piémont.
22. Kelh.

Décembre.

12. Caldero.

MDCCXCVII.

Brixen.
Clausen.

Janvier.

Rivoli.
13. Saint-Michel.
13. Montebaldo.
14. Garda.
14. La Favorite.
15. Anghiari.
22. Kelh.
30. Mantoue.

Février.

3. Faenza.
3. Trente.
4. Imola.
5. Huningue.
8. Derumbano.
9. Ancône.
10. Lorette.

MDCCXCVII.

Février.

16. Le Cap Saint-Vincent.
23. Foi.

Mars.

2. Foi.
2. Monte-di-Savaro.
13. Bellurn.
14. Le Tagliamento.
19. Casasola.
20. Le Lavis.
23. Tramin.
24. Trieste.
25. Tarvis.
28. Inspruck.

Avril.

Neuwied.
2. Neumarck.
16. Altenkirken.
17. Dierdorff.
19. Montabaur.
20. Diersheim.
23. Francfort-sur-le-Mein.
23. Neuhoff.
24. Kelh.

Septembre.

18. Governolo.

MDCCXCVII.

Decembre.

8. Ehreinbreistein.
28. Romè.
30. Mayence.

MDCCXCVIII.

Città-di-Castello.
L'Irlande.
Miconi.

Février.

17. Rome.

Mars.

1. Fribourg en Suisse.
5. Berne.
5. Gumine.
8. Coptos.
17. Caïffa.
19. Aboumana.
19. Gradisca.
22. Goritz.
23. Caïffa.
30. Sédinam.

Avril.

2. Byr-el-Barr en Egypte.
5. Bàrdis en Egypte.
18. Bénéadi.
19. Ostende.
19. Gratz.

MDCCXCVIII.

Mai.

15. Sion.
29. Cosséir.

Juin.

10. Cana.
13. Malte.
27. Oneille.

Juillet.

Rosette.
2. Alexandrie en Egypte.
7. Chebreisse.
8. Le Caire.
10. Rahmanié.
20. Les Pyramides.
24. Le Caire.
29. Circéo.
31. Aboukir.

Août.

3. Saléhié.
9. Circéo
11. Terracine.
14. Cosséir.

Septembre.

11. Céréa.
28. Mitquamar.

MDCCXCVIII.

Octobre.

16. Le Hoche, vaisseau français.
17. La paix de Campo-Formio.
29. Le Caire.

Novembre.

7. Suez.
25. Rome.

Décembre.

Riéti.
Terni.
Turin.
4. Civita-Castellana.
9. Calvi en Labour.
11. Cantalupo.
18. Aquila.

MDCCXCIX.

Abou-Girgé.
Airolo.
Brouis.
Jaffa en Syrie.
Les Abruzzes.
Le mont Thabor.
Nicopolis en Epire.
Pavie.
Philisbourg.
Rome.
Souhama.
Vérone.

MDCCXCIX.

Janvier.

Samanouth.
3. Souaqui.
5. Otricoli.
8. Gaète.
10. Capoue.
13. Thèbes en Egypte.

Février.

El-Arich.
3. Alexandrie en Égypte.
10. Ehreinbreistein.
12. Kéné.
12. Syène.
26. Gaza.

Mars.

Azmooz.
Les Engadines.
5. Feldkirk.
12. Manheim.
13. Quaquoun.
15. Korsoum.
17. Acqui.
18. Saint-Jean-d'Acre.
20. Pfullendorf.
25. Florence.
25. Stockak.
26. Bormio.
27. Pise.

MDCCXCIX.

Mars.

28. L'Adige.
30. Le Magnan.
30. Sainte-Lucie.

Avril.

1. Lax.
7. Le Magnan.
9. Thémé.
11. Géhémi.
11. Loubi.
13. Andria.
16. Crémone.
19. Parme.
20. Brescia.
20. Crémone.
22. Manoss.
25. Cassano.
25. Grisen.
27. Castellamare.

Mai.

La Calabre.
Les Canaries.
Pontremoli.
2. Plaisance.
4. Peschiera.
5. Pizzighitone.
8. Démenhour.
11. San-Juliano.
12. Saffet.

MDCCXCIX.

Mai.

17. Ancône.
19. Bassignana.
22. Frauenfeld.
24. Kaysersthul.
24. Milan.
25. Ferrare.
30. Rorbis.

Juin.

La Calabre.
Modène.
1. Louesch.
5. Klotten en Suisse.
9. Albis-Riéden.
17. San-Giovanni.
20. Turin.

Juillet.

4. Florence.
10. Urbin.
11. Aboukir.
15. Feldkirck.
29. Fenestrelles.
30. Mantoue.

Août.

Tortone.
14. Altorff.
14. Le Grimsel.
15. Guechenen.

MDCCXCIX.

Août.

16. Le mont Saint-Gothard.
16. Novi.
17. L'Aar.
27. Alkmaër.

Septembre.

Tortone.
17. Le Mont Saint-Gothard.
18. Savigliano.
22. Diettickon.
30. Altorff.

Octobre.

Le Muttenthal.
5. Fraucfort-sur-le-Mein.
7. Bussingen.
7. Constance.
24. Bosco.

Novembre.

3. Genola.
16. Ancône.
30. Alkmaër.

Décembre.

5. Cani.

MDCCC.

Augsbourg.
Crémone.
El-Arych.
Gênes.
L'Ens.
Le Splugen.
Les Terres-Australes.
Pavie.

Janvier.

4. Coni.

Février.

2. Le Cap-Français.

Mars.

3. Salêhié.
16. Le Guillaume-Tell, vaisseau français.
19. Héliopolis.
19. Le Caire.
21. L'Africaine, frégate française.
23. Coraïm.
31. Belbeys.

Avril.

Suez.
5. Cadibona.
9. Constance.
15. Boulac en Egypte.
20. La Brunette.
25. Hohenwil.

MDCCC.

Avril.

25. La Chiusella.
27. Le Caire.
28. Chivasso.
30. La Sézia.
30. Reichlingen.

Mai.

Le Var.
1. Hohenwil.
1. L'île d'Elbe.
2. Bussingen.
3. Engen.
5. Moeskirk.
5. Plaisance.
7. Cézio.
8. San-Bartholomeo.
9. Biberach.
10. Memmingen,
11. Brégentz.
16. Aoste.
18. Châtillon en Piémont.
18. Le mont Saint-Bernard.
20. Le mont Saint-Gothard.
22. Delmesingen.
23. Bard.
24. Ivrée.
27. Verceil.
28. L'Iller.
31. Le Tésin.

MDCCC.

Juin.

Ichenhausen.
Kirchberg.
Marengo.
Turin.
1. Bard.
5. L'Iller.
6. Brescia.
6. Le Pô.
11. Le Lech.
12. Montebello.
19. Hochstedt.
24. Gênes.
26. Milan.
26. Neubourg.

Octobre.

16. Livourne.
18. Erbach.
29. Florence.

Novembre.

3. Burg-Eberach.
17. Arezzo.
24. Aschaffembourg.
30. Ampfingen.

Décembre.

La Salza.
3. Hohenlinden.
5. L'Inn.

MDCCC.

Décembre.

15. Nuremberg.
26. Monzanbano.
27. Salionza.

MDCCCI.

Janvier.

1. Dolée.
1. San-Marco.
2. La Chiusa.
11. Bassano.
16. Peschiera.
30 Alla.

Mars.

7. Aboukir.
12. Alexandrie en Égypte.
29. Alexandrie en Égypte.

Mai.

12. Le Caire.
14. Alexandrie en Italie.

Juillet.

4. Algésiras.
14. Alexandrie en Italie.
18. Alexandrie en Egypte.
28. Le Caire.

MDCCCI.

Septembre.

9. Boulogne-sur-Mer.
14. Boulogne-sur-Mer.

MDCCCII.

Février.

2. Le Cap-Français.
22. Les Gonaives.

MDCCCIII.

Février.

25. La Sémillante, frégate française.

Mai.

31. Le Hanovre.

Juillet.

5. Le Hanovre.

MDCCCIV.

Les Terres-Australes.

Janvier.

18. L'île de Gorée.

Août.

15. Boulogne-sur-Mer.

MDCCCIV.

Octobre.

5. Boulogne-sur-Mer.
5. Cadix.

MDCCCV.

Colberg.
Olmutz.
Vérone.
Vienne en Autriche.

Février.

25. Santo-Domingo.

Mars.

29. Santo-Domingo.

Mai.

13. L'Omulef.

Juillet.

9. Le Cap-Finistère.

Octobre.

Albéek.
Ulm.
6. Le Lech.
9. Guntzbourg.
10. Augsbourg.
11. Memmingen.

MDCCCV.

Décembre.

5. Lowers.
15. Hollabrunn.

MDCCCVI.

Lubek.
Plassemberg.

Février.

5. Naples.
6. Capoue.
7. Gaète.

Avril.

13. Naples.

Mai.

26. Le Vieux-Raguse.

Juin.

Raguse.

Juillet.

Raguse.
1. Isola.
18. Gaète.

Août.

Lango-Negro.
Lauria.
Monte-Coccaza.

MDCCCVI.

Septembre.

30. Castel-Novo en Dalmatie.

Octobre.

9. Boulogne-sur-mer.
14. Jéna.
15. Erfurt.
15. Haag.
16. Greussen.
17. Halle.
18. Leipsick.
24. Spandau.
25. Le Hanovre.
27. Wignendorff.
28. Berlin.
28. Stettin.
28. Prentzlow.
31. Custrin.
31. La Hesse.

Novembre.

Amkland.
Amsteten.
1. Magdebourg.
19. Czentochow.
20. Hambourg.
25. Le Hanovre.

Décembre.

Glogau.
Golymin.

MDCCCVI.

Décembre.

7. Breslaw.
22. Czarnowo.
23. Karmitdjen.
24. Kursomb.
25. Lopaczim.
26. Pulstuck.
26. Soldau.
30. Nazielsk.

MDCCCVII.

Dantzick
Lomitten.
Sora.
Tilsitt.

Janvier.

Kosel.
Wollin.
3. Breslaw.
8. Brieg.
10. Schweidnitz.
25. Morhungen.

Février.

3. Bergfried.
5. Deppen.
5. Watersdorff.
7. Hoff.
8. Eylau.

MDCCCVII.

Février.

13. Stralsund.
16. La Narrew.
16. Schweidnitz.
21. Neiss.
26. Braunsberg.

Avril.

10. Amckland.

Mai.

Dantzick.
28. Seminara.

Juin.

4. Spanden.
6. Deppen.
9. Gustadt.
12. Heilsberg.
14. Friedland.
16. Kœnigsberg.
16. Neiss.
24. Glatz.

Juillet.

7. La paix de Tilsitt.
18. Kosel.

Août.

27. Stralsund.

MDCCCVII.

Septembre.

7. Rugen.

MDCCCVIII.

Mars.

15. La Sémillante, frégate française.

Juin.

1. L'Espagne.
14. Medina.

Juillet.

3. Les Aresquiers.
19. Baylen.
19. Pornichet.

Août.

2. Noli.
30. L'Espagne.
30. Lisbonne.

Septembre.

2. Saint-Boy.

Octobre.

Solaro.
3. Le Palinure, brick français.
18. Caprée ou Capri.
27. L'Espagne.

MDCCCVIII.

Novembre.

Roses.
Selva.
10. Espinosa.
20. Saint-Vincent.
23. Tudela.
30. Somo-Sierra.

Décembre.

Roses.
1. L'Espagne.
4. Madrid.
15. Madrid.
16. Cardedon.
17. Barcelonne.
21. Lobregat.
24. Arzobispo.
24. Bénavente.
29. Saragosse.
30. Mancilla.

MDCCCIX.

La Dalmatie.
L'Italie.
La Pologne.
Le Portugal.
Le Tyrol.
Neumarck.
Stralsund.

Digitized by Google

MDCCCIX.

Janvier.

3. Frieros.
4. Piedra-Filla.
12. La Corogne.
13. Uclès.
27. La Fortunée, corsaire français.

Fevrier.

21. Saragosse.
23. Madridejos.
24. Reus.
24. Les Sables-d'Olonne.
29 Le Ferrol.

Mars.

19. La Pobleta.
27. Ciudad-Réal.
28. Médelin.

Avril.

11. L'île d'Aix.
19. Tann.
20. Abensberg.
21. Landshut.
22. Eckmühl.
23. Ratisbonne.

Mai.

3. Ébersberg.

MDCCCIX.

Mai.

12. Vienne en Autriche.
14. L'Espagne.
17. Urfar.
19. Villa-Nova.
22. Essling.
31. La Caroline, frégate française.

Juin.

3. Engerau.
12. L'Espagne.
14. La Raab.
15. Santa-Fé.
18. Belchite.
25. L'île d'Ischia.
26. Gratz.
30. L'île de Lobau.

Juillet.

4. Le Danube.
5. Enzersdorf.
6. Wagram.
7. Santo-Domingo.
26. Alcabon.
28. Talavera-de-la-Reyna.

Août.

11. Almonacid.

MDCCCIX.

Novembre.

13. Alfaraz.
28. Tudela.

Décembre.

6. Batéa.
7. Vénasque.
9. Alfaraz.
13. La Renommée, frégate française.
18. La Montagne-Noire.
21. Gironne.
22. Occana.
22. Sotto.
24. Huères.

MDCCCX.

Janvier.

20. La Sierra-Morena.
28. Alcala-Real.

Février.

1. Séville.
4. Cadix.
5. Malaga.
16. Villéo.
20. Bézala.
20. Vich.

Mars.

6. Les Alpugaras.
6. Ubéda.
10. Cadix.

MDCCCX.

Mars.

19. L'Aguada.
20. Malaga.

Avril.

4. Villaverde,
21. Astorga.
22. Pénilla.
23. Lérida.

Mai.

14. Lérida.
16. Zalaméa-la-Réal,

Juin.

3. Ayerbe en Espagne.
6. Monbucq en Portugal.
7. Alcaniza.
8. Mequineuza.
10. Almazan.
12. Morella.
14. Ubrique.
15. Ciudad-Rodrigo.
17. Truxillo.
21. Scylla.
26. Aracéna en Portugal.
27. L'Ermitage de Viguero.

Juillet.

5. Xérès.
10. Ciudad-Rodrigo.

MDCCCX.

Juillet.

12. Tortose.
15. Ronda.
15. Tivisa.
19. Valence en Espagne.
24. Alméida.
29. Sanabria.

Août.

11. Bienvenida.
11. Villa-Garcia.
14. Bénicarlo.
17. Smolensk.
20. Anso.
23. L'Ile-de-France.
27. Alméida.
27. Buzaco.

Septembre.

2. Saquellamos.
4. Padal.
6. Fuente-Oveyuna.
6. Yanguas.
6. Motril.
11. Fuente-Santa.
13. La frégate l'Iphigénie.
14. Oviédo.
14. Cifuentès.
15. Fuente-de-Cantos.
17. Messine.
18. La Vénus, frégate française.
27. Coimbre.

MDCCCX.

Octobre.

13. Huelbla.
15. Malaga.
18. Gijon.

Novembre.

1. Cadix.
4. Le Rio-Almanzara.
19. Falsez.
22. Bélorado.
23. Fuentel-Sanco.
24. Saldana.
26. Uldécona.
29. Fresno.

Décembre.

13. Palamos.

MDCCCXI.

Janvier.

2. Tortose.
3. Tarréga.
22. Olivença.
31. Chéca.

Février.

19. La Gébora.

Mars.

Barrosa.

MDCCCXI.

Mars.

5. Chiclana.
10. Badajoz.
11. Rédhina.
13. L'île de Lissa.
18. Puélo.

Avril.

3. Sabugal.
10. Bénicarlo.
22. Cuença.

Mai.

5. Fuentès-de-Onora.
5. Figuières.
7. La Rotta.
9. Alméida.
15. Albuhéra.
20. Tatamave.
28. Oliva.

Juin.

23. Quintanilla-del-Valle.
24. Le mont Serrat.
28. Tarragone.

Août.

9. Baza.
9. Le Rio-Barbata.
10. Cullar.
19. Figuières.
24. Wertevrède.

MDCCCXI.

Septembre.

5. Ciudad-Rodrigo.
27. Aldéa-del-Ponte.
30. Sénéja.

Octobre.

2. La Puebla-de-Benaguacil.
25. Sagonte.
25. Le Val-de-Jésus.
28. Arroya-lo-Molinos.

Novembre.

5. Bornos.
28. Carbonera.

Décembre.

7. La Torrenova.
17. Calais.
26. Manisses.
27. L'île d'Aix.
29. Nava.

MDCCCXII.

Janvier.

1. Valence en Espagne.
16. Almagro.
19. Ciudad-Rodrigo.
19. Dénia.
24. Alta-Fouilla.
26. Saint-Félice-de-Caudines.

MDCCCXII.

Février.

8. Péniscola.

Mai.

19. Almaraz.

Juin.

1. Bornos.
11. Maguilla.
16. Saint-Tropez.
28. Develtovo.
28. Wilna.

Juillet.

5. La Dziana.
9. Borislow.
10. Romanow.
12. Khaloni.
15. La Drissa.
19. Ekau.
20. Mohilow.
21. Custatta.
22. Salamanque.
25. Ostrovno.
28. Spikerooge.
31. La Drissa.
31. Sivochina.

Août.

1. La Drissa.
11. Majalaonda.

MDCCCXII.

Août.

12. Kobryn.
14. Krasnoï.
16. Polotsk.
19. Valontina.

Septembre.

5. La Kologha.
7. La Moskwa.
14. Moscou.
19. Burgos.

Octobre.

21. Olot.
23. Célada.
24. Maloïaroslavetz.
29. Tordésilas.

Novembre.

Rhinfels.
2. La Garriga.
11. San-Felipe.
16. Alcoy.
20. Yécla.
27. Castillo.
28. La Bérésina.

Décembre.

17. Duroca.
18. Vista-Bella.
22. Astorga.
25. Barbastro.
26. Picktiiponen.

MDCCCXIII.

Breda.

Janvier.

1. Lamota-de-Toro.
6. Bilbao.
12. Stublau.
13. Dantzick.
15. Valderas.
20. Grawo.
22. Le col Sacro.
30. Medinaceli.

Février.

9. Roses.
11. Lastardit.
12. Villa-Franca.

Mars.

Siozen.
3. Melgar-de-Abaxo.
5. Spalatro.
16. Fuentès-Sol.
31. Mora.

Avril.

7. Les îles de Loss.
7. Valencia-de-san-Juan.
9. Weissenfels.
29. Mersebourg.

MDCCCXIII.

Mai.

2. Lutzen.
20. Bautzen.
21. Wurtchen.
28. Hoyerswerda.

Juin.

13. Carcaxente.
23. Banolas.

Août.

15. Tarragone.
23. Goldberg.
26. Dresde.
29. Kulm.
29. Loevemberg.

Septembre.

5. Dennewitz.

Octobre.

5. Saint-Privat.
7. Bidassoa.
10. Wethau.
16. Wachau.
19. Racknitz.
18. Leipsick.
30. Hanau.
31. Bassano.

MDCCCXIII.

Novembre.

15. Caldiéro.

Décembre.

Blamont.
4. Neuss.
10. Bassussary.
24. Sainte-Croix.
30. Genève.

MDCCCXIV.

Janvier.

Bourg-en-Bresse.
1. Invasion en France.
6. Hasparens.
9. Langres.
9. Rambervilliers.
11. Hoogstraten.
13. Merxen.
16. Molins del Rey.
18. L'île de Gorée.
24. Bar-sur-Aube.
29. Brienne.
31. La Rothière et Dienville.

Fevrier.

Soissons.

MDCCCXIV.

Février.

1. Vitry-le-Français.
2. Anvers.
8. Roverbella.
10. Borghetto.
10. Champ-Aubert.
11. Montmirail.
11. Nogent.
12. Château-Thierry.
14. Vauchamp.
16. Salo en Italie.
17. Montmélian.
17. Nangis.
18. Montereau.
19. Chambéry.
19. Mâcon.
22. Méry.
27. Bar-sur-Aube.
28. Gué-à-Trême.

Mars.

Soissons.
1. Saint-Julien.
5. Béri-au-Bac.
6. Craonne.
8. Berg-op-Zoom.
8. Étouvelle.
9. Clacy.
9. Laon.

MDCCCXIV.

Mars.

10. Castiglione.
10. Saint-Georges.
13. Reims.
15. Compiègne.
18. Fère-Champenoise.
20. Arcis-sur-Aube.
30. Belleville.
31. Paris.

Avril.

Soissons.
10. Toulouse.

MDCCCXV.

Mars.

1. Cannes en Provence.
3. Ajaccio.
20. Paris.

Avril.

1. Bordeaux.
2. Montélimart.
3. Valence en Dauphiné.
7. La Saulce.
8. Le Pont-Saint-Esprit.
26. Soissons.

MDCCCXV.

Mai.

Aizenai.

Juin.

1. Saint-Gilles.
4. Redon.
9. Muzillac.
15. Charleroi.
16. Fleurus.
16. Ligny-sous-Fleurus.
18. Namur.
18. Waterloo.
20. La Roche-Servière.
21. Thonon.
21. La Dranse.

Juillet.

1. Versailles.
3. Paris.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES HOMMES CÉLÈBRES, DES GÉNÉRAUX, DES MILITAIRES, DES MARINS, ET DES AUTRES PERSONNAGES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE DICTIONNAIRE.

NOTA. Le chiffre romain indique le tome, et le chiffre arabe la page.

ABATUCCI, *général.*

FRIEDBERG. II : 198. Huningue: 345. Kamlach : 419. La Kintzig. II : 447. Schliengen. III : 467.

ABBAYES (D'), *général vendéen.*

La Chabotière. I : 421.

ABBE, *général.*

Falsez. II : 136. L'Italie : 383. Mont-Serrat. III : 149. Tivisa. IV : 119.

ABERCROMBIE (Sir Ralph), *général anglais.*
Alexandrie en Égypte. I : 55, 57. Alkmaër : 63. Le Caire : 353.

ABEILLO, *ancien colonel espagnol.*
Malaga. III : 37.

ABRANTÈS (Le duc D').
Voyez JUNOT.

ACTON, *ministre du gouvernement napolitain.*
Naples. III : 190.

AGOSTINI, *carabinier du régiment de Royal-Corse.*
Caprée ou Capri. I : 392.

AHMET-DJEZZAR, *pacha, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, général des forces ottomanes en Egypte.*
Saint-Jean-d'Acre. I : 15. El-Arych : 145.

AIMÉ, *capitaine du neuvième régiment de chasseurs.*
L'Italie. II : 385.

ALBERT, *général.*
Dantzick. II : 13.

ALBERT DE SAXE-TESCHEN (Le duc D'), *gouverneur des Pays-Bas.*
Jemmapes. II : 395.

ALBERTI, *officier au premier régiment napolitain.*
Caprée ou Capri. I : 392.

ALBINI, *général autrichien.*

Aschaffembourg. I : 146.

ALBUFERA (Le duc D').

Voyez SUCHET.

ALBUQUERQUE (Le duc D'), *général espagnol.*

Madridejos. III : 26. Séville. IV : 10.

ALCAINI (Le comte D'), *général autrichien.*

Tortone. IV : 125.

ALEXANDRE, *empereur de Russie.*

Austerlitz. I : 150. Bautzen : 204. Belleville : 221. Dantzick. II : 17. Lutzen : 559. Paris. III : 294. Sivochina. IV : 17. Tilsitt : 117. Turin : 149.

ALFIED (Thomas), *capitaine anglais.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 17.

ALI, *pacha de Janina.*

Nicopolis en Epire. III : 238.

ALLEMAND, *vice-amiral.*

L'île d'Aix. I : 26.

ALLONS (D'), *chef de bataillon.*

Le Col-de-Tende. I : 482.

ALMEYRAS, *adjudant-général.*

Aoste. I : 125.

ALMOYA, *général espagnol.*

Sagonte. III : 425.

AMBERT, *général.*

Trèves. IV : 143.

ALSUWIEFF, *général russe.*

Champaubert. I : 440.

ALVARÈS, *général espagnol.*

Madrid. III : 21.

ALVINZI, *général autrichien.*

Amsterdam. I : 101. Anghiari : 117. Arcole : 130. La Brenta : 307. Caldéro : 363. Castel-Novo en Piémont : 407. Charleroi : 443. Mantoue. III : 61. Montébaldo : 135. Rivoli : 387. Trente. IV : 142. Le Wahal : 224.

AMBRUGEAC (D'), *général.*

Montélimart. III : 141.

AMÉDÉE (Charles), *duc de Savoie.*

Turin. IV : 149.

AMIOT, *chef d'escadron.*

La Dalmatie. II : 8.

AMORETTI, *chef de bataillon.*

L'Italie. II : 383.

ANALTH-PLESS, *général autrichien.*

Freibach. II : 191.

ANDRÉ, *secrétaire de place.*

Caprée ou Capri. I : 393.

ANDRÉOSSY, *général.*

Chébreiste. I : 454. Gradisca. II : 274. Vienne en Autriche. IV : 208.

ANDRIANI, *brigadier espagnol.*

Sagonte. III. : 429.

ANDRIEUX, *adjudant-général.*

Gênes. II : 242.

ANGLONA (Le prince D'), *général espagnol.*

Carcaxente. I : 394.

ANGOT, *capitaine au régiment d'Isembourg.*

Caprée ou Capri. I : 392.

ANGOULÊME (Le duc D').

Montélimart. III : 140. Le Pont-Saint-Esprit : 325. Saulce : 457. Valence en Dauphiné. IV : 174.

ANGOULÊME (La duchesse D').

Bordeaux. I : 279.

ANGUENARD, *capitaine au quatre-vingt-unième régiment.*

Lastardit. II : 482.

ANHALT (Le prince D'), *général autrichien.*
Stockach. IV : 57.

ANNIBAL, *général carthaginois.*
Ancône. I : 107. Le mont Saint-Bernard : 247. Le Splugen. IV : 44.

ANOUIL, *chef de bataillon.*
Azmooz. I : 178.

ANSELME, *général.*
Nice. III : 237.

ANTOINE DE PADE (Saint), *nouveau protecteur du royaume de Naples.*
La Calabre. I : 362.

ANTONINI (La Compagnie), *fournisseur des vivres de l'armée.*
Gênes. II : 228.

AOUST (D'), *général.*
Peyrestortes. III : 301.

ARCAMBAL, *commissaire-ordonnateur des guerres.*
Naples. III : 192.

ARCOVITO, *colonel napolitain.*
Caprée ou Capri. I : 392.

ÀREMBERG (le duc D'), *général.*
Cadix. I : 336. Zalaméa-la-Réal. IV : 246.

ARGENS, (D') *chef vendéen.*
Machecoul. III : 3.

ARGENTEAU, *général autrichien.*
Montenotte. III : 144.

ARMAND, *chef de bataillon.*
Dantzick. II : 11.

ARMAGNAC (D'),
Medina. III : 102.

ARMFELDT (Le baron D'), *général suédois.*
Stralsund. IV : 60.

ARNAUD, *chef de bataillon.*
Wollin. IV : 238.

ARNSTEIN (D'), *colonel de hussards.*
Sainte-Croix. III : 432.

ARRIGHI, *duc de Padoue, colonel.*
Ulm. IV : 162.

ARTOIS (Le comte D').
La Chabottière. I : 421. Saint-Cyr : 516. L'Ile-Dieu. II : 46. Paris. III : 297. Quiberon : 341.

ASPRES (Le baron D'), *général autrichien.*
Gênes. II : 130. Guntzbourg : 292.

ASSAN, *bey gédaogi.*

Le Caire. I : 350.

ATTILLI (Le comte de), *commandant du régiment de Royal-Louis.*

Quiberon. III : 352.

AUBERT, *grenadier.*

Grisen. II : 287.

AUBERT-DU-BAYET, *général.*

Mayence. III : 90. Torfou. IV : 124.

AUBRY, *colonel.*

Esslirg. II : 119.

AUDE, *grenadier.*

Boulogne-sur-Mer. I : 297.

AUDOUARD, *officier de génie.*

Bienvenida. I : 260.

AUERSTAEDT (Le duc D').

Voyez DAVOUST.

AUFFEMBERG, *général autrichien.*

Azmooz. I : 179. Coire : 481. Le Muttenthal. III : 166.

AUGEREAU, *duc de Castiglione, général, maréchal de France.*

Anghiari. I : 118. Arçole : 130. Aschaffembourg : 146. Bassano : 196. Bellegarde : 219. Berlin : 239. Bézala : 255. Bo-

logne. I : 275. Borghetto : 280. Boulon : 299. La Brenta : 307, 308. Brescia : 309. Burg-Eberach : 322. Caldéro : 364. Carpenedolo : 397. Castel-Novo en Piémont : 407. Castiglione : 409. Céréa : 417. Céva : 419. Cossaria : 504. Eylau. II, 131. La Favorite : 143. Gironne : 266. Golymin : 270. Hoff. : 317. Kursomb : 464. Saint-Laurent-de-la-Mouga : 482. Porto-Legnago : 499. Lodi : 532. Lugo : 553. Mantoue. III : 58. Milesimo : 115. Montezemo : 145. Nuremberg : 264. Peschiera : 304. Primoian : 331. Pulstuck : 335. Reichlingen : 376. Rivoli : 388. Rovérédo : 416. Saint-Georges : 430. Vich. IV : 205. Wethau : 233.

AURY, *préposé des douanes.*

Pornichet. III : 326.

AURAZIN (Petro), *colonel de Cosaques.*

Sainte-Croix. III : 432.

AUSSENAC, *colonel.*

Santo-Domingo. III : 438.

AUTICHAMP (Le marquis D'), *général vendéen.*

Granville. II : 278. Maëstricht. III : 27. Noirmoutiers : 253. Le Pont-de-Cé : 322. La Roche-Servière : 394.

AUTIER, *colonel.*

Barrosa. I : 194.

AUZONI, *capitaine de grenadiers de la garde.*

Eylau. II : 132.

AVIS, *capitaine.*

Dantzick. II : 11.

AVRIL, *général espagnol.*

Medinaceli. III ; 103.

AVY, *général.*

Merxen. III : 109.

AYMAR, *général.*

Rio-Almanzara. III : 386. Wethau. IV : 233.

AYMÉ, *adjudant-commandant.*

Dantzick. II : 11.

AYROLAS (Le marquis D'), *général espagnol.*

Mont Serrat. III : 149.

AZARETTO, *général génois.*

Gênes. II : 227.

BACHELU, *général.*

La Dalmatie. II : 4. Dantzick. : 15. Philisbourg. III : 308. Stublau. IV : 66.

BACO, *maire.*

Nantes. III : 187.

BACON, *colonel du soixante-troisième régiment.*

L'Espagne. II : 101.

BAGDELONE, *général.*

Le petit Saint-Bernard. I : 248. Le Mont-Cenis : 416.

BAGRATION, *général russe.*

Austerlitz. I : 151. La Brunette : 318. Friedland. II : 202.

San-Giovanni : 264. Mohilow. III : 124. Novi : 260. Romanow : 396. Tilsitt. IV : 117. Turin : 151.

BAILLET, *lieutenant-général autrichien.*
Ulm. IV : 166.

BALASON, *commandant de bataillon.*
Le mont Genèvre. III : 146.

BALATHIER, *général.*
Sénéja. IV : 10.

BALBI, *grenadier cisalpin.*
Ancône. I : 107.

BALE, *capitaine des voltigeurs du dixième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

BALLESTÉROS, *général espagnol.*
Aracéna. I : 128. Bornos : 284, 285. Carbonera : 393. Villa-Garcia. IV : 211. Zalaméa-la-Réal : 245.

BALTAZARD, *sergent-major.*
Dusseldorff. II : 61.

BANEL, *général.*
Cossaria. I : 504.

BANER, *général.*
Constance. I : 494.

BAPTISTE, *sergent de sapeurs.*
Lérida. II : 506.

BARAGUAY-D'HILLIERS, *général.*

Biberach. I : 257. Figuières. II : 154. Raab. III : 360. Ulm. IV : 165.

BARBARA, *lieutenant de vaisseau.*

Caprée ou Capri. I : 393.

BARBAROU, *major.*

Lérida. II : 506.

BARBE (François), *sergent.*

Roses. III : 412.

BARBE (Benoît), *sergent.*

Roses. III : 412.

BARBENEGRE, *colonel du neuvième régiment de hussards.*

Jena. II : 412.

BARBIERI, *grenadier au cent quinzième régiment.*

Alta-Fouilla. I : 80.

BARBOU, *général.*

Nuremberg. III : 265.

BARCLAY-DE-TOLLY, *général russe.*

Bautzen. I : 204. Belleville : 221.

BARCO, *colonel autrichien.*

Frauenfeld. : II. 190. Montabaur. III : 132.

BARD, *général.*

Chollet. I : 465.

BAROLUCIO, *chef de partisans espagnols.*
Sotto. IV : 30.

BARON, *chef de brigade.*
Santo-Domingo. II : 51.

BARQUIER, *général.*
Santo-Domingo. III : 449.

BARRAS, *membre de la convention nationale.*
Paris. III : 293.

BARROIS, *général.*
Dresde. II : 54.

BARTHÉLEMY, *chef de bataillon.*
Alfaraz. I : 60.

BASSECOURT, *chef des Valenciens.*
Uldécona. IV : 156.

BASTE, *colonel des marins de la Garde.*
Almazan. I : 73. Le Danube. II : 18. L'Espagne : 98.

BASTOUL, *général.*
Engen. II : 74. Hohenlinden : 325. Moeskirck. III : 122. Salza : 440.

BAUDIN, *lieutenant de vaisseau.*
Saint-Tropez. IV : 145.

BAUDRI (Esprit), *général.*
Beaupréau. I : 212.

BAUDRI-D'ASSON (Gabriel, *général vendéen.*
Bressuire. I : 316. Saumur : 461.

BAUSSAIN, *colonel du quarante-troisième régiment.*
Ubrique. IV : 154.

BAVIÈRE (Le prince royal de).
Abensberg. I : 3.

BAVIERE (Le roi de).
Abensberg. I : 3.

BAYARD (Le chevalier), *dit le Chevalier sans peur et sans reproche.*
Boulogne-sur-Mer. I. : 294.

BAYRAND, *général.*
Castiglione. I : 410. Céva : 419. Lody. II : 532.

BAZIN, *enseigne de marine.*
La Caroline. I. : 397.

BEAUCHATON, *colonel.*
La Drance. II : 53. Thonon. IV : 112.

BEAUDOT, *chef de brigade, aide-de-camp de Kléber*
Héliopolis. II : 309.

BEAUFORT, *chef de bataillon.*
Vista-Bella. IV : 216.

BEAUFORT, *général.*
Lagravelle. II : 283.

BEAUHARNAIS.

Voyez EUGÈNE.

BEAULIEU, *général autrichien.*

Aldenhoven. I : 44. Borghetto : 279. Bouillon : 287. Brescia : 309. Castiglione : 407. Charleroi : 443. Dégo. II : 19. Engeran. 75. Fleurus : 163. Fombio : 173. Lodi : 531. Marquain. III : 84 Millesimo : 115. Mondovi : 128. Montenotte : 142. Namur : 175. Waterloo. IV : 231.

BEAUMELLE, *officier vendéen.*

La Chabottière. I : 421.

BEAUMONT, *général.*

AUSTERLITZ. I : 155. Braunau : 303. Czarnowo : 518. Monzanbano. III : 154. Prentzlow : 329. Ulm. IV : 162. Zédenich : 246.

BEAUPUY, *général.*

Angers. I : 116. Chollet : 466. L'Eltz. II : 70. Laval : 495. Neumülh. III : 228. Savenay : 463. Wilstett. IV : 237.

BEAUREGARD, *général.*

Arlon. I : 139.

BEAUREPAIRE, *général.*

Verdun. IV : 198.

BEAUREPAIRE, *général vendéen.*

Châtillon-sur-Sèvres. I : 451.

BEAUVAIS, *général.*

Neuss. III : 228.

BEAUVEAU (le marquis de), *procureur-syndic de district.*
Chollet. I : 464.

BEAUVOLLIER, *intendant de l'armée vendéenne.*
Fontenay dans la Vendée. II : 177. Grandville : 278. Saumur. III : 458. Savenay : 463.

BECKER, *général.*
Amckland. I : 95. Lubeck. II : 543.

BECKLER, *colonel.*
Nazielsk. III : 109.

BÉLIARD, *général.*
Le Caire. I : 350, 353. Coptos : 495. Cosséir en Egypte. 505. Madrid. III : 14. Magdebourg : 30. Malte : 41, 42. Monte-di-Savaro : 139. Ostrowno : 286. Samanouth : 444. Trente : IV : 142.

BELIN, *lieutenant de marine.*
Saint-Tropez. IV : 145.

BELLAVÊNE, *général.*
Radstadt. III : 364.

BELLEGARDE, *général autrichien.*
Alexandrie-de-la-Paille. I : 59. Azmooz : 176. Gênes. II : 236. Novi. III : 256. Peschiera : 305. Ratisbonne : 370.

BELLEVILLE, *officier parlementaire.*
Naples. III : 189.

BELLUNE, (le duc de).
Voyez VICTOR.

BELOTI, *colonel.*

Valence en Espagne. IV : 176.

BENDER, *général autrichien.*

Castiglione. I : 410. Luxembourg. II : 560.

BÉNEVENT (Le prince de).

Voyez TALLEYRAND-PÉRIGORD.

BÉNIGSEN, *général russe.*

Friedland. II : 202. La Narrew. III : 206. Pulstuck : 335. Varsovie. IV : 194.

BÉON, *général vendéen.*

Quiberon. III : 352.

BÉRESFORD, *général anglais.*

L'Albuhéra. I : 37.

BERG (Le grand-duc de).

Voyez MURAT.

BERGÈRE, *commandant du génie.*

Soissons. IV : 22.

BERGERON, *capitaine.*

Alcoy. I : 42.

BERKWITH, *lieutenant-colonel anglais.*

L'Aguada. I : 25.

BERNADOTTE, *prince de Ponte-Corvo, général, maréchal de France.*

Austerlitz. I : 154. Bamberg : 186. Braunsberg : 304. Euzersdorff. II : 81. Eylau : 128. Fleurus : 162. Gradisca : 274. Haag : 293. Iglaw : 347. Jéna : 464. Lubeck : 544. Mohrungen. : III : 125. Nassau : 207. Neumarck : 226. Neuwied : 231, 233. Philisbourg : 307. Pulstuck : 335. Stockach : IV : 47. Le Tagliamento : 77. Ulm : 160. Urfar : 169.

BERNARD-DE-MARIGNY, *général vendéen.*

Mortagne. III : 157. Saumur : 462. Savenay : 463. Thouars IV : 112.

BERNERON, *général.*

Ath. I : 148. Klundert. II : 454.

BERRUYER, *général.*

Beaupréau. I : 212.

BERRY, *Adjudant-major.*

Tudela. IV : 148.

BERTHIER (Alexandre) *prince de Neufchâtel et de Wagram, général, maréchal de France.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 20. El-Arych : 144. Austerlitz : 151. Bard : 191. Berlin : 240. Brienne : 314. Castiglione : 411. Fombio. II : 174. Le Petit-Gibraltar : 257. Lodi : 532. Madrid. III : 10. Malte : 42. La Pologne : 317. Ratisbonne : 371. Rivoli : 391. Rome : 399. La Sezia. IV : 11. Ulm : 165. Vauchamp : 196.

BERTHOLLET, *membre de l'Institut.*

Bologne. I : 276. Chébreisse : 454. Malte. III : 42.

BERTIN, *général.*

Saint-Georges. II : 255.

BERTOLETTI, *général.*

Reus. III : 384.

BERTON, *général.*

Malaga. III : 38. Toulouse. IV : 138.

BERTRAND (Le comte), *général.*

Bautzen. I : 205. La Dalmatie. II : 4. Le Danube : 17. Eckmühl : 65. Leipsick : 500. L'île de Lobau : 529. Milan. III : 114. Montmirail : 148. Spandau. IV : 34. Vauchamp : 196. Vienne en Autriche : 209.

BERWICK (Le marquis de).

Bastan. I : 201.

BÉSENVAL (Le baron de)

Paris. III : 291.

BESSELIN, *marin.*

Les Aresquiers. I : 135.

BESSIÈRES, (duc d'Istrie), *général, maréchal de France.*

Austerlitz. I : 163. Ebersberg. II : 62. L'Espagne : 92, 101. Essling : 121. Lutzen : 555. Madrid. III : 7, 18. Marengo : 81. Medina : 101. Nazielsk : 108. Olmutz : 272. Penilla : 302. Pulstuck : 335. Quintanilla-del-Valle : 357. Roses : 405. Roveredo : 418. Saint-Boy : 430. Ulm. IV : 163.

BÉTEILLE, *colonel de gendarmerie.*

Celada. I : 415.

BÉTHANCOURT, *général.*

Le mont Saint-Bernard. I : 247.

BEURMANN, *général.*

Saint-Félice-de-Caudines. II : 149. Le Col-Sacro. III : 423.

BEURNONVILLE (Le comte de), *général, maréchal de France.*

La Champagne. I : 429. Consarbruck : 491. Flines. II : 167. Jemmapes : 400. Kayserslautern : 425. Maulde. III : 86. Mertzig : 108. Neuwied : 231. Paris : 295. Thulin. IV : 115. Valmy : 184.

BEUVAR, *capitaine.*

Penilla. III : 302.

BEYERMANM, *adjudant-général.*

Rothemberg. III : 413.

BEYSSER, *général.*

Machecoul. III : 3. Montaigu : 134. Nantes : 180. Noirmoutiers : 250.

BIANCHI, *général autrichien.*

Montereau. III : 144.

BIANCHINI, *caporal du sixième régiment italien.*

Oliva. III : 271.

BICLANOWSKI, *major polonais.*
La Pologne. III : 318.

BIERNASKI (Joseph), *colonel polonais.*
La Pologne. III : 318.

BIGARRÉ, *général.*
Redon. III : 373.

BIGEZ, *chef de bataillon.*
Talavera-de-la-Reyna. IV : 82.

BIGOT, *lieutenant de sapeurs napolitains.*
Caprée ou Capri. I : 391.

BILA, *général prussien.*
Amckland. I. : 95.

BILLARET, *chasseur.*
Ciudad-Rodrigo. I : 476.

BILLEMANN, *artificier.*
Caprée ou Capri. I : 392.

BILLI (DE), *général.*
Biberach. I : 259. Jéna. II : 412.

BIRON, *général.*
Châtillon-sur-Sèvres. I : 450. Colla-Bassa : 484. Parthenay. III : 299. Quiévrain : 356. Spire. IV : 37. Urgel : 170.

BISIAU, *soldat du soixante-neuvième régiment.*
Tordésillas. IV : 121.

BISSON, *général.*
Monzanbano. III : 154.

BITZE, *sergent-major de grenadiers du cent deuxième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

BIZANET, *général.*
Berg-op-Zoom. I : 235.

BLACKE, *général espagnol.*
L'Albubera. I : 37. Alfaraz : 60. Les Alpugaras : 79. Baza : 210. Belchite : 216. Espinosa. II : 119. Gironne : 266. Manisses. III : 51. La Montagne-Noire : 132. Rio-Almanzara : 386. Rio-Barbata : 386. Sagonte : 423. Santa-Fé : 447. Sénéja. IV : 9. Ubéda : 154. Valence en Espagne : 175.

BLAD, *membre de la convention nationale.*
Quiberon. III : 335.

BLAIR, *général.*
Les Alpugaras. I : 79.

BLAIS, *préposé des douanes.*
Noli. III : 254.

BLAYNEY (Lord), *général anglais.*
Malaga. III : 39.

BLANC, *adjudant de place.*
Caprée ou Capri. I : 393.

BLUCHER, *général prussien.*
Brienne. I : 313. Champaubert : 440. Merxen. III : 109. La Rothière et Dienville : 414. Vauchamp. IV : 195. Waterloo : 229.

BOBIESKI, *officier de voltigeurs de la Vistule.*
Saragosse. III : 454.

BODEREAU, *officier vendéen.*
Saint-Cyr. I : 517.

BOISGUILLON, *adjudant-général.*
Nantes. III : 184.

BOISHARDI (Chevalier de), *chef vendéen.*
Lagravelle. II : 281.

BOLLEMONT, *général d'artillerie.*
Charleroi. I : 445.

BOMBARDIER, *capitaine.*
Lagarriga. II : 219.

BOMBOIX, *carabinier.*
Ciudad-Rodrigo. I : 476.

BOMPART, *chef de division de la marine.*
Le Hoche. II : 313.

BOMPART, *capitaine du génie.*
Cadix. I : 333.

BON, *général.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 20. Alexandrie en Égypte : 50. Arcole : 134. El-Arych : 143. Boulon : 298. Le Caire : 340. Fluvia. II : 172. Gaza : 219. Jaffa en Syrie : 389. Les Pyramides. III : 337. Rahmanié : 368. Salêhié : 435. Le Tagliamento : IV : 77.

BONCHAMP, *général vendéen.*

La Chabotière. I : 423. Châtillon-sur-Sèvres : 450. Chemillé : 459. Chollet : 465. Fontenay dans la Vendée. II : 176. Montaigu. III : 134. Nantes : 180. Le Pont-de-Cé : 322. Thouars. IV : 112. Torfou : 122.

BONCHAMP (Madame).

Antraim. I : 121.

BONFANTI, *général.*

L'Italie. II : 383.

BONGARS, *officier.*

La Corogne, I. : 498.

BONHOMME, *caporal à la quarante-deuxième demi-brigade.*

Alkmaër. I : 68.

BONIVET, *amiral.*

Bastan. I : 201.

BONNAL, *caporal.*

Cassandria. I : 398.

BONNARD, *général.*

Butzbach. I : 327.

BONNAVITOT, *lieutenant au régiment de Royal-Corse.*
Caprée ou Capri. I : 392.

BONNEAU, *général.*
Bréda. I : 305. Dordrecht. II : 52. Gertruidemberg : 257. Pufflich. III : 334. Rotterdam : 415.

BONNEAU, *caporal de grenadiers.*
Gênes. II : 243.

BONNELLI, *chef de bataillon.*
L'île de Corse. I : 503.

BONNEMAIN, *colonel.*
Alcabon. I : 40.

BONNET, *général.*
Ayvaille. I : 174. Bautzen : 207. L'Espagne. II : 102, 116. Gijon : 257. Hohenlinden : 325. Iller : 349. Oviédo. III : 288. Racknitz : 361.

BONNEVAL, *général.*
Chollet. I : 466.

BONNOT, *grenadier.*
Gênes. II : 233.

BONTEMPS, *général.*
Diettickon. II : 40. Reichlingen. III. 380.

BONVOUST, *général.*

Nantes. III : 182.

BORDESOULT, *général.*

Madrid. III : 18. Medelin : 101.

BORÉ, *général autrichien.*

Cambrai. I : 371.

BORSTEL, *général prussien.*

Soissons. IV : 21.

BOTTA, *général.*

Quiberon. III : 352.

BOUCHARD, *soldat de la soixante-dix-neuvième demi-brigade.*

Nicopolis en Épire. III : 243.

BOUCRET, *général.*

Angers. I : 115. Antraine : 120. Arlon. I : 140. Belle-Ile : 221.

BOUDET, *général.*

Alla. I : 72. La Chiusa : 461. Dolée. II : 48. San-Marco. III : 68. Marengo : 78. Mouzanbano : 155. Plaisance : 312. Le Tésin. IV : 105. Ulm : 163.

BOUGON, *colonel.*

Castiglione. I : 410.

BOUILLANT, *général.*

Nantes. III : 185.

BOUILLÉ, *colonel, chef d'état-major.*
Ciudad-Réal. I : 474.

BOULARD, *général.*
Beaupréau. I : 212.

BOULOGNE, *sous-lieutenant.*
Gênes. II : 240.

BOURBON (Le duc de).
Berchem. I : 231.

BOURBOTTE, *commissaire de la convention nationale.*
Le Mans. III. 53. Saumur : 460.

BOURGEAT, *général d'artillerie.*
La Corogne. I : 497. La Gebora. II : 220.

BOURGEOIS, *colonel.*
Vich. IV. 205.

BOURGEOIS, *lieutenant au cent deuxiéme régiment*
Caprée ou Capri. I : 392. L'Italie. II : 385.

BOURILLON, *capitaine.*
La Dalmatie. II. 5.

BOURMONT, *général.*
Nogent. III. 249.

BOURRET, *chef de brigade.*
BRESCIA. I : 309.

BOURSIER, *général.*

Wagram. IV . 222.

BOUSSARD, *général.*

Amkland. I : 95. Czarnowo : 518. Lubeck. II : 543. Sagonte. III : 425. Uldecona. IV : 156.

BOUTIVELLE, *lieutenant.*

Lamota-de-Toro. II : 467.

BOUVET, *capitaine de marine.*

La frégate l'Iphigénie. II. 357. Les îles de Loss : 537.

BOUVIER, *colonel du onzième régiment de dragons.*

Eylau. II : 132.

BOYER, *général.*

Bassussary. I : 200. Méry. III : 1[illegible]. Millesimo : 116. Valencia-de-San-Juan. IV : 180.

BRABANT, *grenadier.*

Marengo. III : 82.

BRAGUÉRAS, *chef de bataillon.*

Astorga. I : 147.

BRAND, *capitaine de grenadiers.*

Bilbao. I : 266.

BRANDON, *sergent au cinquante-deuxième régiment.*

Caprée ou Capri. I : 392.

BRARD, *soldat du soixante-seizième régiment.*
Ulm. IV : 168.

BRAVASTRO, *officier de grenadiers liguriens.*
Gênes. II : 247.

BRAYER, *général.*
Bienvenida. I : 260. La Roche-Servière. III : 394. La Sierra-Moréna. IV. 14.

BRICHE, *général.*
L'Albuera. I : 37. Fuente-de-Cantos. II : 203. Olivença. III : 272. Rambervillers : 369.

BRIDPORT (Lord), *amiral anglais.*
Belle-Ile. I : 220.

BRIMONT, *sergent de chasseurs.*
Cairo. I : 357.

BRIQUEVILLO, *colonel.*
Namur. III : 178.

BROCHARD, *général.*
Séminara. IV : 8.

BROCHETTI, *officier napolitain.*
Caprée ou Capri. I : 391.

BROUARD, *général.*
L'île d'Aix. I : 27.

BROUSSIER, *général.*
Andria. I : 114. Italie. II : 384. Maloiaroslavetz. III : 40. Naples : 195. Ostrovno : 284.

BRUEYS, *amiral.*

Aboukir. I : 4. Boulogne-sur-Mer : 294. Malte. III : 42.

BRUNE, *capitaine.*

Le Col-du-Mont. I : 484.

BRUNE, *général, maréchal de France.*

Alkmaër. I : 63. Bassano : 197. Berne : 250. San-Marco. III : 68. Saint-Michel : 111. Monzanbano : 153. Peschiera : 305. Rivoli : 392. Rugen : 419. Salionza : 438. Stralsund. IV : 64.

BRUNET, *général.*

Belvédère. I : 224. Brouis : 315, 316. Colla-Bassa : 484. Roses. III : 413.

BRUNI, *archiprêtre de Montechiaro.*

Acqui. I : 14.

BRUNOT, *aide-de-camp de Murat.*

Languenau. II : 479.

BRUNSWICK (Le prince de), *général autrichien.*

Aix-la-Chapelle. I : 31. Fleurus. II : 167. Ligny-sous-Fleurus : 509.

BRUNSWICK (Le duc de), *général prussien.*

Amsterdam. I : 99. Bergzabern : 236. Biesme : 262. La Champagne : 426. Francfort-sur-le-Mein. II : 186. Geisberg : 223. Jéna : 411. Nerwinde. III : 218. Thionville. IV : 110. Valmy : 184.

BRUYÈRE, *général.*

Braunsberg. I. 304 Cadix : 336. Eylau. II : 131. Fougères : 179. Guttstadt : 293. Madrid. III : 14. Ostrowno : 283. Smolensk. IV : 18. Wurtchen : 242.

BUBNA, *général autrichien.*

France. II : 180. Genève : 252.

BUCALOWITZ, *général autrichien.*

Urfar. IV : 169.

BUFFON (Victor de), *lieutenant d'infanterie.*

Saragosse. III : 453.

BUJET, *général.*

Cadibona. I : 332. Kœnigsberg. II : 457. Lerida : 505.

BULOW, *général prussien.*

Anvers. I : 125. Hoyerswerda. II : 340. Laon : 481. Namur. III : 176. Soissons. IV : 20. Waterloo : 226.

BULTÉ, *chef de bataillon.*

Santo-Domingo. III : 448.

BUONAPARTE (Jérôme).

Breslaw. I : 310. Brieg : 313. Glatz. II : 266. Glogaw : 268. La Hesse : 312. Neiss. III : 211. Plassemberg : 312. Schweidnitz : 467. Waterloo : 226.

BUONAPARTE (Joseph).

Alcabon. I : 38. Almonacid : 78. Capoue : 386. L'Espagne.

II : 98. Gaëte : 212. Isola : 378. Lango-Negro : 478. Madrid. III : 17. Monte-Cocaza : 139. Naples : 199. Rome : 398. Séminara. IV : 8. La Sierra-Moréna : 13. Sora : 29. Talavera-de-la-Reyna : 80. Uclès : 155.

BUONAPARTE (Louis).

Le Hanovre. II : 300.

BUONAPARTE (Napoléon).

Abensberg. I : 2. Aboukir : 4, 7. Saint-Jean-d'Acre : 15. Ajaccio : 32. Alexandrieen Egypte : 47. Alexandrie-de-la-Paille : 58, 60. Amckland : 95. Amphingen : 96. Ancône : 104, 112. Anghiari : 117. Aoste : 126. Arcis-sur-Aube : 129. Arcole : 129. Arezzo : 136. El-Arych : 143, 145. Augsbourg : 149. Austerlitz : 150. Bagnasco : 184. Bard : 192. San-Bartolomeo : 195. Bassano : 196. Bautzen : 204. Bène : 227. Bergfried : 234. Berlin : 238. Le mont Saint-Bernad : 240. Biberach : 257. Bilbao : 265. Binasco : 267. Blamont : 271. Bologne : 275. Bordeaux : 279. Borghetto : 279. Boulogne-sur-Mer : 289, 292. Bourg-en-Bresse : 300. Braunau : 303. Braunsberg : 304. Breda : 306. La Brenta : 307, 308. Brescia : 309, 310. Brienne : 313. La Brunette : 318. Brunn : 319. Le Caire : 340, 343, 344. Cairo : 358. Caldéro : 363. Caldiéro : 364. Calvi en Corse : 368. Cana en Egypte : 373. Cannes : 376. Le Cap-Français : 380. Carpénédolo : 397. Castel-Franco : 401. Castellaro : 406. Castel-Novo en Piémont ; 407. Castiglione : 408. Cérea : 417. Ceva : 420. Cezio : 420. Champaubert : 440. Charleroi : 446. Château-Thiéry : 446. Châtillon en Piémont : 448. Chébreisse : 454. Chérasco : 459. La Chiusa : 461. La Chiusella : 462. Chivasso : 463. Clagenfurt : 478. Coire : 482. Coni : 490. La Corona : 500. L'île de Corse : 502. Cossaria : 504. Craonne : 510. Crémone : 511. Custrin : 516. Czarnowo : 518. Czentochow : 518. Dantzick. II : 9, 17. Le Danube : 17.

Dégo : 19. Diernstein : 27. Dolée : 48. Dresde : 53. Ebersberg : 63. Elchingen : 6[illegible]. Enzersdorff : 81. L'Espagne : 87, 88, 90, 99, 104, 105, 106, 108. Essling : 119. Eylau : 129. Fuenza ; 135. La Favorite : 143. Ferrare ; 150. Fleurus : 165. Florence : 170. Fossano : 179. Friedland : 290. Gaza : 219. Gênes : 226, 246. Saint-Georges : 254. Goritz : 272. Governolo : 274. Gradisca : 274. Guntzbourg : 292. Guttstadt : 293. Hanau : 296. Heilsberg : 304. Hohenlinden : 318. Hollabrunn : 328. Hundsmarck : 341. Imola : 349. L'Inn : 355. L'Italie : 386. Jaffa en Syrie : 388. Jéna : 403. Landshut : 477. Laon : 481. Saint-Laurent-de-la-Mouga : 486. Le Lech : 499. Leipsick : 500. Ligny-sous-Fleurus : 506. Livourne : 524, 525. Lodi : 532. Lutzen : 554. Madrid. III : 7. Magdebourg. : 29. Malte : 41. Mantoue. : 57, 65. San-Marco : 68. Marengo : 69. Marienzell : 83. Memmingen : 105. Milan : 112, 113 : 114. Millesimo : 115. Modène : 118. Mondovi : 128. Montebello : 135. Montenotte : 142. Montmirail : 147. Le Mont-Tabor : 150. Moscou : 159. La Moskwa : 159. Namur : 176. Nangis : 178. Naples : 191, 199. La Narrew : 206. Neubourg : 225. Nuremberg : 268. Olmutz : 272. Ostrowno : 284. Paris : 293, 294, 297. Parme : 298. Pavie : 300., 301. Pizzighitone : 311. Plaisance : 311. Plassemberg : 312. Le Pô. 313. Polotsk : 321. Prièros : 330. Primolan : 331. Les Pyramides. : 336. Quaquoun : 338. Rahmanié : 367. Ratisbonne : 371. Reichlingen : 373. Reims : 381. Rivoli : 387. Rome : 397. Roses : 403. Rosette : 413. Roveredo : 417. Rugen : 419. Salamanque : 433. Salêhié : 434. Samanouth : 442. Sédimam. IV : 2. Smolensk : 17. Soissons : 19. Soldau : 27. Somo-Sierra : 28. Spire : 39. Stralsund : 59, Suez : 66, 68. Le Tagliamento : 76, 78. Tann : 83. Les Terres-Australes : 98. Le Tésin : 104. Tilsit : 117. Tortone : 125. Toulon : 131. Toulouse : 137. Trieste : 144. Tudéla : 146. Turin : 148, 152. Ulm : 157, 163. Urbin : 168. Le Var : 193. Varsovie : 194. Vauchamp. : 195. Verceil : 197.

Vérone ; 200. Vienne en Autriche : 207. Wachau : 217. Waterloo : 227. Wilna : 236. Wurtchen : 239. Zuntersdorff : 246.

BUREAU DE PUSY, *capitaine.*

Valencia-de-San-Juan. IV : 181.

BURTHE, *colonel du quatrième régiment de hussards.*

Lérida. II : 503. Saragosse. III : 454.

BUXHOEVDEN, *lieutenant-général d'infanterie russe.*

Austerlitz. I : 157.

CADOUDAL (Georges).

Voyez GEORGES.

CAFFARELLI, *général.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 17. Alexandrie en Égypte : 51. El-Arych : 143. Austerlitz : 155. Bilbao : 265.

CAFFIN, *général.*

Chemillé. I. : 457. Chollet : 469.

CAGNAZZOLI, *chef de bataillon.*

Redon. III : 373.

CAILLEAU, *général vendéen.*

La Chabotière. I : 421.

CALDER, *amiral anglais.*

Le Cap-Finistère. II : 160.

CALMEAU, *lieutenant.*

CADIX. I : 336.

CALVIN, *général.*

Naples. III : 195.

CAMBRAI, *général.*

San-Giovanni. II : 265.

CAMBRIGDE (Le duc de), *fils du roi d'Angleterre.*

Le Hanovre. II : 298.

CAMBRONNE, *général.*

Waterloo. IV : 229.

CAMPANA, *général.*

La Narrew. III : 206.

CAMPO-VERDE, *général espagnol.*

Figuières. II : 154.

CAMBELL, *major-général anglais.*

Alméida. I : 76.

CAMUS, *chef de bataillon au vingt-huitième régiment d'infanterie légère.*

Saragosse. III : 454.

CANCLAUX, *général.*

Machecoul. III : 3. Nantes : 181. Quiberon : 345.

CANOSA (Le prince de), *général napolitain.*

Seminara. IV : 8.

CANUEL, *général.*

Savenay. III : 463.

CAPRAIX, *chef de frégate.*
Scylla. III. : 468.

CARAFA, *officier d'état-major.*
Caprée ou Capri I. : 391.

CARAMAN, *officier.*
Craonne. I : 510.

CARDAILLAC, *cadet, sergent au régiment d'Isembourg.*
Caprée ou Capri. I : 392.

CARDELL, *général suédois.*
Amckland. I : 96. Stralsund. IV : 63.

CARLES, *général.*
Ypres. IV : 245.

CARMICHAEL, *général anglais.*
Santo-Domingo. : III. 450.

CARNOT (Le comte), *général du génie.*
Anvers. I : 125. Landrecies. II : 475.

CARO (Don Ventura), *général espagnol.*
Saint-Jean-de-Luz. II : 390. Saint-Jean-Pied-de-Port : 394. Sagonte. III : 424.

CAROLINE, *reine des deux Siciles.*
Seminara. IV : 8.

CARPENTIER, *général.*
Beauséjour. I : 214. Le Mans. III : 55.

CARRERA (La), *général espagnol.*
Badajoz. I : 181. La Gebora II : 222.

CARTEAU, *général.*
Paris. III : 293. Toulon. IV : 130.

CASA-BIANCA : *général.*
Chambéry. I : 425. L'île de Corse : 500. Turin. IV : 150.

CASA-BIANCA, *capitaine de marine.*
Aboukir. I : 5.

CASALTA, *général corse.*
L'île de Corse. I : 502.

CASOULT, *fusilier.*
Fuentel-Sanco. II : 205.

CASSAIGNE, *général.*
Monzanbano. III : 154.

CASTANOS ; *général espagnol.*
Burgos. I : 324. Madrid. III : 17.

CASTEJON, *général espagnol.*
La Sierra-Morena. IV : 15.

CASTELLAR (Le marquis de), *général espagnol.*
Madrid. III : 10.

CASTIGLIONE (Le duc de).
Voyez AUGEREAU.

CASTRO, *général espagnol.*
Reus III : 383.

CATHELINEAU, *général vendéen.*

Beaupréau. I : 213. Chollet : 464. Saint-Florent. II : 171. Nantes. III : 180. Saumur : 458.

CATHERINE II, *impératrice de Russie.*

Amckland. I : 95.

CANCOLT, *capitaine.*

Les Sables-d'Olonne. III : 421.

CAULAINCOURT, *général.*

L'Espagne. II : 97. La Moskowa. III : 162.

CAUSSE, *général.*

Dégo. II : 19. Millésimo. III : 115.

CAVAGNAC, *général.*

Messine. III : 110. Montaigu : 134. Sora. IV : 29. Le Splugen : 40.

CAZEAUX, *colonel du dix-huitième régiment d'infanterie légère.*

La Dalmatie. II : 2.

CAZELIN, *canonnier de marine.*

Algésiras. I : 63.

CELLIER, *sergent-major du régiment d'Isembourg.*

Caprée ou Capri. I : 392.

CERILLO, *officier au premier régiment napolitain.*

Caprée ou Capri. I : 392.

CÉRUTI, *officier napolitain.*

Caprée ou Capri. I : 391.

CERVONI, *général.*

Lodi. II : 532. Millésimo. III : 116. Ratisbonne : 370.

CÉSAR (Julius Caius), *empereur romain.*

Boulogne-sur-Mer. I : 293.

CÉVA, *général autrichien.*

Montenotte. III : 143.

CHABERT, *général.*

Les Albères. I : 35.

CHABOT, *général.*

Quiberon. III : 343.

CHABRAN, *général.*

Azmooz. I : 177. Le mont Saint-Bernard : 247. Coire : 481. L'Espagne. II : 95. Guèchenen : 289.

CHAILLON-DE-LA-GUÉRINIÈRE, *chef vendéen.*

Saumur. III : 461.

CHALBOF, *général.*

La Châteigneraye. I : 447. Châtillon-sur-Sèvres : 451. Chollet : 465. Coron : 498. Fontenay dans la Vendée. II : 176.

CHALIER, *officier municipal.*

Lyon. II : 562.

CHAMBERTIN, *général.*

Antraim. I : 120.

CHAMBON, *général.*

Châtillon-sur-Sèvres. I : 451.

CHAMPIONNET, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 32. Altenkirken : 87. Amberg : 94. Andria : 114. Aquila : 127. Arlon : 141. Azmooz : 176. Bamberg : 186. Butzbach : 328. La Calabre : 358. Calvi en Labour : 368. Capoue : 382. Charleroi : 443. Civita-Castellana : 477. Coni : 490. Costheim : 506. Dusseldorf. II : 59. Ehreinbreistein : 66. Fenestrelles : 150. Fleurus : 183. Gaëte : 212. Gênes : 226 : Genola : 252 ; Kitzingen : 449. Maestricht. III : 27. Montabaur : 132. Naples : 191. Neuwied : 229, 233. Niderbach : 247. Ostende : 283. Otricoli : 287. Rome : 399. Stockach. IV : 45. Terni : 94.

CHANCEL, *général.*

Condé. I : 488.

CHANERAUX, *colonel.*

Bienvenida. I : 260.

CHAPUIS, *général.*

Cateau-Cambresis. I : 414. Landrecies. II : 474.

CHARBONNIER, *général.*

Aussoy. I : 150. Beaumont : 211. Cateau-Cambresis. 415. Charleroi : 442. Menin. III : 106.

CHARBONNIÈRE, *lieutenant.*

Caldiéro. I : 367.

CHARETTE, *général vendéen.*

Aizenai. I : 32. Beauséjour : 214. Brouzil : 317. La Cha-

botière : 420. Chemillé : 459. Saint-Colombin ; 486. Saint-Cyr : 516. L'île-Dieu. II : 46. Freligné : 192. Saint-Fulgent : 209. Luçon : 550. Machecoul. III : 2, 4. Montaigu : 133. Nantes : 181. Noirmoustier : 250. Quiberon : 347. Torfou. IV : 122.

CHARLES (Le prince), *archiduc d'Autriche, général autrichien.*

L'Aar. I : 1. Abensberg : 2. Airolo : 25. Altenkirken : 87. Azmooz : 176. Bruschall : 320. Caldiéro : 364. Castel-Franco : 401. Clagenfurth : 478. Eckmül. II : 64. L'Eltz : 70. L'Ens : 79. Etlingen : 124. Feldkirk : 145. Frauenfeld : 189. Friedberg : 197. Goritz : 272. Hundsmarck : 342. Kaysersthul : 427. Kehl : 440. Kitzingen : 449. Limbourg : 521. Le Muttenthal. III : 172. Nereshein : 212. Nerwinde : 219. Neumarck : 227. Oss. : 281. Pfullendorf : 305. Radstadt : 363. Reichlingen : 374. Schliengen : 466. Stockach. IV : 46. Le Tagliamento : 76, 78. Vérone : 202.

CHARLET, *général.*

Bellegarde. I 219. Belver : 225. Bézala : 254.

CHARROY, *adjudant-commandant.*

Alta-Fouilla. I : 80.

CHARTON, *général.*

Castellaro. I : 405.

CHARPENTIER, *général.*

Clacy. I : 478. Machecoul. III : 4. Wachau. IV : 217.

CHARTRES (Le duc de).
Voyez ORLÉANS (le duc D').

CHASSE, *grenadier suisse.*
Llottep près de Zurich. II : 453.

CHASSELOUP-LAUBAT, *général.*
Arlon. I : 141. Peschiera. III : 305.

CHASSEY, *général hollandais.*
L'Espagne. II : 101.

CHASTAGNAC, *capitaine du soixante-neuvième régiment.*
Tordesillas. IV : 121.

CHATEAU, *général.*
Montereau. III : 144.

CHATELER (Le marquis de), *général autrichien.*
Cassano. I : 400. Le Tyrol. IV 153.

CHAUDRON-ROUSSEAU, *général.*
Talavéra-de-la-Reyna. IV : 79.

CHAURET, *caporal d'artillerie suisse.*
Caprée ou Capri. I : 392.

CHAUVEAU, *chef de bataillon.*
La Saulce. III : 457.

CHAUVEL, *général.*
Bienvenida. I. : 260.

CHAVARDÈS, *adjudant-commandant.*
Caprée ou Capri. I : 387. Solaro. IV : 23.

CHAZOT, *général.*
La Champagne. I : 428. Mertzig. III : 108.

CHERBIN, *capitaine.*
Le Mont-Cenis. I : 416.

CHÉRIN, *général.*
Klotten près de Zurich. II : 452. Neuwied. III : 234. Quiberon : 345.

CHEVERT, *lieutenant-général.*
Le Caire. I : 355.

CHEVIGNÉ-DE-LA-CARIE, *général vendéen.*
Freligné. II : 193.

CHEVILLY, *aide-de-camp.*
Xérès. IV : 244.

CHIPAULT, *chef d'escadron.*
Heilsberg. II : 304.

CHLOPISKI, *général.*
Fuenté-Santa. II : 204. Sagonte. III : 425. Saragosse : 454. Tortose. IV : 126.

CHLUSAWETZ, *chef de bataillon.*
Méquinenza. III : 107.

CHODRON, *capitaine.*

Gênes. II : 239.

CHOUAN (Jean), *chef vendéen.*

La Gravelle. II : 281.

CHRISTIANI, *général italien.*

Bar-sur-Aube. I : 188. Gué-à-Trème. II : 288.

CHRISTINE (L'archiduchesse), *gouvernante des Pays-Bas.*

Lille. II : 512.

CHRISTOPHE, *colonel.*

La Puebla-de-Benaguacil. III : 332.

CHRISTOPHE, *général africain.*

Le Cap-Français. I : 381.

CLAIRFAIT, *général autrichien.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Baalon : 180. Castrel : 413. La Champagne : 428. Courtrai : 508. La Glisuelle. II : 267. Hooglede : 338. Limbourg : 515. Longwy : 534, 535. Mayence. III : 98. Montmédi : 146. Nerwinde : 219. Valmy. IV : 188. Watignies : 230.

CLAPARÈDE, *général.*

Ebersberg. II : 62. Fuentès-de-Onora. 208. Racnitz. III : 361.

CLARKE (Duc de Feltre), *général, maréchal de France.*

Arcole. I : 135. Bingen : 270.

CLAUSE, *sergent de sapeurs.*
Tortose. IV : 127.

CLAUSEL, *général.*
Bassussary. I : 200. Bordeaux : 279. La Dalmatie. II : 4. Pénilla. III : 302. Salamanque : 433. Toulouse. IV. 138.

CLAYE (DE), *général autrichien.*
Cambrai. I : 371.

CLÉMENT, *général.*
Livourne. II : 525. Ratisbonne. III : 370.

CLOUET, *chef de bataillon du génie.*
Cadix. I : 336.

COBOURG (Le prince de Saxe), *général autrichien.*
Aix-la-Chapelle. I : 31. Aldenhoven : 44. Breda : 305. Bruxelles : 321. Charleroi : 445. Courtrai : 509. Famars. II : 138. Fleurus : 161. Landrecies : 475. Watignies. IV : 230.

COCHET, *chef de bataillon au dixième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

COEHORN, *adjudant-général.*
Hohenwil. II : 327. Kayserslautern : 426. Neubourg. III : 224.

COLAS, *chef de bataillon.*
L'Italie. II : 383.

COLAUD, *général.*

Altenkirken. I : 83. Amberg : 94. Butzbach : 328. Sulzbach. IV : 70.

COLBERT, *général.*

Barbastro. I : 189. Jéna. II : 412. Prièros. III : 329. La Raab : 360. Tudela. IV : 146.

COLIN, *chef vendéen, commandant de cavalerie.*

Fréligné. II ; 193.

COLIN, (Claude), *fusilier.*

Ichenhausen. II : 347.

COLLETA, *officier napolitain.*

Caprée ou Capri. I : 391.

COLLI, *général piémontais.*

Bène. I : 227. Mondovi. III : 128. Montenotte : 142. Novi : 259.

COLLOREDO, *général autrichien.*

L'Italie. II : 382.

COMBASSIRE, *lieutenant.*

Bilbao. I : 266.

COMBELLE, *colonel.*

Uclès. IV : 155.

COMETI, *caporal du régiment Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

COMPANS, *général.*

Austerlitz. I : 168. Bautzen : 207. Lutzen : II : 556. La Moskwa. III : 160. Wachau. IV : 219.

COMPÈRE, *général.*

Naples. III : 204. Le Wahal. IV : 225.

CONDÉ (Le prince de), *commandant le corps des émigrés.*

Berchem. I : 231. Bergzabern : 236. Bussingen : 326. La Champagne : 431. Constance : 494.

CONEGLIANO (Le duc de).

Voyez MONCEY.

CONNIL, *adjudant-major.*

Hohenlinden. II : 326.

CONRAD, *général d'artillerie.*

Marengo. III : 82.

CONROUX, *général.*

Aboumana. I : 12. Bornos : 285. Le Caire : 347. Le Danube. II : 18. Jéna : 412. Lambach : 466. Vienne. IV : 208.

CONSTANTIN, *enseigne de vaisseau.*

L'Ile-d'Aix. I : 29.

CONSTANTIN (Le grand-duc), *frère de l'empereur de Russie.*

Austerlitz. I : 150. San-Giovanni. II : 260. Tilsit. IV : 117.

COOKE, *général anglais.*

Berg-op-Zoom. I : 235.

COPONS, *général espagnol.*

Cadix. I : 336.

CORBINEAU, *général.*

Alcala-Réal. I : 41. Eylau. II : 132. Reims. III : 381.

CORDELIER, *général.*

Chollet. I : 470.

CORMATIN, *général vendéen.*

Grandchamp. II : 275.

COSTE, *capitaine.*

Badajoz. : 182.

COSTILLE, *sergent d'artillerie suisse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

COTTENET, *officier de la légion coloniale.*

Santo-Domingo. III : 448.

COTTEREAU (Les quatre frères), *chouans.*

La Gravelle. II : 280.

COUIN, *général d'artillerie.*

Madrid. III : 20.

COURBIÈRES, *général.*

Verdun. IV : 193.

COURTEN, *général espagnol.*

Bugnols. I : 185. Collioure : 485.

COUSTARD, *général.*
Saumur. III : 461. Le Splugen. IV : 40.

COUTY, *capitaine au quatre-vingt-unième régiment.*
Castillo. I : 413.

COX (William), *général anglais.*
Alméida. I : 75.

CRACAU, *chef de patrisans prussiens.*
Dantzick. II : 10.

CRANFORD (Lord), *lieutenant-général anglais.*
Alméida. I : 74, 75.

CRAVEY, *général.*
San-Bartolomeo. I. 195. Cézio : 420.

CRAWFURD, *général anglais.*
Buzaco. I : 330. Ciudad-Rodrigo : 476.

CRESPO, *général espagnol.*
Bilbao. I : 263. Deva. II : 25.

CRETIN, *colonel.*
Gijon. II : 257.

CROST, *sergent au régiment d'Isembourg.*
Caprée ou Capri. I : 392.

CUESTA, *général espagnol.*
Almonacid. I : 77. Médelin. III : 100. Talavera-de-la-Reyna. IV : 79.

CURELLY, *chef d'escadron au vingtième régiment de chasseurs.*

Alta-Fouilla. I : 81.

CURIAL, *général.*

Essling. II : 121. Hanau : 296.

CUSTINE, *général.*

Bingen. I : 269. Francfort-sur-le-Mein. II : 184, 185. Herxheim : 311. Hocheim : 313. Kœnigstein : 458. Landau : 468, Mayence. III : 87. Mertzig : 108. Oberflesheim : 268. Porentrui : 325. Spire. IV : 37. Worms : 239.

CZAROTINSKI, *prince russe.*

Austerlitz. I : 172.

CZERNICHEW (Le comte de), *colonel, aide-de-camp de l'empereur Alexandre.*

Essling. II : 123.

DABOVILLE, *général.*

Cadix. I : 336.

DAENDELS, *général hollandais.*

Alkmaër. I : 63. L'île de Bommel : 277. Boxtel : 302.

DAGOBERT, *général.*

Belvédère. I. : 224. Campredon : 373. Colla-Bassa : 484. Monteilla. III : 140. Urgel. IV. 170. Vernet : 199. Villefranche-de-Conflans : 214.

DAGUISO, *aide-de-camp du général espagnol Palafox.*
Alfaraz. I : 60.

DAISEMBERG, *lieutenant au troisième régiment des chevau-légers de Linange.*
Le Tyrol. IV : 153.

DALBERG (Le duc), *conseiller d'etat.*
Paris. III : 295.

DALES, *général autrichien.*
Castel-Novo en Piémont. I : 407.

DALHEIM, *général autrichien.*
San-Giovanni. II. 264.

DALLEMAGNE, *général.*
Austerlitz. I : 171. Castiglione : 410. Ehreinbreistein. II : 67. Fiombio : 173. Governolo : 274. Lodi : 532. Mantoue. III : 57. Roveredo : 418.

DALLOS, *major autrichien.*
Kehl. II : 434.

DALMATIE (Le duc de).
Voyez SOULT.

DALTON, *adjudant-général.*
Plaisance. III : 312.

DALUI, *sergent de la garde royale.*
Caprée ou Capri. I : 391.

DAMAS, *général.*

L'île d'Aix. I : 28. Naples. III : 204.

DAMAS, *général vendéen.*

Quiberon. III : 352.

DAMBROWSKI, *général.*

Arroyo-lo-Molinos. I : 142.

DAMMARTIN, *général d'artillerie.*

Pavie. III : 301.

DAMOGNÉ, *chef vendéen.*

Saumur. III : 460.

DAMPIERRE, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Bruxelles : 321. Condé : 488. Famars. II : 137. Jemmapes 396. Quiévrain : 335. Le Splugen. II : 42.

DANICAN, *général.*

Angers. I : 115.

DANTZICK (Le duc de).

Voyez LEFEBVRE.

DARÇON, *général.*

Breda. I. : 304. Gertruidemberg. : II 255.

DARNAUD, *général.*

Gênes. II : 244.

DARNAUDAT, *adjudant-général.*

Andaye. I : 113. La Croix-des-Bouquets : 512.

DARRICAU, *général.*

Bassussary. I : 200.

DAULTANNE, *général.*

Jena. II : 411. Pulstuck. III : 335.

DAUMESNIL, *major de la garde.*

Wagram. IV : 223.

DAUMONT, *général.*

Fleurus. II : 165.

DAURIEZ, *général.*

Kayserslautern. II : 425.

DAUTZE, *chasseur.*

Tarrega. IV : 90.

DAVENAY, *colonel.*

Heilsberg. II : 304.

DAVID, *général.*

Alkmaër. I : 65.

DAVIDOWICH, *général autrichien.*

Bellurn. I : 222. La Brenta : 308. Castel-Novo en Piémont : 407. Le Splugen. IV : 44.

DAVOUST, *duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmülh, général, maréchal de France.*

Abensberg. I : 3. Abou-Girgé : 4. Austerlitz : 154. Bénéadi : 228. Berlin : 239. Borislow : 283. Byr-el-Barr en

Égypte : 331. Custrin : 516. Czarnowo : 518. Diersheim. II : 31. Engerau : 75. Eylau : 131. Golymin : 269. L'Inn : 355. Jéna : 411. Leipsick : 500. Lopaczim : 536. Magdebourg. III : 29. Maloiaroslavetz : 40. Marienzell : 83. Mohilow : 124. La Moskwa : 163. Nazielsk · 209. Pulstuck : 335. Ratisbonne : 371. Samanouth : 442. Smolensk. IV : 18. Souaqui : 31. Syene : 74. Tann : 83. Thèbes en Egypte : 108. Tilsitt : 116. Ulm : 160. Vernet : 199. Wagram : 220. Wilna : 236.

DEBELLE, *général.*

Montélimart. III : 140. Neuwied : 234. Novi : 259. Valence en Dauphiné. IV : 174.

DEBEUNE, *sergent au cent quinzième régiment.*

Alta-Fouilla. I : 80.

DEBRUN, *général.*

Blascheidt. I : 272. Grunnevald. II : 288. Rhinfels. III : 385.

DECAEN, *général.*

Alta-Fouilla. I : 79. Appenwirh : 126. Breda : 306. L'Ens. II : 79. Saint-Felice-de-Caudines : 149. Lagarriga : 218. Hohenlinden : 326. Kehl : 433. Néreisheim. III : 215. Neubourg ; 221. Saint-Privat : 331. La Salza : 439. La Sémillante. IV : 6. Stockach : 57. Tarragone : 88.

DÉCOUZ, *général.*

Brienne. I : 314. Dresde. II : 54. L'île de Lobau : 529.

DECRÈS, *contre-amiral.*

Le Guillaume-Tell. II : 290. Malte. III : 43.

DEDON, *général d'artillerie.*
Reichlingen. III : 378. Saragosse : 453.

DÉDONAL, *chef de bataillon.*
Aracéna. I : 128.

DEFLERS, *général.*
Breda. I : 305.

DEFRANCE, *général.*
Château-Thierry. I : 447.

DELAAGE, *général.*
Arlon. I : 139. Consarbruck : 492.

DELAGRAVE, *commandant d'un bataillon d'élite.*
Astorga. I : 147.

DELATRE, *général.*
Bagnols. I : 184.

DELAUNAY ; *chef vendéen.*
Freligné. II : 193.

DELAURE, *général.*
La Dalmatie. II : 8. Diettickon : 41.

DELBREL, *commissaire de la convention nationale.*
Saint-Laurent-de-la-Mouga. II : 484.

DELBROC, *général.*
La Raab. III : 359.

DELEAU, *chef de bataillon.*

Valdéras. IV : 174.

DELELÉE, *aide-de-camp du général Saint-Cyr.*

Moeskirk. III : 123.

DELFORT, *général anglais.*

Custatta. I : 515.

DELMAS, *général.*

L'Adige. I : 22. Bois-le-Duc : 274. Cassano : 399. Engen. II : 74. Sainte-Lucie : 548. Le Magnan. III : 33. Moeskirck : 122. Radstadt : 363. Reichlingen : 377. Salionza : 438.

DELORD, *officier d'état-major.*

Caprée ou Capri. I : 391.

DELORT, *général de cavalerie.*

Custatta. I : 514. Fleurus. II : 166. Gironne : 266. Ligny-sous-Fleurus : 509. Sagonte. III : 425. Vich. IV : 205. Yécla : 244.

DELZONS, *général.*

Castel-Novo en Dalmatie. I : 406. La Dalmatie. II : 4. Maloiaroslavetz. III : 40. Ostrovno : 284, 285, 286. Raguse : 365.

DEMIERS, *chef de partisans autrichiens.*

Nuremberg III : 265.

DEMONT, *général.*

Azmooz. I : 177. Eckmülh. II : 65.

DENANO, *adjudant-général.*

Le Caire. I : 341.

DÉPINAY, *général.*

Milan. III : 112.

DERFELDEN, *général russe.*

Novi. III : 260.

DEROY, *général.*

Abensberg. I : 3. Eckmühl. II : 65. Kosel : 460. Lowers 542.

DESAIX, *général.*

Aboukir. I : 7. Les Alb : 33. Alexandrie en Égypte : 50. Baden : 183. Bergzabern : 237. Biberach : 256. Bouxweiller : 300. Byr-el-Barr en Egypte : 330. Le Caire : 341. Chambéry : 425. Cosséir : 505. Diersheim. II : 30. Etlingen : 125. Fränkenthal : 188. Freibach : 192. Geisenfeld : 225. L'Italie : 381. Saint-Julien : 418. Kelh : 435, 439. Malte. III : 41, 42. Montmélian : 147. Néreishein : 215. Neumulh : 228. Oss : 280. Les Pyramides. III : 336. Radstadt : 363. Rahmanié : 368. Renchen : 382. Roverédo : 418. Samanouth : 442. Schliengen : 465. Sédiman. IV : 2. Souaqui : 31. Souhama : 31. Syène : 74. Thémé : 109. Thonon : 112.

DESBŒUFS, *lieutenant au quatre-vingt-unième régiment.*

Castillo. I : 413.

DESCARS (Le comte), *général.*

Valence en Dauphiné. IV. 174.

DESESSARTS, *général vendéen.*
Antraim. I : 122. Saumur. III : 459. Savenay. III : 463.

DESFOURNEAUX, *général.*
L'Africaine. I : 24. Les Gonaïves. II : 271.

DESGENETTES, *médecin en chef de l'armée.*
Saint-Jean-d'Acre. I : 21. Malte. III. 42.

DESJARDINS, *général.*
Beaumont. I : 212. Binche : 267. Eylau. II : 132.

DESMARETS, *commandaut de la place.*
Orchies. III : 279.

DESMARETS, *maréchal-des-logis de gendarmerie.*
Ayerbe. I. 173.

DESMARS, *lieutenant de hussards.*
Benicarlo. I : 229.

DESMICHELS, *lieutenant de chasseurs.*
Nuremberg. III : 266.

DESMOTTES, *adjudant-général.*
Arlon. I : 138.

DESNOUETTES.
Voyez LEFEBVRE.

DESROCHES, *adjudant-commandant.*
Truxillo. IV : 146.

DESOL-DE-GRISOLLES, *chef vendéen.*
Redon. III : 373.

DESOLMES, *officier de volontaires.*
Saint-Jean-Pied-de-Port. II : 395.

DESPANA (Carlos), *général espagnol.*
La Gébora. II : 221.

DESPEAUX, *général.*
Binche. I : 268.

DESPERRIERS, *général.*
Ampfingen. I : 97. Arlon : 139. Moëskirck. III : 123.

DESPINDY, *général.*
Castel-Genest. I : 404.

DESPINOIS, *général.*
Castiglione. I : 410.

DESPLANCHES, *enseigne de vaisseau.*
La Caroline. I : 397.

DESSALINES, *général.*
Santo-Domingo. III : 447.

DESSEIN, *général.*
Béra. I : 230. Bilbao : 263. Fontarabie. II : 175.

DESSOLES, *général.*
Alcabon. I : 39. Bormio : 283. Gassano : 398. Les Engadines. II : 73. Novi. III : 256. Turin. IV : 150. Ubéda : 154.

DESTAING, *général.*
Aboukir. I : 8. Alexandrie en Egypte : 56.

DESTRÉES, *général.*
Caprée ou Capri. I. 387.

DETRÉES, *chef de brigade.*
Salêhié. III : 436.

DETROYES, *ingénieur.*
Saint-Jean-d'Acre. I : 16.

DEVARAINES, *aide-de-camp de Stofflet.*
Chemillé. I : 458.

DEVAUX, *général.*
Alta-Fouilla. I : 79. Anderlecht : 113. Wurtchen. IV : 240.

DEVERINE, *adjudant-commandant.*
Bourg-Eberach. I : 322.

DEVINS, *général autrichien.*
Le Magnan. III. 31.

DEWINTER, *amiral hollandais.*
Alkmaër. I : 71. Amersfort : 96. Le Wahal. IV : 224.

DIAVOLO.
Voyez FRA-DIAVOLO.

DIETMAN, *général.*
Brouis. I : 315.

DIGEON, *général d'artillerie.*

L'Espagne. II : 112. Sotto. IV : 30. Tudela : 146.

DIGONET, *général.*

Bastan. I : 201. Biberach : 258.

DILLON (Arthur), *général.*

Baalon. I : 180. Biesme : 261. La Champagne : 427. Marquain. III : 85. Valmy. IV : 184. Verdun : 199.

DILLON (Théobald) *général.*

Marquain. III : 84.

DJEZZAR.

Voyez AHMET-DJEZZAR.

DOCHTOROW, *général russe.*

Austerlitz. I : 167.

DOENCE, *colonel d'artillerie.*

Villa-Nova. IV : 213.

DOLGOROUSKI, *prince russe.*

Austerlitz. I : 152.

DOMBROWSKI, *général.*

Dantzick. II : 9. San-Giovanni : 259. Novi. III : 262. La Pologne : 316. Roses : 408.

DOMMANGA, *sergent des sapeurs napolitains.*

Caprée ou Capri. I : 391.

DOMMARTIN, *général.*

El-Arych. I : 143. Mondovi. III : 129. Rovérédo : 417. Le Tagliamento. IV : 77. Vérone : 201.

DONADIEU, *général.*

Gersberg. II : 223.

DONNISSAN, *chef vendéen.*

Savenay. III : 463.

DONZELOT, *général.*

Le Caire. I : 354. Cosséir : 505.

DOPPET, *général.*

Belver. I : 225. Campredon : 373.

DORNEMANS, *général.*

Coire. I : 482. Feldkirk. II : 148.

DORSENNE (Le comte), *général.*

Aboukir. I : 12. Aldéa-del-Ponte : 43. Eylau. II : 131. Kéné : 446.

DOUCET, *sergent.*

Villa-Nova. IV. 213.

DOUMERC, *général.*

La Bérésina. I : 232.

DOYLE, *major-général anglais.*

L'Ile-Dieu. II : 47.

DOYRÉ, *général.*

Mayence. III : 90.

DRAPIER, *sergent-major.*

Gênes. II : 242.

DROUET (comte d'Erlon) *général.*

Austerlitz. I : 155. L'Ens. II : 76. Halle : 295. Le Hanovre : 298. Hohenlinden : 322. Lubeck : 545. Mohrungen. III : 125. Toulouse. IV : 138. Waterloo : 226.

DROUOT, *général.*

Craonne. I : 510 Hanau. II : 296. Lutzen : 554. Nangis. III : 179. Wachau. IV : 218. Wurtchen : 240.

DUBAYET.

Voyez AUBERT.

DUBOCQ, *commandant d'artillerie.*

Soissons. IV : 22.

DUBOIS, *général.*

Charleroi. I : 445. Haguenau. II : 294. Rovérédo. III : 417.

DUBOUCHET, *général.*

Maëstricht. III : 28.

DUBOUQUET, *général.*

La Champagne. I : 431.

DUBOURDIEU, *capitaine de vaisseau.*

L'île de Lissa. II : 523. Toulon. IV : 137.

DUBOURQUET, *capitaine du génie.*

Caprée ou Capri. I : 388.

DUBRETON, *général.*

Burgos. I : 324.

DUCHAFFAULT, *officier vendéen.*

Machecoul. III : 3.

DUCHAYLA, *capitaine du pavillon.*

Oneille. III : 276.

DUCLOS, *capitaine.*

Fenestrelles. II : 150.

DUCOS, *général.*

L'Espagne. II : 94. Médina-del-Rio-Secco. III : 102.

DUFOUR, *général.*

Brouzil. I : 317. Verdun. IV : 198.

DUFRESSE, *général.*

Cantalupo. I : 377. Naples. III : 195.

DUGOMMIER, *général.*

Les Albères. I : 34. Bagnoult-la-Maizo : 186. Bellegarde : 219. Boulon : 298. Campredon : 373. Castel-Genest : 403. Céret : 418. Collioure : 485. Le Fort-Saint-Elme. II : 69. Gillette : 258. Saint-Laurent-de-la-Mouga : 484. Monteilla. III : 140. Toulon. IV : 130. Urgel : 170. Utelle : 171. Port-Vendres : 197. Villelongue : 215.

DUGUESCLIN, *connétable de France, dans le quatorzième siècle.*

Boulogne-sur-Mer. I : 294.

DUHESME, *général.*

Les Abruzzes. I : 13. Barcelonne : 190. Burg-Eberach : 322. Caldiéro : 364. Capoue : 383. Cardedon : 395. Castel-Franco : 403. Diersheim. II : 31. L'Espagne : 94. Kehl : 441. Lobbes : 530. Madrid. III : 20. Naples : 195, 202. Néreshein : 214. Nuremberg : 265. La Rothière et Dienville : 414. Saint-Boy : 429. Waterloo. IV : 228.

DUHOUX, *général.*

Beaulieu. I : 210. Coron : 498. Saint-Lambert. II : 466. Le Pont-de-Cé. III : 322.

DUHOUX (le chevalier), *général vendéen.*

Beaulieu. I : 210. Saint-Lambert. II : 466. Le Pont-de-Cé. III : 322.

DULAU, *chef de bataillon.*

Melgar-de-Abaxo. III : 104.

DULAULOI, *général.*

Wurtchen. IV : 240.

DUMANOIR, *contre-amiral.*

Trafalgar. IV : 140.

DUMAS, *général.*

Brixen. I : 315. Kaysersthul. II : 427. Le Splugen. IV : 40. Tramin : 142.

DUMERBION, *général.*

Brouis. I : 315. Cairo : 357. Garrezio. II : 216. Lantosca : 480.

DUMESMEY, *officier d'état-major.*

Caprée ou Capri. I : 391.

DUMONCEAU, *général hollandais.*

Alkmaër. I : 65.

DUMONT, *chef de bataillon.*

Kirchberg. II : 448.

DUMOURIER, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Aldenhoven : 44. Anderlecht : 113. Anvers : 124. Baalon : 189. Biesme : 261. Bossut : 286. Breda : 304, 305. Bruges : 317. Bruxelles : 321. La Champagne : 426. Charleroi : 441. Condé : 488. Consarbruck : 491. Courtrai : 507. Furnes. II : 211. Gand : 214. Gertruidemberg : 256. Saint-Guislain : 291. Jemmapes : 395. Liége : 507. Louvain : 541. Maëstricht. III : 27. Maulde : 86. Mertzig : 108. Mons : 130, 131. Nerwinde : 217. Ostende : 282. Oudenarde : 288. Quévrain : 356. Thulin. IV : 115. Tirlemont : 119. Tournai : 139. Valmy : 184.

DUMOUTIER, *général.*

Dresde. II : 54. Wurtchen. IV : 240.

DUNCAN, *amiral anglais.*

Le Texel. IV : 107.

DUNDAS, *général anglais.*

Alkmaër. I : 69.

DUNNÉE, *sous-lieutenant.*
San-Felipe. III : 446.

DUPAN, *capitaine du génie.*
Valence en Espagne. IV : 178.

DUPAS, *général.*
Zuntersdorf. IV : 246.

DUPAT, *chef de bataillon.*
Lodi. II : 532.

DUPATY, *major.*
Lérida. II : 504.

DUPRAT, *général.*
Béra. I : 230.

DUPERRÉ, *capitaine de marine.*
L'Ile-de-France. II : 182.

DUPERREUX, *général.*
Le Splugen. IV : 42.

DUPETIT-THOUARS, *capitaine de vaisseau.*
Aboukir. I : 6.

DUPHOT, *général.*
Rome. III : 398.

DUPLANTY, *lieutenant de marine.*
Tatamave. IV : 93.

DUPLESSIS, *chef de brigade.*

Byr-el-Barr en Égypte. I : 330.

DUPONT, *général.*

Albéek. I : 33. Arezzo : 137. Baylen : 208. Braunsberg : 304. Cadix : 335. L'Espagne. II : 97. Florence : 170. Friedland : 201. Halle : 295. Marquain. III : 64. Mohrungen : 125.

DUPUY, *général.*

Le Caire. I : 343.

DUQUESNE, *chasseur au cinquième bataillon d'infanterie légère.*

Valenciennes. IV : 183.

DUQUESNOY, *général.*

Saint-Colombin. I : 486. Watignies. IV : 232.

DURÉ, *lieutenant de vaisseau.*

L'île d'Aix. I : 29.

DUREL, *chef de bataillon.*

Quintanilla-del-Valle. III : 358.

DURICH, *sous-lieutenant de chasseurs.*

Cantalupo. I : 377.

DUROC, *duc de Frioul, général, grand-maréchal du palais.*

Gradisca. II : 274. Salêhié. III : 436. Le Tésin. IV : 105. Wurtchen : 242. Zuntersdorff : 247.

DUROC-MESCLOP, *aide-de-camp.*

Bienvenida. I : 260. Jaffa en Syrie. II : 389.

DUROSNEL, *général.*

Bénavente. I : 226. Ebersberg. II : 63. Essling : 122. Guttstadt : 293. Jéna : 412. Moeskirck. III : 123.

DURU, *grenadier.*

Boulogne-sur-Mer. I : 297.

DURUT, *général.*

Biberach. I : 258. L'Italie. II : 383. La Salza III : 439.

DUTAY, *capitaine.*

Orchies. III : 280.

DUTRUY, *général.*

Noirmoustier. III : 252.

DUVAL, *général.*

La Champagne. I : 429.

DUVERGER (Jacques), *commissaire du département de Maine-et-Loire.*

Laval. II : 491.

DUVERNET.

Voyez MOUTON.

DUTIVIER, *chef d'escadron du neuvième régiment de dragons.*

Anghiari. I : 118.

DZIÉVANOSKI, *capitaine des chevau-légers polonais.*
Sommo-Sierra. IV : 28.

ÉBLÉ, *général d'artillerie.*
Alméida. I : 76. Capoue : 386. Ciudad-Rodrigo : 476. Naples. III : 194.

ECMULH (le prince d').
Voyez DAVOUST.

ÉCOBILLAS, *chef de partisans espagnols.*
Sotto. IV : 31.

ECQUEVILLEY, *capitaine.*
Alcaniza. I : 42.

EHRARD, *chef de bataillon.*
Mont-Serrat. III : 150.

ELBÉE (le comte d'), *général vendéen.*
Beaulieu. I : 210. Beaupréau : 212. Bessai : 252. Chantonnay : 441. La Chateigneraye : 447. Chatillon-sur-Sèvres : 450. Chemillé : 459. Chollet : 464. Coron : 498. Fontenay dans la Vendée. II : 176. Nantes. III : 180. Noirmoutier : 250.

ELBÉNISKI, *lieutenant de hussards.*
Biberach. I. 259.

ELCHINGEN (le duc d').
Voyez NEY.

ELLIOT, *général.*

Arcole. I : 132.

ELLISON, *amiral anglais.*

Belle-Ile. I : 221.

ELNITZ, *général autrichien.*

Altenkirken. I : 85. Mantoue. III : 66. Le Var. IV : 193.

EMPECINADO (l'), *chef de partisans espagnols.*

Cifuentès. I : 471. Huéres. II : 340. Occana. III : 269.

ENGHIEN (le duc d'), *général à l'armée de Condé.*

Constance. I : 494.

ERLACH (D'), *général suisse.*

Berne. I : 251.

ERNOUF, *général.*

La Saulce. III : 457.

ÉROLES (Le baron d'), *général espagnol.*

Alta-Fouilla. I : 80. Banolas : 187. Mora. III : 155.

ESCALE, *adjudant-général.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 16.

ESCHAVERIA, *général espagnol.*

Alcaniza. I : 41.

ESPAGNE (D'), *général.*

Essling. II : 120. Neubourg. III : 223. Sora. IV : 29. Le Tagliamento : 78.

ESPENT, *général.*

Alta-Fouilla. I : 81.

ESSEN, *général russe.*

Alkmaër. I : 66. La Narrew. III : 206.

ESSEN (Le baron d'), *général suédois.*

Stralsund. IV : 60.

ESTÈVE, *général.*

Laroche-Servière. III : 394. Uldécona. IV : 156.

ETTORE, *adjudant du régiment de Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS (Le prince), *général, vice-roi d'Italie.*

Bassano. I : 198. Borghetto : 282. Caldiéro : 366. L'Italie. II : 381. Marengo. III : 81. Raab : 359. Roverbella : 415.

EXCELMANS, *général.*

Versailles. IV : 202.

EXPERT, *général.*

La Garriga. II : 218. Raab. III : 360.

FABRE, *commissaire de la convention nationale.*

Collioure. II : 485.

FABRE, *capitaine.*

Fenestrelles. II : 150.

FABVRE, *commissaire de marine.*
Santo-Domingo. III : 450.

FAILLOT, *sergent.*
Cadix. I : 336.

FANTUCCI, *adjudant-général.*
Gênes. II : 243.

FAURE, *officier de la garde nationale.*
Langres. II : 479.

FAVEROT, *colonel du quinzième régiment de chasseurs.*
Célada. I : 415.

FERDINAND (Le prince), *archiduc d'Autriche, général autrichien.*
Albéek. I : 34. La Pologne. III : 314. Ulm. IV : 163.

FERDINAND VII, *roi d'Espagne.*
Espagne. II : 91.

FERDINAND VI, *roi de Naples et de Sicile.*
La Calabre. I : 359. Capoue. 384. Gaëte. II : 212. Solaro. IV : 22.

FÈRETIER, *lieutenant de vaisseau.*
La Caroline. I : 396.

FÉREY, *général.*
L'Aguada. I : 25. Alméida : 75. Ciudad-Rodrigo : 476. Fuentes-de-Onora. II : 208. Lomitten : 534.

FÉRINO, *général.*

Biberach. I : 256. Bouxweiller : 301. Brégentz : 306. La Brenta : 307. Haslach. II : 302. Schliengen. III : 466. Stockach. IV : 58.

FERRAND, *général.*

Santo-Domingo. II : 49. Jemmapes : 397. Santo-Domingo. III : 447. Valenciennes. IV : 181.

FERRIÈRES, *général.*

Bergzabern. I : 237.

FERVEUR, *chef de brigade.*

Freibach. II : 192.

FIORELLA, *général.*

La Brenta. I : 308. Castiglione : 412. Mondovi. III : 129. Turin. IV : 151.

FIRIPON, *colonel.*

Cadix. I : 335.

FLEURIOT, *général vendéen.*

Ancenis. I : 104. Savenay. III : 463.

FLORIAN, *capitaine de chasseurs.*

Grawo. II : 285.

FLORIDA-BLANCA, *général espagnol.*

Madrid. III : 15.

FONDZELSKI, *général.*

Tarragone. IV : 86.

FONTAINES, *adjudant-général.*
La Gravelle. II : 283. L'Irlande : 366.

FONTANELLI, *général.*
L'Italie. II : 383.

FONTANA, *général.*
Selva. IV : 4.

FONTANES (Le comte de), *président du corps législatif.*
Espagne. II : 88.

FONTENAY, *colonel.*
La Corogne. I : 497.

FONTENELLE, *chef d'escadron.*
Thèbes en Égypte. IV : 108.

FONTENILLES, *adjudant-général.*
Aran. I : 128.

FORESTIER, *chef vendéen.*
Granville. II : 276.

FORESTIER, *adjudant-commandant.*
L'Italie. II : 385. Sora. IV : 29.

FOREZ, *capitaine.*
Santo-Domingo. III : 449.

FORTENAS, *chasseur du deuxième régiment léger.*
Dantzick. II : 11.

FORTIER, *chef de bataillon du quatre-vingt-neuvième régiment.*
Santo-Domingo. III : 448.

FOUBERT, *capitaine.*

Alcoy. I : 43.

FOUCAULT, *capitaine du génie.*

Tortose. IV : 127.

FOUCHÉ, *général.*

Astorga. I : 148.

FOULERS, *général.*

Essling. II : 120.

FOURCADE, *chef de bataillon.*

Malaga. III : 37.

FOURCROY, *consul français en Espagne.*

La Corogne. I : 498.

FOURNIER, *général.*

La Bérésina. I : 232. L'Espagne. II. 115. Fuentès-de-Onora : 208.

FOURNY, *capitaine de corsaire.*

Calais. I : 363.

FOY, *général.*

Astorga. I : 148. Burgos : 324.

FRA-DIAVOLO, *moine apostat.*

La Calabre. I : 359. Sora. IV : 29.

FRAILE, *général espagnol.*

Alcala-Réal. I : 41. Villa-Franca. IV : 211. Vista-Bella : 216.

FRANCE (DE), *général.*

Wagram. IV : 223.

FRANCESKI, *général.*

Austerlitz. I : 165. La Corogne : 491. Gênes. II : 240.

FRANÇOIS II, *empereur d'Autriche.*

Austerlitz. I : 150. Landrecies. II : 473. Vienne en Autriche. IV : 207.

FRANCŒUR (Mme), *amie du général Marceau.*

Altenkirken. I : 87.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, *roi de Prusse.*

Bautzen. I : 204. Berlin : 238. Biesme : 262. Breslaw : 310. La Champagne : 437. Dantzick. II : 17. Francfort-sur-le-Mein : 186. Friedland : 200. Jéna : 403. Lauterbourg : 487. Lutzen : 559. Magdebourg. III : 29. Mayence : 91. Tilsitt. IV : 117. Valmy : 184.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND, *roi de Prusse.*

Berlin. I : 238.

FRÉDÉRICHS, *général.*

Wachau. IV : 219.

FRÉGEVILLE, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Bastan : 202. Bergara : 233. Ernani. II : 84. Saint-Jean-de-Luz : 393. Tolosa. IV : 120.

FREITAG, *général autrichien, maréchal.*

Hondscoote. II : 333.

FRÈRE, *général.*

Bassano. I : 197. L'Espagne. II : 93. Wagram. IV : 223.

FRESSINET, *général.*

Borghetto. I : 282. Gênes. II : 232.

FREUDEYREICH, *général russe.*

Château-Thierry. I : 447.

FREYCINET (Henri), *lieutenant de marine.*

Les Terres-Australes. IV : 96.

FRIANT, *général.*

Aboukir. I : 11. Aboumana. 12. Alexandrie en Égypte : 53, 56. Austerlitz : 168. Boulac en Égypte : 288. Le Caire : 347. Eckmühl. II : 65. Hanau : 297. Héliopolis : 309. Jéna : 411. La Moskwa : III : 162. Samanouth : 444. Smolensk. IV : 18. Tann : 83.

FRICHER, *général.*

L'Omulef. III : 274.

FRIRION, *colonel.*

Fuentès-de-Onora. II : 208.

FROCHARD, *enseigne de marine.*

La Caroline. I : 397.

FRŒLICH, *général autrichien.*

Ancône. I : 110. Turin. IV : 151.

FROMENTIN, *général.*

Binche. I : 268.

FUENTÈS (Le comte de), *grand d'Espagne.*
Saragosse. III : 456.

FUGIÈRES, *général.*
Aboukir. I : 9.

FURLET, *chef de bataillon.*
Bonsaeck. I : 278.

Furstemberg (Le prince de), *général autrichien.*
Stockach. IV : 57.

FUZIER, *général.*
Nuremberg. III : 265.

GABO[illegible] *chef de bataillon de la sixième demi-brigade.*
Nicopolis en Epire. III : 242.

GABRIEL, *soldat au soixante-neuvième régiment.*
Tordesillas IV. 121.

GABRIEL (Don), *brigadier-général du génie espagnol.*
La Gébora, II : 222.

GAGARIN (Le prince), *général.*
Béry-au-Bac I : 252.

GAIDON, *major.*
Bienvenida. I : 260.

GALA (Jean), *guide à l'armée d'Orient.*
Alexandrie en Egypte. I : 51.

GALBAUD, *général.*

Biesme. I : 261. Le Cap-Français : 378.

GALBOIS, *capitaine.*

Benicarlo. I : 229.

GALLOIS, *capitaine-adjoint.*

Le Caire. I : 241.

GALLONI, *chef de bataillon au régiment de Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

GALLOS (Le marquis de), *général espagnol.*

Ciudad-Réal. I : 474.

GALO, *soldat au soixante-neuvième r gi[illegible].*

Tordésillas. IV : 121.

GALVAIN, *lieutenant au régiment de Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

GAMBINI, *colonel.*

Gratz. II : 279.

GAMES, *général.*

Naples. III : 201.

GANTHEAUME, *amiral.*

Aboukir. I : 6. Le Caire : 353. Toulon. IV : 137.

GARIDO, *chef de guérillas ou partisans espagnols.*

Grawo. II : 285.

GAUTHIER, *général.*

Florence. II : 169. Gênes : 235.

GAUTHERO, *sous-lieutenant.*

Gênes. II : 240.

GARRAU, *adjudant-général.*

San-Juliano. II : 417.

GARDANNE, *général.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 59. Alméida : 74. Arcole : 133. Austerlitz : 167. Bassignana : 199. Borghetto : 281 : Brouis : 315. Cadibona : 331. Caldiéro : 364. Castel-Franco : 402. Dantzick. II : 11. Gênes : 231.

GARFANO, *officier d'artillerie, Napolitain.*

Castellamare. I : 405.

GARNIER, *général.*

Toulon. IV : 130.

GARREAU, *général.*

Bassignana. I : 199.

GASPARD, *adjudant de marine.*

L'île d'Aix. I : 28.

GASQUET, *adjudant-commandant.*

Saragosse. III : 454.

GASTINES, *capitaine.*

Condé. I : 488.

GAULOY, *adjudant-général.*

Kayserslautern. II : 426.

GAULT, *général.*

Bonsaeck. I : 278.

GAUTIER, *colonel.*

Cadix. I : 335.

GAUVILLIERS, *commandant de la garde nationale d'Angers.*

Baupréau. I : 212.

GAY-VERNON, *officier d'artillerie.*

Mayence. III : 90.

GAZAN, *général.*

Diernstein. II : 28. Diettickon : 29. Gênes : 227. Le Muttenthal. III : 166. La Narrew : 207. Néreshein : 214. Saragosse : 453. La Sierra-Morena. IV : 14. Toulouse : 138.

GELIMBERTI, *général.*

Castiglione. I : 413.

GENTILI, *général.*

L'île de Corse. I : 502.

GEOFFROY, *voltigeur au sixième régiment d'infanterie légère.*

Tordésillas. IV : 121.

GEORGES CADOUDAL, *général vendéen.*

Grandchamp. II : 275. Quiberon. III : 342.

GEORGET, *général espagnol.*

Tarréga. IV : 89.

GÉRAIN, *chef de bataillon.*

Badajoz. I : 182.

GÉRARD, *général.*

Le Val-d'Enfer, II : 72. Goldberg : 269. Montereau. III : 144. Namur : 177. Nangis : 179. Racknitz : 361. La Rothière et Dienville : 414. Le Tésin. IV : 106. Urfar : 170. Valontina : 192.

GÉRARD, de Nanci, *colonel d'infanterie.*

Polotsk. III : 325. Soissons. IV : 19, 22.

GÉRARD DE WESMAEL.

Berg-op-Zoom. I : 235.

GIFLENGA, *colonel.*

L'Italie. II : 382.

GILL (Juan), *lieutenant-colonel espagnol.*

Valencia-de-San-Juan. IV : 181.

GILLET, *commissaire de la convention nationale.*

Nantes. III : 180.

GILLY, *général.*

Le pont Saint-Esprit. III : 324.

GILOT, *général.*

Landau. II : 469.

GIMNICH, *général autrichien.*

Mayence. III : 88.

GINGRÉ, *capitaine au sixième régiment d'infanterie légère.*

Tordésillas. IV : 121.

GIORDANO, *chef d'escadron.*

Fuentès-Sol. II : 208.

GIRARD, *général.*

L'Albuhéra. I : 37. Aracéna : 128. Arroyo-lo-Molinos : 142. Badajoz : 181. Bienvenida. 260 : Fleurus. II : 166. La Gébora : 221. Ligny-sous-Fleurus : 508. Lutzen : 557. Olivença. III : 271. L'Omulef : 274. La Sierra-Morena. IV : 14. Villa-Garcia : 212.

GIRARD, *lieutenant.*

Cadix. I : 336.

GIRARDIN, *général.*

Arcis-sur-Aube. I : 129. Champaubert : 440. Ostrowno. III : 286.

GIRARDON, *général.*

Circéo. I : 471. Naples. III : 195.

GIROUX, *sous-lieutenant à la soixante-dix-neuvième demi-brigade.*

Nicopolis en Epire. III : 243.

GIULAY (Le comte), *général autrichien.*

Bar-sur-Aube. I : 188. L'Italie. II : 381. Nereisheim. III : 213. La Rothière et Dienville : 414. Ulm. IV : 168. Wachau : 218.

GODEFUI, *officier d'artillerie suisse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

GODINOT, *général.*

L'Albuhéra. I 37. Cullar : 515. Deittickon. II : 44. Gênes : 241. Rio-Barbata. III : 386.

GODOI (Don), *Espagnol, dit le prince de la Paix.*

L'Espagne. II : 99.

GOLSTEIM (Le comte), *colonel.*

Bélorado. I : 224.

GORSE, *officier d'artillerie.*

L'Espagne. II : 112.

GOTTESHEIM, *général autrichien.*

Savigliano. III : 464.

GOUGELET, *général.*

Furnes. II : 211.

GOULÈNE (La marquise de).

Machecoul. III : 4.

GOULU, *général.*

Moerskirck. III : 121. Reichlingen : 380.

GOURGAUIT, *premier officier d'ordonnance.*

Etouvelle. II : 127.

GOUVION, *général.*

La Glisuelle. II : 237. Hamptienne : 295.

GOUVION-SAINT-CYR, *général.*

Cardedon. I : 395. Castel-Franco : 402. Dresde II : 53. L'Espagne : 103. Lobregat : 530. Polotsk. III : 321. Racknitz : 361. Roses : 403. Selva. IV : 4.

GRAHAM (Sir Thomas), *général anglais.*

Anvers. I : 125. Barrosa : 194. La Bidassoa : 259. Merxen. III : 109.

GRAINDORGE, *général.*

Xérès. IV : 244.

GRANGE, *officier d'état-major.*

Caprée ou Capri. I : 391.

GRANJEAN, *général.*

Ampfingen. I : 97. L'Espagne. II : 100. Hohenlinden : 321. La Pobleta. III : 314. Straslund. IV : 60. Wolin : 238.

GRASIANI, *carabinier du régiment de Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

GRASSET, *officier de marine.*

L'Ile d'Ischia. II : 378.

GRATIEN, *général.*

Straslund. IV : 65.

GRAUDNER, *chef de bataillon.*

Ubéda. IV : 154.

GRAVIER, *chef de bataillon.*

Bergara. I : 233.

GRAVINA, *amiral espagnol.*

Collioure. I : 485.

GRAWERT, *général prussien.*

Ekau. II : 67.

GRELOIS, *sous-lieutenant au cinquante-deuxième régiment.*

Caprée ou Capri. I : 392.

GRENIER, *général.*

L'Adige. I : 22. Amberg : 94. Ampfingen : 97. Bamberg : 186. Bassano : 198. Bassignana : 199. Borghetto : 282. Cassano : 400. Dierdoff. II : 27. Dusseldorff : 58. L'Ens : 79. Ichenhausen : 347. L'Italie : 381. Sainte-Lucie : 548. Neuwied. III : 232, 233. Raab : 360. Sulzbach. 71. Wagram. IV : 222.

GRÉNOT, *sergent dans la Garde-Royale.*

Caprée ou Capri. I : 391.

GRIGNON, *général.*

Chollet. I : 470. Mortagne. III : 158.

GRIGNY, *général.*

Gaëte. II. 213.

GRITTE, *capitaine.*

Bienvenida. I : 260.

GRIVEL, *capitaine des marins de la Garde.*

Cadix. I : 337.

GROBECHT, *aide-de-camp.*

Diersheim. II : 31.

GRONET, *capitaine de marine.*

Boulogne-sur-Mer. I : 296.

GROS, *général.*

Essling. II : 121.

GROSBON, *général.*

Caldiéro. I : 367. Saint-Gilles. III : 431.

GROSLIN, *capitaine.*

Malaga. III : 38.

GROUCHY, *général.*

Acqui. I : 14. Brienne : 314. Craonne : 510. Hohenlinden. II : 321. L'Italie : 382. Karmitjen : 420. Ligny-sous-Fleurus : 508. Novi. III : 263. Le Pont-Saint-Esprit : 325. Prentzlow : 329. Raab : 360. La Salza : 440. Vauchamp. IV : 195. Waterloo : 228. Zedenick : 246.

GRUMIAU (Mademoiselle).

Landrecies. II : 474.

GRUNDLER (Le comte de), *général.*

Soissons. IV : 22.

GUDIN, *général.*

Abensberg. I : 3. Altorff : 88. Austerlitz : 155. Feldkirk. II : 147. Hochstedt : 315. L'Inn : 353. Jéna : 411. La Kintzig : 447. L'Ile de Lobau : 529. Neubourg. III : 222. Philisbourg : 306. Sagonte : 427. Smolensk. IV : 18. Valontina : 192. Wagram : 222.

GUÉHÉNEUC, *aide-de-camp du général Couin.*

Madrid. III : 20.

GUÉNIN, *adjudant-général.*

Cossaria. I : 504.

GUÉRIN, *général vendéen.*

La Chabotière. I : 421. Saint-Cyr : 517. Fréligné. II : 193.

GUÉRIN, *capitaine.*
L'Italie. II : 383.

GUÉRIN (Jean), *grenadier.*
Belone. I : 223.

GUERY-DE-BEAUREGARD, *Vendéen.*
Aizenai. I : 32.

GUETTRE, *colonel-brigadier.*
Bezala. I : 255.

GUIBON, *canonnier.*
Laval. II : 496.

GUILHEM, *sergent.*
Cadix. I : 336.

GUILLAUME (dit le Téméraire), *hussard.*
Montaigu. III : 133.

GUILLAUME, *général.*
Cistella. I : 472.

GUILLAUME, *sous-intendant militaire.*
Caprée ou Capri. I : 393.

GUILLAUME DE PRUSSE (Le prince).
Château-Thierry. I : 447.

GUILLAUME TELL.
Berne. I : 249.

GUILLEMAIN, *capitaine du génie.*

Valence en Espagne. IV : 177.

GUILLOT, *général.*

Bezala. I : 255.

GUITTARD, *sous-lieutenant de grenadiers.*

Mora. III : 156.

GUSTAVE, *roi de Suède.*

Straslund. IV : 59.

GUYEUX, *général.*

Arcole. I : 131. La Brenta : 308. Castiglione : 408. La Chiusa : 461. Le Tagliamento. IV : 76. Trieste : 144. Utelle : 172.

GUYOT, *général.*

Bergfried. I : 234. Montmirail. III : 148.

HABERT, *général.*

Alcoy. I : 42. Belchite : 216. Carcaxente : 394. Dénia. II : 22. Falsez : 136. Lérida : 506. Sagonte. III : 425. Tortose. IV : 128. Valence en Espagne : 179.

HACK (de), *colonel.*

Aix-la-Chapelle. I : 30.

HADDICK, *général autrichien.*

Altenkirken. I : 85.

HALMONT (D'), *chef d'escadron de gendarmerie.*
L'Ermitage de Viguero. IV : 210.

HAMELIN, *capitaine de vaisseau.*
Les Terres australes. IV : 99. La frégate la Vénus : 197.

HAMELINAYE, *général.*
Alta-Fouilla. I : 81.

HAMELT, *major anglais.*
Caprée ou Capri. I : 388.

HARDY, *général.*
Ampfingen. I : 97. Kayserslautern. II : 425. Nidel-Ingelheim. III : 247.

HARION, *capitaine d'artillerie.*
Cadix. I : 336.

HARISPE, *général.*
Les Aldudes. I : 46. Blanc-Pignon : 272. Custatta : 514. Irméaca. II : 375. Lérida : 505. Oliva. III : 271. La Puébla de Benaguacil : 332. Sagonte : 424. Toulouse. IV : 138.

HARVILLE (D'), *général.*
La Champagne. I : 433.

HASSAN-BEN-JEDDAOUI, *schérif.*
Aboumana. I : 12. Coptos : 495. Samanouth. III : 443. Souhama. IV : 32.

HATRY, *général.*
Arlon. I : 141. Charleroi : 444. Sainte-Lucie. II : 548. Machecoul. III : 5. Mayence : 100.

HATZFELD (le prince de), *Prussien.*

Berlin. I : 240.

HATZFELD (la princesse de).

Berlin. I : 240.

HAUDANDINE, négociant de Nantes, *soldat de la république dans la Vendée.*

Chollet. I : 468.

HAUPOULT (d'), *général.*

Aldenhoven. I : 45. Altendorff : 82. Altenkirken : 84. Austerlitz : 155. Binche : 268. Dierdorff. II : 27. Hoff : 317. Neuwied. III : 234. Olmutz : 272. Stockach. IV : 56.

HAUPOULT (d'), *colonel du génie.*

Caprée ou Capri. I. 390. Solaro. IV : 26.

HAUTEFEUILLE (de), *officier.*

Alcaniza. I : 42.

HAXO, *colonel du génie.*

Méquinenza. III : 107. Noirmoutiers : 251.

HAZAN, *général.*

Constance. I : 494.

HECTOR, *adjudant-général.*

Gênes. II : 242.

HÉDOUVILLE, *général.*

Hondscoote. II : 332.

HEMMER, *capitaine du cent deuxième régiment.*

Caprée ou Capri. I : 392.

HENRI, *chef d'escadron.*
Raab. III : 360.

HENRION, *lieutenant.*
Gênes. II : 240.

HENRI de Prusse (le prince).
Jéna. II : 411.

HENRY, *colonel du génie.*
Manisses. III : 51. Valence en Espagne. IV : 175.

HERBAULT, *général vendéen.*
Angers. I : 117. Le Mans. III : 54.

HERBIN, *général.*
Castiglione. I : 410.

HERCULE, *officier des guides à l'armée d'Italie.*
Arcole. I : 133.

HÉREMBERGER, *chef de bataillon.*
Custatta. I : 515.

HERMANN, *général russe.*
Alkmaer. I : 65.

HERRASTI (Dom-André), *général espagnol.*
Ciudad-Rodrigo. I : 475.

HERVILLI (le comte d'), *général.*
Quiberon. III : 341.

HESSE-PHILIPSTADT (le prince de).
Gaëte. II : 212. Maestricht. III : 28. Naples : 202.

HEUDELET, *général.*

L'Aar. I : 1. Dantzick. II : 16. Diersheim : 31. Eylau : 132. Marienzell. III : 83. Sabugal : 421.

HEUDERS, *chef de bataillon au cinquante-sixième régiment.*

Brienne. I : 314.

HEULOT, *officier d'état-major.*

Caprée ou Capri. I : 391.

HIGONET, *colonel du cent huitième régiment de ligne.*

Jéna. II : 412.

HILL, *général espagnol.*

Almagro. I : 72. Almaraz : 73. Nava. III : 208.

HILLER, *général autrichien.*

Abensberg. I : 3. Bassano : 198. Ebersberg. II : 62. Klotten près de Zurich : 453.

HILLINGER, *maréchal-de-camp allemand.*

Caldiéro. I : 365.

HOCHE, *général.*

Bergzabern. I. 237. Blisecastel : 273. Bouxweiller : 300. La Chabotière : 420. Chémillé : 456. Deux-Ponts. II : 25. Freschweiller : 194. Geisberg : 223. Germersheim : 255. Haguenau : 294. Hondscoote : 331. L'Irlande : 361. Kayserslautern : 420. Landau : 470. Lauterbourg : 489. Montabaur. III : 132. Neuhoff : 226. Neuwied : 233. Quiberon, 343. Spire. IV : 28. Le Fort-Vauban ou Fort-Louis : 194. Worms : 239.

HOHENLOE (le prince d'), *général autrichien.*

Aldenhoven. I : 44. La Champagne : 426, Frauenfeld. II : 190. Magdebourg. III : 30. Mertzig : 108. Prentzlow : 328. Sulzbach. III : 71.

HOHENZOLLERN, *général autrichien.*

Abensberg. I : 5. Cassano : 400. Gênes. II : 246. San-Giovanni : 259. Le Magnan. III : 33. Milan : 114.

HOMPECH (Ferdinand), *grand-maître de l'ordre de Malte.*

Malte. III : 41.

HOTTE, *chef de brigade.*

Nicopolis en Épire. III : 245.

HOOD, *amiral anglais.*

Toulon. IV : 129.

HOTZE (de), *général autrichien.*

Airolo. I : 25. Altorff : 89. Azmooz : 176. Diettickon. II : 41. Klotten près de Zurich : 453. Le Muttenthal. III : 165. Stockach. IV : 50.

HOUCHARD, *général.*

Arlon. I : 138. Bingen : 269. Francfort-sur-le-Mein. II : 184. Hocheim : 314. Hondscoote : 332. Limbourg : 514. Mayence. III : 88. Oberflesheim : 268.

HOUEL, *adjudant-général.*

Friedberg. II : 199. Nereishein. III : 215.

HOUDETOT (d') le jeune.
Lérida. II : 504.

HOULIÈRE (de la).
Voyez MARCHANT.

HOWE, *amiral anglais.*
Le Cap-Finistère. II : 158.

HUBINET-DE-SOUBISE, *chef d'escadron de hussards.*
Alcabon. I : 40.

HUCHET, *général.*
Chollet. I : 470.

HUDRY, *chef d'escadron.*
Bienvenida. I : 260.

HUGO, *général.*
Cifuentès. I : 471.

HUGUES (Victor), *commissaire du gouvernement français.*
L'île de Grenade. II : 285.

HUGUES, *enseigne de marine.*
Le Palinure. III : 290.

HUMBERT, *général.*
Le Cap-Français. I : 383. L'Irlande. II : 363. Klotten près de Zurich : 454. Quiberon. III : 351.

HUSSON, *général.*
Dantzick. II : 16.

IBRAHIM, *bey d'Egypte.*
Le Caire. I : 342, 345. Sediman. IV : 2.

IMMÉUS, *général autrichien.*
Diersheim. II : 35.

ISLERS, *général.*
Famars. II : 139.

IZARD, *lieutenant de gendarmerie.*
Bilbao. I : 267.

JABLONOWSKI, *général.*
San-Bartholomeo. I : 195. Cezio : 420.

JACOB, *commandant de marine.*
L'Ile d'Aix. I : 29. Les Sables-d'Olonne. III : 421.

JACOB, *lieutenant au dixième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

JACOPIN, *général.*
Amberg. I : 94. Butzbach : 329. Dusseldorff. II : 57. Engen : 74. Stockach. IV : 58.

JACQUEMARD, *soldat au soixante-neuvième régiment.*
Tordesillas. IV : 121.

JACQUET, *adjudant-sous-officier.*
Roses. III : 413.

JANCE, *capitaine de frégate.*
Le Palinure. III : 289.

JANNIN, *général*.

Caldiéro. I : 367.

JANSENS, *général*.

Weltevrede. IV : 235.

JANVIER, (Saint), *protecteur du royaume de Naples*.

La Calabre. I : 362.

JARDON, *général*.

La Corogne. I : 497. Feldkirk. II : 149. Le Wahal. IV : 224.

JARRY, *général*.

Courtrai. I : 506. Menin. III : 105.

JAUCOURT (Le comte de), *pair de France*.

Paris. III : 295.

JEAN (L'archiduc), *général autrichien*.

Ampfingen. I : 96. La Dalmatie. II : 1. L'Italie : 381. Raab. III : 359.

JEANBON-SAINT-ANDRÉ, *député du Lot à la convention nationale, commissaire près de l'armée de l'Ouest*.

Antraim. I : 123. Le Cap-Finistère. II : 157.

JELLACHICH, *général autrichien*.

Altorff. I : 89. Azmooz : 176. Feldkirk. II : 145. Guéchenen : 288. Le Muttenthal. III : 168. Stockach. IV : 50. Le Tyrol : 153. Urfar : 169.

JÉRÔME (Le prince).

Voyez BUONAPARTE (Jérôme).

JERWIS, *amiral anglais.*

Le cap Saint-Vincent. IV : 216.

JOBA, *général.*

Ampfingen. I : 97.

JOLIBOIS, *officier du premier bataillon des volontaires de Paris.*

Jemmapes. II : 398.

JOLY, *général vendéen.*

Bronzil. I : 317.

JORDY, *général.*

Genève. II : 252. Noirmoutiers. III. 251.

JOSEPH (Le prince).

Voyez BUONAPARTE (Joseph).

JOSNET-LA-VIOLAIS, *général.*

Grandchamp. II : 275. Quiberon. III : 344.

JOSSET, *contrôleur de brigade des douanes.*

Noli. III : 255.

JOUBERT, *général.*

Acqui. I : 14. Azmooz : 176. Belone : 222. Brixen : 315. Castel-Novo en Piémont : 407. Céva : 419. Clausen : 479. Cossaria : 504. Le Petit-Gibraltar : II : 257. Inspruck : 356. Mantoue. III : 62. Millésimo : 115. Novi : 255. Rivoli : 389. Tortone. IV : 125. Tramip : 142. Trente : 142. Turin : 149.

JOUBINEAU, *capitaine au cinquante-deuxième régiment.*

Caprée ou Capri. I : 392.

JOURDAN, *général, maréchal de France.*

Aldenhoven. I : 44. Altenkirken : 84. Amberg : 93. Ath : 148. Ayvaille : 174. Azmooz : 176. Bergzabern : 237. Bruxelles : 322. Butzbach : 327. Charleroi : 443. Cologne : 486. Dinant. II : 48. Feldkirk : 145. Fleurus : 164. Hondscoot : 332. Kitzingen : 449. Landrecies : 476. Liége : 507. Limbourg : 514 Majalahonda. III : 36 Manheim : 50. Maubeuge : 85. Mayence : 99. Neumarck : 227. Neuwied : 231, 233. Pfullendorff. III : 305. Rothemberg : 413. Stockach. IV : 46. Sulzbach : 70. Tirlemont : 119. Watignies : 230.

JOURDAN (Jean), *fusilier.*

Klotten près de Zurich. II : 453.

JULIEN, *chef d'escadre.*

Toulon. IV : 130.

JUNOT, *duc d'Abrantès, général.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 16. Astorga : 147. Austerlitz : 155. Buzaco : 330. Cana en Égypte : 374. Castiglione : 410. Chébreisse : 454. Ciudad-Rodrigo : 476. Espagne. II : 91. Lisbonne : 522. Loubi : 540. Malte. III : 42. Monbucq en Portugal : 127. Saragosse : 453. Valontina IV : 191.

JURIEU, *capitaine de frégate.*

Les Sables d'Olonne. III : 419.

KAIM, *général autrichien.*

Crémone. I : 511. Le Magnan. III : 33 Pizzighitone : 311. Turin. IV : 151.

KALKREUT (Le maréchal), *général prussien.*

Dantzick. II : 13. Mayence. III : 91.

KAMENSKOI, *général russe.*
Dantzick. II : 14. Nazielsk. III : 209.

KARACKSAY, *général russe.*
Novi. III : 263. Turin. IV : 151.

KASINOWSKI, *colonel polonais.*
Madrid. III. 20.

KAUNITZ, *général autrichien.*
Charleroi. I : 442. Fleurus. II : 163.

KECK, *major autrichien.*
Bar-sur-Aube. I : 188.

KEITH, *amiral anglais.*
Boulogne-sur-Mer. I : 294. Gênes. II : 248. Héliopolis : 305.

KELLERMANN, *duc de Valmy, général, maréchal de France.*
La Cerise. I : 419. La Champagne : 430. Civita-Castellana : 477. Le Col-du-Mont : 483. Consarbruck : 491. Landau : 467. Le Col-de-la-Magdeleine. III : 6. Marengo : 80. Saint-Maurice : 87. Mondovi : 129. Naples : 194. Piétri : 309. Valmy. IV. : 184.

KELLERMANN, fils du maréchal, comte de Valmy, *général.*
Austerlitz. I : 155. Oviédo. III : 288. Villa-Nova. IV : 210.

KERPEN, *général autrichien.*
Klotten près de Zurick. II : 453.

KIENMAYER, *lieutenant-général autrichien.*
Austerlitz. I : 153. Frauenfeld. II : 189.

KILMAINE, *général.*

Arcole. I : 130. Borghetto : 280. Cambrai : 369 : Céréa : 417.

KINSKI, *colonel de dragons autrichiens.*

Frauenfeld. II : 190.

KIRGANER, *général.*

Wurtchen. IV : 242.

KLANE, *sergent.*

Le Caire. I : 346.

KLÉBER, *général.*

Aboukir. I : 8. Aldenhoven : 45. Alexandrie en Egypte : 50. Altendorff : 81. Altenkirken : 83. Antraim : 120. El-Arych : 143, 145. Bamberg : 186. Belbeys : 215. Binche : 268, Boulac en Egypte : 288. Butzbach : 327. Le Caire : 342, 344, 353. Cana en Egypte : 374. Charleroi : 443. Coraïm : 495. Fleurus. II : 162. Francfort-sur-le-Mein : 186. Gaza : 219. Héliopolis : 305. Kayserswert : 430. Lobbes : 536. Louvain : 542. Maestricht. III : 28. Malte : 42. Le Mans 55. Mayence : 96. Mons : 131. Monthabor : 151. Neuwied : 230, 231, 232, 233. Les Pyramides : 337. Quaquoun : 338. Savenay : 463. Suez. IV : 68. Torfou : 122.

KLEIBER, *soldat bavarois.*

Glogaw. II : 268.

KLEIN, *général russe.*

Bamberg. I : 186. Butzbach : 328. Diettickon. II : 43. Hollabrunn : 328. Neuwied. III : 234.

KLEIST, *général prussien.*

Bautzen. I : 205. Gué-à-Trême. II : 288. Kulm : 463. Neiss. III : 210.

KLÉNAU, *général autrichien.*

Berchem. I : 231. Ferrare. II : 151. Florence : 169. Le Magnan. III : 34. Nuremberg : 265. Ulm. IV : 166.

KLIKI, *major polonais.*

Madrid. III : 20. Villéo. IV : 215.

KNIAZEWITZ, *général polonais.*

Calvi en Labour. I: 368. La Salza. III : 439.

KOLLOWRATH (Le feld-maréchal), *général autrichien.*

Austerlitz. I : 157.

KONOPKI, *colonel des lanciers polonais.*

L'Espagne. II : 108. Rio-Almanzara. III : 386.

KORSKAKOW, *général russe.*

L'Aar. I : 1. Airola : 25. Bussingen : 326. Le Muttenthal, III : 165.

KLINGLIN, *général autrichien.*

Hochstedt. II : 316.

KOSINSKI, *général.*

La Pologne. III : 318.

KRASINSKI, *colonel des chevau-légers polonais.*

Madrid. III : 16.

KRASYN, *chef de bataillon.*

Stublau. IV : 66.

KRAY, *général autrichien.*

Altenkirken. I : 85. Amberg : 93. Biberach : 257. Butzbach : 327. San-Giovanni. II : 260. Le Magnan. III : 31. Mantoue : 55. Moerskick : 122. Neubourg : 221. Novi : 257. Peschiera : 304. Reichlingen : 374. Savigliano : 464.

KRUSE (Le baron de), *colonel.*

Saquellamos. III : 451.

KUTUSOW, *général russe.*

Austerlitz. I : 150.

LABAROLIÈRE, *général.*

La Champagne : 438. Consarbruck : 491.

LABARRIÈRE, *tambour.*

Boulogne-sur-mer. I : 297.

LABÉDOYÈRE, *colonel.*

Cannes. I : 376. Madrid. III : 20.

LABIFFE, *chef d'escadron.*

Vauchamp. IV : 195.

LABOISSIÈRE, *général.*

Freibach. II : 192. Le Splugen. IV : 39.

LA BORDE (DE), *général.*

Bastan. I : 202. Fontarabie. II : 175. La Kintzig : 447. Lisbonne : 522. Madrid. III : 20.

LABOURDONNAYE, *général.*

Anvers. I : 124. Bruges : 318. Furnes. II : 211. Gand : 214. Tournai. IV : 139. Ypres : 245.

LABOURDONNAYE, *officier.*

Alcaniza. I : 42.

LABRUYÈRE, *grenadier à l'armée d'Orient.*

Alexandrie en Egypte. I : 52.

LACOMBE-SAINT-MICHEL, *général commissaire, de la convention nationale.*

L'île de Corse. I : 500.

LACOSTE, *général.*

L'Espagne. II : 101. Neubourg. III : 224. Saragosse : 455. Uclès. IV : 155.

LACOUR, *général.*

Castel-Franco. I : 402. Eckmühl. II : 65.

LACROIX, *chef de brigade.*

Azmooz. I : 179. Caire : 481. L'Italie. II : 385. Neubourg. III : 224. Le Splugen. IV : 44.

LACROSSE, *contre-amiral.*

Boulogne-sur-mer. I : 295.

LACUÉE, *colonel.*

Austerlitz. I : 190. Eylau. II : 132. Guntzbourg : 292.

LAFAYETTE, *général.*

Arlon. I : 138. La Champagne : 426. La Glisuelle. II : 267. Hamptienne : 295.

LAFERRIÈRE, *général.*

Château-Thierry. I : 447.

LAFITE, *lieutenant de marine.*

L'Africaine. I : 24.

LAFOND, *sous-lieutenant de voltigeurs.*

Caprée ou Capri. I : 391.

LAFONTAINE (Alfred-Désiré DE) *colonel de cavalerie.*

Talavéra-de-la-Reyna. IV : 83.

LAGENETIÈRE, *général.*

Saint-Jean-Pied-de-Port. II : 395. Le Val-Carlos. IV : 172.

LAGRANGE, *général.*

El-Arych. I : 144. Boulac, en Egypte : 288. Le Caire : 346, 354. Champaubert : 440. Pénilla. III : 302.

LAGRANGE, *soldat au soixante-neuvième régiment.*

Tordésillas. IV : 121. Tudela : 147.

LAGUÉRINIÈRE.

Voyez CHAILLON.

LAGUILLERMIE (Guillaume), *chef de bataillon au vingt-deuxième régiment d'infanterie légère.*

Siozen. IV : 17.

LAHARPE, *général.*

Cairo. I : 358. Fombio. II : 173. Millésimo. III : 115. Montenotte : 144. Piétri : 309. Rodernach : 395. Toulon. IV : 130.

LAHOUSSAYE, *général.*

Cuenza. I : 513. Piedra-Filea. III : 308.

LAHOZ, *général italien.*

Ancône. I : 106.

LAJAILLE (le chevalier DE), *chef vendéen.*
La Chabotière. I : 421.

LAJOWSKI, *général du génie.*
Alméida. I : 76.

LAKE, *lieutenant-colonel anglais.*
Lisbonne. II : 521.

LALLEMAND, *commandant de marine.*
Terre-Neuve. IV : 96.

LALLEMAND, *général.*
Maguilla. III : 34.

LALLEMENT, *général.*
Arlon. I : 138.

LALONDE, *capitaine de marine.*
Algésiras. I : 61.

LAMARCHE, *général.*
Biesme. I : 261. Norwinde. III : 218.

LAMARLIÈRE, *général.*
Boubecq. I : 300. Mouveau. III : 164. Nerwinde : 218.

LAMARQUE, *général.*
Alta-Fouilla. I : 790 Bandas : 187. Caprée ou Capri : 381. San-Felice-de-Cardines. II : 149. L'Italie : 384. Messine. III : 110. La Roche-Servière. 394. Le Col-Sacro : 422. Solaro. IV : 23.

LAMBERT, *chef d'escadron.*

Caïffa. I : 339.

LAMOTTE, *général.*

Alméida. I : 74. Jena. II : 412.

LANDON, *général autrichien.*

Azmooz. I : 176. Brescia : 310. Clausen : 479. Les Engadines. II : 73. San-Marco. III : 68. Stockach. IV : 50. Le Tésin : 106.

LANGERON, *colonel.*

Fuentès-de-Onora. II : 208.

LANGERON (Le comte), *général russe.*

Austerlitz. I : 157. Bautzen : 204.

LANGLADE, *sergent.*

Cadix. I : 336.

LANGWARTH, *général anglais.*

Talavera-de-la-Reypa. IV. 83.

LANNAY, *général.*

La Dalmatie. II : 6.

LANNES (Duc de Montebello), *général, maréchal de France.*

Abensberg. I : 3. Aboukir. 8. Aoste : 126. Arcole : 131. El-Arych : 143. Austerlitz : 150. Bassano : 197. Berlin : 238. Le mont Saint-Bernard : 243. Binasco : 267. Braunau : 303. La Brenta : 308. Châtillon en Piémont : 448. La Chiusella : 462. Chivasso : 463. Dégo. II : 20. Ebersberg : 62. Essling :

120. Eylau. 130. Faenza : 134. Fombio : 173. Gaza : 219. Golymin : 270. Ivrée. II : 387. Jaffa en Syrie : 389. Korsoum : 459. Lodi : 532. Mantoue : III. 57. Marengo : 76. Mont-Thabor : 151. Narrew : 206. Pavie : 301. Lerro : 313. Pulstuck : 335. Quaquoun : 338. Ratisbonne : 370. Saragosse : 453. Tudela. IV : 146. Ulm : 159. Verceil : 197. Vienne en Autriche : 207. Zuntersdorff : 246.

LANOUE, *général.*

La Champagne. I : 429. Maubeuge. III : 85.

LANOUGARÈDE, *officier du premier régiment napolitain.*

Caprée ou Capri. I. 392.

LANUSSE, *général.*

Aboukir. I : 8. Alexandrie en Égypte : 53, 56. Demenhour. II : 21. Fombio : 173. Mitquamar. III : 117.

LANZETTI, *officier napolitain.*

Caprée ou Capri. I. 391.

LAPISSE, *général.*

Diettickon. II : 41. Madrid. III : 9. Monzanbano : 154. Spanden. IV : 35. Talavera-de-la-Reyna. IV : 79.

LAPLACE, *général.*

Cadix. I : 335.

LAPLANCHE-MORTIÈRE, *général.*

Zuntersdorff. IV : 247

LAPOYPE : *général.*

Toulon. IV : 130.

LAROBERIE, *général vendéen.*

La Chabotière. I : 421. Machecoul. III : 6. Noirmoutiers : 253.

LAROCHE, *général.*

Eslingen. II : 87. Freudenstadt : 196. Le Knubis : 455. Philisbourg. III : 307.

LAROCHE-JACQUELEIN, *général vendéen.*

Aizenai. I : 32. Amailhon : 90. Ancenis : 103. Antraim : 120. Châtillon-sur-Sèvre : 448. Chollet : 465. Fontenay dans la Vendée. II : 176. Fougères : 179. Granville : 277. Laval : 492. Le Mans. III : 52. Noirmoutiers. 254. Saint-Gilles : 431. Saumur : 458. Thouars. IV : 112.

LAROQUE, *général.*

Chambéry. I : 424.

LARUE, *colonel.*

La Garriga. II : 218.

LASALCETTE, *général.*

Nicopolis en Epire. III : 240. Le Pont-Saint-Esprit : 324.

LASALLE, *général.*

L'Espagne. II : 93, 108. Gehemi : 222. Madrid. III : 20. Médelin : 100. Prentzlow : 329. Rivoli : 392. Salêhié : 436. Stèttin. IV. 44. Le Tagliamento : 76. Thémé : 109. Wagram : 222. Zédenick : 246.

LASALLE, *capitaine.*

Zalaméa-la-Réal. IV : 246.

LASCY, *général espagnol.*

Cadix. I : 336. La Garriga. II : 218.

LATOUCHE, *contre-amiral.*

Boulogne-sur-Mer. I : 291. Naples : 189.

LATOUR, *chef de brigade.*

Belbeys. I : 215.

LATOUR, *général autrichien.*

Biberach. I : 256. Friedberg. II : 198. Geisenfeld : 224. Hooglède : 338. Lannoi : 479.

LATOUR-D'AUVERGNE, *surnommé le premier grenadier de France.*

Bastan. I : 201. Saint-Jean-de-Luz. II : 390. Neubourg. III : 224. Saint-Sébastien. IV. 1.

LATOUR-FOISSAC, *général.*

Mantoue. III : 65.

LATOUR-MAUBOURG, *général.*

L'Albuhera. I : 37. Alcabon : 39. Badajoz : 181. Cullar : 513. Dresde II : 54. Friedland : 201. La Gebora : 221. Madrid. III : 7. Medelin : 100. Romanow : 396. Séville. IV : 10. Uclès : 155. Wachau : 218. Wurtchen : 240.

LATOURNERIE, *commandant d'artillerie.*

Sédiman. IV : 4.

LATTERMANN, *général autrichien.*

Mantoue. III : 66. Milan : 114. Le Var. IV : 193.

LAUBADÈRE, *général.*

Arlon. I : 139. Landau. II : 470.

LAUDERDALE (Lord), *ambassadeur anglais.*

Boulogne-sur-Mer. I : 298.

LAUGERAT, *capitaine de grenadiers.*

L'Irlande. II : 367.

LAUGIER, *ajudant-général.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 16.

LAURAINE, *lieutenant de la sixième légion de gendarmerie.*

Lastardit. II : 482.

LAURISTON (Le comte), *général.*

Bautzen. I : 205. Ebersberg. II : 64. Eckmül : 65. Leipsick : 503. Madrid. III : 9. Raab : 360. Raguse : 364. Le Vieux-Raguse : 366. Wachau. IV : 217. Wagram : 221. Wurtchen : 241.

LAVAL, *général.*

Cadix. I : 335. Feldkirk. II : 149. La Kintzig : 447. Talavera-de-la-Reyna. IV : 81. Villeo : 215.

LAVALETTE, *capitaine.*

Sédiman. IV : 3.

LAVATER, *ministre protestant de Zurich.*

Diettickon. II : 44.

LAVIATE, *lieutenant.*

Bilbao. I : 267.

LAVICTOIRE, *général.*

Les Aldudes. I : 46.

LAVIE, *chef d'escadron au quinzième régiment de dragons.*

L'Espagne. II : 115.

LEBAS, *commissaire de la convention nationale.*

Charleroi. I : 443.

LEBRETON, *officier municipal.*

Angers I : 116.

LEBRUN, *duc de Plaisance, général.*

Bréda. I : 306.

LECAMUS, *chef de bataillon.*

Aracéna. I : 128.

LECAUX, *sous-lieutenant au régiment d'Isembourg.*

Caprée ou Capri. I : 392.

LECCHI, *général.*

L'Espagne. II : 95. Naples. III : 199. Saint-Boy : 429. La Sézia. IV : 11.

LÉCHELLE, *général.*

Chollet. I : 465. Laval. II : 495.

LECLAIRE, *général.*

Hondscoote. II : 334.

LECLERC, *général*.

Borghetto. I : 281. Le Cap-Français : 380. Saint-Georges. II : 255. Mantoue. III : 62. Rivoli : 389. Rovérédo : 418. Salêhié : 435. Le Tagliamento. IV : 76.

LECLERC, *fusilier*.

Gênes. II : 242.

LECOMTE, *général*.

Chantonnay. I : 441. Compiègne : 487.

LECOURBE, *général*.

Airolo. I : 25. Altorf : 88. Augsbourg : 149. Azmooz : 176. Biberach : 257. Bussingeu : 327. Les Engadines. II : 72. Feldkirk : 149. Le Grimsel : 236. Guéchenen : 288. Delfingen : 292. Hochstedt : 314. Hoenwil : 327. L'Inn : 352. Kaysersthul : 429. Kehl : 443. Klotten près de Zurich : 451. Le Lech : 498. Manoss. III : 52. Moeskirck : 121. Le Muttenthal : 166. Néresheim : 214. Neubourg : 222. Philisbourg : 307. Radstadt : 363. Reichlingen : 374. La Salza : 440.

LE DOYEN, *général*.

Le Col de la Madelaine. III : 6.

LEDRU, *général*.

Valontina. IV : 192.

LEFEBURE, *général*.

Aldenhoven. I : 45.

LEFEBVRE, *duc de Dantzick, général, maréchal de France*.

Abensberg. I : 3. Altendorff : 82. Altenkirken : 83. Arlon :

141. L'Arzobispo : 146. Berlin : 239. Butzbach : 327. Charleroi : 443. Dantzick. II : 14. Lemenhour : 21. Dusseldorff : 58. L'Espagne : 100. Fleurus : 163. Francfort-sur-le-Mein : 187. Hénef : 310. Kœnigshoffen : 457. Limbourg : 514. Mayence. III : 99. Mons : 131. Neiss : 210. Neuwied : 233. Siegberg : IV : 11. Tann : 84. Tudela : 146. Le Tyrol : 153. Le Fort-Vauban ou Fort-Louis : 195.

LEFEBVRE, *chef pontonnier.*

Mora. III : 156.

LEFEBVRE, *adjudant-major.*

Bienvenida. I : 260.

LEFEBVRE, *capitaine au cent treizième régiment.*

San-Félipe. III : 445.

LEFEBVRE-DESNOUETTES, *général.*

Bénavente. I : 226. Brienne : 313. L'Espagne. II : 94. Wurtchen. IV : 241.

LEFOL, *général.*

Fleurus. II : 166.

LEFORT, *colonel de hussards.*

Aldenhoven. I : 44.

LEFRANC, *chef de brigade.*

L'Ens. II : 77.

LEGNAUX, *lieutenant de la garde royale.*

Caprée ou Capri. I : 391.

LEGRAND, *général.*

Ampfingen. I : 98. Austerlitz : 155. La Drissa. II : 55. Dusseldorf : 69. Ebersberg : 63. Essling : 120. Hohenlinden : 325. Lubeck : 545. La Salza III : 440.

LEJEUNE, *chef de bataillon.*

Saragosse. III : 454.

LELEU, *officier.*

Alcaniza. I : 42.

LEMAIGNAN, *chef vendéen.*

Granville. II : 277. Le Mans. III : 56.

LEMARESQUIER, *capitaine de marins.*

Tatamave. IV : 91.

LEMAROIS, *général.*

Eylau. II : 132. Nasielsk. III : 209. Rovérédo : 418.

LEMERCIER, *chef vendéen.*

Quiberon : III : 342.

LEMOINE, *général vendéen.*

La Chabotière. I : 421. Saint-Cyr : 517. Frelignó. II : 193.

LEMOINE, *général.*

Aquila I : 127. Boulon : 298. Calvi en Labour : 368. Cantalupo : 377. Capoue : 383. Civita-Castellana : 477. L'Étoile. II : 127. Neuwied. III : 234. Quiberon : 351. Rieti : 385. Terni. IV : 94. Verdun : 198. Vernet : 199.

LENCHANTIN, *général.*
Castel-Franco. I : 402.

LENFANT, *tambour du premier bataillon de la sixième demi-brigade.*
Nicopolis en Epire. III : 242.

LENORMAND, *chef du troisième bataillon de l'Orne.*
Mortagne. III : 158.

LENOURRIT, *chef d'escadron du seizième régiment de dragons.*
Malaga. III : 37.

LENUD, *colonel.*
Banolas. I : 187.

LEODET, *colonel anglais.*
Molins-del-Rey. III : 127.

LEPORANO) Le prince de).
La Calabre. I : 360.

LEROUX, *lieutenant de marine.*
La Caroline. I : 397.

LEROY, *sous-lieutenant des grenadiers.*
Nicopolis en Epire. III : 239.

LESCHWITZ (DE), *général saxon.*
Urfar. IV : 170.

LESCURE (Le marquis de), *général vendéen.*

Amailhon. I : 89. Bessai : 253. Châtillon-sur-Sèvre : 448. Chollet : 464. Laval. II : 492. Parthenai. III : 299. Saumur : 458. Thouars. IV : 112.

LESPINASSE, *général.*

Saint-Jean-de-Luz. II : 392. Mantoue. III : 64. Le Tagliamento. IV : 77.

LESTOCQ, *général prussien.*

Soldan. IV : 27.

LESUIRE, *général.*

Monzanbano. III : 155.

LETENDRE, *grenadier.*

Boulogne-sur-Mer. I : 297.

LETORT, *général.*

Charleroi. I : 446. Château-Thierry : 447. Fleurus. II : 165. Ligny-sous-Fleurus : 509. Wachau. IV : 218.

LETTE (Nicolas), *sergent-major du quarante-unième régiment.*

Quiberon. III : 350.

LETURCQ, *adjudant-général.*

Aboukir. I : 9. Mont-Thabor. III : 152.

LEVAL, *général.*

Chiclana. I : 459. L'Espagne. II : 101. Médelin : 100. Stockach. IV : 52.

LEVASSEUR, *général.*

Austerlitz. I : 161. Renchen. III : 382. Zuntersdorff. IV : 246.

LEVASSEUR (Jean-Louis), *capitaine de grenadiers à la quarante-neuvième demi-brigade.*

Marimont. III : 83.

LEVENEUR, *général.*

Arlon. I : 138. Maestricht. III : 27. Namur : 175. Nerwinde : 220.

LÉVÊQUE, *capitaine.*

Bienvenida. I : 260.

LEW, *colonel anglais.*

Caprée ou Capri. I : 391.

LEYA, *sergent de carabiniers.*

Caprée ou Capri. I : 392.

LICHTENHEIM (Charles), *aide-de-camp de Stofflet.*

Chemillé. I. : 458.

LICHTENSTEIN (Le prince de), *général-major autrichien.*

Abensberg. I : 3. Austerlitz : 156. Coni : 491. San-Giovanni. II : 265. Tann. IV : 84. Ulm : 165. Wachau : 218.

LIÉGEARD, *aide-de-camp.*

Chemillé. I : 458.

LIGNE (Le prince de), *général autrichien.*

La Champagne. I : 421.

LIGNIVILLE, *général.*

Kayserslautern. II : 425. Montmédi. III : 146. Neuwied : 232. Wethau. IV : 234.

LIGONIER, *général.*

Beaupréau. I : 212.

LINGEN, *général autrichien.*

Altorff. I : 89. Le Muttenthal. III : 166.

LINOIS, *contre-amiral.*

Algésiras. I : 60. La Sémillante. IV : 4.

LIPTAY, *général autrichien.*

L'Adige. I : 22. Borghetto : 280.

LISSILOUR, *capitaine de frégate.*

L'île d'Aix. I : 28.

LIVRON, *officier d'état-major, chef d'escadron.*

Caprée ou Capri. I : 391.

LOBAU (Le comte de).

Voyez MOUTON.

LOCHET, *général.*

Diettickon. II 41. Eylau 132. Feldkirk : 147.

LOISON, *général.*

L'Aguada. I : 25. Alméida : 74. Altorff : 88. Azmooz : 177. Brescia : 310. Ciudad-Rodrigo : 476. Le mont Saint-

Gothard. II : 273. Le Grimsel : 286. Guéchenen : 289. Le Portugal. III : 327. Sotto. IV : 30. Ulm : 164.

LOMET, *général.*

Bézala. I : 255.

LORCET, *général.*

L'Espagne. II : 110. Fuentès-de-Onora : 208.

LORGE, *général.*

Azmooz. I : 177. Bussingen : 326. Diettickon. II : 43. Kayserslautern : 425. : Memmingen. III : 104. Moeskirck : 121. Piedra-Filla : 308. Sion. IV : 16.

LOTTIN, *major du trente-deuxième régiment d'infanterie légère.*

Villa-Nova. IV. 213.

LOUIS XIV.

Amsterdam. I : 100. Le mont Saint-Bernard, 247. Le Texel. IV. 106. Trèves : 143. Le Wahal : 223.

LOUIS XVII.

Toulon. IV : 129.

LOUIS XVIII.

Belle-Ile. I : 221. Paris. III : 296. Vérone. IV : 200.

LOUIS (Le prince), *archiduc d'Autriche, général autrichien.*

Abensberg. I : 3. Ebersberg. II : 62.

LOUIS (Le prince).

Voyez BUONAPARTE (Louis).

LOUIS, *adjudant-général.*

Turin. IV : 150.

LOUTIL, *chef de bataillon.*

Chemillé. I : 458.

LOUVERTURE (Toussaint), *général africain.*

Le Cap-Français. I : 381.

LOVERDO (Le comte de), *général.*

Le Pont-Saint-Esprit. II : 324. Le Saulce : 457.

LOWENDAL (Le comte de), *général, maréchal de France.*

Berg-op-Zoom. I : 235.

LOYER, *colonel.*

Le Hanovre. II : 301.

LUCKNER, *général, maréchal de France.*

Bavai. I : 207. Condé : 488. Courtrai : 506. Flines. II : 167. Fontoi : 178. La Glisuelle : 267. Maulde. III : 85. Menin : 105. Rodemack : 396.

LUSIGNAN, *général autrichien.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 58. Ancône : 112. Bellurn : 222. Tann. IV : 84.

LYROT, *général vendéen.*

Ancenis. I : 104. Savenay. III : 464.

MACDONALD, duc de Tarente, *général, maréchal de France, grand-chancelier de la légion d'honneur.*

Ancône. I : 105. Bautzen : 204. Béterzill : 254. Calvi en Labour : 368. Cantalupo : 377. Capoue : 383. Cassano : 401. Castellamare : 405. Circéo : 471. Civita-Castellana : 477. Courtrai : 508. Figuières. II : 156. San-Giovanni : 259. Groningue : 287. Hanau : 296. Hooglède : 338. L'Italie : 381. Leipsick : 503. Modène. III : 118. Neuwied : 231. Pictiiponen : 307. Pontrémoli. III : 323. Raab : 359. Le Splugen. IV : 41. Terracina : 95. Wachau : 217. Le Wahal : 225. Wurtchen : 240.

MACK, *général autrichien.*

Albéek. I : 33. Calvi en Labour : 368, 377. Capoue : 383. Castel-Franco : 401. Civita-Castellana : 477. Elchingen. II : 68. Rome. III : 399. Le Tagliamento. IV : 78. Terni : 93. Ulm : 159.

MACKENSIE, *général anglais.*

Talavera-de-la-Reyna. IV : 82.

MACQUART, *général.*

La Briga. I : 314. Saorgio. III : 450.

MADOLINA, *sergent au premier régiment napolitain.*

Caprée ou Capri. I. 292.

MAGENDIE, *capitaine de frégate.*

L'Africaine. I : 24.

MAHDY (L'Ange el-) *chef de Maugrabins.*

Demenhour. II : 21.

MAILLARD, *sergent de canonniers.*
Mora. III : 156.

MAILLY, *adjudant.*
Saint-Jean-d'Acre. I. 16.

MAINONI, *général.*
Marengo. III : 73.

MAISON (le comte de) *général.*
Espinosa. II : 118. Iglaw : 347. Madrid. III : 9. Wachau : 219.

MAKINNON, *général anglais.*
Ciudad-Rodrigo. I : 477.

MALBRANK, *général.*
Courtrai. I : 508.

MALHER, *général.*
Guntzbourg. II : 292. Ivrée : 287.

MALLERT, *chef de bataillon.*
Compiègne. I : 487.

MALTZEN, *capitaine du génie.*
Ciudad-Rodrigo. I : 475.

MANDEMENT, *cavalier du sixième régiment.*
Hondscoote. II : 334.

MANSO, *colonel anglais.*
Molins-del-Rey. III : 127.

MANTAULON, *chef d'escadron.*

Hohenlinden. II : 324.

MANTHONE, *ministre de la guerre, du royaume de Naples et de Sicile.*

La Calabre. I : 361.

MARASSÉ, *général.*

Anvers. I : 125.

MARBOT, *général.*

Lescun. II : 506.

MARCEAU, *général.*

Altenkirken. I. 84. Antraim : 120. Ayvaille : 174 Binohe : 268. Charleroi : 444. Ehreimbreistein. II : 66. Fleurus : 163. Kitzingen : 450. Kœnigstein : 458. Limbourg : 520. Le Mans. III : 52. Neuwied : 230. Thuin. IV : 114. Verdun : 198.

MARCHAND, *gendarme.*

Laval. II, 491.

MARCHAND, *chef de bataillon.*

Belone. I : 223.

MARCHANT, *général.*

Brienne. I : 313. Chambéry : 425. Deppen. II : 24.

MARCOGNET, *général.*

Caldiéro, I : 366. L'Espagne. II : 113.

MARESCOT, *général du génie.*

Baylen. I: 208. Charleroi : 445. Landrécies. II : 477. Maëstricht. III : 28. Le Quesnoi : 338. Toulon. IV : 133.

MARESQUET, *général.*

Borghetto. I : 282.

MARIE (Jean), *soldat au troisième bataillon de la quarante-huitième demi-brigade.*

Alkmaër. I : 68.

MARIGNY, *général.*

Angers. I : 116. Antraim : 120. Jéna. II : 412.

MARININIA, *capitaine.*

Bilbao. I : 266.

MARION, *chef de bataillon.*

Stockack IV : 56.

MARISY, *général.*

La Sierra-Moréna. IV : 15. Xérès : 243.

MARMENT, *dragon au quatrième régiment.*

Le Lech. II : 499.

MARMONT, *duc de Raguse, général, maréchal de France.*

Aldéa-del-Ponte. I : 43. Almaraz : 73. Alméida : 76. Bard : 193. Bautzen : 205. Castel-Novo en Dalmatie : 406. Champaubert : 440. Chérasco : 459. Clacy : 478. Saint-Georges. II : 255. Lorette. 537. Mayence. III : 99. Mon-

zanbano : 154. Paris : 294. Les Pyramides : 337. Ulm. IV : 160. Vauchamp : 195. Wachau : 219. Wagram : 220. Wurtchen : 240.

MARMONT, *chef de bataillon.*
Cadix. I : 336. Castiglione : 412. La Dalmatie. II : 1.

MARNAS, *lieutenant.*
Bilbao. I : 267.

MARQUET, *chef de bataillon.*
Bienvénida. I : 260.

MARQUINEZ, *chef de partisans espagnols.*
Melgar-de-Abaxo. III : 104.

MARQUIS, *caporal de voltigeurs.*
Caprée ou Capri. I : 391.

MARQUISITTO, *général espagnol.*
Gijon. II : 257. Sotto. IV : 30.

MARRO, *sous-lieutenant.*
La Garriga. II : 219.

MARTIN, *général.*
Les Albères. I : 35. Gillette. II : 258.

MARTIN, *capitaine.*
Bienvénida. I : 260.

MARTIN, *sergent.*
Cadix. I : 336.

MARTINET, *adjudant-général.*

Aboukir. I : 12.

MARTINEZ, *général espagnol.*

Figuières. II : 156.

MARULAZ, *général.*

Czarnowo. I : 518. Eckmülh. II : 65. France : 181.

MARY (Alexandrine), *courtisane.*

Arezzo. I : 136.

MAS, *colonel.*

Austerlitz. I : 170.

MASSÉ, *carabinier.*

L'Ens. II : 79.

MASSÉNA, *duc de Rivoli, prince d'Essling, général, maréchal de France.*

L'Aar. I : 1. Albis-Rieden : 36. Alméida : 74, 75, 76. Altorff : 88. Arcole : 130. Azmooz : 176. Bassano : 196, 197. Bellurn : 222. Bène : 227. Borghetto : 280. La Brenta : 308. La Briga : 314. Bussingen : 326. Buzaco : 330. Cadibona : 331. Caldéro : 364. Caldiéro : 364. Carpénédolo : 397. Casasola : 397. Castel-Franco : 401. Castel-Genest : 403. Castellaro : 405. Castiglione : 408. Céréa : 417. Chérasco : 459. La Chiusa : 461. Ciudad-Rodrigo : 476. Clagenfurth : 478. Coïmbre : 480. Coire : 481, 482. La Corona : 500. Dégo. II : 19. Diettickon : 42. Ébersberg : 62. Enzersdorff : 80. Essling : 120. Feldkirk : 145. Frauenfeld : 189. Fuentès-de-Onora : 206. Gênes : 226.

Saint-Georges : 254. Le petit Gibraltar : 257. Le mont Saint-Gothard : 273. Guéchenen : 288. Hundsmarck : 342. Kaysersthul : 426. Klotten près de Zurich : 451. Landshut : 478. Lango-Negro : 478. Lauria : 486. Loano : 527. Lodi : 532. Manoss. III : 52. Mantoue : 59. Marengo : 71. Saint-Michel : 111. Milan : 112. Millesimo : 115. Mondovi : 129. Montebaldo : 136. Le Muttenthal : 165. Naples : 199. Neumarck : 227. Paris : 298. Ratisbonne : 370. Reichlingen : 373. Rivoli : 389. Rovérédo : 416. Saorgio : 450, Stockack. IV : 48. Le Tagliamento : 76, 78. Trente : 142. Trieste : 144. Vérone : 200, 202. Vicence : 203.

MASSONI, *sergent de carabiniers.*

Caprée ou Capri. I : 392.

MASTRATTI, *sergent de carabiniers.*

Caprée ou Capri. I : 392.

MATHÈS, *chef d'escadron au vingt-cinquième régiment de dragon.*

Malgar-de-Abaxo. III : 104. Valderas. IV : 174.

MATHIVET, *capitaine.*

Gênes. II : 242.

MATHIEU, *général.*

Calvi en Labour. I : 368. Capoue : 383.

MATHIEU (Maurice), *général.*

Alta-Fouilla. I : 79. Circéo : 472. L'Espagne. II : 103, 112. Tudela. IV : 147.

MATUZALICK, *tambour.*

Dantzick. II. 15.

MAUCUNE, *général.*

Brouis. I : 316. Burgos : 323. Fuentes-de-Onora. II : 208.

MAUGRAS, *chef de brigade.*

Le Caire. I : 347.

MAULEVRIER) Le marquis de).

Cholet. I : 464.

MAUPETIT, *colonel du Neuvième régiment de dragon.*

Ulm. IV : 162.

MAUPETIT (Jean-Baptiste-Nicolas), de Paris, *hussard.*

Butzbach. I : 329.

MAURAS, *chef de brigade.*

Bilbao. I : 265.

MAUVAGE (Antoine), *sergent-major au quarante-unième régiment.*

Quiberon. III : 350.

MAYER, *général.*

Binche. I : 268. Saint-Georges. II : 255. Rivoli. III : 389.

MAYMAT, *colonel.*

Tarréga. IV : 90.

MAZUCHELLI, *général italien.*

Bézala. I : 255. L'Espagne. II : 103.

MÉANT, *capitaine.*

Ajaccio. I : 33.

MEERFELDT, *général autrichien.*

Marienzell. III : 83.

MÉLAS, *général autrichien.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 58. San-Bartolomeo : 195. Le Mont-Saint-Bernard : 242. Brouis : 316. Cadibona : 331. Cassano : 399. Coni : 490. Gênes : 229. Génola : 253. San-Giovanni : 263. Marengo. III : 70. Montébello : 136. Le Var. IV : 193.

MÉNAGE, *général.*

Chemillé. I : 458. Quiberon. III : 351.

MÉNARD, *général.*

Azmooz. I : 176. Berne : 249. Bussingen : 326. Carpénédolo : 397. Cossaria : 504. Diettickon. II : 39. Millesimo : 115.

MENDIZABAL, *général espagnol.*

Bilbao. I : 266. La Gebora. II : 222. Los-Santos en Portugal : 539.

MÈNE, *général.*

Bassussary. I : 200.

MERMET, *officier supérieur.*

Fréligné. II : 193.

MERMET, *fils du précédent.*

Fréligné. II : 194.

MESCLOP, *général.*

Custatta. I : 514. Tarragone. IV : 89.

MESSENARI, *capitaine de carabiniers au vingt-cinquième régiment.*

L'Espagne. II : 112.

MEUNIER, *colonel.*

Médelin. III : 101. Uclès. IV : 155.

MEUNIER, *général.*

Brienne. I : 314. Koenigstein. II : 458. Mayence. III : 89. Quiberon : 346.

MEZZERIS, *général autrichien.*

L'Ens. II : 78.

MIACKSINSKI, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Saint-Fulgent. II : 209. Nerwinde : 218.

MIACKWITZ, *général autrichien.*

L'Adige. I : 22.

MICHAUD, *général.*

Bar-sur-Aube. I. 189. Brienne : 314. Frankenthal. II : 188. Kayserslautern : 424. Kirweiler : 448. Worms. IV : 239.

MICHEL, *général.*

Montmirail. III : 148.

MICHEROUX (Le chevalier).

La Calabre. I : 360.

MIEKSOUSKI, *général.*

Brouis. I : 315.

MILET, *colonel.*

Fuente-Santa. II ; 205.

MILHAUD, *général.*

Ciudad-Réal. I : 474. Fleurus. II : 166. Huères : 341. Kœnigsberg : 456. Ligny-sous-Fleurus : 509. Madrid. III : 20. Malaga : 37. Prentzlow : 328. Rio-Almanzara : 386. Sainte-Croix : 432. La Sierra-Moréna. IV : 13. Waterloo : 227. Wethau : 233. Wignendroff : 255.

MILLOT, *chef de bataillon au douzième régiment.*

Villa-Nova. IV : 213.

MINA, *général espagnol.*

Barbastro. I : 189. Castillo : 413. Sotto. IV : 30.

MINAL, *colonel.*

La Dalmatie. II : 4.

MINOT, *adjudant-major.*

Caprée ou Capri. I : 392.

MICCUKI, *général bavarois.*

Breslaw. I : 310.

MIOKOSIEWITZ, *capitaine.*

Malaga. III : 38.

MIOLLE (Simon), *chasseur de la cinquième légère.*

Santo-Domingo. II : 50.

MIOLLIS, *général.*

La Favorite. II : 143. Gênes : 230. Genola : 253. Livourne : 525. Loano : 528. Mantoue. III : 63.

MIRABEL, *général.*

Boulon. I : 299.

MIRANDA, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 31. Aldenhoven : 44. Anvers : 124. La Champagne : 431. Maestricht. III : 27. Nerwinde : 217.

MIROLLE, *fusilier.*

Gênes. II : 242.

MODYON (Le chevalier de), *chef vendéen.*

Savenay. III : 464.

MOHAMED, *bei-el-Elfi.*

Le Caire. I : 345.

MOLINA, *capitaine du génie, espagnol.*

La Torre-Nova. IV : 124.

MOLINARD, *capitaine.*

Fenestrelles. II : 150.

MOLITOR, *général.*

Altorff. I : 89. Caldiéro : 364. Coire : 482. Eckmühl. II : 65. Engen : 74. Essling : 119. Feldkirk : 148. Hoogstraten : 339. Le Lech : 498. Le Muttenthal. III : 166. Raguse : 365.

MOLLENDORFF (Le maréchal), *général prussien.*

Jéna. II : 411.

MOLRAT, *soldat du soixante-neuvième régiment.*

Tordésillas. IV : 121.

MONCEY, duc de Conégliano, *général, maréchal de France.*

Alla. I : 72. Bassano : 197. Bastan : 202. Bergara : 233. Le Mont-Saint-Bernard : 247. Bilbao : 263. Burguet : 324. La Chiusa : 461. Déva. II : 25. L'Espagne : 96. Fontarabie : 175. Saint-Jean-de-Luz : 390. Saint-Jean-Pied-de-Port : 394. San-Marco. III : 68. Marengo : 70. Monzanbano : 155. Saragosse : 453. Saint-Sébastien. IV : 1. Tudela : 146.

MONCEY, fils du maréchal, *colonel.*

Bar-sur-Aube. I : 189.

MONCOUSU, *capitaine de marine.*

Algésiras : I : 61.

MONDAN (Pierre-Clair), *voltigeur du quatrième léger.*

Caldiéro. I : 366.

MONGE, *membre de l'institut.*

Bologne. I : 276. Chébreisse : 454. Malte. III : 42. Suez. IV : 67.

MONGENOT, *capitaine.*

Gênes. II : 240.

MORILLON, *lieutenant de gendarmerie.*

Ayerbe. I : 173.

MONNIER, *général.*

Ancône. I : 105. Arezzo : 137. Rivoli. III : 392. Le Tésin. IV : 106. Valence en Dauphiné : 175.

MONNOT, *chef de bataillon.*

Bienvenida. I : 260.

MONTAIGU, *général.*

Charleroi. I : 443. Mons. III : 131.

MONTBRUN, *général.*

Altendorf. I : 82. La Dziana. II : 62. Fuentes-de-Onora : 206. Madrid : III : 8. Raab : 359. Somo-Sierra. IV : 28.

MONTEBELLO (Le duc de).

Voyez LANNES.

MONTÉLÉGIER, *général.*

Rambervilliers. III : 369. Sainte-Croix : 432.

MONTESQUIOU, *ancien membre de l'assemblée constituante.*

Paris. III : 295.

MONTESQUIOU, *général.*

Chambéry. I : 424. Nice : III : 237.

MONTPORT, *capitaine de marine.*

Toulon. IV : 137.

MONTFORT, *colonel.*

Leipsick. II : 503.

MONT-FRAOC (Madame DE).

Laval. II : 492.

MONTLÉGER, *aide-de-camp.*

Syène en Egypte. IV : 75.

MONTMARIE, *général.*

Uldécona. IV : 156. Valence en Espagne : 175, 176. Vitry : 217.

MONTRICHARD, *général.*

L'Adige. I : 22. Engen. 2 : 74. Friedberg : 198. San-Giovanni : 259. L'Inn : 353. Sainte-Lucie : 549. Memmingen : 3 : 104. Mœskirck : 121. Neubourg : 223. Turin. IV : 150.

MONTSERRAS, *général.*

Caprée ou Capri. I : 387. Solaro. IV : 23.

MOORE (Sir John), *général anglais.*

La Corogne. I : 497.

MORAND, *général.*

Abensberg. I : 3. Bardis : 193. Czarnow : 518. Dennewtz. II : 22. Jéna : 411. Ratisbonne. III : 370. Smolensk. IV : 18. Tann : 83. Wurtchen. : 240.

MORANDI, *officier de marine.*

Souhama. IV : 32.

MOREAU, *général.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 58, 59. Ampfingen : 97. Appenwirh : 126. Augsbourg : 148. Baden : 183. Bassignana : 198. Béterzill : 254. Biberach : 256. Elascheidt : 272. L'île de Bommel : 277. Bonn : 278. Bruges : 318 Bruschall : 320. Cassandria : 398. Cassano : 398. Charleroi : 443. Coblentz : 479. Coire : 482. Constance : 494. Courtrai : 508. Diersheim. II : 28. L'Ecluse : 65. Le val d'enfer : 71. L'Ens : 76. Etlingen : 124. Frankenthal : 188. Frendenstadt : 196. Friedberg : 197. Geisenfeld : 224. Gundelfingen : 292. Hochstedt : 314. Ingolstadt : 351 : Sanjuliano : 416. Kayserslautern : 424. Kelh : 430, 439, 445. La Kintzig, 447. le Knubis : 454. Sainte-Lucie : 548. Le Magnan. III : 31. Mantoue : 59. Memmingen : 105. Menin, 106. Mœskirck : 121. Néresheim : 213. Neubourg : 221. Neumarck : 227. Neumulh : 228. Nieuport : 247. Novi : 265. Pontremoli : 323. Radstadt : 363. Reichlingen : 373. Renden : 381. La Salza : 439. Schliengen : 465 : Urlaffen. IV : 171. Wilstett : 237.

MOREAU de Rocroy, *général.*

Pirmassens. III : 309. Tripstadt. IV : 144.

MOREL, *capitaine.*

Caprée ou capri. I : 391.

MORÉNO, *amiral espagnol.*

Algésiras. I : 61.

MORILLO, *général espagnol.*

Almagro. I : 72.

MORLA, *général espagnol.*

Madrid. III : 7.

MORLAINCOURT, *capitaine.*

Caprée ou capri. I : 391.

MORLAND, *colonel.*

Austerlitz. I : 169.

MORLET, *chef de bataillon*

Almeïda. I : 76.

MORLOT, *général.*

Arlon. I : 141. Charleroi : 443. Fleurus. II : 164. Saragosse. III : 454. Tudéla. IV : 146.

MORTEMART de Boisse, *père et fils, officiers.*

Maulde. III : 86. Neumarck : 227.

MORTIER, *duc de Trévise, général, maréchal de France.*

Amckland. I : 95. Aracéna : 128. Austerlitz : 155. Badajoz : 181. Bar-sur-Aube : 188. La Bérésina : 232. Diernstein : II : 27. Diettickon : 41. Dresde : 54. France : 181. Friedland : 201. Fuente-de-Cantos : 203. La Cebora : 221. Gué-à-Trême : 288. Hambourg : 295. Le Hanôvre 298. La Hesse : 312. Madrid. III : 20. Le Muttenthal : 167. La Sierra-Morena. IV : 13. Stokach : 520. Stralsund : 59. Wachau : 217. Wurtchen. IV : 240. Zalaméa-la-Réal : 245.

MOSKWA (Le prince de la).

Voyez NEY.

MOSSEL, *général d'artillerie.*
Urfar. 4 : 170.

MOTARD, *capitaine de marine.*
La Sémillante. IV ; 5.

MOUCTAR, *chef des Albanais.*
Nicopolis en Épire. III : 240.

MOURET, *général.*
Toulon. IV : 131.

MOULIN le jeune, *général.*
Chollet. I : 469. Le Col-du-Mont : 483.

MOUTON, comte de Lobau, *général.*
L'Espagne. II : 101. Essling. 121. Landshut : 477. Medina. III : 101. Racknitz : 361. Waterloo. IV : 226.

MOUTON-DU-VERNET, *général.*
Racknitz. III : 361. Uclès. IV : 155.

MUIREUR, *général.*
Le Caire. I : 340.

MUIRON, *aide-de-camp de Napoléon.*
Arcole. I : 131.

MULLER, *général.*
Les Aldades. I : 46. Antraim : 120. Bastan : 201. Châtillon en Piémont : 448.

MURAT (Joachim), *grand duc de Berg*, *général*.

Aboukir. I : 7. Albéck : 34. Amckland : 95. Amstetten : 102. El-Arych : 143. Austerlitz : 150. Bassano : 196. Borghetto : 281. Braunau : 303. Brunn : 319. Caprée ou Capri : 386. Dégo. II : 20. Deppen : 23. Dérumbano : 24. Dresde : 54. La Dziana : 62. Erfurt : 84. Eylau : 130. Foi : 172. Gaza : 219. Saint-Georges : 255. Golymin : 270. Gradisca : 274. Guttstadt : 293. Heilsberg : 304. Hoff : 317. L'Ile d'Ischia : 376. Jéna : 404. La Kologha : 459. Krasnoï : 461. Lambach : 465. Languenau : 479. Magdebourg. III : 29. Malte : 42. Marengo : 70. Milan : 114. Mitquamar : 117. Mont-Tabor en Egypte : 151. Plaisance. : 312. Prentzlow : 328. Quaquonn : 338. Rivoli : 393. Rovérédo : 418. Saffet : 423. Salâhié : 436. Solaro. IV : 22. Stettin : 44. Le Tagliamento : 77. Le Tésin : 105. Tilsitt : 116. Ulm : 159. Varsovie : 194. Verceil : 198. Vienne en Autriche : 206. Wachau : 218. Watersdorff. IV : 230. Wignendorff : 235. Wilna : 236. Zuntersdorff : 246.

MURAT-BEY.

Aboukir. I : 7. Bénéadi : 228. Le Caire : 342, 348, 354. Faïoum. II : 135. Héliopolis : 310. Les Pyramides : 336. Saléhié : 434. Samamouth : 442. Sediman. IV : 2. Souhama : 32.

MURRAY, *lieutenant-colonel anglais*.

Suez. IV : 68.

MUSNIER, *général*.

Batéa. I : 203. Belchite : 216. Benicarlo : 229. Manisses. III : 51. Mequinenza : 107. Saint-Georges : 430. Uldécona. IV : 156.

MUSTAPHA Aga, *chef de la police du gouvernement français.*

Le Caire. I : 346.

MUSTAPHA PACHA, *commandant en second de l'armée ottomane.*

Aboukir. I : 7.

NADASTI, *colonel, aide-de-camp du général Mélas.*

Gênes. II : 239.

NANSOUTY, *général.*

Austerlitz. I : 155. Bëry-au-Bac : 252. Château-Thierry : 447. Craonne : 510. Eckmül. II : 65. Feldkirkh : 147. Guttstadt : 293. Montmirail. III : 147. Ostrowno : 283. Ratisbonne : 369. Ulm. IV : 162.

NAPOLÉON.

Voyez BUONAPARTE.

NASSIF, *pacha du Caire.*

Le Caire. I : 343.

NAUBROUN, *colonel.*

Neiss. III : 211.

NAVARRO, *général espagnol.*

Collioure. I : 485.

NÉALE (Le comte de), *prussien.*

Berlin. I 239.

NELSON (Lord), *amiral anglais.*

Aboukir. I : 4. Alexandrie en Egypte. 49. Boulogne-sur-Mer : 291, 297. La Calabre : 362. Malte. III : 44.

NEMPDE, *officier du génie.*

Caprée ou Capri. I : 388.

NEUCHATEL (Le prince de).

Voyez BERTHIER.

NEUILLY, *général.*

Nerwinde. III : 218.

NEY, *duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, général, maréchal de France.*

L'Aar.. I : 1. L'Aguada : 25. Alméida : 74. Ampfingen : 97. Bamberg : 186. Bautzen : 205. La Bérésina : 232. Bergfried : 234. Briennne : 314. Butzbach : 328. Buzaco : 330. Cannes : 376. Ciudad-Rodrigo : 476. Craonne : 510. Deppen. II : 23, 24. Dierdorff : 27. Dresde : 54. Elchingen : 68. L'Espagne : 100, 109. Eylau : 129. Fleurus : 167. Friedland : 201. Golymin : 269. Hohenlinden : 322. Iller : 348. Inspruck : 356. Krasnoï. II : 461. Kuffestain : 462. Leipsick : 501. Limbourg : 514. Magdebourg. III : 30. Moëskirck : 123. La Moskwa : 161. Neuwied : 234. Le Portugal : 328. Rothemberg : 413. Siegberg. IV : 12. Smolensck : 18. Soldau : 27. Sulzbach : 71. Tilsitt 116. Ulm : 159, Valontina : 191. Vauchamp : 196. Villa-Nova : 212. Weissenfeld : 232. Wilna : 236. Wurtchen : 239. Wurtzbourg : 243.

NEUWINGER, *général.*

Francfort-sur-le-Mein. II : 184. Spire. IV : 37. Worms : 239.

NICHTEREN, *caporal bavarois.*

Brieg. I : 313.

NICOLAS, *colonel du soixante-unième régiment de ligne.*

Jéna. II : 412.

NIZZA (DE) *amiral portugais.*

Malte. III : 44.

NOEL, *sergent-major des voltigeurs du cent deuxième régiment.*

Caprée ou Capri. I. 392.

NOGUÈS, *général.*

Le Val-Carlos. IV : 172.

NOIROT, *général.*

Alcala-Réal. I : 41.

NORBIS, *colonel suédois.*

Stralsund. IV : 61.

OBISPO, *général espagnol.*

Sénéja. IV : 9.

OCSKAY, *lieutenant-colonel autrichien.*

Kelh. II : 438.

ODIOUS, *grenadier du troisième régiment.*

Chemillé. I : 458.

O'DONNEL, *général espagnol.*

Bézala. I : 255. Custatta : 514. Lerida. II : 503. Le Val-de-Jésus. IV : 173.

OLIVIER, *général.*

San-Giovanni. II : 259. Neuwied. III : 232. Sulzbach. IV : 72.

ORANGE (Le prince D'), *général hollandais.*

Alkmaër. I : 65. Charleroi : 443. Ligny-sur-Fleurus. II : 509.

ORANGE (Le prince D'), *stathouder de Hollande.*

Amsterdam. I : 98. Fleurus. II : 161. Gorcum : 272.

O'RELLY, *général autrichien.*

Diersheim. II : 35. Plaisance. III. 311. Vienne en Autriche. IV : 209.

ORLÉANS (Le duc d'), *ci-devant duc de Chartres.*

Jemmapes. II : 399. Nerwinde. III : 219. Thulin. IV : 115.

ORMANCEY, *adjudant-général*

Siegberg. IV : 12.

ORMANÇON, *colonel.*

Rio-Almanzara. III : 386.

ORNANO (Le comte), *général.*

Fuentès-de-Onora. II : 208. Ostrowno. III : 285.

ORTOZOUER, *lieutenant-colonel espagnol.*

Figuères. II : 154.

OSMAN, *bey d'Egypte.*

Le Caire. I : 345. Syène. IV : 74.

OSMAN-ASCAR, *bey d'Egypte.*

Le Caire. I : 352.

OSMAN-BARDISSI, *bey d'Egypte.*
Le Caire. I : 352.

OSSUNA (Le duc D'), *général espagnol.*
Burguet. I : 325.

OSTEN, *général*
L'île de Bommel. I : 277.

OSTERMANN, *général russe.*
Ostrowno. III : 283.

OSWALD, *général.*
Dierdorff. II : 27.

OTT, *général autrichien.*
Cassano. I : 399. Gênes. II : 243. Marengo. III : 70. Plaisance : 311. Urbin. IV : 169.

OTTENIN, *major du cent trente-sixième régiment.*
Compiègne. I : 487.

OUDINOT, *duc de Reggio, général, maréchal de France.*
Amstetten. I : 102. Austerlitz : 155. Azmooz : 179. Bar-sur-Aube : 189. Bautzen : 205. La Bérésina : 232. Diettickon. II : 40. La Drissa : 54. Ebersberg : 62. Eckmühl : 65. Enzersdorff : 81. Essling : 123. Friedland : 201. Gênes : 227. Hoyerswerda : 340. Klotten près de Zurich : 454. La Narrew. III : 207. Polotsk : 321. Sivochina. IV : 17. Tann : 83. Ulm : 262. Vienne en Autriche : 210. Wachau : 117. Wagram : 220. Wurtchen : 239. Zuntersdorff : 247.

OUROUSOFF, *lieutenant-général russe.*
Vauchamp. IV : 196.

OURWAROW (Le major), *aide-de-camp de l'Empereur Alexandre.*

Nasielsk. III : 209.

PACTHOD, *général.*

Espinosa. II : 118. L'Italie : 383.

PADOUE (Le duc de).

Voyez Arrighi.

PAINTEVILLE, *colonel du sixième régiment de dragons.*

Pénilla. III : 302. Saldanna : 434.

PAJOL, *général.*

Guttstadt. II : 293. Montereau. III : 144.

PALAFOX, *général espagnol.*

Alfaraz. I : 60.

PALFI, *général autrichien.*

La Chiusella. I : 463.

PALMIERI, *officier au premier régiment napolitain.*

Caprée ou Capri. I : 392.

PALOMBINI, *général.*

Manisses. III : 51. Sagonte. 425. Sénéja. IV : 9. Valence en Espagne : 175.

PANCRATION, *général russe.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 58.

PANNETIER : *général.*

Mâcon. III : 6. Molins-del-Rey : 127. Valence en Espagne. IV : 175.

PAOLI, *général corse.*

L'île de Corse. I : 500.

PAOLINI, *sergent des carabiniers du régiment royal corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

PARGI, *aspirant de marine.*

L'île d'Aix. I : 30.

PARIS, *général.*

Chéca. I : 456. III : 427.

PARMENTIER, *chef de brigade.*

Le Caire. I : 341.

PARQUE (le duc DEL), *général espagnol.*

Carcaxente. I : 394. Tar[illegible]ne. IV : 89.

PARTONNEAUX, *général.*

Castel-Franco. I : 402. Messine. III : 110. Naples : 202. Utelle. IV. 172.

PASSELAC, *chef de bataillon au cent-dix-septième régiment.*

Sagonte. III : 426.

PATIN, *caporal dans la garde royale.*

Caprée ou Capri. I : 391.

PAUL Ier, *empereur de Russie.*
Cassano. I : 399. Le Muttenthal. III : 171.

PAULUCCI, *général.*
Castiglione. I : 413.

PAUSANÉRA, *chef de partisans.*
La Calabre. I : 360.

PAYEUR, *officier.*
Chébreisse. I : 454.

PEDRO (don), *chef de partisans espagnols.*
L'Ermitage-de-Viguéro. IV : 211.

PELLERIN, *capitaine.*
Puélo. III : 333.

PELLETIER, *général.*
Le Col-de-Tende. I : 485. La Pologne. III : 317.

PEPIN, [illegible]*ral.*
L'Albuhera. I : 38. Madrid. III : 20.

PÉRALÈS (le marquis de), *général espagnol.*
Madrid. III : 9.

PÉRÉE, *contre-amiral.*
Saint-Jean-d'Acre. I : 17. Chebreisse : 454. Malte. III. 48.

PÉRIGNON, *général, maréchal de France.*
[illegible] Albéres I : 35. Bellegarde 219. Cistella : 473. Escaulas. [illegible]85. Figuières : 152. Novi. III : 255. Roses : 401.

PÉRIN, *général.*

Cadix. I : 336. Gênes. II : 246.

PERNETTI, *général.*

La Moskwa: III : 161.

PÉRON, *naturaliste.*

Les Terres Australes. IV. 96.

PÉROUD, *capitaine de marine.*

La Sémillante. IV : 6.

PERRON, *adjudant de marine.*

L'Ile d'Aix. I : 28.

PERROT, *capitaine au quatre-vingt-unième régiment.*

Duroca. II : 56.

PÉRUSSEL, *chef d'escadron.*

Saldanna. III : 434.

PÉRY, *général.*

Bautzen. I : 206.

PETIT, *général.*

Czarnowo. I : 518.

PETIT, *adjudant sous-officier au onzième régiment de ligne.*

Lastardit. II : 482.

PÉVRIEUX, *capitaine de marine.*

Boulogne-sur-Mer. I : 291.

PEYMANN, *grenadier de la Garde royale.*
Caprée ou Capri. I : 391.

PEYRE, *ingénieur des ponts et chaussées.*
Suez. IV : 68.

PEYREIMONT, *général.*
Alcala-Réal. I : 41.

PEYRIO, *aide-de-camp du général Lamarque.*
Caprée ou Capri. I : 391.

PEYRON, *adjudant-général.*
Stralsund. IV : 60.

PHILIPPEAU, *commissaire de la convention nationale.*
Le Pont-de-Cé. III : 322.

PICHEGRU, *général.*
Amsterdam. I ; 101. Ath : 148. Axel : 173. Beaumont : 211. Berchem : 231. Bergzabern : 237. Binche : 267. L'île de Bommel : 277. Bouxweiller : 300. Boxtel : 301. Breda : 305. Bruxelles : 322. Burick : 326. Campen : 372. Castrel : 413. Cateau-Cambresis : 415. Charleroi : 442. Coëvorden : 479. Courtrai : 507. Crèvecœur : 511. Gertruidemberg. II : 257. Haguenau : 294. Heusden : 312. Ingelmunster : 350. Kayserslautern : 420. Lauterbourg : 489. Manheim. III : 49. Mayence : 98. Neuviller : 229. Ostende : 282. Oudenarde : 288.

PICTON, *général anglais.*
Buzaco I : 330.

PIE VI, *pape.*
Bologne. I : 275. La Calabre : 359. Rome. III : 397.

PIERRE, *chasseur.*

Boulogne-sur-Mer. I : 297.

PIGEON, *général.*

Castiglione. I : 409. Loano. II : 528. Rovérédo. III : 416.

PIGNATELLI (Le prince), *aide-de-camp du général Mack.*

Capoue. I : 383. Caprée ou Capri : 392. Turin. IV : 149.

PIGNATELLI, *général espagnol.*

Espagne. II : 100.

PILON, *capitaine d'artillerie.*

Caprée ou Capri. I : 391.

PINO, *général.*

Ancône I : 106. Maloiaroslavetz. III : 40. Reus : 383.

PINON, *chef de brigade.*

Bénéadi. I : 228.

PIQUET-DUBOISGNY, *chef vendéen.*

La Gravelle II : 281.

PIRÉ, *général.*

Ostrowno. III : 283. Versailles. IV : 202.

PIRON, *général vendéen.*

Angers. I : 117. Chollet : 467.

PLAGNIOL, *chef de bataillon.*

Péniscola. III : 304.

PLATOW, *général russe.*

Fère-Champenoise. II : 150.

PLAUZONNE, *colonel.*

La Dalmatie. II : 6.

PLESS (Le prince de), *général prussien.*

Breslaw. I : 310.

PLESSEN (DE), *chef d'escadron.*

Saint-Georges. III : 430.

POINSOT, *général.*

Gênes. II : 246.

POINTE, *général.*

Les Albères. I : 35.

POLVEREL, *commissaire civil du gouvernement Français.*

Le Cap-Français. I : 378.

POMPEI, *capitaine des carabiniers corses.*

Caprée ou Capri. I : 388, 392. Solaro. IV : 24.

PONCELET, *officier de hussards.*

Antraim. I : 124.

PONCET, *général.*

Nassau. III : 207.

PONIATOWSKI (Le prince Joseph), *général.*

Leipzick. II : 503. La Moskwa. III : 162. La Pologne : 314. Romanow : 397. Smolensk. IV : 18. Wachau : 217.

PONSARD, *capitaine de grenadiers, au soixantième régiment.*
Le Col-Sacro. III : 423.

PONTCARRÉ, *officier supérieur.*
Consarbruck. I : 492.

PONTHON, *capitaine du génie.*
Neiss. III : 212.

POVET, *chef de bataillon.*
Bélorado. I : 224.

PORSON, *chef d'état major du général Lecourbe.*
Altorf. I : 88.

POUGET, *général.*
Polotsk. III. 321.

POUJOL, *capitaine de chasseurs.*
La Garriga. II : 218. Le Col-Sacro. III : 422.

POUPART, *sous-lieutenant au cinquante-deuxième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

POURAILLER, *colonel.*
Castiglione. I : 410.

POURTALÈS, *aide-de-camp du major-général.*
Vienne en Autriche. IV : 209.

POUSSIN (Jean-Jacques), de Paris, *capitaine de grenadiers à la quatre-vingt-troisième demi-brigade.*
Feldkirk. II : 149.

POUZET, *général.*

Madrid. III : 20.

PRAEFKE, *colonel du vingt-huitième régiment d'infanterie légère.*

Aracéna. I : 128.

PRÉCY, *général.*

Lyon. II : 565.

PRON, *officier d'artillerie.*

Caprée ou Capri. I : 392.

PROVERA, *général autrichien.*

Anghiari. I : 117, 118. Cossaria : 504. La favorite. II : 143. Mantoue. III : 62. Rivoli : 393. Rome : 398.

PRUDHOMME, *capitaine.*

Altendorff. I : 82.

PRZIBYSCHESCHY, *lieutenant-général Russe.*

Austerlitz. I : 157.

PULLY, *général.*

Consarbruck. I : 492. Le Splugen. IV : 42.

PULTENEY, *général anglais.*

Alkmaër. I : 69.

PUTHOD, *général.*

Feldkirk. II : 149. Lœvemberg : 533. Neubourg. III : 222.

PUYSAIE (le comte DE), *chef vendéen.*

La Gravelie. II : 282. Quiberon. III : 339.

QUESNEL, *général.*
Bassignana. I: 199. La Corogne : 498.

QUESSAL, *général.*
Caldiéro. I : 366.

QUÉTARD, *général.*
Diettickon. II : 40.

QUÉTINEAU, *général.*
Beaupréau. I : 212. La Châteigneraye : 447. Thouars. IV : 113.

QUINETTE, *général.*
Neus. III . 229.

RABASSE, *adjudant-général.*
Byr-el-Barr en Egypte. I : 330.

RABAUDI, *officier de marine.*
La Caroline. I : 396.

RAFFRON, *chef d'escadron.*
Méquinenza. III : 107. Péniscola : 304.

RAGUSE (Le duc de).
Voyez MARMONT.

RAMBAUD, *général*
Saint-Jean-d'Acre. I : 19.

RAMOREL, *aide-de-camp du général. d'Estrée.*
Caprée ou Capri. I : 391.

RAMPON, *général.*

Alexandrie en Egypte. I : 56. Gumine. II : 291. Malte. III : 42. Montenotte : 143. Mont-Tabor : 152.

RAOUL, *général.*

Déva. II : 25.

RAPP, *général.*

Austerlitz. I : 168. Bonsaeck : 278. Dantzick. II : 15. Nassielsk III : 209. Samanouth : 444.

RAVIER, *colonel.*

Nogent. III . 249.

RAYMOND, *colonel.*

Bienvenida. I : 260. Huelbla. II : 340. Rio-Barbata. III : 386.

REDING, *général espagnol.*

Barcelonne. I : 190. Baylen : 208. Cardedon : 395. Reus. III : 383.

RÉGEAU, *chef de bataillon.*

Cadix. I : 336.

REGGIO (Le duc *de*).

Voyez OUDINOT.

REGNAULT-DE-SAINT-JEAN-D'ANGÉLI.

Malte. III : 44.

RÉGNIER (Le comte), *général.*

Aboukir. I : 7. Alexandrie en Egypte : 50, 56. Alméida : 77. El-Arych : 143. Bautzen : 205. Béterzill : 254. Buzaco : 330. Le Caire : 340, 349. Castel-Franco : 402. Coraïm : 495. Dennwitz. II : 22. Garda : 215. Héliopolis : 309. Isola : 379. Kobryn : 456. Malte. III : 42. Naples : 204 Les Pyramides : 337. Sabugal. 421. Salêhié : 435. Le Wahal. IV : 224. Xérés : 243.

RÉGNOUX, *général.*

Rio-Barbata. III : 386.

REIGNIER, *aide-de-camp du général Destrée.*

Caprée ou Capri. I : 391.

REILLE (Le comte), *général.*

Bassussary. I : 200. L'Espagne. II : 96, La Narrew. III : 206. Waterloo. IV : 226.

REITZEN, *général autrichien.*

L'Adige. I : 22.

RENAUD, *général.*

Trèves. IV : 143.

RENOUVIER, *chef de bataillon.*

Anso. I : 118.

REPNIN (Le prince), *général, commandant des chevaliers-gardes de l'empereur de Russie.*

Austerlitsz I : 168. La Drissa. II : 54

REUSS (Le prince de), *général autrichien.*
Charleroi. I : 443. Le Lech. II : 498.

RÉVÉREND, *chef de bataillon.*
Gironne. II : 266.

REY, *général.*
Cantalupo. I : 377. Capoue : 383 Carbonera : 394. Gaëte. II : 212. Mantoue. III : 63. Rio-Almanzara : 386. Ronda : 400. Le Splugen. IV : 43. Toulouse 138.

REVIEN (Claude), *charretier d'artillerie.*
Arlon. I : 141.

RICARD, *général.*
Lutzen. II : 557. Montmirail. III : 148.

RICARDOS (Don), *général espagnol.*
Bellegarde. I : 218.

RICHARD, *adjudant-général vendéen.*
Antrain. I : 121.

RICHARD, *contre-maître de marine.*
La Renommée. III. 383.

RICHEMONT, *capitaine du génie.*
Nicopolis en Epire. III : 241.

RICHEPANSE, *général.*
Altendorff. I : 82. Altenkirken : 84. Biberach : 258. Engen. II : 74. L'Ens : 76. Hohenlinden : 323. Iller : 348. Le Lech : 498. Moeskirck. III : 123. Neuwied : 234. Reichlingen : 377. La Salza : 440. Siegberg. IV : 12.

RICHER (Edmond), *capitaine de marine.*
La Corvette la Baïonnaise. I : 209.

RICHERY, *contre-amiral.*
Terreneuve. IV. 95.

RICHTER, *capitaine.*
Valencia-de-San-Juan. IV : 181.

RISS (de), *commandant de la ville de Toro.*
Fuentel-Sanco. II : 206.

RIVAUD, *général.*
Austerlitz. I : 155. Marengo. III : 73.

RIVIÈRE (Le marquis de), *premier aide-de-camp du comte d'Arrois.*
L'Ile-Dieu. II : 46.

RIVIÈRE, *officier.*
Caprée ou Capri. I : 393.

RIVOINE, *maréchal-de-logis du sixième régiment de chasseurs.*
L'Italie. II : 385.

ROBERSPIERRE, *membre de la convention nationale.*
Châtillon-sur-Sèvre. I : 453. Nieuport. III : 248.

ROBERT, *général.*
Arcole. I : 132. La vallée d'Aspe : 147. Manisses. III : 51. Sénéja. IV : 9.

ROBERT, *colonel.*
Alfaraz. I : 60. Lérida. II : 504. Tarragone. IV : 86.

ROBIN, *général.*
Faïoum. II ; 135.

ROCCA (Le marquis de), *général espagnol.*
Valence en Espagne. IV : 177.

ROCHAMBEAU, *général, maréchal de France.*
Le Cap-Français. I : 381. Quiévrain. III : 357.

ROCHARD, *capitaine des voltigeurs du soixantième régiment.*
Le Col-Sacro. III : 423.

ROCHE (Claude), *carabinier.*
Belone. I : 223.

ROCHE, *général anglais.*
Carcaxente. I : 394.

ROGERY, *chef de bataillon.*
Bélorado. I : 224.

ROGNAT, *général du génie.*
Saragosse. III : 455. Tarragone. IV : 85.

ROGNET, *général.*
Bélorado. I : 223. Bréda : 306. Dresde. II : 54. Hoogstraten : Merxen. III : 109. Yanguas. IV : 244.

ROHAN (Le prince de), *général autrichien.*
Castel-Franco. I : 402.

ROIZE, *général.*

Alexandrie en Egypte. I : 56.

ROLAND, *capitaine de grenadiers.*

Le Mans. III : 53.

ROLAND, *capitaine de vaisseau.*

L'île d'Aix. I : 28.

ROLLET, *chef d'escadron du seizième régiment de dragons.*

Padal. III : 288.

ROMAN, *adjudant-général.*

Quiberon. III : 342.

ROMANA (La), *général espagnol.*

Badajoz. I : 181. L'Espagne. II : 100, 110. Fuente-de Cantos : 203. Fuente-Oveyuna : 204. Mancilla. III, 49.

RONDEAU, *capitaine de marine.*

Miconi. III : 112.

RONFORT, *chef de bataillon.*

Villa-Franca. IV : 211.

ROQUABERT, *capitaine de marine.*

La Renommée. III : 382. Tatamave. IV : 91.

ROSE, *adjudant-général.*

Nicopolis en Épire. III : 239.

ROSE, *lieutenant au soixantième régiment.*

Tordésillas. IV : 121.

ROSENBERG, *general autrichien.*

Abensberg. I : 3. Bassignana : 199. Cassano : 399. San-Giovanni. II : 264. Le Muttenthal. III : 168.

ROZMIECKI, *general polonais.*

Romanow III : 396.

ROSSIGNOL, *général.*

Antraim. I : 123. Coron : 498. Doué. II : 52. Fougères : 180. Le Mans. III : 52.

ROTH, *général anglais.*

Custatta. I : 514.

ROUELLE, *colonel.*

Lérida. II : 506.

ROUFFIGNAC, *maréchal de camp espagnol.*

Irun. II : 376.

ROUGET, *général.*

Bilbao. I : 266.

ROUSSEAU, *général.*

Barrosa. I : 194. Muzillac. III : 174.

ROUSSEL, *général.*

Engen. II : 75. L'Inn : 354. L'Italie : 385. Ostrowno. III : 224.

ROUSSELOT, *sergent.*

Condé. I : 487.

ROYRAND, *général vendéen.*

Chantonnay. I : 441. Legon. II : 549. Machecoul. IV : 3.

ROZZI, *lieutenant au régiment de Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

RUAULT, *général.*

Lille. II : 510.

RUBI, *général espagnol.*

Bergara. I : 233.

RUBICHON, *chef d'escadron de cuirassiers.*

Benicarlo. I : 229.

RUBY, *chef de brigade.*

Berne. I : 251.

RUCHEL, *général prussien.*

Jéna. II : 411.

RUFFIN, *général.*

Barrosa. I : 194. Cadix : 336. Chiclana : 459. Madrid. III : 18. Medelin : 101. Talavera-de-la-Reyna : 79.

RUFFO, *cardinal*

La Calabre. I : 359. Castellamare : 404.

RURY, *général.*

Ciudad-Rodrigo. I : 476.

RUSCA, *général.*

Borghetto I : 290. Civita-Castellana : 477. San-Giovanni. II : 265. Saint-Jean : 390. Lodi : 532. Naples. III : 195. Le Tyrol. IV : 154.

SABATIER, *général.*

L'Espagne. II : 93.

SABATIER, *grenadier à l'armée d'Orient.*

Alexandrie en Égypte. I : 52.

SAHUC, *général.*

Albéek. I : 34. L'Ens. II : 76. Raab. III : 360. Stockach. IV : 52. Wagram : 223.

SAHUGUET, *général.*

Aran. I : 129. Céréa : 417. Estéry. II : 123. Governolo : 273. Mantoue. III : 60.

SAINT-ANDRÉ, *chef vendéen.*

Machecoul. III : 2.

SAINT-ANDRÉ.

Voyez JEANBON.

SAINT-CRICQ, *capitaine de marine.*

La Renommée. III : 383.

SAINT-CYR, *général.*

Barcelonne. I : 190. Biberach : 256, 257. Bosco : 285. Bussingen : 327. Castel-Franco : 402. Etlingen. II : 125. Friedberg : 199. Hohenwil : 327. Madrid. III : 26. Mœskirck : 123. Neresheim : 214. Reus : 383. Stockach. IV : 52.

SAINT-CYR.

Voyez GOUVION.

SAINTE-CROIX, *général.*

Alcaniza. I : 41. Essling. II : 119. Monbucq en Portugal. III : 127. Pénilla : 302. Villa-Verde. IV : 213. Wagram : 223.

SAINTE-SUZANNE, *général.*

Baden. I : 183. Erbach. II : 81. Hohenwil : 327. Reichlingen : 377. Renchen : 382. Urlafen. IV : 171.

SAINT-GERMAIN, *général.*

Essling. II : 120. Ostrowno. III : 285.

SAINT-HILAIRE, *général.*

Austerlitz. I : 155. Bassano : 197. Costiglione : 410. Eckmül. II : 65. Essling : 122. Saint-Georges : 255. Le Petit-Gibraltar : 257. L'Odron : 533. Tann. IV : 83.

SAINT-JULIEN, *général autrichien.*

Gênes. II : 248. Le Magnan. III, 32.

SAINT-JUST, *commissaire de la convention nationale.*

Charleroi. I : 442.

SAINT-MARTIN, *général espagnol.*

Cuenza. I : 512.

SAINT-MICHEL, *officier d'artillerie.*

Cap.ée ou capri. I : 392.

SAINT-SAUVEUR, chef vendéen.

Freligné. II : 193.

SAINT-SULPICE, *général.*

Echmühl. 2 : 65.

SAINT-VINCENT, *sous-lieutenant au régiment d'Isembourg.*

Caprée ou Capri. I : 392.

SAIRIEUX, *capitaine de marine.*
Cadix. I : 337.

SAKEN, *général russe.*
Brienne. I : 313. Méry. III : 109.

SALICETTI, *membre de la convention nationale.*
L'île-de-Corse. I : 500.

SALIS (de), *capitaine suisse.*
Fuentel-sanco. II : 205.

SALM, *général.*
San-Giovanni. II, 265. Grava : 279.

SANDOZ, *général.*
Luçon. II : 549.

SANDRAY, *officier du génie.*
Caprée ou capri. I : 391.

SANGO, *homme de couleur, capitaine de port.*
Le Cap-Français. I : 381.

SAN-JUAN (don Benito), *général espagnol.*
Espagne. II : 108.

SANSKOÏ, *général russe.*
Weissenfels. IV : 232.

SANTERRE, *général.*
Beaulieu. I : 210. Coron : 498.

SANTONAX, *commissaire civil du gouvernement français.*
Le Cap-Français. I : 378.

SAPINEAU, *général vendéen.*
Aizenai. I : 32. La Roche-Servière. III : 394.

SARRASIN : *général.*
Castellamare. I : 405. L'Irlande. II : 367.

SARRUT, *général.*
L'Ens. II : 77. Sabugal, III : 421. Saint-Vicente. IV : 203. Xérès, 244.

SASS, *général russe.*
Bautzen. I : 204.

SAUNIER, *capitaine de marine.*
L'Africaine. I : 23. Le Guillaume-Tell. II : 290.

SAURET, *général.*
Bellegarde. I : 219. Boulon : 300. Castiglione : 409. Le Mont-Cénis : 416. Lodron. II : 533.

SAUTEL, *général.*
La Raomasbe. III : 369.

SAUVIAC, *général du génie.*
L'île de Bommel. I : 277.

SAVARY, *duc de Rovigo, général.*
Austerlitz. I : 151. Diersheim. II : 31. Friedberg : 198. Le Hanovre : 301. Heilsberg : 304. Lubech : 543. La Narrew. III : 207. Samanouth : 444.

SAVENILL, *commandant des chasseurs de Castille.*
Fuentès-Sol. II : 208.

SAXE-TESCHEN (Le duc de), *général autrichien.*
Thulin. IV. : 115.

SCA, *commandant de cavalerie espagnole.*
Valence en Espagne. IV : 177.

SCHAWEMBOURG, *général.*
Berne. I : 250.

SCHERB, *général.*
Bruschall. I : 320. Kelh. II : 436.

SCHÉRER, *général.*
L'Adige. I : 22. Aldenhoven : 45. Alexandrie-de-la-Paille : 58. Ayvaille : 174. Azmooz : 175. Bassignana : 198. Brescia : 309. Cassano : 398. Coni : 490. Gênes. II : 225. Le Magnan. III : 30. Modène : 118. Mons : 131. Montenotte : 142. Le Quesnoi : 338. Valenciennes. IV : 183. Vérone : 201.

SHCETTOUT, *chef vendéen.*
Laval. II : 495.

SCHIARETTI, *colonel de dragons de la Garde.*
Sagonte. III : 426 Sénéja. IV : 9.

SCHILL, *chef de partisans prussiens.*
Stralsund. IV : 65.

SCHILT, *général*
Dolée. II : 48.

SCHINNER, *général.*
L'Inn. II : 354. Neubourg. III. : 223.

SCHLDERING, *lieutenant au cent deuxième régiment.*
Caprée ou Capri. I : 392.

SCHMETTAU, *général prussien.*
Jéna. I : 411.

SCHNEIDER, *major.*
Bonsaeck. I : 279.

SCHOTLAND, *capitaine de frégate anglaise.*
La Renommée. III : 383.

SCHOUARDIN, *lieutenant-colonel d'un bataillon de Saône-et-Loire.*
Torfou. IV : 123.

SCHRAMM, *général.*
Dantzick. II 10.

SCHUBARF, *général russe.*
Bassignana. I : 199. San-Juliano. II : 417.

SCHULEMBOURG, *ministre prussien.*
Berlin. I : 240.

SCHWARTZ, *général.*
Saint-Boy. III : 430.

SCHWARTZEMBERG (Le prince), *général autrichien.*
Bar-sur-Aube. I : 189. Méry. III : 109. Paris : 294. Rambervillers : 368.

SCHWEITZGUT, *chef d'escadron du vingt-neuvième régiment de chasseurs.*

Alta-Fouilla I : 81.

SCIARPA, *sbirre au tribunal de Falerne.*

La Calabre. I : 360.

SÉBATIANI, *général.*

Alcabon. I : 39. Alcala-Réal : 41. Almonacid : 78. Les Alpugaras : 79. L'Arzobispo : 146. Austerlitz : 168. Brunn : 319. Cindad-Réal : 474. La Drissa. II : 54. L'Espagne. II : 101. Espinosa. 118. Fère-Champénoise : 150. Hanau : 296. Madridejos. III : 26. Malaga : 37. Moteil : 163. Padal : 288. Rio-Almanzara : 386. Vienne en Autriche. IV : 206.

SÈBE, *capitaine du génie.*

Caprée ou Capri. I : 391.

SÉDILLOT, *général.*

Hochenn. II : 314.

SÉGUR, *général.*

Heilsberg. II : 304. Reims. III : 381. Somo-Sierra. IV : 28.

SÉLIM, *sultan d'Egypte.*

Le Caire. I : 345.

SEMELÉ, *général.*

Bornos. I : 284.

SÉMONVILLE, *ambassadeur de France.*

Naples. III : 190.

SÉNARMONT, *général d'artillerie.*
Friedland. II : 201. Somo-Sierra. IV : 28. Uclès : 155.

SENNEVILLE, *lieutenant-colonel.*
Aboukir. I : 12.

SÉRAS, *général.*
Castel-Franco. I : 402. L'Italie. II : 383. Oviédo. III : 288. Raab : 360. Sanabria : 444. Wagram. IV : 222.

SÉRÉE, *lieutenant de marine.*
La Renommée. III : [illegible].

SERRANT, *commandant d'un bataillon de volontaires.*
Anger. I : 116. Le Vieux-Raguse. III : 366.

SERROGEANE, *officier.*
Duroca. II : 56.

SERRURIER, *général, maréchal de France.*
L'Adige. I : 22. Bagnasco : 184. Belvédère : 224. Bène : 227. Borghetto : 280. Brouis : 315. Cassano : 399. Castiglione : 412. La Cerise : 419. Céva : 420. Fossano. II : 179. Garrezio : 217. Gradisca : 274. Gratz : 278. Intrapa : 357. Sainte-Lucie : 548. Le Magnan. III. 31. Mantoue : 63. Millésimo : 116. Montésémo : 145, Le mont Saint-Pélerin : 148.

SERVAN, *général.*
Andaye. I : 112. Aran : 128. La Croix-des-Bouquets : 612. La Magnan, III. 31.

SEVELINGE, *officier d'état-major.*
Caprée ou Capri. I : 391.

SÉVEROLI, *général.*

Duroca. II. 55. Raab. III : 360.

SHÉE, *colonel.*

Célada. I : 415.

SHEPERN, *chef du deuxième bataillon du soixantième régiment.*

Banolas. I : 187.

SIAUD, *adjoint aux adjudans-généraux.*

Le Col-du-Mont. I : 484.

SIDE, *officier du génie.*

Caprée ou Capri. I : 388.

SIDLNY-SMITH, *commodore anglais.*

Saint-Jean-d'Acre. I : 15, 57. Héliopolis. II : 305.

SILLY, *chef de brigade.*

Aboumana. I : 12.

SILZ (le comte de), *général vendéen.*

Grand-champ. II 275.

SIMON, *général.*

Buzaco. I : 330. Ciudad-Rodrigo : 476. Sotto. IV : 30.

SISCÉ, *général.*

Kelh. II. 437.

SKAL, *major-général autrichien.*

Ancône. I : 110

SOLERAC, *chef vendéen.*

Granville. II : 278.

SOLIGNAC, *général.*

Brouis. I : 316.

SOLVOSTRI. *caporal au régiment Royal-Corse.*

Caprée ou Capri. I : 392.

SOMBREUIL (Le comte Charles de), *général vendéen.*

Quiberon. III : 340.

SOMMARIVA (Le comte de), *général toscan.*

Arezzo. I : 136.

SOPRANSI, *chef d'escadron au premier régiment de dragons.*

Uclès. IV : 155.

SORBIER, *commandant d'artillerie légère*

Arlon. I : 140. La Moskwa. III : 161. Raab : 361. Smolensk IV : 18. Le Splugen. IV : 42.

SORDY, *général.*

La Kintzig. II : 447.

SOUCHU, *chef de vendéens.*

Machecoul. III : 2.

SOUHAIT, *capitaine.*

Altenkirken. I : 84.

SOUHAM, *général.*

Aldéa-del-Ponte. I : 43. Bézala : 255. Burgos : 323. Cardedon : 395. Célada : 415. Courtrai : 508. Gironne. II : 266. Hooglède : 338. Ingelmunster : 350. La Montagne-Noire. III : 132. Nimègue : 248. Reus : 383. Stockach. IV : 57. Vich : 204. Weissenfels : 232.

SOULHEIRAC, *colonel.*

Vernet. IV : 199.

SOULT, *duc de dalmatie, général, maréchal de France.*

Albis-Rieden. I : 36. L'Albuhéra, 37. Alcabon : 39. Almaraz : 73. Augsbourg : 149. Austerlitz : 150. Badajoz : 181. Bassussary : 200. Bautzen : 206. Baza : 210. Benavente : 226. Bergfried : 234. Bonlogne-sur-mer : 297. Cadibona : 331. La Corogne : 497. Cullar : 513. Diettickon. II : 41. L'Espagne : 101. Espinosa : 118. Eylau. 129. Ferrare : 151. Gênes : 227. Greussen : 285 : Hasparens. II : 303. Heilsberg : 303 : Jéna : 413. Klotten près de Zurich : 451. Le Lech : 499. Lostérénia : 539. Magdbourg. III : 30. Mancilla : 49. Nava : 208. Olivença : 271. Stockach. IV : 52. Toulouse : 137. Ulm : 159. Wurtchen : 240. Zuntersdorfl : 246.

SOULT, *général de brigade.*

Sabugal. III : 422.

SOURDAT, *officier d'état-major.*

Caprée ou Capri. I : 391.

SOUVILLE, *capitaine de corsaire.*

Calais. I : 363.

SOYEZ, *général.*

La Dalmatie. II : 6.

SPANOCCHI, *général autrichien.*

Hohenlinden. II : 321.

SPIEAL, *général.*

Gênes. II, 246.

STARRAY, *général autrichien.*

Diersheim. II : 34. Eslingen : 86. Liége : 507.

STENGEL, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 30. Aldenhoven : 44. Arlon : 138. La Champagne : 431. Mondovi. III : 130.

STEPTYSKI, *capitaine.*

Bélorado. I : 224.

STETTENHOFFEN, *général.*

Furnes. II, 211.

STOFFLET, *général vendéen.*

Ancenis. I : 104. Antraim : 121. La Chabotière : 420. Chémillé : 457. Chollet : 464, 469. Granville. II : 277. Laval : 494. Noirmoutiers : III : 254. Quiberon : 347. Saumur : 458.

STOISSERVICH, *général autrichien.*

La Dalmatie. II : 3.

STORY, *amiral hollandais.*

Alkmaër. I : 64.

STUART, *général anglais.*

Isola. II : 379.

STUART, *colonel.*

La Pologne. III : 318.

SUCHET, *duc d'Albufera, général, maréchal de France.*

Alcoï. I : 42. Alfaraz : 60. Austerlitz : 155. San-Bartholomeo : 195. Batéa : 203. Belchite : 216. Benicarlo : 229. Brouis : 316. Cézio : 420. Falsez. II : 136. Gênes : 252. Jéna : 405. Manisses. III : 51. Mequinenza : 107. Montébello : 136. La Narrew : 207. Péniscola : 303. La Puebla-de-Bénaguacil : 332. Sagonte : 423, 427. Santa-Fé. III : 446. Sénéja. IV : 9. Tarragone : 84, 88. La Torre-nova : 124. Valence en Espagne : 175. Le Var : 193. Villéo : 215.

SUGNY, *chef de brigade d'artillerie.*

Lodi. II : 532.

SUSSOWICH, *capitaine de marine maltais.*

La Fortunée. II : 178.

SUWAROW, *général russe.*

Airolo. I : 25. Alexandrie-de-la-Paille : 58, 59. Altorff : 88. Bassignana : 198. Brescia : 309. La Brunette : 318. Bussingen : 326. Cassano : 399. Diettickon. II : 45. Fenestrelles. 150. San-Giovanni : 260. Le mont Saint-Gothard : 273. Mantoue. III : 65. Le Muttenthal : 165. La Narrew : 207. Novi : 255. Tortone. IV : 125. Turin : 151.

SWARTZ, *général.*

L'Espagne. II : 95.

SUZANNET, *général vendéen.*

Aizenai. I : 32. La Roche-Servière. III : 394.

SWEIKOWSKI, *lieutenant-général russe.*

San-Giovanni. II : 264.

SZEKLERS, *major autrichien.*

Fraunenfeld. II : 190.

TABOUREAU, *auditeur au conseil d'état.*

La Corogne. I : 498.

TALMONT (Le prince de), *général vendéen.*

Ancenis. I : 104. Antraim : 122. Bessai : 253. Chollet : 466. Granville. II : 278. Laval : 496. Noirmoustier. III : 253.

TALLIEN, *commissaire de la convention nationale.*

Quiberon. III : 350.

TALOT, *adjudant-général.*

Le Pont-de-Cé. III : 322.

TAPONNIER, *général.*

Candstat. I : 376. Deux-Ponts. II : 25. Etlingen : 125. Jagerthal : 416. Rastadt. III : 363.

TARENTE (Le duc de).

Voyez MACDONALD.

TASCHER, *colonel.*

Espinosa. II : 118. Saint-Vicente. IV : 203.

TAYLOR : *lieutenant-colonel anglais.*

Lisbonne. II : 521.

TENLIÉ, *général.*
Colberg. I : 482.

TERMONIER, *caporal-fourrier.*
Cambrai. I : 370.

TERNANT (Le chevalier de) : *général hollandais.*
Amsterdam. I : 99.

TESSIER, *adjudant de place.*
Caprée ou Capri. I. 393.

TESTE, *général.*
Namur. III : 177.

THARREAU, *général.*
Vienne en Autriche. IV : 208.

THIÉBAUT, *général.*
Aldéa-del-Ponte. I : 43. Austerlitz : 168. Tarragone. IV : 85.

THIELMAN, *général allemand.*
Wethau. IV : 234.

THIERRY, *colonel.*
Raab. III : 360.

THIRION, *caporal.*
Ciudad-Rodrigo. I : 476.

THOMAS, *adjudant-commandant.*
Caprée ou Capri. I : 387.

THOUIN, *membre de l'Institut, commissaire à l'armée d'Italie.*

Bologne. I : 276.

THOUVENOT (Le colonel), *aide-de-camp du général Dumouriez.*

La Champagne. I : 427.

THRUILLERS, *chef de bataillon du génie.*

Alméida. I : 76.

THURREAU, *général.*

Le mont Saint-Bernard. I : 247. Biberach. I : 257. La Brunette : 318. Saint-Colombin : 486. Coron : 498. L'île d'Elbe. II : 68. Gênes : 227. Marengo. III : 69. Noirmoutiers : 252.

TILLY, *colonel.*

Gertruidemberg. II : 256.

TILLY, *général.*

Savenay. III : 463.

TIRLET, *général d'artillerie.*

La Dalmatie. II : 8.

TISSOT, *chef de bataillon.*

Lastardit. II : 481. Nicopolis en Epire. III : 240.

TOLOZAN, *général.*

Arlon. I : 139.

TORCANO (Antoine), *commandant du château de Veliena.*

La Calabre. I : 361.

TORRÈS (Le comte de), *général espagnol.*
L'Espagne. II : 102. Figuières. 153.

TOUSSAINT, *capitaine.*
Malaga. III : 38.

TRAVERS, *colonel.*
Le Hanovre. II : 301.

TRAVOT, *général.*
Aizenai. I : 32. La Chabotière : 421. La Roche-Servière. III : 394. Saint-Gilles : 431.

TREILLARD, *général.*
Almagros. I : 72. Alméida : 74. Burg-Eberach : 322. Majalahonda. III : 35. Nangis : 179.

TRENECK, *général.*
Bar-sur-Aube. I : 188.

TRESSARD, *capitaine du génie.*
L'espagne. II : 114.

TRÉVISE (Le duc de).
Voyez MORTIER.

TRIAIRE, *colonel.*
L'Italie. II : 335.

TRIBOUT, *général.*
Antraim. I : 119.

TRUGUET, *amiral.*

Cagliari. I : 338. Oneille. III : 276.

TUNCQ, *général.*

Bessai. I : 252. Chantonnay : 441. Luçon. II : 550.

TURENNE (Le maréchal de).

Courtrai. I : 507.

TURING, *officier.*

Alcaniza. I : 42.

UNION (Le comte de la), *général espagnol.*

Les Albères. I : 34. Bellegarde : 220. Boulon : 298. Céret : 418. Escaulas. II : 85.

URBINO (Le duc d'), *général espagnol.*

Ciudad-Réal. I : 474.

UWAROW, *lieutenant-général russe.*

Austerlitz. I : 160.

VACHELOT, *maréchal-de-logis du quatrième régiment de hussards.*

Sagonte. III : 425.

VACHOT, *général.*

Granville. II : 277.

VAILLE, *capitaine.*

Gênes. II : 242.

VALAZÉ, *commandant du génie.*

Astorga. I : 147. Ciudad-Rodrigo : 476.

VALENCE, *général.*

Aix-la-Chapelle. I : 31. L'Arzobispo : 146. La Champagne : 437. Courtrai : 506. Madrid. III : 20. Namur : 175. Nerwinde : 218. Valmy. IV : 186.

VALENTIN, *général.*

La Chabotière. I : 422. L'Italie. II : 383. Raab. III : 560.

VALENTIN, *capitaine du génie.*

Lérida. II : 506.

VALET, *capitaine de grenadiers du dixième régiment.*

Caprée ou Capri. I : 392.

VALETTE, *général.*

Castiglione. I : 409. Citta-di-castello : 474.

VALHUBERT, *général.*

Austerlitz. I : 168.

VALLETAUX, *général.*

Fresno. II : 195. Puelo. III : 333. Quiberon : 351. Quintanilla-del-Valle : 358.

VALLONGUE, *général du génie.*

Gaëte. II : 213.

VALMY (Le duc de).

Voyez KELLERMANN, maréchal de France.

VALMY (Le comte de).

Voyez KELLERMANN fils.

VALSANTARO (Le marquis de), *général espagnol.*

Bellegarde. I : 220.

VANDAMME, *général.*

Abensberg. I : 3. Alkmaër : 65. Alpershach : 78. Austerlitz : 155. Breslaw : 310. Burick : 126. Diersheim. II : 31. Engen : 74. Furnes. II : 211. Hondscoote : 332. La Kintzig : 447. Kulm : 463. Moeskirck. III : 122. Namur : 177. Neiss : 212. Schweidnitz : 467. Le Splugen : IV : 43. Stockach : 52. Ulm : 161. Urfar : 169. Waterloo : 225.

VANDOIS, *Capitaine.*

Khaloni. II : 446.

VAUBOIS, *général.*

Les Barricades. I : 194. La Brenta : 308. Castel-Novo en Piémont : 407. Le Lavis. II : 497. Malte. III : 41. Rovérédo 417.

VAUBOREL, *général, émigré français.*

Constance. I : 494.

VAUDERERME, *officier de marine.*

La Caroline. I : 396.

VEAU, *général.*

Amckland. I : 96.

VEDEL, *général.*

L'Espagne. II : 98.

VÉNÉGAS, *général espagnol.*

Almonacid. I : 77.

VERDIER, *général.*

Arcole. I : 134. Bassano : 197. Bézala : 255. Borghetto : 282. Boulac en Égypte : 287. La Drissa. II : 55. L'Espagne : 92. Friedland : 201. Gironne : 266. Isola : 378. Monte-Coccaza. III : 139. Naples : 204 Roverbella : 416.

VERDUGO, *chef de partisans espagnols.*

Huères. II : 341.

VERGÈS, *général.*

Jéna. II : 412.

VERHULL, *amiral hollandais.*

Boulogne-sur-Mer. I : 293.

VERNE, *général.*

Arcole. I : 134.

VERNET (DU)

Voyez MOUTON.

VIAL, *général.*

Saint-Jean-d'Acre, I : 16. Arcole : 132. Mont-Tabor en Égypte. III : 152.

VICHERY, *général.*

Fuentes-de-Onora. II : 208. Medinaceli. III : 103. Namur : 177.

VICLER, *colonel.*

Ajaccio. I : 33.

VICTOR, *duc de Bellune, général, maréchal de France.*

Alcabon. I : 38. Ancône : 105. Bar-sur-Aube : 189. Bas

siguana : 199. La Bérésina : 232. Brienne : 313. Cassano : 400. Céréa : 418. Chiclana : 459. Ciudad-Réal : 474. Craonne : 510. Escaulas. II : 85. Espinosa : 118. Faenza : 135. Saint-Georges : 257. Imola : 349. Sainte-Lucie : 548. Madrid. III : 9. Marengo : 77. Médelin : 100. La Rothière es Dienville : 414. Rovérédo. III : 417. Séville. IV : 10. Somo-Sierra : 28. Talavéra-Della-Reyna : 80. Turin : 150.

VIGENT, *colonel.*

Bienvenida. I : 260.

VIGIER, *chef de bataillon au quarante-sixième régiment.*

Pénilla. III : 302.

VIGNOLE, *général.*

Arcole. I : 131. Dégo. II : 20. Wagram. IV : 223.

VILLARET-JOYEUSE, *amiral.*

Belle-Ile. I : 220. Le Cap-Français : 380.

VILLARS, *chef de bataillon au cinquante-neuvième régiment.*

L'Espagne. II : 112.

VILLATTE, *général.*

Banaussary. I : 200. Chiclass : 460. Medelin. III : 101. Talavéra-Della-Reyna. IV : 80. Tarrega : 89. Uclès : 155.

VILLENEUVE, *vice-amiral.*

Aboukir. I : 6. Malte. III : 43. Trafalgar. IV : 140.

VINCENT, *sergent de marine.*

Caprée ou Capri. I : 391.

VIRUEZ, *général espagnol.*

La Gébora. II : 222.

VIVES (Le marquis de), *général espagnol.*
Cardedon. I: 395.

VOUILLEMONT, *chef de brigade.*
Gênes. II: 241.

WAGRAM (le prince de).
Voyez BERTHIER.

WALDECK (le prince de), *général autrichien.*
Bergzabern. I 236. Lauterbourg. II: 488.

WALLIS, *général autrichien.*
Klotten près de Zurich. II: 453.

WALTHER, *général.*
Ampfingen. I: 97. Austerlitz, 155. Hohenlinden. II: 324. Moëskirck. III: 123. Zuntersdorff: 247.

WANECKEIM, *général autrichien.*
Courtrai. I: 509.

WARTENSLEBEN, *général autrichien.*
Charleroi. I: 443. L'Eltz. II: 70.

WATHIER, *général.*
Aldéa-del-Ponte. I: 43. L'Espagne. II: 100. Fuentès-de-Onora: 208.

WATRIN, *général.*
Le mont Saint-Bernard. I: 244. La Chiusella: 463. Ivrée. II: 387. Neuhoff. III: 226. Neuwied: 236.

WATTEL, *officier de chasseurs.*

Mouveau. III : 164.

WAUXELL, *général, feld-maréchal autrichien.*

L'Italie. II : 381.

WEBER (le feld-maréchal), *général autrichien.*

Essling. II : 122. Frauenfeld : 190.

WEISSEN, *général.*

Saumur. III : 461.

WELLINGTON (Lord Wellesley, duc de), *général anglais.*

Alcabon. I : 38. Almaraz : 73. Almeida : 75, 76. La Bidassoa : 259. Burgos : 323. Buzaco : 330. Ciudad-Rodrigo : 476. Fuentès-de-Onora. II : 206. Hasparens : 303. Lisbonne : 521. Tordésillas. IV : 120. Toulouse : 137. Waterloo : 225.

WERLÉ, *général.*

L'Albuéra. I : 38.

WERNECK, *général autrichien.*

Hondscoote. II : 331. Languenau : 479.

WESTERMANN, *général.*

Amailhon. I : 89. Ancenis : 102. Antraim : 120. Bruxelles : 321. Châtillon-sur-Sèvres : 448. Chollet : 468. Laval. II : 493. Le Mans. III : 52. Paris : 292. Parthenay : 299. Savenay : 463.

WIET, *général.*

Santo-Domingo. II : 49.

WILLIAMS, *officier de marine anglaise.*

Brégentz. I : 306. Constance : 494. Costheim : 506.

WILLOT, *général.*

Bilbao. I : 263.

WILLOUGBY, *capitaine de marine anglaise.*

L'Ile-de-France. II : 183.

WILSON, *général anglais.*

Alcabon. I : 38.

WIMPHEN (Le baron de), *général.*

Thionville. IV : 110.

WITTEMBERG (Le prince de), *général autrichien.*

Aldenhoven. I : 44. Le Kubis. II : 455. Nerwinde. III : 219.

WITTGENSTEIN (Le comte), *général russe.*

Bar-sur-Aube. I : 189. La Drissa. II : 54.

WORONZOW, *général russe.*

Étouvelle. II : 127.

WRÈDE (DE), *général bavarois.*

Abensberg. I : 3. Bar-sur-Aube : 189. Eckmühl. II : 65. Iglaw : 347. Polotsk. III : 321. Le Tyrol. IV : 153. Wagram : 222.

WUKASSOWICH, *général russe.*

Alexandrie-de-la-Paille. I : 58. Cassano : 400. Marengo. III : 71. Turin. IV : 151.

WURMSER (Le comte de), *général autrichien, maréchal.*

Anghiari. I: 118. Bassano: 196. Belona: 223. Berchem: 231. Bergzabern: 266. La Brenta: 306, 307. Brescia: 309. Caldéro: 363. Castellaro: 405. Castiglione: 408. Céréa: 417. La Corona: 500. Frankenthal. II: 188. Geisberg: 223. Saint-Georges: 254. Governolo: 274. Landau: 469. Lauterbourg, 488. Limbourg: 518. Manheim. III: 50. Montébaldo: 135. Peschiéra: 304. Roveredo: 416. Vérone. IV: 200.

WURTEMBERG (Le prince royal de).

Bar-sur-Aube. I: 188.

XAINTRAILLES, *général.*

Azmooz. I: 177. Lax. II: 497. Louesch: 540.

YORCK (Le duc d'), *général anglais.*

Alkmaer. I: 65. Boxtel: 301. Cateau-Cambresis: 414. Courtrai: 509. Dunkerque. II: 56. Hondscoote: 331.

YORCK, *général prussien.*

Bautzen. I: 206. Montmirail. III: 147.

YRIARTE (don Bernardo), *député de la ville.*

Madrid. III: 12.

ZACCHI, *colonel du premier régiment italien.*

L'Italie. II: 383.

ZAYAS, *général espagnol.*

Valence en Espagne. IV: 177.

ZEIGLER, *caporal bavarois.*

Glogaw. II : 268.

ZOPH, *général russe.*

Cassano. I : 399. Turin. IV : 151.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

Collection, in-18 et in-12, des meilleurs ouvrages des auteurs français, ornée de figures dessinées par M. Desenne et gravées par les plus habiles artistes.

Cette Collection, qui formera environ 120 volumes, est publiée par livraison de deux volumes, ornés de huit figures; ou de trois volumes sans figures, pour les Ouvrages qui ne sont pas susceptibles d'en contenir. Il paraît une livraison chaque mois. La dixième sera publiée en septembre.

Le prix de chaque livraison est ainsi fixé :

In-18. Papier fin, 4 fr. Papier vélin, fig. avant la lettre, 8 fr.

In-12. Papier fin, 5 fr. Papier vélin, fig. avant la lettre, 10 fr.

On ne peut jouir du bénéfice de la souscription que pour les livraisons à paraître et en achetant, aux prix suivans, celles qui sont déjà publiées :

In-18. Papier fin, 5 fr. Papier vélin, fig. avant la lettre, 10 fr.

In-12. Papier fin, 6 fr. Papier vélin, fig. avant la lettre, 12 fr.

Prix du port, par la poste, 1 fr. par livraison de format in-18, et 1 fr. 50 c. par livraison in-12.

On ne paie rien d'avance.

Prospectus.

Le goût des Livres a fait de grands progrès en France depuis plusieurs années, et chaque jour il se répand davantage. On remarquait de magnifiques bibliothèques avant la révolution, mais on en comptait peu : aujourd'hui peut-être sont-elles généralement moins riches, mais le nombre en est bien plus considérable. Ce n'est point seulement à Paris ou dans les principales villes du royaume que se trouvent les Amateurs de Livres; ce ne sont plus seulement des gens possédant de grandes fortunes qui recherchent les belles Éditions : maintenant, au fond des provinces comme dans la capitale, toutes les personnes jouissant de quelque aisance forment des bibliothèques, et mettent le plus grand soin dans le choix des Éditions dont elles ornent les rayons. On en peut juger par le succès qu'ont obtenu les belles Éditions in-8°., publiées de nos jours.

Ces Éditions, cependant, ne sont pas à la convenance de tout le monde; mais ce n'est point seulement à cause de leur cherté, et les Éditions communes dont il a été publié plusieurs suites sous différens titres, dans le seul but d'offrir les Livres à un prix très-modique, sont loin de satisfaire les désirs du public. Le goût des Livres ne se borne pas à celui

de la lecture : la dimension du format, la masse des volumes qui nécessite un grand emplacement, empêchent souvent les Amateurs de se procurer les belles Éditions in-8°, mais ils n'en sont pas moins curieux de ce qui fait les rechercher, c'est-à-dire, de la correction ; de la beauté de l'impression, du papier, des gravures, etc.

La BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE, publiée en formats aussi agréables que commodes, doit remplir complètement, nous osons le croire, les désirs de cette classe nombreuse d'Amateurs, et n'est pas moins à la convenance des personnes qui possèdent de riches Bibliothèques. Des caractères ont été fondus exprès pour l'exécution de cette belle Collection ; M. DESENNE est chargé de faire la plus grande partie des dessins et d'en diriger la gravure, qui est confiée aux plus habiles artistes ; enfin, le texte est corrigé avec le plus grand soin, et nous n'épargnons aucun frais pour que nos Éditions méritent d'être placées au rang des plus estimées sous ce rapport.

Dire que la BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE doit se composer des meilleurs Ouvrages des Auteurs français, c'est annoncer que la littérature y occupera le premier rang. Les chefs-d'œuvre de nos Poëtes, de nos Auteurs dramatiques du premier et du second ordre, ainsi que de nos plus célèbres romanciers, formeront, en effet, un assez grand nombre de volumes. Cependant notre Collection contiendra aussi quelques Ouvrages de sciences, d'histoire, de morale, de philosophie, et même de théologie ; mais nous ne publierons dans ces divers genres que les Ouvrages auxquels le mérite du style assure depuis long-temps un succès soutenu et qui doit subsister autant que le bon goût en France.

Nous n'observons pas d'ordre méthodique pour la publication des Livres qui feront partie de la BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE, et n'assignons point, par un numérotage général

des volumes, le rang que chaque Ouvrage doit occuper dans la Collection. De cette manière, il n'existe jamais de lacune dans la suite des tomes, et les Souscripteurs qui se trouvent forcés de renoncer à leurs souscriptions, ont l'avantage de posséder un corps d'ouvrage complet.

Catalogue des Livres qui composeront la Bibliothèque Française.

BARTHÉLEMY (Voyages d'Anacharsis).
BERTIN (Œuvres).
BOILEAU (Œuvres).
BOSSUET (Oraisons funèbres; Discours sur l'histoire universelle).
BERNARD (Œuvres choisies).
BUFFON (Œuvres choisies).
BERNIS (Œuvres choisies).
BEAUMARCHAIS (Œuvres choisies).
CHAULIEU et LAFARE (Œuvres choisies).
CHAPELLE et BACHAUMONT (Voyages).
CORNEILLE [P. et TH.] (Chefs-d'œuvres).
COTTIN [Mme.] (Œuvres choisies).
CLÉMENT MAROT (Œuvres choisies).
CHEFS-D'ŒUVRES d. *vieux poëtes français.*
CRÉBILLON (Œuvres).
CAYLUS (Œuvres choisies).
CAZOTTE (Œuvres choisies).
COLARDEAU (Œuvres).
COLIN-D'HARLEVILLE (Œuvres choisies).
DEMOUSTIER (Lettres à Émilie; Théâtre).
DUPATY (Lettres sur l'Italie).
DESHOULIÈRES [Mme et Mlle] (Œuvres choisies).
DUCLOS (Œuvres choisies).

DANCOURT (Œuvres choisies).
DESTOUCHES (Œuvres choisies).
DORAT (Œuvres choisies).
DUFRESNY (Œuvres choisies).
FÉNÉLON (Aventures de Télémaque; Éducation des Filles).
FONTENELLE (Œuvres choisies).
FLORIAN (Œuvres choisies).
FLEURY (Catéchisme Historique).
GRESSET (Œuvres).
GILBERT (Œuvres).
HUET (Origine des Romans).
HAMILTON (Mémoires de Grammont).
LA BRUYÈRE (Caractères).
LA FAYETTE [Mme de] (Œuvres choisies).
LA FONTAINE (Œuvres).
LA ROCHEFOUCAULD (Maximes).
LE SAGE (Œuvres choisies).
LA HARPE (Œuvres choisies).
LEFRANC DE POMPIGNAN (Œuvres choisies).
LAMOTHE-HOUDART (Œuvres choisies).
MALHERBE (Poésies).
MASSILLON (Petit Carême).
MOLIÈRE (Œuvres).
MONTESQUIEU (Œuvres choisies).
MARMONTEL (Œuvres choisies).
MARIVAUX (Œuvres choisies).
NICOLE (Pensées).
ORAISONS FUNÈBRES de *Fléchier*, *Bourdaloue*, *Mascaron*, *La Rue*, et *Massillon* (Choix d').
PASCAL (Pensées; Provinciales).
PREVOST (Œuvres choisies).
QUINAULT (Œuvres choisies).
RACINE [J.] (Œuvres).

RACINE [L.] (La Religion).
REGNARD (Œuvres).
ROUSSEAU [J.-J.] (Œuvres choisies).
ROUSSEAU [J.-B.] (Œuvres choisies).
RICCOBONI [Mme] (Œuvres choisies).
RÉGNIER [Mathurin (Œuvres choisies).
SAINT-RÉAL (Conjuration contre Venise).
SAINT-LAMBERT (Les Saisons).
SÉVIGNÉ [Mme] (Lettres choisies).
TENCIN [Mme de] (Œuvres choisies).
VAUVENARGUES (Œuvres choisies).
VOLTAIRE (Œuvres choisies).
VERTOT (Histoires des Révolutions).
CHEFS-D'ŒUVRES dramatiques de *d'Allainval*, *Baron*, *Barthe*, *Bièvre*, *Blin de Sainmore*, *Boissy*, *Boursault*, *Bruéys*, *Campistron*, *Champfort*, *Chateaubrun*, *Collé*, *Debelloy*, *De Caux*, *De la Chaussée*, *Desfaucherat*, *Desforges*, *Dezède*, *Diderot*, *Duché*, *Fabre d'Églantine*, *Fagan*, *Favart*, *Genest* (*l'abbé*), *Goldoni*, *Guymond de la Touche*, *Gayot de Merville*, *Hauteroche*, *Imbert*, *Lafont*, *Lafosse*, *Lagrange-Chancel*, *Lanoue*, *Legrand*, *Lemierre*, *Longepierre*, *Montfleury*, *Poinsinet*, *Poisson*, *Pont-de-Veyle*, *Rochon de Chabannes*, *Rotrou*, *Saint-Foix*, *Saurin* et *Sedaine*.

LIVRAISONS PUBLIÉES.

1ère et 2e. *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, par *Demoustier*. 6 vol., figures.

3e. *Fables de la Fontaine*. 2 vol., figures.

4e *OEuvres de Gilbert*, précédées d'une Notice par M. *Ch. Nodier*. 1 vol., figures. — *La Henriade de Voltaire*. 1 vol., figures.

5e *Petit Carême de Massillon*. 1 vol. — *Maximes de La Rochefoucauld*. 1 vol. — *Grandeur et Décadence des Romains, par Montesquieu*. 1 vol.

6e *La Princesse de Clèves, par Madame de La Fayette*. 1 vol., figures. — *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, par l'abbé Prevost*. 1 vol., figures.

7e *Bélisaire, par Marmontel*. 1 vol., fig. — *Entretiens sur la Pluralité des mondes, par Fontenelle*, avec des notes par M. *de La Lande*. 1 vol., fig.

8e 9e et 10e. *OEuvres choisies de Beaumarchais*, précédées d'une Notice sur sa vie, par M. *Ourry*. 4 vol., figures. — *Dialogues des Morts, par Fontenelle*. 1 vol. — *Les Caractères de Labruyère et ceux de Théophraste, traduits par le même*. 3 vol., portraits.

Ces livraisons donnent une idée suffisante des soins apportés dans l'exécution de cette belle Collection, et l'empressement du public à encourager notre entreprise a été tel que nous l'avions présumé et que nous avions lieu de l'espérer. L'avantage de se former, à un prix très-modique, une bibliothèque choisie et aussi complète qu'il est nécessaire à tout homme de goût d'en posséder une, ne pouvait manquer d'être apprécié. Tous les journaux ont confirmé, en rendant compte de ces éditions, le jugement que nous en avions déjà porté, qu'elles pouvaient faire l'ornement des plus belles bibliothèques. Le succès qu'obtient notre Collection, loin de ralentir notre zèle, est pour nous un nouveau motif de redoubler de soins afin de remplir complètement l'attente du public.

ŒUVRES

DE M. LE CHEVALIER

CLAUDE CARLOMAN DE RULHIÈRE.

6 volumes in-8°.

Prospectus.

QUEL moment est plus favorable pour publier les Œuvres complètes de Rulhière, que celui où les presses françaises puisent à l'envi de nouvelles éditions de nos meilleurs écrivains? Compté au nombre des esprits les plus distingués de son temps, alors même qu'il n'avait encore composé que les Disputes, et les Anecdotes sur la révolution arrivée en Russie en 1762, Rulhière a pris rang depuis cette époque parmi les historiens les plus justement admirés de l'Europe.

L'histoire de l'anarchie de Pologne offrait un sujet nouveau à traiter, de grands caractères à peindre, et des évènemens qui ont amené une catastrophe mémorable dans la balance politique de l'Europe. L'action principale est le combat de l'esprit d'indépendance nationale contre la violence d'une domination étrangère; en écrivant sur des évènemens contemporains, Rulhière n'avait presque aucun secours à tirer des ouvrages connus, mais il eut de grands moyens pour connaître les détails des faits et pour suivre le fil des négociations et des intrigues secrètes. Toute la correspondance du ministère de France sur cet objet lui était communiquée; et il avait lui-

même des relations particulières avec les agens du gouvernement français en Pologne. Le système de notre ministère était de contrebalancer l'ascendant que la Russie usurpait sur la Pologne, et qu'elle voulait conserver en maintenant la forme anarchique du gouvernement de ce royaume. Son plan était d'exciter et de fortifier dans la noblesse polonaise un parti d'opposition contre la Russie. Elle réussit en effet à former la confédération de Bar, la plus imposante qu'il y ait eu en Pologne. En servant le système politique de la France, Rulhière a défendu la meilleure cause.

Avide de gloire littéraire plus que de fortune, son premier intérêt était de faire un ouvrage qui méritât le suffrage des hommes éclairés, et son habileté consiste à avoir su présenter la politique de la France sous un jour favorable, sans avoir altéré la vérité des faits. L'ouvrage est composé avec beaucoup d'art, mais cet art n'est sensible qu'à ceux qui ont réfléchi sur ce genre de composition. Le récit est varié dans ses formes et dans ses mouvemens; il est animé par des réflexions ingénieuses, par des portraits tracés avec finesse ou avec énergie. Le style, toujours correct et soigné, a toujours de l'éclat, et s'élève souvent au ton de l'éloquence dans les discours que l'auteur fait prononcer à quelques personnages. On voit que Rulhière avait pris pour modèles Thucydide et Saluste. Il imite le premier dans les harangues, et le second dans les portraits; il n'est peut-être point de composition historique moderne où il y ait autant de portraits tracés de main de maître que dans l'histoire de l'anarchie de Pologne. L'Institut a déclaré il y a quelques années, dans un rapport imprimé, que cette histoire est sans contredit un des meilleurs ouvrages du genre, qui existent dans notre langue.

Quoique très-courte, l'Histoire de la révolution qui fit monter Catherine II sur le trône de Russie, est un ouvrage fort

remarquable. Le style en est orné, mais rapide et plein de mouvement. C'était, avant l'Histoire de l'anarchie de Pologne, la meilleure production de Rulhière; l'auteur était à Pétersbourg à l'époque même de cette révolution, il était bien instruit de ses détails et de ses causes. Publié pour la première fois en 1797, c'est-à-dire près de six ans après la mort de Rulhière, cet ouvrage a conservé tout l'intérêt qu'il avait à l'époque où l'auteur l'écrivit, et où il le lisait dans la société.

Rulhière avait composé cet ouvrage à la sollicitation de madame la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. La cour, intéressée à connaître avec détail et vérité les intrigues qui avaient placé Catherine sur le trône de Pierre III, voulut aussi en entendre la lecture. L'impératrice ne tarda pas à en avoir connaissance; elle donna ordre à ses agens, à Paris, d'employer tous les moyens possibles pour faire disparaître cet ouvrage. Ils firent à l'auteur des offres pécuniaires considérables qui furent refusées; ne pouvant réussir, ils voulurent employer l'autorité. On s'adressa à M. le duc d'Aiguillon, alors ministre. Rulhière fut mandé chez M. de Sartines, lieutenant-général de police, qui lui signifia qu'il avait ordre de lui demander son manuscrit; il chercha à l'intimider par la menace de la Bastille. Rulhière répondit qu'on pouvait le mettre à la Bastille, lui arracher même son manuscrit, mais que ce serait une peine inutile, parce qu'il le portait écrit dans sa mémoire. Ces menaces n'eurent pas d'autre suite. *Monsieur*, aujourd'hui Louis XVIII, prit l'auteur sous sa protection, le nomma secrétaire de ses commandemens, et lui fit obtenir la permission de puiser dans les dépôts des affaires étrangères tous les matériaux dont il pourrait avoir besoin pour écrire l'Histoire de l'anarchie de Pologne.

Les agens de l'impératrice réitérèrent leurs tentatives; ils offrirent même trente mille francs à Rulhière s'il voulait sup-

primer quelques traits dont la publicité pouvait nuire à la réputation de leur souveraine ; il refusa cette offre, mais donna sa parole que l'ouvrage ne serait jamais imprimé du vivant de l'impératrice ; et malgré que les papiers publics eussent plusieurs fois annoncé qu'on allait faire paraître l'Histoire de la révolution de Russie, les héritiers de Rulhière attendaient la mort de l'impératrice pour disposer du manuscrit dont ils étaient dépositaires.

Un évènement aussi étrange que la révolution arrivée en 1762 en Russie, exigeait, comme le dit Rulhière lui-même, un genre singulier de narration. L'importance des différens intérêts, puisqu'il s'agissait d'un empire, la singularité de l'action, l'horreur de la catastrophe, le nom de Catherine II, donnaient, il est vrai, à cette révolution, de la grandeur et de la célébrité; mais la frivolité des intrigues qui en avaient été les ressorts, la licence des mœurs russes, et les puérilités qui avaient perdu le malheureux empereur Pierre III, ne pouvaient être racontées d'un style sérieux et soutenu. Les représenter par des traits généraux, comme ce style l'aurait exigé, c'eût été s'exposer à perdre toute croyance. La nécessité de les peindre en détail, et pour ainsi dire de leur couleur propre, aurait forcé l'auteur le plus grave à descendre au ton des mémoires les plus familiers, et en racontant ces risibles anecdotes, s'il n'avait pas quelquefois paru rire le premier, sa gravité l'aurait rendu lui-même ridicule.

A peine arrivé en Russie, dit encore Rulhière, tout ce que Tacite a peint prit à mes yeux un nouveau caractère de ressemblance. J'ai raconté des anecdotes si particulières, qu'on peut s'étonner qu'elles aient été sues. Dans un séjour de quinze mois à la cour de Russie, où j'étais à la suite du ministre plénipotentiaire de France, M. le baron de Breteuil, la confiance dont il m'honora ne me laisse aucun doute que je n'aie su les

mêmes choses qu'il a apprises. Ma position personnelle dans ce pays m'y donna des liaisons intimes avec des gens qui l'habitaient depuis quarante ans, et qui par état y avaient les rapports les plus secrets et les plus sûrs.

Les éclaircissemens historiques sur la révocation de l'édit de Nantes, sont le troisième ouvrage de Rulhière dans l'ordre du mérite. Il sut découvrir dans des sources ouvertes depuis longtemps à tout le monde, dans les lettres de madame de Maintenon, par exemple, des faits intéressans et échappés jusqu'à présent à tous les yeux, et qui jettent le plus grand jour sur l'objet de ses recherches ; mais ce qui attache principalement dans cet ouvrage, ainsi que le dit Palissot, ce qui attendrit même sur le sort des rois, c'est de voir par combien d'artifice Louis XIV fut amené à des actes d'injustice et de violence qui n'étaient pas dans son caractère. Lui seul ignorait ce qui se passait en son nom, et sa réputation commençait à se flétrir avant que le prince pût soupçonner l'abus qu'on faisait de son pouvoir.

Cette importante leçon donnée à tous les souverains, et d'heureux développemens, des vues fines qui s'allient souvent à des vues profondes, des rapprochemens inattendus et bien saisis, voilà ce qui a fait le succès de cet ouvrage, voilà ce qui frappa tous les lecteurs. Ce morceau historique est traité avec l'impartialité que doit apporter dans de semblables matières un homme qui respecte les cultes comme un moyen d'élever les âmes à la divinité, d'ennoblir l'existence humaine, mais qui déteste les persécutions, qui croit que les idées religieuses ne peuvent reprendre leur empire que lorsqu'elles auront cessé de servir d'aliment aux passions funestes au repos de la société.

Les éloges que Voltaire a donné à l'épître intitulée *les Disputes*, et l'honneur qu'il fit à ce charmant ouvrage de l'insérer dans son Dictionnaire philosophique, nous dispense d'en parler ici. On retrouve la même verve, les mêmes saillies et le même

bonheur d'expression dans la plupart des autres pièces de vers de Rulhière. Il en est plusieurs qui, par leur style piquant paraissent s'approcher souvent du caractère des épitres d'Horace.

Une brouillerie survenue entre des personnes très-distinguées par leur naissance, a fourni le sujet du charmant poëme des *Jeux de mains*. Les taches légères qu'on remarque dans ce petit ouvrage, y sont effacées par les grâces du style, par la variété des tableaux, par le coloris toujours vrai qui distingue les personnages que Rulhière fait agir ou parler.

Le discours qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie française, est du petit nombre de ceux que l'on distingue, et qui méritent de survivre à leur date.

A la mort de Rulhière, qui arriva le 30 janvier 1791, la commune de Paris fit enlever ses papiers, dont il est probable que la comédie du *Fâcheux* et celle du *Méfiant* faisaient partie. Ces deux pièces sont une perte pour le théâtre. L'auteur des Disputes était appelé à écrire la comédie. A défaut de ces deux pièces, qui ne se sont point trouvées dans les papiers restés entre les mains des héritiers de Rulhière, nous donnerons de cet habile écrivain quelques opuscules demeurés jusqu'à ce jour inédits. Plusieurs sont de nature à piquer la curiosité du lecteur. On aimera à voir comment Rulhière, ami de M. de Breteuil, peint M. de Vergennes, ennemi déclaré de ce ministre; on aimera à lire les récits des évènemens des 5 et 6 octobre, écrits de la même main qui a tracé avec tant de force et de vérité l'Histoire de la révolution de Russie; l'Histoire de la diète de Ratisbonne, racontée par l'historien des Diètes polonaises; et le Rapport sur l'état civil des protestans, fait par l'auteur des Éclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes.

Voilà l'écrivain dont nous avons entrepris de recueillir les Œuvres, persuadés qu'elles ne peuvent manquer d'être favorablement accueillies par les personnes qui ont applaudi à la

publication des Œuvres de Champfort, de Duclos, de Marmontel et de plusieurs autres écrivains du dernier siècle, auxquels Rulhière ne fut jamais inférieur en mérite. Nous n'avons rien négligé pour rendre cette édition digne des suffrages du public. Elle sera imprimée sur les manuscrits autographes de l'auteur. Nous nous sommes attachés à rétablir le texte de Rulhière par-tout où des éditeurs précédens avaient cru devoir s'en écarter par des motifs que nous n'avons pas dû adopter. L'Histoire de l'anarchie de Pologne paraîtra dans notre édition, telle que l'auteur l'avait composée. Nous avons pensé que le premier devoir d'un éditeur était de respecter les pensées et les expressions de l'auteur dont il voulait faire connaître les ouvrages, surtout quand la moindre altération dans la pensée, le moindre changement dans l'expression, peuvent dénaturer les faits, ou laisser l'esprit du lecteur incertain sur le jugement que l'historien en avait porté.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ENFANCE.

Contenant Anecdotes, Contes des Fées, Historiettes, Fables, Fabliaux, Petit Théâtre, Contes Moraux, Nouvelles, etc., pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse.

PAR M. DUCRAY-DUMINIL.

---

20 volumes in-18, ornés de 80 figures.

Extrait de l'Avant-Propos.

On a beaucoup écrit, on écrit beaucoup encore, et l'on écrira toujours beaucoup pour l'enfance : l'intérêt qu'inspire cet âge si tendre exercera, dans tous les temps, la plume des moralistes, jaloux d'aider les pères de famille à former le cœur et l'esprit de petits êtres destinés à fonder la postérité. Sans doute on peut critiquer justement l'énorme quantité de livres que l'on fait journellement dans cette intention ; mais les bonnes mères trouveront toujours qu'il n'y en a jamais trop, celles sur-tout qui savent distinguer, dans le nombre, les productions utiles, morales, propres à développer la raison de leurs jeunes élèves. Dans un champ, l'ivraie se glisse parmi le bon grain ; dans un parterre, toutes les fleurs ne sont pas odorantes.

On a demandé ce à quoi ont servi tous les livres faits pour les enfans vers le milieu du siècle dernier ; on a prétendu qu'ils n'avaient pas empêché la révolution d'éclater. Non, sans doute ; mais a-t-on trouvé dans ces livres un seul principe, un seul

germe de cette fatale révolution? Ce monstre a pris son origine, non dans les livres écrits *pour les enfans*, mais dans ceux faits *pour les hommes*. Les élèves de Berquin, doux, sensibles, humains jusqu'à l'âge des passions, ne sont devenus des *Brutus* et des *Cassius* que par la lecture d'autres auteurs qui ont exalté leur imagination et détruit toutes les bonnes dispositions de leur enfance. Un estomac délicat s'est rétabli par le laitage; l'abus des liqueurs fortes le fait retomber dans son premier état. Il est donc injuste d'exiger une continuité de bien d'un régime qu'on a quitté.

Si nous ne trouvons que des principes de vertu, de morale et de sagesse, dans les ouvrages de Berquin et autres de ce genre, qui empêche qu'on n'imite, qu'on ne continue ces estimables auteurs? qui peut trouver à redire à ce qu'on multiplie les ouvrages moraux pour les enfans? On en fait trop, dira-t-on:

On fait de méchans vers?... Eh! ne les lisez pas.

Heureux d'ailleurs quand on ne peut reprocher que de la *niaiserie* ou de l'*ennui* à quelques-unes de ces productions! il y a tant d'autres livres qui méritent des reproches bien plus graves!

Encouragé par la bienveillance que les pères de familles, les instituteurs eux-mêmes ont bien voulu accorder à mes premiers essais en ce genre, j'ai cédé à de nouvelles sollicitations pour offrir à la jeunesse une petite *Bibliothèque* morale, instructive et amusante en même-temps. Assez d'autres ont donné qes compilations de l'histoire en général, de l'histoire naturelle, de la géographie, de l'astronomie, etc., etc. Je n'ai point voulu que mon ouvrage entrât en concurrence avec ces livres, très-utiles d'ailleurs, et qui sont en assez grand nombre pour suffire à la seule instruction de la jeunesse. Le mien ne tend qu'à l'amuser, l'intéresser, et parler à-la-fois à son cœur, à son esprit, ainsi qu'à sa naissante raison. Son titre indique assez

qu'il contient, si j'ose le dire, *une petite encyclopédie* de tous les genres amusans.

Je rencontre souvent aujourd'hui, dans la société, des hommes qui, dans leur enfance, ont lu mes *Soirées de la Chaumière*, et veulent bien m'en faire quelques complimens. Puisse ma *petite Bibliothèque* procurer à ma vieillesse les mêmes jouissances!

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *Bibliothèque de l'Enfance* sera composée de 20 volumes qui formeront six livraisons.

Première livraison.		
Les Fêtes des Enfans.	3 vol.	ornés de 12 fig.
Seconde livraison.		
Nouveaux Contes des Fées.	4	16
Troisième livraison.		
Historiettes et Conversations.	3	12
Quatrième livraison.		
Fables et Fabliaux.	3	12
Cinquième livraison.		
Petit Théâtre de l'Enfance.	4	16
Sixième et dernière livraison.		
Nouvelles et Contes Moreaux	3	12
	20	80

La première livraison est en vente; les autres la suivront de mois en mois.

Le prix de chaque volume est de 1 fr. 50 c.

Pour être Souscripteur, il suffit de se faire inscrire à Paris, chez MÉNARD et DESENNE, et dans les departemens chez les principaux Libraires.

CODE GÉNÉRAL FRANÇAIS;

CONTENANT les Lois et Actes du Gouvernement publiés depuis l'ouverture des États-Généraux, au 5 mai 1789, jusqu'au 8 juillet 1815; classés par ordre de matières; et annotés des Arrêts et Décisions de la Cour de Cassation

SUIVI

De deux Tables générales, l'une par ordre chronologique, et l'autre par ordre alphabétique des matières.

PAR M. J. DESENNÉ,

ancien Chef du Bureau de l'Envoi des lois.

---

15 volumes in-8°, d'environ 650 pages.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Il paraît un volume chaque mois. On ne pourra souscrire que pour les volumes à paraître à raison de 7 francs; et en payant 8 francs les volumes déjà publiés et les deux derniers. — Le port de chaque volume coûtera 2 francs par la poste. — On paiera d'avance les deux derniers volumes. — Les quatre premiers volumes sont en vente; le cinquième sera publié en septembre.

Prospectus.

LES lois et actes des divers gouvernemens qui se sont succédés depuis le commencement de la révolution n'ont point encore été réunis en corps d'ouvrage. Les magistrats, les jurisconsultes, et toutes les personnes que leur profession ou

leurs fonctions mettent dans la nécessité de consulter souvent ces lois, ne peuvent y recourir qu'au moyen de volumineux recueils formés sans ordre ni méthode, et tous incomplets. La collection, dite de l'assemblée nationale, imprimée par Baudoin, forme 80 volumes et ne s'étend que jusqu'à l'an VIII; celle du Louvre, format in-4°, s'arrête au 19 prairial an II (7 juin 1794) et se compose de 23 volumes; enfin le Bulletin des lois, seule voie officielle de publication des actes du gouvernement, ne remonte qu'au 22 prairial an II et forme maintenant 50 volumes.

La cherté excessive de ces collections que l'on ne peut réunir à moins de 5 à 600 francs; les lacunes fréquentes qu'on y remarque; la masse énorme des volumes; l'incohérence des matières, excitent depuis long-temps de vives réclamations. Le gouvernement, à qui les fonctionnaires adressaient journellement des observations à ce sujet, chercha, en 1812, à obvier à tant de graves inconvéniens. Le Ministre de la justice proposa de former un extrait ou abrégé du Bulletin renfermant seulement les dispositions réputées encore en vigueur et d'une application usuelle. Le Conseil-d'État fut d'avis qu'un semblable Recueil, exécuté sous l'autorité et la surveillance du Ministre, pouvait être d'une grande utilité; mais il observa qu'on ne devait point en tirer d'inductions touchant l'abrogation ou le maintien d'aucunes dispositions législatives. En effet, quel soin qu'il fût apporté dans ce travail, il était à craindre qu'on n'y omît des dispositions encore en vigueur, ou qu'on n'y en insérât d'autres qui auraient été abrogées : car ces erreurs pouvaient, en égarant les magistrats, avoir de funestes conséquences. Mais il restait à faire une observation importante, c'est que le recueil proposé eût été insuffisant, et n'aurait point remplacé les collections officielles, auxquelles on eût encore été obligé de recourir pour consulter une foule de lois, qui

sont maintenant abrogées ; mais qui pendant plus de vingt ans ont régi les personnes et les propriétés, telles que les lois spéciales concernant les émigrés, les déportés, etc., et celles qui ont été remplacées par nos nouveaux codes.

Le seul moyen de remplir les vœux des fonctionnaires et du public était de former un nouveau recueil, *par ordre de matières*, des lois et actes du gouvernement rendus depuis le commencement de la révolution ; d'y insérer ceux de ces actes qui ne se trouvent point dans le Bulletin des lois et les collections antérieures, et d'employer pour l'impression de ce recueil des procédés typographiques au moyen desquels on pût réduire le nombre des volumes.

Tel est le plan que nous nous sommes proposé en entreprenant l'ouvrage que nous publions sous le titre de *Code Général Français*. Nous avons réuni et classé par ordre de matières, dans leur rapport avec les diverses branches de l'administration, tous les actes législatifs et réglémentaires, émanés des gouvernemens qui se sont succédés depuis l'ouverture des États-Généraux, au 4 mai 1789, jusqu'au second retour du Roi en France : c'est-à-dire les lois, arrêtés, décrets, ordonnances, etc., d'intérêt général, sans aucune exception, qui forment les 1ère, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e séries du Bulletin des lois, et les collections antérieures réputées officielles ; plus, les actes qui n'ont point été insérés dans ces collections, et dont nous nous sommes procuré des copies authentiques. Nous avons supprimé seulement les proclamations et lois de circonstance qui n'ont eu pour objet que de consacrer le souvenir des événemens de la révolution ; les réglemens des associations religieuses ou autres, les décrets portant nomination aux emplois, collations de titres, sauction de legs, donations ou ventes aux hospices, communes, etc. ; lesquels actes, pour la plupart, ou ne se trouvent point dans le Bulletin des lois, ou n'y sont insérés que par extrait. Nous

ajouterons cependant que nous nous sommes écartés de ce plan d'exceptions, chaque fois que nous l'avons cru utile. Il est des lois d'un intérêt particulier, ou devenues le domaine de l'histoire, qui peuvent encore fournir de précieux renseignemens.

On a réuni dans un même chapitre, sous le titre de chacun des départemens du ministère actuel, toutes les lois dont l'exécution est ou aurait été plus spécialement confiée au ministre de ce département, et l'on a subdivisé ce chapitre en autant de paragraphes qu'il y a de subdivisions ou de branches d'administration dans les attributions du même ministre; mais on a formé des chapitres particuliers des constitutions de l'état, des lois relatives à des institutions indépendantes des divers départemens des ministères, telles que la légion d'honneur, les ordres royaux, la noblesse, les cultes, ainsi que tous les actes constitutifs et réglementaires particuliers aux pays réunis à la France dans le cours de la révolution.

Les lois dont se compose chaque §, sont classées dans leur ordre chronologique; l'on peut suivre ainsi toutes les modifications successives qu'ont éprouvées les diverses branches de la législation ou de l'administration, depuis 1789 jusqu'au 20 mars 1815. Les décrets rendus pendant le second trimestre de cette même année, et qui forment la sixième série du Bulletin des lois, portant, presque tous, suppression des institutions royales fondées depuis la restauration de la monarchie, et rétablies par le seul fait du retour du roi, on a cru ne devoir pas les classer dans les paragraphes auxquels ils paraissent appartenir; et l'on en a encore formé un chapitre particulier, afin que l'on puisse y courir au besoin,

Pour opérer ce classement on n'a morcellé aucune loi; mais on a eu soin de rappeler dans un *Supplément* à chaque

chapitre, les dispositions y relatives, qui se trouvent dans des lois appartenant à d'autres chapitres.

Les lois ainsi rassemblées, toutes recherches sont très-faciles, et elles le deviennent encore davantage au moyen des deux tables qui formeront chacune un volume.

La table chronologique contiendra les titres, et la table alphabétique, l'analyse non seulement des lois insérées dans notre recueil, mais de tous les actes d'un intérêt particulier, dont il était superflu de réimprimer le texte. Ces derniers y sont distingués des autres par une étoile. Chaque titre ou citation est suivi de l'indication de la collection officielle où la loi a été insérée, et du numéro du volume et de la page de notre recueil où elle se trouve.

Ce qui ajoute un grand prix à cette collection, ce sont les annotations contenant les arrêts et décisions de la cour de Cassation et l'analyse d'une grande partie des circulaires des ministres. Ces notes offrent l'interprétation la plus sûre des dispositions des lois dont la rédaction a pu donner lieu à quelque doute sur leur sens véritable, et les magistrats, les jurisconsultes et les administrateurs, ne peuvent manquer d'apprécier toute l'utilité de ce travail.

MÉMOIRES

ET

PRIX

DE L'ACADÉMIE ROYALE

DE CHIRURGIE.

10 volumes in-8°, ornés de 80 planches.

Prospectus.

Il est des Ouvrages dont on sent tout le mérite, qu'on se reproche de ne point connaître assez, et qui cependant ne sont lus que d'un petit nombre, parce qu'ils sont devenus très-rares ou que leur prix considérable en éloigne ceux qui auraient le plus grand désir de les posséder.

Les Mémoires de l'Académie de Chirurgie sont un de ces Livres précieux que tout médecin doit avoir médités. Combien d'élèves cependant quittent la capitale sans avoir pu puiser, à la source même, les connaissances qu'on leur transmet dans les cours, sans avoir pu souvent jeter les yeux sur un Ouvrage qu'ils entendent citer à chaque instant et qui sert comme de base à la pratique de l'art !

Et en effet, était-il une institution plus propre à perfectionner la science que celle de l'Académie de Chirurgie Composée des hommes les plus célèbres, elle n'admettait au nombre de ces mémoires que ceux où brillaient une érudition

utile, des faits authentiques et un jugement exempt de toutes préventions. Avec quelle ardeur, avec quelle émulation ses membres illustres se livraient à un travail qui devait transmettre glorieusement leurs noms à la postérité ! Que de recherches devait exciter cette noble rivalité, que d'heureux résultats devait produire ce concours unanime des princes de l'art vers un même but !

Aussi, tout ce qui est sorti de l'Académie de Chirurgie est marqué au coin de la perfection ; c'est-là qu'on trouve établis des principes qui n'ont point varié et qui ne varieront jamais : c'est-là que les points les plus obscurs sont traités avec ces détails qui éclairent, avec ce raisonnement qui persuade, et cette réunion de preuves qui laisse dans l'esprit une conviction inébranlable.

Que d'objets nouveaux ont été étudiés et portés de suite à ce degré de précision qui n'est ordinairement que le fruit du temps et d'une longne expérience : on eût dit, qu'animé d'un zèle louable, les auteurs de ces mémoires acquiéraient une pénétration qui les mettait à l'abri de l'erreur.

Mais, c'est assez louer un Ouvrage qui n'a pas besoin d'éloge. Qu'il suffise de dire que, riche de ce recueil inappréciable, un chirurgien peut y trouver des règles de conduite pour tous les cas qui peuvent se présenter à lui ; et que nulle part ailleurs il ne trouvera ces règles exposées dans un jour plus clair.

C'est donc une entreprise utile que la réimpression des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. C'est rendre service aux élèves en médecine, dont la plupart n'ont pas une fortune qni réponde à leur amour pour la science.

Cet Ouvrage sera désormais à la portée de tout le monde : on ne sera plus réduit à aller le consulter dans les bibliothèques publiques ; il doit à l'avenir occuper une place dans

chaque bibliothèque particulière, dont il sera sans contredit le plus bel ornement. Combien de jeunes médecins qui n'ont pu le lire qu'en courant, au temps de leurs études, s'estimeront heureux de pouvoir le méditer à loisir !

Les bons esprits ne trouveront pas extraordinaire qu'on n'ait fait ni addition, ni changement. Un Ouvrage de ce genre n'en comporte aucun. Ce n'est d'ailleurs que d'après le conseil de médecins éclairés que l'on a renoncé à toutes ces idées d'augmentation qui n'ont souvent pour but que le plus grand débit d'un livre. Celui-ci n'a pas besoin de ces petites ressources.

Mais aussi, il doit être présenté tel qu'il est, et dans toute son intégrité ; aucun motif d'économie ne peut autoriser à en rien retrancher. Telle est la règle que l'on s'est prescrite. Les planches seront reproduites avec une scrupuleuse exactitude, et l'impression sera surveillée par une personne trop instruite pour craindre qu'il ne se glisse aucune faute.

Ainsi, quoiqu'offerts à un prix médiocre, les Mémoires de l'Académie de Chirurgie seront parfaitement complets, et le public peut être assuré que cette nouvelle édition ne laissera rien à désirer.

L'édition originale des MÉMOIRES ET PRIX DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE se compose de 10 tomes en 12 volumes in-4°, savoir : Mémoires, 5 volumes, et Prix, 7 volumes.

Cette nouvelle édition, imprimée sur beau papier collé, et en caractères semblables à celui des premières pages de ce Prospectus, formera 10 volumes in-8°, savoir : Mémoires, 5 volumes, et Prix, 5 volumes. — Les volumes qui excéderaient ce nombre seraient fournis *gratis* aux souscripteurs.

La gravure des planches pouvant occasionner des retards à la publication des livraisons, on les réunira dans un même volume à la fin de l'Ouvrage. Néanmoins, chaque planche portera l'indication du tome et de la page où elle devra être placée, dans le cas où l'on desirerait ne pas les conserver ainsi réunies en atlas.

L'Ouvrage sera publié en *cinq livraisons*, dont chacune se composera d'un volume des Mémoires et d'un volume des Prix.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

La première livraison sera mise en vente au mois d'octobre prochain.

Le prix de chaque volume est fixé à 7 francs pour les Souscripteurs, et à 9 francs pour les non-Souscripteurs.

L'atlas sera fourni *gratis*.

Le port, par la poste, coûtera 2 fr. par volume.

On ne paie rien d'avance.

Pour être Souscripteur, il suffit de se faire inscrire, avant le 1er octobre,

A Paris, chez MÉNARD et DESENNE, Libraires, Éditeurs de la Bibliothèque Française et du Code Général Français, rue Gît-le-Cœur, n° 8.

N. B. *Les lettres et l'argent doivent être affranchis.*

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DE MÉDECINE.

10 volumes in-8°, ornés de figures.

Prospectus.

On ne peut guère s'occuper des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie sans penser de suite à ceux de la Société Royale de Médecine ; et offrir au public les uns sans les autres, ce serait le tromper dans son attente et lui faire regretter qu'on eût laissé cette précieuse Collection incomplète.

Ces deux Ouvrages, en effet, quoique construits sur le même plan, sont loin d'offrir le même genre de connaissances. Les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie n'ont pour objet que des matières chirurgicales. Les Mémoires de la Société Royale de Médecine sont plus vastes. Ils comprennent toutes les branches de la science médicale ; la médecine proprement dite, la chirurgie, l'anatomie, la chimie, la phisique, la botanique ; l'on y trouve des notions sur des maladies dont l'étude ne doit pas être dédaignée des médecins les plus habiles, nous voulons parler des maladies des bestiaux. C'est sur-tout pour les médecins établis en province que cette

dernière partie devient intéressante. On y voit la description des épizooties et le traitement qui a le mieux réussi.

Les épidémies qui affligent l'espèce humaine ont souvent exercé la plume des membres de la Société Royale de Médecine. Les jeunes médecins pourront prendre ces descriptions pour modèle. Ils y apprendront aussi la manière de tracer la topographie médicale d'un pays, et la marche à suivre dans l'observation des changemens atmosphériques.

En un mot, les Mémoires de l'Académie Royale de Médecine sont un ouvrage où l'esprit trouve de quoi se satisfaire par l'importance des matières, se délasser par leur variété, et profiter ainsi, sans ennui, des longs travaux d'une Société savante.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'Ouvrage sera publié en *cinq livraisons*, de deux volumes chacune.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

La première livraison sera mise en vente au mois de novembre prochain.

Le prix de chaque volume est fixé à 7 francs pour les Souscripteurs, et à 9 francs pour les non-Souscripteurs.

L'atlas sera fourni *gratis* à la fin de l'Ouvrage.

Le port, par la poste, coûtera 2 francs par volume.

On ne paie rien d'avance.

Pour être Souscripteur, il suffit de se faire inscrire, avant le 1er octobre,

A Paris, chez MÉNARD et DESENNE, Libraires, Éditeurs de la Bibliothèque Française et du Code Général Français, rue Gît-le-Cœur, n° 8.

N. B. *Les lettres et l'argent doivent être affranchis.*

CATALOGUE
DES LIVRES DE FONDS.

Acanthologie, ou Dictionnaire Épigrammatique ; recueil, par ordre alphabétique, des meilleures épigrammes sur les personnages célèbres, et principalement sur ceux qui ont marqué depuis le commencement de la révolution ; par Fayolle. 1 fort vol. in-12. Paris, 1817. 3 fr.

Astronomie des Dames ; par Jérôme de Lalande. 4e édition. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Bélisaire ; par Marmontel. Nouvelle et jolie édition, ornée de quatre figures. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr. 50 c.

In-18, pap. vélin, fig. avant la lettre. 5 fr.

In-12, pap. fin. 3 fr.

In-12, pap. vélin, fig. avant la lettre. 6 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Bibliothèque universelle des Dames, divisée en onze classes, savoir : *Voyages*, *Histoire*, *Melanges*, *Théâtre*, *Romans*, *Morale*, *Mathématiques*, *Physique*, *Histoire Naturelle*, *Medecine* et *Arts*. 154 vol. in-18.

Au lieu de 230 fr. 125 fr.

Cette précieuse Collection, dont le mérite est suffisamment connu, convient non-seulement aux dames, mais encore à tous ceux qui veulent se procurer à peu de frais une bibliothèque choisie, dans tous les genres ; le format en est commode et agréable, et l'on peut facilement la transporter à la campagne ou en voyage. Parmi les littérateurs et les savans recommandables qui y ont concouru, il suffit de nommer Roucher pour la classe des *Voyages* ; Imbert, pour celle des *Mélanges* ; Parmentier, pour l'*Économie rurale et domestique* ; Sigaud de La Fond, pour la *Physique* ; de Lalande, pour l'*Astronomie* ; Roussel, pour la *Physique de l'homme et de la femme*, et la *Médecine domestique* ; Fourcroy, pour la *Chimie* ; Dussieux, pour la *Botanique* : Monges, pour les *Mathématiques* ; et Lacépède pour la *Musique*.

Bibliothèque de l'Enfance, contenant anecdotes, contes des fées, historiettes, fables, fabliaux, petit théâtre, contes moraux, nouvelles, etc. 20 vol. in-18. *Voyez page* 515.
30 fr.

Bibliothèque Française; collection des meilleurs ouvrages de la littérature française. 120 vol. in-18, ornés d'environ 500 fig.

Le même ouvrage in-12.

Les 10 premières livraisons paraissent. *Voyez page* 501.

Buonaparte, sa Famille et sa Cour, ou Recueil d'anecdotes secrètes sur quelques personnages qui ont marqué au commencement du dix-neuvième siècle; par un Chambellan forcé à l'être. Paris, Ménard et Desenne, 1816. 2 vol. in-8°.
10 fr.

Caractères de Labruyère, suivis de ceux de Théophraste, traduits du grec par le même. Nouvelle et jolie édition. 3 vol. in-18, imprimés sur pap. fin d'Angoulême, et ornés du portrait de Labruyère. 5 fr.

Pap. vélin, portrait avant la lettre 10 fr.

La même édition. 3 vol. in-12, pap. fin d'Angoulême, portrait. 6 fr.

Pap. vélin, portrait avant la lettre. 12 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez page* 501.

Code Général Français, contenant les Lois et actes du Gouvernement publiés depuis l'ouverture des États-Généraux, au 5 mai 1789, jusqu'au 8 juillet 1815; classés par ordre de matières; et annotés des Arrêts et Décisions de la cour de cassation rendus depuis la création de cette cour; suivi d'une table chronologique, et d'une table générale par ordre alphabétique des matières; par J. Desenne, ancien chef du bureau de l'envoi des lois. 15 vol. in-8°, d'environ 650 pag.

Les quatre premiers volumes de cet ouvrage sont en vente.

Voyez le prospectus et les conditions de la souscription, page 18é.

Les cinq Codes du royaume, précédés de la Charte Constitutionnelle, et suivis du tarif des frais et dépens; collationnés sur les éditions officielles de l'imprimerie royale. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 1 vol. in-12 de 762 pages. 4 fr.
Relié en basane, à tranches différentes à chaque code. 5 fr.

Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence; par Montesquieu. 1 vol. in-18, pap fin. 2 fr.
In-18, pap. vélin. 4 fr.
In-12, pap. fin. 2 fr. 50 c.
In-12, pap. vélin. 5 fr.
Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez page 501.*

Considération sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur décadence; par Montesquieu. 1 vol. in-18, pap. ordinaire. 1 fr. 20 c.

Cours de Littérature en exemples, ou morceaux choisis des meilleurs écrivains français, précédés d'instructions sur les différens genres de style; par M. Fayolle. A l'usage des colléges et des maisons d'éducation de l'un et l'autre sexe. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 2 vol. in-12. 6 fr.
Les deux volumes bien reliés en basane. 7 fr. 50 c.

Dialogues des Morts; par Fontenelle. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr.
Pap. vélin. 4 fr.
In-12, pap. fin. 2 fr. 50 c.
Pap. vélin. 5 fr.
Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez page 501.*

Dictionnaire Géographique (Nouveau), ou description de toutes les parties du monde; par Vosgien. Dernière édition

entièrement refondue, et corrigée avec le plus grand soin; d'après les derniers traités de paix et tous les changemens survenus jusqu'à ce jour, et la seule qui contienne la tenue exacte des foires et marchés, l'indication des bureaux de poste et des chefs-lieux de cantons, le tarif des monnaies de chaque royaume, etc; par M. Beaumont. Paris, Ménard et Desenne, fils, 1817. 1 très-fort vol. in-8° bien imprimé sur bon papier, enrichi de sept cartes géographiques coloriées, d'après Malte-Brun, Mentelle, Poirson, et autres, et dont l'une est ornée des pavillons des vingt principales puissances maritimes. 7 fr.

Entretiens sur la Pluralité des Mondes; par Fontenelle. Nouvelle et jolie édition, à laquelle on a joint les notes de Lalande, le portrait de Fontenelle et une figure. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr.

Pap. vélin, portrait avant la lettre. 5 fr.

In-12, pap. fin. 3 fr.

Pap. vélin, portrait avant la lettre. 6 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Fables de La Fontaine. Nouvelle édition, ornée de 8 figures dessinées par M. Desenne et gravées par MM Baquoy, Bosq, Bovinet, Manceau, Petit et Figeot. 2 vol. in-18, pap. fin. 5 fr.

Reliés en veau, filets, dorés sur tranches. 8 fr.

In-18, pap vélin, fig. avant la lettre 10 fr.

2 vol. in-12, pap. fin. 6 fr.

Bien reliés en veau, filets, dorés sur tranches. 10 fr.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 12 fr.

Cette édition fait partie de La Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Fables de La Fontaine. 2 vol. in-18, pap. ordinaire, sans figures. 1817. 2 fr.

Les deux tomes reliés en un seul volume, basane. 2 fr. 50 c.

Les Fêtes des Enfans, ou recueil de petits contes moraux ; par M. Ducray-Duminil. Paris, Ménard et Desenne, 1818. 3 vol. in-18, ornés de 12 fig. 4 fr. 50 c.

Le même ouvrage. 2 vol. in-12, avec 12 fig. 5 fr.

Cet ouvrage fait partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Fables et Fabliaux ; par M. Ducray-Duminil. Paris, Ménard et Desenne, 1818. 3 vol. in-18, ornés de 12 fig. (*sous presse.*) 4 fr. 50 c.

Cet ouvrage fera partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Haines (les) de Famille, ou les Époux sans l'être ; roman nouveau, par M. Everat, auteur des Mémoires d'un Jeune Homme qui s'est retiré du monde. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 5 vol. in-12. 12 fr.

Henriade (la), poëme ; par Voltaire. 1 vol. orné de 4 grav. dessinées par M. Desenne et gravées par MM. Baquoy et Bovinet. In-18, pap. fin. 2 fr. 50 c.

In-18, pap. vélin, fig. avant la lettre. 5 fr.

In-12, pap. fin, fig. 3 fr.

In-12, pap. vélin, fig. avant la lettre. 6 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Henriade (la), poëme ; par Voltaire. 1 vol. in-18, pap. ordinaire. 1 fr. 20 c.

Hermitage (l') Saint-Jacques, ou Dieu, le Roi et la Patrie, roman nouveau ; par M. Ducray-Daminil. Paris. Ménard, 1815. 4 vol. in-12. 10 fr.

Histoire de Buonaparte, depuis sa naissance jusqu'à ce jour ; par M. Godin. Seconde édition. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 2 vol. in-12, ornés de deux jolies gravures. 6 fr.

Le même ouvrage relié en basanne. 7 fr. 50 c.

Une vie complète de Buonaparte manquait aux bibliothèques : car on ne pouvait regarder comme telles les histoires de ce fameux personnage

publiées pendant son gouvernement, ce n'était que de serviles copies des journaux et des bulletins, et outre qu'elles s'arrêtaient à des époques déjà éloignées, elles étaient rédigées sous l'empire de la police, et l'on y chercherait en vain une foule de faits intéressans que la politique voulait condamner à l'oubli. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a recueilli scrupuleusement tous ces faits; il y a joint de nombreux renseignemens qu'il était à portée de puiser aux meilleures sources, et il s'est fait une loi de les présenter au lecteur avec la plus grand impartialité. Cette histoire, qui est celle de la France pendant les temps les plus féconds en évènemens extraordinaires, sera toujours lue avec intérêt.

Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux; par l'abbé Prevost. Nouvelle et jolie édition, ornée de 4 fig. dessinées par Desenne. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr 50 c.
Pap. vélin, fig. avant la lettre. 5 fr.
In-12, pap. fin. 3 fr.
Pap. vélin, fig. avant la lettre. 6 fr.
Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Histoire et Mémoires de la Société royale de Médecine. 10 vol. in-8°, ornés de fig. *Voyez page* 527.
Prix pour les souscripteurs, 70 fr.
Papier vélin. 140 fr.

Histoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, sans peur et sans reproche; par M. Guyard de Berville. Nouvelle édition, ornée du portrait de Bayard. Paris, Ménard et Desenne, 1816. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Histoire du roi Henri-le-Grand, suivie d'un recueil de quelques belles actions et paroles mémorables de ce prince; par Hardouin de Péréfixe. Nouvelle édition, ornée du portrait de Henri IV. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Histoire du vicomte de Turenne; par l'abbé Raguenet. Nouvelle édition, ornée du portrait de Turenne. Paris, Ménard et Desenne, 1816. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Historiettes et Conversations; par M. Ducray-Duminil. Paris,

Ménard et Desenne, 1818. 3 vol. in-18, ornés de 12 fig. 4 fr. 50 c.

Cet ouvrage est sous presse. Il fera partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Jean et Jeannette, ou les petits Aventuriers Parisiens, roman nouveau; par M. Ducray-Duminil, Paris, 1816. 4 vol. in-12, fig. 10 fr.

Lettres à Emilie sur la Mythologie; par Demoustier. Très-jolie édition, ornée de 18 fig. dessinées par Desenne et gravées par MM. Muller, Johannot, Leroux, Simonet, etc. 6 vol. in-18, pap. fin. 10 fr.

Bien reliés en 3 vol., veau, filets, dorés sur tranches. 14 fr. 50 c.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 20 fr.

Le même ouvrage, 6 vol. in-12, pap. fin. 12 fr.

Bien reliés, en 3 vol., veau, dorés sur tranches. 18 fr.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 24 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Lettres de mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776, suivies de deux chapitres dans le genre du Voyage Sentimental de Sterne, par le même auteur. Nouvelle édition, augmentée de son éloge sous le nom d'Élisa, par M. de Guibert; et de deux Opuscules de d'Alembert. Paris, Ménard et Desenne, 1815. 2 vol. in-12, bien imprimés. 6 fr.

Lettres sur l'Italie; par Dupaty. Nouvelle et très-jolie édition, ornée de 8 fig. 2 vol. in-18, pap. fin. 5 fr.

Pap. vélin, fig avant la lettre. 10 fr.

Le même ouvrage. 2 vol. in-12. 6 fr.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 12 fr.

Cette édition, qui fera partie de la Bibliothèque Française, est sous presse, et paraîtra en octobre prochain

Manuel Epistolaire à l'usage de la Jeunesse, ou Instructions gé-

nérales et particulières sur les divers genres de correspondance, suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs écrivains; par M. Philippon-de-la-Madeleine. Cinquième édition, corrigée et augmentée. Paris, 1816. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Maximes et Réflexions du duc de La Rochefoucauld. Nouvelle édition. 1 vol. in-18, pap. fin. 1 fr. 20 c.
In-18, pap. vélin. 2 fr. 40 c.
In-12, pap. fin. 1 fr. 60 c.
In-12, pap. vélin. 3 fr. 20 c.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Maximes et Réflexions morales du duc de La Rochefoucauld. 1 vol. in-18, pap. ordinaire. 1 fr.

Mémoires et Prix de l'Académie royale de Chirurgie. 10 vol. in-8°, ornés de 80 planches. *Voyez page* 523.
Prix pour les souscripteurs, 70 fr.
Pap. vélin. 140 fr.

Nouveaux Contes des Fées; par M. Ducray-Duminil. Paris, Ménard et Desenne, 1818. 4 vol. in-18, ornés de 16 fig. 6 fr.

Cet ouvrage fait partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Nouveaux Jeux de Société, suivis d'un Moule de vers, ou Moyen simple et facile de faire sur-le-champ des vers, des couplets, etc, bien mesurés et bien rimés, sans avoir aucune connaissance de l'art de la versification; par C.-J. Rougemaître, de Dieuze. Paris, Ménard et Desenne, 1 vol. in-12. 2 fr.

Nouvelles et Contes moraux; par M. Ducray-Duminil. Paris, Ménard et Desenne, 1818. 3 vol. in-18, ornés de 12 fig. (*sous presse*). 4 fr. 50 c.

Cet ouvrage fera partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Odyssée d'Homère traduction de madame Dacier. Paris, 1817. 3 vol. in-18. 4 fr. 50 c.

Œuvres choisies de Beaumarchais, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Ourry. 4 vol in-18, imprimés sur pap. fin d'Angoulême, et ornés de 6 fig. et du portrait de l'auteur. (*Sous presse.*) 8 fr.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 16 fr.

La même édition. 4 vol. in-12, pap. fin d'Angoulême. 10 fr.

Pap. vélin, fig. avant la lettre. 20 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Œuvres choisies de Fontenelle. Nouvelle édition, contenant les Entretiens sur la Pluralité des Mondes, avec les notes de M. de Lalande, et les Dialogues des Morts. 2 vol. in-18, fig. 4 fr. 50 c.

Pap. vélin, portrait avant la lettre. 9 fr.

In-12, pap. fin. 5 fr. 50 c.

Pap. vélin. 11 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Œuvres de Crébillon, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. Nouvelle édition. Paris, Ménard, 1814. 2 vol. in-12, bien imprimées. 6 fr.

Œuvres de Gilbert. Nouvelle édition, précédée d'un Notice sur sa vie, par M. Charles Nodier. 1 vol. orné du portrait de Gilbert et de 3 gravures dessinées par M. Desenne, et gravées par MM. Bein et Delvaux. In-18, pap. fin. 1 fr. 20 c.

In-18, pap. vélin, fig. avant la lettre. 5 fr.

In-12, pap. fin. 3 fr.

In-12, pap. vélin, fig. avant la lettre. 6 fr.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Œuvres de Poquelin de Molière. Nouvelle édition. Paris, Ménard, 1814. 7 vol. in-12. 21 fr.

Œuvres de Jean Racine. Nouvelle et jolie édition. Paris, Ménard, 1814. 3 vol. in-12. 9 fr.

Œuvres complètes de Jean Racine, précédées d'une Notice sur sa vie. Très-jolie édition, imprimée sur pap. fin d'Angoulême, et ornée du portrait de l'auteur et de 12 fig. gravées par le célèbre Girardet, d'après les dessins de Desenne.

Cette charmante édition fera partie de la Bibliothèque Française, et paraîtra en novembre. *Voyez* page 501.

Œuvres de Regnard, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages. Nouvelle édition, bien imprimée. Paris, Ménard, 1814. 3 vol. in-12. 9 fr.

Œuvres complètes de M. le chevalier Claude Carloman de Rulhière. 6 vol. in-8°, très-bien imprimés et ornés du portrait de l'auteur. *Voyez page* 508.

Prix pour les souscripteurs, 36 fr.
Pap. vélin. 72 fr.

Petit Carême de Massillon, évêque de Clermont. Nouvelle édition. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr.
In-18 pap. vélin. 4 fr.
In-12, pap. fin. 2 fr. 50 c.
In-12, pap. vélin. 3 fr. 20 c.

Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Petit Carême de Massillon. 1 vol. in 18, pap. ord. 1 fr 20 c.

Petit Théâtre de l'Enfance; par M. Ducray-Duminil. Paris. Ménard et Desenne, 1818. 4 vol. in-18, ornés de 16 fig. (*Sous presse.*) 6 fr.

Cet ouvrage fera partie de la Bibliothèque de l'Enfance. *Voyez* page 515.

Princesse (la) de Clèves; par madame de Lafayette. Nouvelle et jolie édition, ornée de 4 fig. dessinées par Desenne. 1 vol. in-18, pap. fin. 2 fr. 50 c.
Pap. vélin, fig. avant la lettre. 5 fr.
In-12, pap. fin. 3 fr.
Pap. vélin, fig. avant la lettre. 6 fr.
Cette édition fait partie de la Bibliothèque Française. *Voyez* page 501.

Répertoire général du Théâtre Français (ou Collection des Tragédies, Comédies et Drames représentés sur le Théâtre Français depuis Rotrou jusqu'à nos jours, et qui sont restés à la scène; avec des Notices historiques sur la vie des auteurs et la liste de leurs ouvrages dramatiques). Paris, Ménard, 1813. Cinquante-un vol. in-12, bien imprimés, en caractères petit-romain neuf, brochés et étiquetés. 100 fr.
Bien reliés en basane. 138 fr.
Le même ouvrage, pap. vélin. 200 fr.

Robinson (le) du faubourg Saint-Antoine, ou relation des aventures de l'ex-général Rossignol et de M. A. C. son secrétaire; ouvrage contenant de nouvelles notions sur l'intérieur de l'Afrique, et des détails curieux sur une nouvelle république fondée par Rossignol auprès du Monomotapa, et dont il était dictateur en 1816. Paris, 1817. 4 vol. in-12, ornés de carte, plan et portraits coloriés. 10 fr.

Tête de Mort, ou la Croix du Cimetière de Saint-Adrien, roman nouveau; par M. le baron de La Mothe de Langon, auteur de Clémence Isaure, et traducteur de l'Hermite de la Tombe Mystérieuse. Paris, Méoard et Desenne, 1817. 4 vol. in-12, ornés de figures. 10 fr.

Théâtre des Auteurs du premier ordre. Paris, Ménard, 1814. 23 vol. in-12, bien imprimés en caractères petit-romain neuf. 69 fr.

Théâtre des auteurs du second ordre. Paris, Ménard, 1814. 28 vol. in-12, bien imprimés en caractères petit-romain neuf. 84 fr.

Vie et Aventures de Joachim Murat, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; par M. L.... Seconde édition. Paris, Ménard et Desenne, 1817. 1 vol. in-12, orné d'un joli portrait gravé au pointillé. 2 fr.

17380

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google